Ariana Godoy

à travers ma fenêtre

Traduction de l'espagnol (Venezuela)
par Axelle Demoulin et Nicolas Ancion

hachette
ROMANS

Couverture : © 2022, Netflix, Inc. Used with permission.
All Rights Reserved

Traduction de l’espagnol (Venezuela) par Axelle Demoulin et Nicolas Ancion

L’édition originale de cet ouvrage a paru
chez Penguin Random House Grupo Editorial, S. A. U., sous le titre :
A través de mi ventana

© Ariana Godoy, 2019, pour le texte.
© Hachette Livre, 2022, pour la traduction française.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-716963-5

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Couverture

Titre

Copyright

1- le mot de passe du wifi

2- le voisin détestable

3- l'entraînement de football

4- le cimetière

5- le meilleur ami

6- le conseil

7- le club

8- le salon aux bougies

9- le plan

10- la dispute

11- le dieu grec sexy

12- la conversation

13- l'incident

14- le gentleman

15- le cadeau

16- le baiser

17- le message

18- La fête

19- la fille

20- le jeu

21- le jeu II

22- le réveil

Ares Hidalgo

Raquel

23- le match de foot

24- la confession

25- la célébration

26- l'histoire

Ares Hidalgo

27- le deuxième réveil

28- le changement

29- la question

Ares Hidalgo

30- la déception

31- la punition

32- l'instable

33- testostérone

34- le premier rendez-vous

35- le premier rendez-vous II

Ares Hidalgo

36- l'ami

37- la fille saoule

Ares Hidalgo

38- le test

Vendredi

39- l'homme

40- le sentiment

Ares Hidalgo

41- le réveil d'un genre nouveau

42- le petit ami

43- la fête d'halloween

44- la perte de contrôle

Ares Hidalgo

45- la marche de la honte

46- les utilisés

Ares Hidalgo

47- le pardon

Réveillon de Nouvel An

48- les hidalgo

Ares Hidalgo

49- les cadeaux

50- le soutien

Trois mois plus tard

Ares Hidalgo

51- le boulot

52- l'anniversaire

53- l'anniversaire II

54- l'observateur

Ares Hidalgo

55- la danse

56- le grand-père

Ares Hidalgo

57- le bal de promo

58- la dernière fête

Ares Hidalgo

Raquel

59- le voyage

60- le feu de camp

61- l'adieu

Trois mois plus tard

1- le mot de passe du wifi

Tout a commencé avec le mot de passe du wifi.

Oui, je sais, ça semble idiot, ça paraît être un détail sans importance, mais pas du tout. De nos jours, le code du wifi a plus de valeur que la plupart des trucs qu'on possède. Internet à lui seul est déjà addictif. Mais, si on y ajoute une connexion sans fil, on se retrouve carrément avec une source intarissable de dépendance sous son toit. Je connais des gens qui préfèrent ne pas sortir plutôt que de perdre leur précieuse connexion wifi.

Pour vous donner un exemple de l'importance du wifi, je veux vous raconter l'histoire de mes voisins de derrière : les Hidalgo. Bien que ma mère ait émigré du Mexique aux États-Unis lorsqu'elle était enceinte de moi et que depuis son arrivée dans cette petite ville de Caroline du Nord elle se démène pour gagner sa vie, elle n'a eu aucun problème à bien s'entendre avec les voisins. Tous, sauf les Hidalgo. Pourquoi ? Eh bien, parce que ce sont des gens riches, plutôt odieux et à l'esprit fermé. Si nous avons échangé trois bonjours, c'est beaucoup.

Leur famille se compose de la mère, Sofia Hidalgo, de son mari Juan et de leurs trois enfants : Artemis, Ares et Apollo. De toute évidence, les parents étaient obsédés par la mythologie grecque et se sont inspirés des noms des dieux en anglais pour choisir les prénoms de leurs fils. Je n'ose pas imaginer les moqueries dont ces pauvres enfants sont l'objet à l'école, je ne dois pas être la seule à avoir remarqué que leurs prénoms sont inhabituels. Comment est-ce que je sais tant de choses sur eux alors qu'on ne s'adresse pas la parole ? Pour une raison très simple, qui a un nom et un prénom : Ares Hidalgo.

Je soupire, et des cœurs imaginaires flottent autour de moi.

Même si Ares ne fréquente pas mon lycée et qu'il suit les cours d'un prestigieux établissement privé, j'ai arrangé mon emploi du temps exprès pour le voir. J'avoue, j'ai une obsession malsaine pour ce garçon.

Ares est mon amour platonique depuis le jour où je l'ai vu jouer au football dans son jardin, alors que je n'avais que huit ans.

Mon obsession a tout de même diminué au fil des ans, car je n'ai jamais échangé le moindre mot avec lui, ni même un regard. Je ne pense pas qu'il ait jamais remarqué ma présence bien que je le harcèle un peu, et j'insiste sur le « un peu » : il n'y a pas de quoi s'alarmer.

Peu importe, d'ailleurs, car cette absence de contact avec les voisins est sur le point de cesser. Je viens de découvrir que non seulement le wifi est essentiel, mais qu'il a la capacité de jeter un pont entre deux mondes qui n'ont rien en commun.

Alors que j'enlève mes chaussures, je chantonne en même temps que le morceau d'Imagine Dragons qui résonne dans ma petite chambre. Je viens de rentrer de mon job d'été et je suis épuisée ; à dix-huit ans, je suis censée avoir la pêche, mais c'est loin d'être le cas. Ma mère prétend qu'elle a beaucoup plus d'énergie que moi et elle n'a pas tort. Je m'étire en bâillant.

Mon chien, Rocky, un husky de Sibérie, m'imite à mes côtés. On dit que les chiens ressemblent à leur maître, et c'est vrai : Rocky est mon alter ego canin, je vous jure qu'il fait parfois les mêmes gestes que moi. Je parcours ma chambre du regard et mes yeux tombent sur les posters collés aux murs avec des citations inspirantes. Je rêve de devenir psychologue pour aider les gens, et j'espère décrocher une bourse pour payer mes études.

Je me dirige vers ma fenêtre dans l'intention d'admirer le coucher de soleil. C'est mon moment préféré de la journée, j'aime contempler en silence le disque éblouissant qui disparaît à l'horizon pour laisser la place à une lune magnifique. C'est comme s'ils partageaient un rituel secret, qu'ils avaient signé un pacte afin de ne jamais se rencontrer et de seulement partager le ciel majestueux. Comme ma chambre est au premier étage, j'ai une vue magnifique.

Cependant, lorsque j'écarte mes rideaux, ce n'est pas le coucher de soleil que j'aperçois, c'est une personne assise dans le jardin de mes voisins : Apollo Hidalgo. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu un membre de la famille là, et c'est normal : leur maison est à plusieurs mètres de la clôture qui sépare nos deux propriétés.

Apollo est le plus jeune des trois frères, il a quinze ans et, d'après ce qu'on raconte, il est gentil, même si je ne peux pas en dire autant de ses

frères aînés. Le gène de la beauté est indubitablement présent dans cette famille, les trois frères sont super craquants et même leur père est un bel homme. Apollo a des cheveux châtain clair et un visage dont le profil respire l'innocence ; ses yeux sont couleur miel, comme ceux de son père.

J'appuie mes coudes sur le rebord pour l'observer. Un ordinateur portable est posé sur ses genoux et il tape à toute vitesse.

Où sont tes bonnes manières, Raquel ?

La voix de ma mère résonne dans ma tête pour me gronder. Est-ce que je devrais le saluer ?

Bien sûr, c'est ton futur beau-frère.

Je m'éclaircis la gorge et je prépare mon plus joli sourire. Je crie en agitant la main :

— Bonjour, voisin !

Apollo lève les yeux. La surprise se lit sur son visage.

— Oh !

Il se met debout d'un bond et son ordinateur tombe par terre.

— Merde ! peste-t-il en s'empressant de le ramasser et de vérifier qu'il fonctionne toujours.

— Il n'a rien ? je demande à propos de son portable, qui a l'air d'avoir coûté cher.

Apollo laisse échapper un soupir de soulagement.

— Non, c'est bon.

— Moi c'est Raquel, je suis ta voi…

Il me sourit gentiment.

— Je sais qui tu es, on est voisins depuis toujours.

Évidemment qu'il sait qui je suis ! *Idiote, Raquel !*

— Bien sûr, je murmure, gênée.

— Je dois y aller.

Il emporte la chaise et ajoute :

— Hé, merci de nous avoir filé le code de ton wifi. On va être privés d'Internet pendant plusieurs jours, le temps que le nouveau service soit mis en place. C'est très sympa de ta part de partager ta connexion.

Cette information me glace le sang.

— Partager ma connexion ? Qu’est-ce que tu racontes ?

— Tu partages ton wifi avec nous, c’est pour ça que je suis dans le jardin, le signal n’arrive pas jusqu’à la maison.

— Mais comment ? Je n’ai pas donné le mot de passe.

Je suis tellement stupéfaite que j’ai du mal à parler. Apollo fronce les sourcils.

— Ares m’a dit que tu le lui avais donné.

Lorsque j’entends son prénom, mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Je n’ai jamais adressé la parole à ton frère.

Croyez-moi, je m’en souviendrais dans les moindres détails si c’était arrivé.

Apollo semble comprendre que je ne suis pas au courant et se met à rougir.

— Excuse-moi, Ares m’a dit que tu lui avais communiqué le code, c’est pour ça que je suis là. Je suis vraiment désolé.

Je secoue la tête.

— Ne t’en fais pas, ce n’est pas ta faute.

— Mais, si tu ne lui as pas donné le mot de passe, comment est-ce qu’il l’a eu ? Je viens de surfer sur Internet en étant connecté à ton signal.

Je me gratte la tête.

— Aucune idée.

— En tout cas, ça ne se reproduira plus, excuse-moi encore.

Il disparaît entre les arbres de son jardin, la tête basse.

Je fixe pensivement l’emplacement où Apollo était assis.

Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Comment Ares a-t-il pu obtenir le mot de passe de mon wifi ? C’est un mystère digne d’un roman policier, j’imagine déjà le titre :

L’Énigme du mot de passe du wifi. Pfff, que je suis bête.

Je referme la fenêtre et je m’appuie contre le battant. Mon mot de passe est vraiment très gênant et Apollo le connaît… Quelle histoire ! Comment est-il arrivé dans les mains d’Ares ? Je n’en ai aucune idée. Ares n’est pas

seulement le plus beau des trois frères, c’est aussi le plus introverti et le plus fermé.

— Raquel ! À table !

— J’arrive, maman !

Je ne vais pas m’arrêter là, je vais enquêter comme si j’étais dans un épisode des *Experts*. Peut-être même que je m’achèterai des lunettes noires pour ressembler à une vraie pro.

— Raquel !

— Je viens !

Projet « mot de passe du wifi » lancé.

2- le voisin détestable

Je déteste être dérangée dans mon sommeil, c'est l'une des rares choses que je ne supporte pas. Normalement, je suis une personne calme et paisible, mais, si on me réveille, on doit affronter mon côté obscur. Du coup, lorsqu'une mélodie inconnue me réveille soudain, je laisse échapper un gémissement, je me retourne dans mon lit et je me couvre la tête avec mon oreiller. Trop tard, le mal est fait et je ne parviens pas à me rendormir. Irritée, je jette l'oreiller et m'assieds en proférant un chapelet de jurons. D'où vient ce vacarme ?

Je grogne de colère, il est minuit, qui peut bien faire du bruit à cette heure ? Ce n'est même pas le week-end. Je m'approche de ma fenêtre comme un zombie. Le vent frais qui se faufile entre les rideaux me fait frissonner. J'ai l'habitude de dormir la fenêtre ouverte précisément parce qu'il n'y a jamais de tapage nocturne dans le quartier. On dirait que les choses ont changé.

Je reconnais la chanson : *Rayando el sol* de Maná. En me grattant la tête, j'ouvre les rideaux pour savoir d'où ça vient. Je me fige quand je réalise que quelqu'un est assis sur la petite chaise dans le jardin des Hidalgo. Ce n'est pas Apollo, cette fois. Mon cœur bondit quand je me rends compte que c'est Ares en personne.

Pour le décrire, je n'ai ni les mots ni le souffle. C'est le plus beau garçon que j'aie jamais vu de toute ma vie et, croyez-moi, j'en ai croisé pas mal. Il est grand, sportif, avec des jambes parfaitement dessinées et des fesses à tomber. Son visage a une allure grecque, avec des pommettes aristocratiques, un nez magnifique et régulier. Ses lèvres sont charnues et semblent humides en permanence. La supérieure forme un arc, comme le sommet d'un cœur qu'on aurait détouré, et l'inférieure est ornée d'un piercing presque invisible.

Ses yeux me coupent le souffle chaque fois que je les vois. Ils sont d'un bleu profond avec un éclat vert surprenant. Ses cheveux d'un noir de jais

contrastent avec sa peau d'un blanc crémeux et tombent nonchalamment sur son front et ses oreilles.

Il a un tatouage sur le bras gauche – un dragon qui semble avoir été tracé par un professionnel ; tout en lui est synonyme de mystère et de danger –, ce qui devrait m'inciter à garder mes distances mais m'attire avec une force irrésistible. Il porte un short, des Converse et un T-shirt noir assorti à ses cheveux. Il pianote sur son ordinateur portable en se mordant la lèvre. C'est hyper sexy !

Mais ce qui devait arriver arrive : Ares lève les yeux et me repère sur mon perchoir. Ses beaux yeux bleus rencontrent les miens, et le monde s'arrête de tourner. Nous n'avons jamais partagé un regard aussi direct. Sans le vouloir, je rougis, mais je suis incapable de me détourner.

Il hausse un sourcil, ses yeux sont froids comme de la glace.

— Tu veux quelque chose ?

Son ton est dépourvu de toute émotion. Je déglutis et lutte pour recouvrer la parole. Son regard me tétanise. Comment peut-on être si jeune et si intimidant ?

— Je… Salut, je bégaie presque.

Il ne dit rien et se contente de me fixer, ce qui ne fait qu'augmenter ma nervosité.

— Je… Euh, ta musique m'a réveillée.

Je suis en train de parler à Ares. Mon Dieu, ne t'évanouis pas, Raquel. Respire.

— Tu as l'ouïe fine, ta chambre est plutôt éloignée.

C'est tout ? Pas d'excuses pour m'avoir réveillée ? Il se concentre à nouveau sur son ordinateur et se remet à taper. Irritée, je serre les lèvres. Au bout de quelques minutes, il s'aperçoit que je n'ai pas bougé et m'observe d'un air interrogateur.

— Tu veux quelque chose ? répète-t-il d'un air agacé.

Ces mots me donnent le courage de lui dire ce que j'ai sur le cœur :

— Oui, en fait, je voulais te parler.

Il me fait signe de continuer.

— Tu utilises mon wifi ?

— Oui.

Il n’a pas hésité une fraction de seconde avant de répondre.

— Sans ma permission ?

— Oui.

Grr, son culot est exaspérant.

— Tu ne devrais pas.

— Je sais.

Il hausse les épaules pour me montrer à quel point il s’en fiche.

— Comment tu as eu mon mot de passe ?

— J’ai de bonnes connaissances en informatique.

— Tu veux dire que tu l’as obtenu d’une manière frauduleuse.

— Oui, j’ai dû pirater ton ordinateur.

— Et tu l’admets super calmement.

— L’honnêteté est une de mes qualités.

Je serre la mâchoire.

— Tu es un…

Il attend mon insulte, mais ma faculté de réflexion est perturbée par ses yeux et je ne trouve rien d’original. J’opte pour quelque chose de traditionnel :

— Tu es un imbécile.

Ses lèvres se retroussent en un petit sourire.

— Quelle insulte ! En découvrant ton mot de passe, je t’imaginais plus créative.

Mes joues chauffent et j’imagine que je dois être cramoisie. Il connaît mon mot de passe ! Mon amour contrarié depuis l’enfance sait que j’ai choisi un mot de passe de wifi complètement ridicule.

— Personne n’était censé le connaître.

Je baisse la tête.

Ares referme son ordinateur portable et se concentre sur moi, amusé.

— Je sais beaucoup de choses à ton sujet que je ne devrais pas savoir, Raquel.

L’entendre prononcer mon prénom fait s’envoler des papillons dans mon ventre. J’essaie d’adopter un air de défi.

— Ah oui ? Comme quoi ?

— Comme ces pages que tu visites quand tout le monde dort.

Je suis tellement stupéfaite que je reste un instant la bouche ouverte, mais je la referme rapidement. Oh non ! Il a consulté mon historique de navigation, j’ai tellement honte. J’ai visité plusieurs sites pornographiques par curiosité. Juste par curiosité.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Ares sourit.

— Bien sûr que si.

Je n’aime pas la tournure que prend cette conversation.

— Peu importe, ce n’est pas la question, arrête d’utiliser mon wifi et de faire du bruit.

Ares se lève de la petite chaise.

— Sinon quoi ?

— Sinon… je te dénoncerai.

Il éclate de rire. Son rire est rauque et sexy.

— Tu vas le dire à ta maman ? raille-t-il.

— Oui. Ou à la tienne.

Je me sens en sécurité à ma fenêtre, je ne pense pas que je me montrerais aussi courageuse si nous étions face à face. Il fouille dans les poches de son short.

— Je vais continuer à utiliser votre wifi et tu ne pourras pas m’en empêcher.

— Bien sûr que si.

Nous nous défions du regard.

— Tu ne peux rien faire. Si tu le dis à ma mère, je le nierai et elle me croira. Si tu le dis à la tienne, je lui montrerai les pages que tu visites quand personne ne regarde.

— C’est du chantage ?

Il se caresse la mâchoire comme s’il réfléchissait.

— Je n’appellerais pas ça du chantage, plutôt un accord. J’obtiens ce que je veux et toi, en échange, tu t’assures de mon silence.

— Ton silence sur des informations que tu as obtenues par des méthodes douteuses, ce n’est pas juste.

Ares hausse les épaules.

— Tu n’as jamais entendu dire que la vie était injuste ?

Je serre les dents, de plus en plus agacée. Il est insupportable, mais il est beau sous le clair de lune.

— Si tu n’as rien à ajouter, je retourne à mon ordi, je faisais quelque chose d’important.

Il me tourne le dos, prend son ordinateur et se rassied sur la chaise. Je le fixe comme une idiote, sans savoir si c’est parce qu’il m’exaspère ou si c’est parce que les sentiments que j’avais pour lui quand j’étais enfant n’ont pas complètement disparu. De toute façon, je dois retourner dans ma chambre, le froid de la nuit n’est pas agréable du tout. Je ferme la porte-fenêtre et, vaincue, je me glisse entre mes draps chauds. Mon iPhone vibre sur la table de chevet, je le saisis, interloquée.

Qui peut bien m’envoyer un message à cette heure-ci ?

J’ouvre le message et je suis stupéfaite.

De : Numéro inconnu

Bonsoir, sorcière.

Salutations,

Ares.

Je grogne de frustration. Qui est-ce qu’il traite de sorcière ? Et comment diable a-t-il trouvé mon numéro ? Apparemment, je suis loin d’être débarrassée d’Ares, mais il se trompe lourdement s’il pense que je vais rester les bras croisés.

Tu t’es attaqué à la mauvaise voisine !

3- l’entraînement de football

— Tu as quoi ??

Daniela, ma meilleure amie depuis l’enfance, a failli me recracher son soda à la figure.

Nous sommes dans le café le plus populaire de la ville.

— Oui, exactement ce que tu as entendu, je soupire en jouant avec la paille de mon jus d’orange.

Daniela affiche un large sourire, comme si elle avait gagné à la loterie. Ses cheveux noirs tombent sur les côtés de son visage, elle a le genre de cheveux qui sont magnifiques en permanence, même quand on ne les coiffe pas. Je suis jalouse. Mais je suis ravie pour elle, bien sûr.

Daniela est à mes côtés depuis aussi longtemps que remontent mes souvenirs. Notre amitié a commencé à la maternelle, quand elle m’a enfoncé un pastel dans l’oreille.

Non, ce n’était pas un début très conventionnel pour une amitié éternelle, mais c’est notre genre : pas du tout conventionnelles et un peu folles. Nous nous sommes adaptées l’une à l’autre de manière parfaite et synchronisée. Si ça, ce n’est pas une amitié pour la vie, je ne sais pas ce que c’est.

Dani continue d’afficher ce sourire idiot.

— Pourquoi ça n’a pas l’air de te faire plaisir ? On parle d’Ares, de ton amour contrarié depuis… que tu as sept ans ou je ne sais quel âge.

— Je t’ai expliqué comment il m’a traitée.

— Mais il t’a traitée, Raquel, il t’a parlé, il a remarqué ta présence dans ce monde. C’est un début, et c’est beaucoup mieux que de continuer à l’observer de loin comme une harceleuse.

— Je ne le harcèle pas !

Dani lève les yeux au ciel.

— T’es sérieuse ? Tu vas essayer de le nier alors que je t’ai vue le harceler en secret ?

— Pas du tout, il m’arrive juste de l’apercevoir au loin quand je me promène en ville, c’est une simple coïncidence.

— Quand tu te promènes ou quand tu te caches pour l’épier ?

— Bref.

Je coupe court parce que ce sujet ne me plaît pas.

— Tu es censée m’aider à trouver un moyen de l’empêcher d’utiliser mon wifi, je ne veux pas qu’il sorte gagnant de cette histoire.

— Pourquoi tu ne changes pas le mot de passe ?

— Pour qu’il pirate encore mon ordinateur ? Non merci.

Dani sort son poudrier et arrange ses cheveux en s’examinant dans le miroir.

— Je ne sais vraiment pas quoi te dire, ma chérie. Et si on demandait de l’aide à Andrés ?

— Tu plaisantes ? Et pour la dernière fois, Dani, c’est André, il n’y a pas de *s*.

— Peu importe.

Elle sort son rouge à lèvres et entreprend de peindre sa bouche d’un joli rouge vif.

— Il est doué en informatique, non ? Ce n’est pas pour rien que c’est le nerd de la classe.

— T’es vraiment obligée de te maquiller ici ? On n’est pas chez toi, je commente, même si je sais que je perds mon temps.

— Oui, je suppose qu’il s’y connaît. Il a aidé Francis avec son projet d’informatique.

— Eh ben, voilà.

Dani range son maquillage et se lève en ajoutant :

— T’as vu comment je trouve toujours des solutions ?

J’ouvre la bouche pour parler, mais elle poursuit :

— En fait, tu sais ce que je te conseille ?

— De l’oublier ?

— Oui, tu perds ton temps.

— C’est juste qu’il est tellement…

Je soupire avant de conclure :

— … parfait.

Dani ignore ma déclaration.

— Je dois aller aux toilettes, je reviens tout de suite.

Elle tourne les talons et s’éloigne, s’attirant les regards de quelques garçons lorsqu’elle passe devant leurs tables. Dani est douée pour s’arranger, et ça ne gâche rien qu’elle soit grande et mince. Je peux dire sans me vanter que ma meilleure amie est une des filles les plus sexy du lycée.

Je joue avec ma paille en finissant mon jus d’orange. Il fait une chaleur infernale, mais je m’en réjouis. Je n’ai pas envie que l’été se termine, parce que ça veut dire que les cours vont reprendre et, pour être honnête, la dernière année de lycée me fait un peu peur.

Ares envahit à nouveau mon esprit et je m’autorise à repenser à sa voix et à son sourire arrogant de la nuit précédente. Je me doutais qu’il n’avait pas la meilleure personnalité du monde, mais hier je me suis rendu compte à quel point il était froid et méticuleux dans sa façon d’agir. C’est un robot, dénué d’émotions. Une partie de moi espère que j’ai tort et qu’en réalité il est gentil sous sa carapace.

L’alarme de mon téléphone sonne et j’y jette un coup d’œil : c’est l’heure de l’entraînement de football. Un sourire se forme sur mes lèvres. Tous les mardis et jeudis à dix-huit heures, l’équipe du lycée d’Ares s’entraîne sur un terrain public près de chez moi.

Je range mon iPhone dans mon sac à main et je paie la note. Je m’appuie contre le mur en face des toilettes pour attendre Dani. Je tape du pied avec impatience jusqu’à ce que mon amie daigne sortir. Elle hausse les sourcils :

— Je croyais qu’on allait dîner ici.

— L’entraînement de foot.

— Tu es en train de me dire que tu vas m’abandonner ici pour aller mater une bande de beaux mecs qui seront peut-être torse nu ?

Elle prend un ton offusqué, mais je sais qu’elle plaisante.

— Tu veux m’accompagner ?

— Non, épier les garçons de loin, c’est pas mon truc, je suis plus du genre à agir. Tu me connais.

Elle m’adresse un clin d’œil. Je fais semblant d’être vexée :

— C’est pas sympa d’étaler ton expérience sous mon nez.

— T’es pas forcée de rester vierge.

Elle me tire la langue.

— Je ne le suis peut-être plus.

Je lui tire la langue aussi.

— Ouais, c’est ça. Arrête de préserver ta virginité pour ton amour platonique.

— Dani ! Je ne garde rien pour lui.

Elle détourne le regard.

— Mais oui, c’est ça. Allez, va-t’en. Je ne voudrais surtout pas que tu rates l’occasion de le voir torse nu par ma faute.

— Il n’enlève jamais son maillot de foot, je marmonne.

Dani rit.

— T’es vraiment accro, ma pauvre.

— Dani !

— OK, je me tais. Vas-y, on dînera ensemble une autre fois, t’inquiète.

Les joues en feu, je quitte le café et je marche en direction du terrain. Dani est tarée, elle parle toujours comme ça pour me mettre mal à l’aise.

Même si je n’ai aucune expérience avec les garçons, je sais ce qu’il y a à savoir sur le sexe. Mais je suis incapable d’en parler sans rougir un peu.

Une fois sur le terrain, j’achète un milk-shake à l’ananas – mon préféré –, je prends mes lunettes de soleil, je remonte la capuche de ma veste pour couvrir mes cheveux et je m’assieds dans les tribunes pour profiter de la vue. En dehors de moi, le public se compose de quatre autres filles.

Les garçons déboulent sur le terrain en faisant des étirements et des échauffements. Bien qu’il s’agisse de l’équipe de football de la prestigieuse école d’Ares, ils sont obligés de s’entraîner ici pendant l’été. Ares trotte autour de la pelouse. Il porte un short noir et un maillot vert avec le

numéro 5 dans le dos. Ses cheveux noirs se balancent dans le vent au gré de sa course. Je l'admire comme une idiote et j'oublie notre interaction de la nuit dernière.

Il est tellement mignon !

À la fin de l'entraînement, un énorme coup de tonnerre retentit et la pluie se met à tomber sans crier gare. Je sens les gouttes froides, je me maudis et je me mets à courir en serrant ma capuche sur ma tête. Je dévale les tribunes à toute allure et je passe rapidement sur le parking. Les joueurs sont sur le point de partir et Ares risque de me remarquer.

Dans ma hâte, je percute quelqu'un.

— Aïe !

Je palpe mon nez en levant la tête. C'est un des garçons de l'équipe, un grand brun aux yeux clairs qui semble tout droit sorti d'une série télé.

— Ça va ?

J'acquiesce et je le contourne pour continuer à marcher.

Puis ça arrive : j'entends la voix de mon amour contrarié. Il demande au type que j'ai embouti :

— Qu'est-ce que tu fiches planté sous la pluie ?

— Je viens de me cogner à une fille hyper bizarre, elle portait des lunettes de soleil sous le déluge.

Je t'en foutrais du bizarre, je pense en essayant d'écouter la réponse d'Ares à travers le vacarme de l'averse, mais je suis déjà trop loin. Je l'ai échappé belle.

Je marche aussi vite que je peux et je soupire de soulagement quand j'aperçois la sortie du terrain. Je traverse à droite pour continuer mon chemin vers la maison. Il pleut des cordes, mais je ne vois aucun endroit où m'abriter, pas même un arrêt de bus. J'entends des voix et instinctivement je me réfugie dans une ruelle. Adossée à un mur, j'ose jeter un coup d'œil dans la rue.

Ares est en train de discuter avec quelques gars de l'équipe, sous des parapluies.

J'aurais dû vérifier les prévisions météo !

— Tu es sûr que tu ne veux pas venir avec nous ? insiste le gars aux cheveux bruns que j'ai percuté tout à l'heure.

Ares secoue la tête.

— Non, j'ai des trucs à faire chez moi.

Ses amis s'éloignent et il reste là, sous la pluie, comme s'il attendait quelque chose. Je ferme les paupières, qu'est-ce qu'il fabrique ?

Il décide de bouger et, à ma grande surprise, au lieu de rentrer chez lui il part dans la direction opposée.

Il aurait menti à ses potes ? La curiosité me pousse à prendre une mauvaise décision : le suivre.

Il fait de plus en plus sombre et nous nous éloignons du centre pour emprunter des rues plus isolées. C'est une idée stupide. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je ne l'ai jamais suivi, mais j'ai envie de découvrir pour quelle raison il a menti à ses amis, même si, honnêtement, ce n'est pas mon problème.

Ares n'hésite pas une seconde, comme s'il savait exactement où il va. Nous passons un petit pont en bois, et le vent est frais alors que les nuages noirs engloutissent ce qu'il reste de lumière du soleil. Je serre mes bras contre mon corps et je m'humecte les lèvres. Où compte-t-il aller dans cette obscurité ?

Je ne vois plus la route, il y a juste un chemin de terre qui mène vers la forêt. Je suis de plus en plus intriguée parce que je sais qu'il n'y a rien par là à part des arbres et de la pénombre. Il saute par-dessus une petite clôture pour atterrir dans un endroit où je ne m'attendais pas à le voir : le cimetière municipal.

Quoi ? Je ne savais même pas qu'on pouvait y accéder par ici. Et qu'est-ce qu'il fiche là ? Oh non. Mon imagination se déchaîne à nouveau : c'est un vampire, et il est venu ici pour réfléchir parce qu'il hésite à tuer sa prochaine victime. Ou pire, il sait que je le suis et m'a entraînée ici pour me sucer le sang.

Non, non, non, je ne peux pas mourir vierge.

Après quelques secondes d'hésitation, je saute par-dessus la petite barrière. Je n'arrive pas à croire que je le suis dans le cimetière. Maudite curiosité !

Dire que cet endroit est terrifiant serait un euphémisme : les nuages noirs cachent encore le ciel d'un gris métallique, et des éclairs épars illuminent les tombes, me donnant l'impression d'être dans un film d'horreur.

Mais, comme je suis cinglée, je suis mon amour platonique à la trace entre les tombes et les arbres secs qui se balancent dans le vent. Au fond, peut-être qu'il vient se recueillir, même si je ne me souviens pas d'un décès dans sa famille. Et croyez-moi, dans une petite ville, tout le monde est au courant de tout.

Ares se met à accélérer le pas et j'ai du mal à le suivre tout en maintenant une distance de sécurité. Nous entrons dans une zone occupée par des mausolées. On dirait de petites maisons pour défunts. Il tourne à un coin et je me dépêche de l'imiter, mais, quand je franchis le carrefour, il n'est plus là.

Merde.

En tentant de garder mon calme, je traverse l'allée qui sépare les monuments funéraires, mais je ne l'aperçois nulle part. Je suis de plus en plus mal à l'aise et mon cœur bat comme un fou dans ma poitrine. Un éclair suivi d'un coup de tonnerre me fait sursauter d'effroi. C'était une très mauvaise idée, je le savais. Qu'est-ce qui m'a pris de m'aventurer dans un cimetière à la tombée du jour ? Je fais demi-tour en essayant d'emprunter le même chemin qu'à l'aller. Je dois sortir d'ici avant qu'une de ces âmes ne décide de s'en prendre à moi.

Voilà ce qui arrive quand on est trop curieux, je l'ai bien cherché. Un nouvel éclair fend le ciel, suivi d'un coup de tonnerre, et je suis au bord de la crise cardiaque. Je passe devant une crypte et j'entends des bruits étranges.

Merde, merde, merde.

Il n'est pas question de rester pour voir qui c'est ou ce que c'est. Je suis à deux doigts de courir, mais évidemment, comme je suis maladroite dès que j'ai peur, je trébuche sur une racine d'arbre et je tombe à quatre pattes. Je m'accroupis en secouant mes mains quand je perçois une présence derrière moi, une ombre qui s'étend devant moi, une silhouette sans forme.

Je hurle tellement fort que ma gorge me brûle. Je me relève, complètement paniquée, et je me retourne pour commencer à prier pour ma vie quand je le vois.

Ares.

4- le cimetière

Ares se tient là, devant moi, vêtu d'un sweat bleu foncé de l'équipe de foot au-dessus du maillot vert dans lequel je l'ai vu à l'entraînement. Un parapluie le protège de l'eau qui ruisselle et sa main libre est enfoncée dans la poche de son short noir. L'image ne trompe pas : on voit tout de suite que c'est un gosse de riche, sportif, qui a la classe.

Il a l'air paisible, comme s'il ne venait pas de me ficher une frousse qui a failli me faire tomber dans les pommes. C'est la première fois que je l'ai en face de moi comme ça. Sa taille m'intimide et son regard intense et glacial me transperce.

— Tu m'as fait peur, je lui lance d'un ton accusateur, la main sur le cœur.

Il ne dit rien, il reste là à m'observer en silence. Des secondes qui semblent durer des années s'écoulent avant qu'un rictus se dessine sur ses lèvres charnues.

— Tu l'as bien mérité.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi.

Il me tourne le dos et se dirige vers les mausolées. Oh non, il n'est pas question que je reste ici toute seule.

— Attends !

Je cours après lui. Il m'ignore, mais ça ne semble pas le déranger que je le suive comme un petit chien. Ares atteint un espace plus dégagé, s'assied sur une tombe et pose son parapluie à côté de lui.

Je reste figée à le regarder comme une idiote. Il sort un paquet de cigarettes de sa poche et un briquet. Je ne suis pas surprise, je sais qu'il fume. Quel genre de harceleuse serais-je si je ne le savais pas ?

Il allume une cigarette, tire une bouffée et laisse la fumée blanche s'échapper lentement entre ses lèvres. Il contemple la vue et semble absorbé

dans ses pensées. Il est venu ici pour fumer, rien de plus ? Ça fait loin, non ? En même temps, c'est logique, ses parents n'approuveraient pas que leur fils, un athlète en vue, ait cette mauvaise habitude. Je sais qu'il est prudent et ne fume qu'en cachette.

— Tu vas rester là toute la soirée ?

Comment sa voix peut-elle être aussi froide alors qu'il est si jeune ? Je prends place sur une tombe en face de lui en gardant mes distances. Ses yeux se posent sur moi tandis qu'il expire la fumée. Je suis mal à l'aise, mais je refuse de refaire de chemin en sens inverse dans l'obscurité sans lui.

— Je t'attends juste pour ne pas rentrer toute seule.

Je ressens le besoin de justifier ma présence.

La lumière des petites lampes orange du cimetière se reflète sur son visage, qui affiche un sourire frondeur :

— Qu'est-ce que tu fais ici, Raquel ?

L'entendre prononcer mon prénom provoque une étrange sensation dans mon ventre.

— Je suis venue me recueillir sur la tombe d'un membre de ma famille.

Menteuse.

Ares lève un sourcil.

— Ah oui ? Qui ?

— Mon… C'est un parent éloigné.

Il acquiesce, jette son mégot par terre, puis le piétine et l'éteint.

— Bien sûr. Et tu as décidé de venir sur la tombe de ce parent seule, sous la pluie, à la tombée de la nuit ?

— Je n'avais pas réalisé qu'il était déjà si tard.

Ares se penche en avant, les coudes posés sur les genoux, et me regarde fixement.

— Menteuse.

— Pardon ?

— On sait tous les deux que tu mens.

Je joue avec mes mains sur mes genoux, mal à l'aise.

— Pas du tout.

Il se lève et, comme je ne sais pas quoi faire, je l'imite. Nous nous retrouvons face à face et ma respiration s'accélère.

— Pourquoi tu me suis ?

Je me passe la langue sur les lèvres.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il se rapproche de moi et je recule lâchement jusqu'à ce que mon dos heurte un édifice derrière moi. Il pose la paume contre le mur à côté de ma tête, me faisant sursauter légèrement.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec tes jeux débiles, réponds-moi.

Ma respiration est haletante.

— Je ne sais vraiment pas de quoi tu parles, je suis juste venue rendre visite à mon… quelqu'un qui…

— Tu mens.

Ares est trop près de moi, mon pauvre cœur ne va pas tenir le coup.

— Je suis libre, j'ai le droit d'aller où je veux.

Il prend mon menton et me force à lever la tête pour le regarder. Sa main paraît chaude contre ma peau froide. J'arrête de respirer, ses cheveux mouillés par la pluie sont collés sur son beau visage pâle et parfait, ses lèvres sont naturellement rouges et humides. C'est beaucoup pour ma petite personne. J'ai déjà du mal à tenir le coup quand je le vois de loin, l'avoir si près est presque insupportable.

Un sourire en coin se dessine sur ses lèvres.

— Tu crois que je ne suis pas au courant de ton obsession puérile pour moi ?

La gêne enflamme mes joues et j'essaie de baisser les yeux, mais il maintient mon menton en l'air d'un geste à la fois doux et ferme.

— Lâche-moi, j'exige en saisissant son poignet pour l'écarter de mon visage.

Je parviens à me dégager, mais il ne recule pas d'un pouce et continue à me fixer, tandis que mon cœur s'emballe de plus belle.

— Tu n'iras nulle part tant que tu ne m'auras pas répondu.

Il a l'air déterminé.

— Tu te fais des films, je lance en essayant d'ignorer la chaleur qui émane de son corps et qui me réchauffe.

— Je vais te rafraîchir la mémoire, alors, d'accord ?

Je n'aime pas du tout le tour que prend cette conversation.

— Tu me stalkes depuis longtemps, Raquel.

Cela me donne la chair de poule de l'entendre prononcer mon prénom.

— Le fond d'écran de ton PC est composé de photos de moi que tu as volées sur ma page Facebook et ton mot de passe wifi contient mon nom.

Je suis sans voix. Il sait tout. Il n'y a pas de mots assez forts pour décrire la honte que je ressens. Je suis passée au niveau supérieur de la gêne.

— Je…

Je ne sais pas quoi répondre. J'imaginais qu'il avait pu découvrir mon obsession. Après tout, il a piraté mon ordinateur.

Des sentiments contradictoires m'envahissent. Il a l'air tellement triomphant, tellement maître de la situation. Son expression est à la fois moqueuse et pleine de mépris. Il est ravi de m'avoir coincée et de me mettre mal à l'aise. Il s'attend à ce que je reste sans voix, que je baisse la tête et que je le laisse se moquer de moi.

Soudain quelque chose en moi change : j'ai envie de le défier, je ne veux pas lui offrir la satisfaction qu'il cherche. J'en ai assez d'être cette fille timide qui se réfugie derrière des blagues et des répliques sarcastiques. Je veux lui prouver qu'il se trompe à mon sujet, que tout ce qu'il croit savoir sur moi est faux, que je suis une fille forte, indépendante et extravertie.

Ce côté provocateur de ma personnalité ressort parfois lorsque je me sens acculée, comme un mécanisme de défense. Fini de me cacher dans l'ombre, de ne dévoiler à personne ce que je pense et ce que je ressens par peur d'être rejetée.

Je relève le menton et je le fixe droit dans les yeux.

— Oui, je te stalke.

Ma réaction le déstabilise. Son air plein de mépris et de supériorité disparaît et la confusion se lit maintenant sur son visage. Il recule d'un pas, l'air abasourdi.

Je lui adresse un demi-sourire en croisant les bras.

— Pourquoi tu es si surpris, beau gosse ?

Il ne dit rien.

Mesdames et messieurs, je, soussignée Raquel Mendoza, ai laissé mon crush de toujours sans voix.

Ares se ressaisit, il passe une main le long de sa mâchoire comme s'il réfléchissait à ce que je viens de lui dire.

— Je ne m'attendais pas à cette réponse, je dois l'admettre.

Je hausse les épaules.

— Je m'en doute.

Je n'arrive pas à me défaire du sourire stupide que m'inspire la sensation de contrôler la situation.

— Et pourquoi tu me stalkes ?

— Ce n'est pas clair ? je rétorque, amusée. Parce que tu me plais.

Les yeux d'Ares menacent de sortir de son visage.

— Depuis quand tu es si… directe ?

Depuis que tu m'as coincée et que tu as voulu m'humilier.

Je passe la main dans mes cheveux humides et je lui adresse un clin d'œil.

— Depuis toujours.

Ares glousse.

— Je croyais que tu étais juste une fille taiseuse et introvertie qui joue les innocentes, mais, apparemment, tu es un peu intéressante.

— Un peu ? je m'offusque. Je suis la fille la plus intéressante que tu aies jamais rencontrée.

— Et, d'après ce que je vois, tu as une haute estime de toi-même, aussi.

— Exactement.

Ares s'approche à nouveau de moi, mais cette fois je ne recule pas.

— Et qu'est-ce que cette fille si intéressante attend de moi ?

— Tu ne comprends pas ? Je croyais que tu avais le QI le plus élevé de toute la région.

Il s'esclaffe et son rire résonne entre les tombes.

— C’est incroyable tout ce que tu sais sur moi. OK, bien sûr, je peux le déduire, mais je veux juste que tu le dises.

— Je crois que j’en ai assez dit, c’est à toi de deviner ce que je veux.

Ares se penche jusqu’à ce que nos visages soient à quelques centimètres l’un de l’autre. Le sentir encore plus proche m’affecte et je déglutis avec une certaine difficulté.

— Tu veux voir ma chambre ? me demande-t-il d’un ton suggestif.

Je le repousse en secouant la tête.

— Non merci.

Il fronce les sourcils.

— Alors, qu’est-ce que tu cherches ?

Je déclare d’un ton léger :

— Un truc tout bête, que tu tombes amoureux de moi.

Pour la deuxième fois de la soirée, il éclate de rire. Je ne sais pas pourquoi il trouve ça drôle, parce que je ne plaisante pas, mais je ne vais pas me plaindre, le son de son rire est merveilleux. Quand il reprend son sérieux, il m’examine d’un air perplexe.

— Tu es cinglée. Pourquoi je tomberais amoureux de toi ? Tu n’es même pas mon genre.

— C’est ce qu’on verra.

Je lui décoche un clin d’œil et j’ajoute :

— Je suis peut-être cinglée, mais ma détermination est impressionnante.

— Je vois ça.

Il tourne les talons et rejoint la tombe où il était assis avant.

Je change de sujet pour essayer d’apaiser la tension :

— Qu’est-ce que tu es venu faire dans ce cimetière à une heure pareille ?

— C’est calme et isolé.

— Tu aimes être seul ?

Ares me lance un regard en glissant une cigarette entre ses lèvres rouges que j’aimerais tant goûter.

— Disons que oui.

Je me rends compte du peu que je sais d'Ares, même si je l'épie depuis très longtemps.

— Pourquoi tu es encore là ?

Sa question me vexe. Il veut que je parte ?

— J'ai la trouille de rentrer seule.

Ares expire la fumée et tapote la pierre à côté de lui.

— Viens, assieds-toi. N'aie pas peur. Dans cette situation bizarre, c'est moi qui devrais flipper, espèce de… petite harceleuse.

Je rougis, mais j'obéis comme si j'étais une marionnette qu'il manipule. Je m'assieds à côté de lui et il continue à fumer. Nous restons en silence pendant un moment. Je n'arrive pas à croire que j'ai déballé tout ça à Ares. Un frisson me parcourt l'échine. Il fait nuit maintenant et, même s'il fait sombre, je distingue ses traits. La lune a percé les nuages et illumine le cimetière. Ce n'est pas la vue la plus romantique du monde, mais être à côté d'Ares la rend acceptable.

Je jette un coup d'œil à son profil alors que ses yeux fixent l'horizon. Mon Dieu, qu'il est beau ! Comme s'il devinait que je l'observe, il se tourne vers moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je me détourne.

— Rien.

— Tu aimes lire, non ?

Sa question me prend au dépourvu.

— Oui. Comment tu le sais ?

— Ton ordinateur est une mine d'informations, c'est un vrai journal intime électronique.

— Tu ne t'es toujours pas excusé d'avoir piraté mon portable.

— Je ne le ferai pas.

— Tu as enfreint la loi en me hackant, tu le sais, non ?

— Et toi tu l'as violée trois fois en me stalkant, tu le sais aussi, non ?

— Touché.

Mon téléphone sonne et je réponds. C'est Dani.

— Ta mère me demande à quelle heure tu rentres.

— Dis-lui que je suis en route.

— Où es-tu, bon sang ? Je sais que l'entraînement de foot est terminé depuis longtemps.

— Je suis…

Je regarde Ares et il m'adresse un sourire malicieux.

— … à la boulangerie, j'avais envie d'un donut.

D'un donut très séduisant.

— Un donut ? Mais tu as horreur de ça !

Je me mords les lèvres.

— Dis juste à ma mère que j'arrive.

Je raccroche avant qu'elle n'ait le temps de me poser d'autres questions.

Ares continue à sourire et je ne peux m'empêcher de me demander ce que ça ferait d'embrasser ses lèvres pulpeuses.

— Tu as menti à ta meilleure amie, je suis un secret honteux ?

— Non, c'est juste que… lui expliquer au téléphone aurait été trop compliqué.

Avant qu'il ne continue à débattre de ce que je pourrais dire à Dani, je me lance :

— Tu veux bien… m'accompagner ? Au moins jusqu'à la rue, à partir de là je peux rentrer seule.

— Oui, bien sûr, mais ça a un prix, me prévient-il en se levant.

— Un prix ?

— Oui.

Il ramasse son parapluie et le pointe vers moi, me forçant à reculer pour éviter que la pointe ne me touche la poitrine.

— Laisse-moi t'embrasser où je veux.

Je pique un fard.

— C'est… c'est beaucoup demander, tu ne crois pas ?

— Tu as peur ? demande-t-il d'un ton moqueur. Ou est-ce que tu faisais juste semblant d'être extravertie et intrépide ?

Je ferme les paupières.

— Non, le prix me semble juste… déraisonnable.

Il hausse les épaules.

— Alors, bonne promenade dans l'obscurité.

Il va se rasseoir, mais il me regarde du coin de l'œil pour s'assurer que je ne m'éloigne pas. Même si je ne lui accorde pas le baiser, je sais qu'il ne me laissera pas faire le trajet seule. Mais je ne trompe personne : moi aussi j'en ai envie, de ce baiser. Tout mon corps est en feu rien qu'à l'imaginer.

— Attends, je le rappelle en reprenant mon attitude frondeuse. C'est bon.

Ares se tourne vers moi.

— C'est vrai ?

— Oui !

Mon cœur va lâcher d'une minute à l'autre.

— On peut y aller maintenant ?

Il se passe lentement la langue sur les lèvres.

— J'ai besoin de ma récompense avant de me mettre en route.

— J'ai dit que je paierais le prix.

Son visage est à quelques centimètres du mien.

— Tu me donnes ta parole ?

— Oui.

— Voyons si tu es sincère.

— Que… ?

Un gémissement s'échappe de mes lèvres alors qu'il se penche et colle son visage dans mon cou. Ses cheveux effleurent ma joue.

— Ares, qu'est-ce que tu… ?

Ma voix s'étrangle, il est tellement près que plus rien chez moi ne fonctionne correctement.

Son souffle chaud caresse mon cou, réveillant mes hormones, et instinctivement je me rapproche de lui.

— Nerveuse, Raquel ?

Il chuchote mon prénom dans mon oreille, m'envoyant de délicieux frissons dans tout le corps.

Je n'arrive pas à croire que c'est en train d'arriver. Ares est contre moi, je sens son souffle chaud dans mon cou, sa main sur ma taille. *Je rêve ou quoi ?*

— Non, tu ne rêves pas.

Merde ! Je l'ai dit à voix haute.

La honte m'avale tout entière ; pourtant, au moment où les lèvres d'Ares se posent sur ma peau, j'oublie tout. Il dépose des baisers humides tout le long de mon cou, remonte jusqu'au lobe de mon oreille, qu'il lèche délicatement.

Mes jambes flageolent.

Si Ares ne me tenait pas fermement, je serais déjà à terre.

Qu'est-ce qu'il me fait ?

Je tremble et de petits filaments de plaisir sillonnent mon corps, me laissant à bout de souffle. Une pression s'installe dans mon bas-ventre et je n'arrive pas à croire l'effet qu'Ares me fait juste en embrassant mon cou. Sa respiration s'accélère, apparemment je ne suis pas la seule à qui ce contact fait de l'effet. Lorsqu'il a terminé son premier assaut, il s'attaque à mon visage et continue à se déplacer sur ma joue, jusqu'à poser ses lèvres au coin des miennes. J'ouvre ma bouche par anticipation, attendant le contact, impatiente de sentir son baiser, mais il ne vient jamais.

Ares s'éloigne et déclare avec un sourire moqueur :

— En route.

Je suis haletante et excitée. J'ai envie de lui demander « Tu ne vas pas me laisser comme ça ? », mais je m'arrête avant de poser la question.

Ares ramasse son parapluie et commence à marcher, sans paraître le moins du monde affecté par ce qui vient de se passer. Je reprends la maîtrise de mon corps et je le suis à contrecœur.

Je sens que ce soir n'est que le début d'une histoire que je ne suis pas sûre de pouvoir gérer, mais je vais tout faire pour essayer.

5- le meilleur ami

Le retour à pied n’est pas aussi embarrassant que je le redoutais, mais je suis encore nerveuse et mes mains tremblent. Une partie de moi n’arrive toujours pas à croire que je marche au côté d’Ares. Je reste un pas derrière lui pour ne pas devoir affronter son beau visage qui me désarme. Cependant, mes yeux ne peuvent s’empêcher de descendre le long de ses bras musclés et de ses jambes galbées. Jouer au foot lui réussit, il a une silhouette athlétique qui dégage une impression de puissance. Ares me regarde par-dessus son épaule et, quand il me surprend, je baisse les yeux d’un air embarrassé. Son sourire malicieux me coupe le souffle.

Pourquoi faut-il qu’il soit si attirant, putain, pourquoi ?

En grommelant, je me concentre sur la rue. Ares passe le reste du trajet les yeux rivés sur son téléphone. Lorsque nous atteignons ma porte d’entrée, l’atmosphère devient un peu gênante. Il s’arrête à côté de moi et se passe la main dans les cheveux.

— Tu es arrivée à ta grotte, sorcière.

— Arrête de m’appeler comme ça.

— Coiffe-toi plus souvent et j’arrêterai.

Coup bas.

Immédiatement, je passe mes doigts dans mes mèches emmêlées pour essayer de les peigner.

— C’est à cause de la météo.

Ares sourit.

— Si tu le dis…

Il marque une pause avant d’ajouter :

— … sorcière.

— Très drôle.

Ares consulte son téléphone comme pour vérifier l’heure.

— Rentre avant que ta mère ne sorte pour te traîner à l'intérieur.

Je rétorque avec arrogance :

— Elle ne ferait jamais ça, elle me fait confiance.

Et, comme si elle m'avait entendue, elle crie depuis l'intérieur :

— Raquel ? C'est toi ?

— Merde !

Je panique.

— Euh… c'était sympa, bonne nuit, au revoir.

Je tourne le dos pour me diriger vers la porte.

— Tu ne viens pas de dire que ta mère te faisait confiance ?

— Raquel ?

Je me tourne à nouveau vers Ares.

— Chuuut !

J'agite les deux mains pour lui ordonner de partir.

— Va-t'en ! Chut !

Ares rit en exhibant ses dents parfaites. Il a un beau sourire, je pourrais le fixer toute la nuit, mais ma mère est sur le point de sortir et de faire du ramdam. Ares me lance un signe d'approbation.

— D'accord, je m'en vais, espèce de sorcière harceleuse.

— Un surnom à rallonge, maintenant ?

Il m'adresse un sourire arrogant.

— Je suis très créatif, je sais.

— Moi aussi, dieu grec.

À peine le sobriquet que je viens d'inventer s'échappe-t-il de mes lèvres que je le regrette. *Dieu grec ? T'es sérieuse, Raquel ?*

— Mmm, ça me plaît comme nom.

Évidemment que ça te plaît, sale prétentieux !

— Raquel !

Je lui tourne à nouveau le dos et cette fois il ne dit rien, ses pas s'éloignent tandis que j'ouvre la porte. J'entre et je m'appuie contre le

battant avec un sourire béat. Je viens de passer un bon moment avec Ares, le garçon de mes rêves. Je n'arrive toujours pas à y croire.

— Raquel Margarita Mendoza Alvarez !

Tu sais que tu es vraiment dans la merde quand ta mère utilise ton nom complet.

— Bonsoir, jolie maman, je lance avec mon plus beau sourire.

Rosa Maria Alvarez est une femme infatigable, posée et dévouée, la meilleure personne que je connaisse, mais, comme mère, elle se montre parfois très stricte. Bien qu'elle ne passe pas beaucoup de temps à la maison à cause de son travail, car elle est infirmière, quand elle est présente, elle contrôle tout et veille à ce que tout soit en ordre.

— Ne me donne pas du *jolie maman*.

Elle pointe un doigt accusateur dans ma direction.

— Il est dix heures du soir. Tu peux me dire où tu étais ?

— Je croyais qu'on était d'accord pour que je rentre à vingt-trois heures au plus tard pendant l'été.

— Uniquement les week-ends, me rappelle-t-elle. Et à condition que tu me dises où et avec qui tu es.

— Je me suis arrêtée à la boulangerie, je mangeais un donut et…

— La boulangerie ferme à vingt et une heures.

Je m'éclaircis la gorge :

— Tu ne m'as pas laissée finir, je suis restée devant pour manger le donut.

— Et tu penses que je vais croire ça ?

Je pose mes mains sur mes hanches.

— C'est ça qui s'est passé, maman. Tu me connais, qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ?

Laisser un garçon m'embrasser dans le cou au cimetière.

Ma mère m'examine d'un air méfiant.

— Tu n'as pas intérêt à me mentir, Raquel.

— Je n'oserais jamais, maman.

Je la serre dans mes bras et je lui donne un bisou sur la joue.

— Ton dîner est dans le micro-ondes.

— Tu es la meilleure.

— Et monte faire des câlins à ton chien. Pendant que tu n'étais pas là, il s'est traîné d'une pièce à l'autre comme une âme en peine.

— Oh, trop chou ! Je lui manque.

— Ou bien il a faim.

Les deux sont très possibles.

Après m'être réchauffée et avoir englouti mon repas, je monte dans ma chambre et Rocky sort en courant pour me saluer, manquant de me renverser. Il grandit de jour en jour.

— Bonjour, mon beau, ma merveille, ma boule de poils.

Je lui caresse la tête.

— C'est qui le petit chien le plus mignon du monde ?

Rocky me lèche la paume.

— Mais oui, c'est toi.

Mon téléphone vibre dans la poche de ma veste. Je claque la porte de ma chambre du bout du pied et je lis le message. C'est Joshua, mon meilleur ami. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours parce que j'ai passé beaucoup de temps avec Dani.

De : Joshua BFF
Tu es encore debout ?
Moi : *Ouais, quoi de neuf ?*

La sonnerie de mon portable retentit et je réponds rapidement.

— Salut, Rochi, me lance-t-il d'un ton excité.

Joshua adore m'appeler Rochi, c'est le sobriquet affectueux qu'il m'a choisi.

— Hé, Yoshi.

En retour, je le surnomme Yoshi, comme le dinosaure de Mario Kart. Il lui ressemble et il est mignon. Ce ne sont pas les petits noms les plus matures du monde, mais pour ma défense je tiens à préciser que nous les avons choisis quand nous étions gamins.

— D’abord, la folle n’est pas avec toi, j’espère ?

— Non, Dani doit être chez elle.

— Enfin ! Tu m’as abandonné tellement longtemps que j’ai oublié à quoi ressemblait ton visage.

— Ça fait quatre jours, Yoshi.

— C’est long. Bref, ça te dirait qu’on se fasse un marathon *The Walking Dead* demain ?

— Seulement si tu me jures que tu n’as pas vu les nouveaux épisodes sans moi.

— Tu as ma parole.

Je fais le tour de ma chambre en marchant.

— Alors d’accord.

— Chez toi ou chez moi ?

Je consulte le calendrier au mur.

— Ici. Ma mère travaille toute la nuit et ma télé est plus grande.

— OK, à demain, Rochi.

— À demain.

Je souris au téléphone et je pense aux moments où je croyais avoir un crush pour Joshua. C’est le seul garçon que je fréquente et je partage presque tout avec lui, mais je n’oserais jamais mettre notre amitié en danger alors que je ne sais même pas ce qu’il ressent de son côté.

Joshua est un garçon tendre, il est timide et mignon. Pas d’une façon aussi époustouflante qu’Ares, mais beau à sa façon. Il porte des lunettes et une casquette à l’envers qu’il ne veut jamais retirer. Ses cheveux bruns indisciplinés sont cachés dessous.

Sans m’en rendre compte, je me dirige vers la fenêtre. Ares sera-t-il dans le jardin pour squatter mon wifi ? Mon cœur bondit rien qu’à l’imaginer assis sur la chaise, avec son ordinateur portable sur les genoux et ce sourire stupide et arrogant qui lui va si bien. Mais, quand j’ouvre mes rideaux, tout ce que je vois c’est le siège vide, sur lequel luisent quelques gouttes d’eau laissées par l’averse de la fin de journée.

J’admire la maison d’Ares. De ma fenêtre je vois tout, car ils laissent les rideaux ouverts en permanence – parfois, je pense qu’ils le font exprès.

Je jette un coup d’œil à sa fenêtre. La lumière est allumée mais je ne le vois pas. Je soupire, déçue. Je suis sur le point de renoncer quand sa silhouette apparaît. Il attrape le bord de son T-shirt et le retire en le passant par-dessus sa tête. Je rougis instantanément à la vue de son torse nu si bien défini.

Ces tablettes de chocolat…
Ces bras musclés…
Ces tatouages…
Ce V sur le bas de son ventre…

Il fait chaud ici, tout à coup.

Je baisse les yeux, gênée, mais je ne peux m’empêcher de le reluquer une dernière fois.

À ma grande surprise, Ares est debout face à sa fenêtre et me regarde droit dans les yeux.

Oh merde !

Je me jette à terre et, embarrassée, je m’éloigne en rampant.

Rocky m’examine en penchant la tête sur le côté, interrogateur.

— Ne me juge pas, je lui ordonne avec le plus grand sérieux.

La vibration de mon téléphone me fait sursauter. Je prie Dieu que ce ne soit pas Ares qui se moque de la scène qui vient de se dérouler.

J’ouvre le message avec des doigts nerveux.

De : Ares <3
Tu aimes ce que tu as vu ?

Je souris et réponds.

Moi : *Nan, je contemplais juste la lune.*
Ares : *On ne la voit pas, le ciel est couvert.*

Que je suis bête !

Moi : *Je voulais juste m’assurer que les voisins ne me volaient pas mon wifi.*
Ares : *Ton signal n’arrive pas jusqu’ici.*

Il sait tout ou quoi ?

Moi : *Je voulais juste vérifier.*

Un long moment s'écoule et, comme je suis convaincue qu'il ne va plus me répondre, je prends une douche et j'enfile mon pyjama. Quand je sors de la salle de bains en me frottant les cheveux à l'aide d'une serviette, je remarque un nouveau message.

De : Ares <3
Pourquoi tu ne viens pas ici pour être vraiment sûre ?

Le message a été envoyé il y a cinq minutes. Je ne sais pas quoi en penser. Il veut que je vienne chez lui ? À cette heure-ci ? Est-ce qu'il… Est-ce qu'il me propose de…

La serviette me tombe des mains.

Non.

Je suis vierge, mais je ne suis pas idiote. Je sais lire entre les lignes.

Un nouveau message arrive et me fait sursauter.

De : Ares <3
C'est amusant de te faire peur.
Bonne nuit, sorcière harceleuse.

C'était une blague ?

Je ne crois pas. Ares Hidalgo vient de m'inviter dans sa chambre pour faire… je ne sais pas quoi. La proposition était subtile mais bien réelle. Et, ce qui me perturbe le plus, c'est que j'ai hésité au lieu de courir chez lui.

Apparemment, comme dit Dani, *je parle, je parle, mais je n'agis pas*.

T'es vraiment trop bête, Raquel.

6- le conseil

— Elle ne peut pas mourir !

Je hurle sur l'écran de télé. C'est ce que je déteste dans *The Walking Dead* : j'ai tout le temps peur qu'un de mes personnages préférés ne meure sans crier gare.

Yoshi mange des Doritos à côté de moi.

— L'épisode va finir et on ne saura pas qui meurt.

Je lui arrache le paquet de tortillas des mains.

— Tais-toi. Si c'est ce qui se passe, je jure que je ne regarderai plus jamais cette série.

Mon meilleur ami lève les yeux au ciel et ajuste ses lunettes.

— C'est ce que tu dis depuis la première saison.

— Je ne suis pas parfaite, d'accord ?

Nous sommes tous les deux assis sur le sol, le dos contre mon lit. Comme il fait chaud, je porte juste un short et un T-shirt blanc sans soutien-gorge. J'ai l'habitude de me mettre à l'aise avec Yoshi et lui aussi. Rocky dort paisiblement près de la fenêtre.

Ma chambre a une taille respectable, j'ai un lit de 160, et des posters de mes fandoms préférés sont collés sur les murs violets. J'ai suspendu de petites guirlandes lumineuses de Noël tout en haut, près du plafond, elles sont magnifiques la nuit. L'écran plat est placé devant mon lit ; d'un côté de la télé se trouve la fenêtre et, de l'autre, la porte de ma salle de bains.

Nous sommes super concentrés sur l'écran lorsque l'épisode s'arrête abruptement et que le générique commence à défiler.

— Nooooon ! Je hais les producteurs et scénaristes de *The Walking Dead* ! Je les déteste !

— Je te l'avais bien dit, grogne Yoshi en faisant le malin.

Je lui balance une claque à l'arrière de la tête.

— Aïe ! Ne t’en prends pas à moi.

— Comment ils peuvent nous faire ça ? Ça ne peut pas finir comme ça !! Qui va mourir ?

Yoshi me frotte gentiment le dos.

— C’est bon, ça va aller.

Il me tend un verre de Pepsi glacé.

— Tiens, bois un coup.

— Je vais mourir.

— Détends-toi, c’est juste une série.

J’éteins la télé, le moral à plat, et je m’assieds face à Yoshi. Il a l’air tracassé et je sais que ce n’est pas à cause de *The Walking Dead*. Ses petits yeux couleur miel scintillent d’un éclat que je n’avais jamais observé. Il m’adresse un sourire nerveux.

— Il y a un problème ?

— Oui.

L’atmosphère est lourde pour une raison étrange. Je ne sais pas ce qu’il a à me dire, mais ça me met mal à l’aise de le voir si hésitant. J’ai envie de lui demander ce qu’il a, même si je sais que je dois lui laisser le temps.

Yoshi passe sa langue sur sa lèvre avant de se lancer :

— Je voudrais avoir ton avis.

— Je t’écoute.

Il retire sa casquette, libérant ses cheveux en désordre.

— Qu’est-ce que tu ferais si tu étais amoureuse d’une amie ?

Mon cœur bondit, mais j’essaie de réagir normalement.

— J’en profiterais pour explorer la face lesbienne de ma personnalité.

Je souris, mais ma réponse n’amuse pas Yoshi. Son expression devient plus grave encore.

— Je suis sérieux, Raquel.

— D’accord, c’est bon, monsieur Austère.

Je me tiens le menton comme si je voulais me concentrer.

— Je le lui dirais, je crois.

— Tu n’aurais pas peur de perdre son amitié ?

Tout à coup, le déclic se produit dans mon esprit et je réalise ce que Yoshi est sur le point d’avouer. Cette amie dont il est amoureux, ce ne serait pas moi ? Il n’a pas d’autre amie, il a juste quelques vagues copines.

Oh… Mon estomac se noue alors que mon BFF me regarde attentivement, attendant mes conseils.

— Tu es sûr de tes sentiments ? je demande, en jouant avec mes doigts.

Ses beaux yeux sont fixés sur moi.

— Oui, certain, elle me plaît beaucoup.

Ma gorge devient sèche.

— Quand est-ce que tu as réalisé que tu l’aimais ?

— Je pense que je l’ai toujours su, j’ai été lâche, mais je ne peux plus le cacher.

Il baisse les yeux, soupire et, quand il les relève, ils sont brillants d’émotion.

— Je meurs d’envie de l’embrasser, ajoute-t-il.

Instinctivement, je me mords la lèvre.

— Ah oui ?

Yoshi se rapproche un peu plus.

— Oui, sa bouche est attirante, elle me rend fou.

— Elle doit avoir de très belles lèvres, alors.

— Les plus belles que j’aie jamais vues de ma vie. Elle m’ensorcelle.

Ensorcelle…

Sorcière…

Ares…

Non ! Non ! Ne pense pas à Ares !
Pas maintenant !

Inévitablement, me viennent à l’esprit les yeux aussi bleus que la mer, le sourire moqueur et arrogant, les lèvres si douces qui explorent mon cou…

Ah non ! Je te déteste, fichu cerveau !

Mon meilleur ami depuis l’enfance est enfin sur le point de m’avouer son amour et je pense à mon imbécile de voisin, ce dieu grec prétentieux.

— Raquel ?

La voix de Yoshi me ramène à la réalité ; il a l’air perdu et ce n’est pas étonnant, car j’ai choisi le pire moment pour me déconnecter mentalement. En le voyant si vulnérable en face de moi, je réalise que je ne peux pas supporter une confession, pas tout de suite en tout cas.

— Je dois aller aux toilettes.

Je me lève avant qu’il ne puisse répliquer.

Je rentre dans la salle de bains et je m’adosse à la porte. Je secoue mes cheveux de frustration. Je suis lâche et complètement débile. Je n’ai même pas emporté mon téléphone pour appeler Dani. Qui va aux toilettes sans son téléphone de nos jours ?

Personne. Juste moi. Je grogne et je me masse le visage en réfléchissant. J’entends Yoshi m’appeler de l’autre côté du battant.

— Raquel ? Je dois y aller, on se reparle plus tard.

Non ! J’ouvre la porte aussi vite que possible, mais je vois juste son dos disparaître alors qu’il sort de ma chambre.

— Raah !

Je me jette sur mon lit et je laisse le sommeil m’envahir. Je ne veux plus penser à ce que Yoshi allait me dire, je veux juste permettre à mon cerveau de se reposer. Je ferme les yeux et je tombe rapidement dans les bras de Morphée.

*

Je suis réveillée brutalement par les aboiements de Rocky. Ils sont forts et continus, ceux qu’il émet quand il y a quelqu’un qu’il ne connaît pas dans la maison : c’est ce que j’appelle un « avertissement sérieux ». Je sors du lit si vite que j’ai un vertige et que je m’écrase contre le mur.

— Ouille !

Je cligne des yeux et je vois mon chien aboyer à la fenêtre. Il fait nuit noire, le vent fait onduler mes rideaux. Comme il n’y a rien de l’autre côté

de la vitre, je suis rassurée.

— Rocky, il n'y a personne.

Mais le chien ne m'écoute pas et continue de s'énerver. Peut-être un chat dehors que son flair a détecté ? Comme il ne s'arrête pas, je me dirige vers la fenêtre pour le calmer. Quand je me penche, je crie si fort que Rocky sursaute.

Ares !

Sur une échelle.

En train de grimper jusqu'à ma fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fais, bon sang ?

C'est la seule question qui me vient à l'esprit quand je le vois là, sur le barreau du milieu. Il est toujours aussi craquant, dans un jean et un T-shirt violet, mais la situation est trop dingue pour que je m'émerveille.

— Ça s'appelle de l'escalade, tu devrais essayer.

Je réplique avec le plus grand sérieux :

— Je ne suis pas d'humeur à déconner.

— Je dois redémarrer ton routeur, le signal est coupé et c'est le seul moyen de le rétablir.

— Et tu as décidé de t'introduire dans ma chambre sans permission, en escaladant ma fenêtre comme ça ? Tu sais comment on appelle les gens qui font ça ? Des cambrioleurs.

— J'ai essayé de te contacter, mais tu ne répondais pas au téléphone.

— Ça ne te donne pas le droit de débarquer ici comme ça.

Ares lève les yeux au ciel.

— Tu pourrais arrêter d'en faire un drame ? J'ai juste besoin d'entrer une seconde.

— Un drame ? Un drame ? Je vais t'apprendre ce que c'est, un drame.

Je saisis les deux extrémités de l'échelle posée sur le rebord de ma fenêtre et je les secoue. Ares s'accroche en me fusillant du regard.

— Si tu recommences, Raquel, gare !

— Tu ne me fais pas peur.

— Alors vas-y.

Ses yeux transpercent les miens avec intensité.

— Ne me défie pas.

— Sérieux ? Tu vas me faire tomber ?

— Tu n’en vaux pas la peine, je rétorque.

Il grimpe les échelons jusqu’à arriver en face de moi, le visage à quelques centimètres du mien. La présence de cet intrus rend Rocky fou à lier, mais je suis bouche bée et incapable d’intervenir.

— Tu peux contrôler ce sac à puces ?

— Rocky n’a pas eu de puces ce mois-ci, donc je te demanderai plus de respect.

— Je n’ai pas toute la nuit.

Je soupire de frustration.

— Rocky, ça suffit, assis.

Mon chien obéit et se tait.

Je recule pour laisser Ares entrer dans ma chambre. Une fois qu’il est à l’intérieur, l’espace semble trop petit. Il m’examine de la tête aux pieds en s’attardant sur mes seins, et c’est là que je me rappelle que je ne porte pas de soutien-gorge.

— Je dois aller aux toilettes.

Pour la deuxième fois de la soirée, j’utilise la fuite vers ma salle de bains comme échappatoire, mais j’oublie un petit détail : Ares n’est pas Yoshi. Il ne me laisse pas m’en tirer à si bon compte. Il m’attrape le bras, contrecarrant mon plan.

— Il n’est pas question que tu me laisses seul avec ce clébard.

— Rocky ne te fera rien.

— Je ne veux pas prendre de risques.

Il me serre plus fort et me traîne jusqu’à mon ordinateur. Il me pousse jusqu’à ce que je sois assise sur la chaise et s’agenouille pour redémarrer mon routeur.

— Pourquoi est-ce que tu crois être le maître de ma connexion Internet ?

Il hausse les épaules. J’insiste :

— Je pourrais porter plainte contre toi pour la façon dont tu t’es introduit chez moi, tu le sais, non ?

— Oui.

Je l’observe d’un air perplexe. Il ajoute :

— Mais je sais aussi que tu ne le feras pas.

— Pourquoi est-ce que tu en es si sûr ?

— En général, les harceleuses ne dénoncent pas ceux qu’elles harcèlent, c’est plutôt l’inverse.

— Ceci serait aussi considéré comme du harcèlement, j’affirme en désignant la fenêtre puis lui.

— Ce n’est pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Parce que moi, je te plais…

Il reprend après une pause :

— … mais toi, tu ne me plais pas.

Aïe ! En plein dans le cœur !

Je voudrais protester et le traiter de tous les noms, mais ses paroles me font l’effet d’un couteau retourné dans une plaie. Il continue à travailler sur le routeur et je garde le silence.

Parce que moi, je te plais, mais toi, tu ne me plais pas.

Il l’a dit avec tant de désinvolture, si sincèrement. S’il ne ressent rien, pourquoi m’a-t-il embrassée dans le cou hier au cimetière ?

Ignore ses paroles, Raquel, ne le laisse pas t’atteindre.

Ares lève les yeux vers moi.

— Quoi, je t’ai fait de la peine ?

— Pfff, n’importe quoi !

Je tente d’ignorer mon cœur brisé et je conclus :

— Dépêche-toi de terminer, que je puisse dormir.

Il ne répond pas et je le regarde travailler. L’avoir si près de moi me paraît toujours aussi irréel. Je distingue les moindres détails de son visage, sa peau lisse et sans trace d’acné. La vie est si injuste parfois… Ares a tout :

il respire la santé, il est riche, intelligent, beau et doué pour un tas de choses.

— Voilà, c'est fait.

Il s'époussette les mains avec un air dégoûté.

— Tu devrais nettoyer ta chambre de temps en temps.

Je laisse échapper un rire sarcastique.

— Oh, excusez-moi, votre altesse, si mon humble demeure n'est pas digne de votre présence.

— La propreté n'a rien à voir avec l'argent, espèce de fainéante.

— Ce n'est pas de la paresse ! Je n'ai pas le temps de nettoyer. Entre mon job d'été, dormir, manger, t'espionner…

Je me couvre la bouche, surprise moi-même de ce que je viens de dire. Pourquoi j'ai lâché ça ? Pourquoi ?

Ares sourit jusqu'aux oreilles, une lueur moqueuse dans les yeux.

— Me harceler prend tout ton temps, hein ?

J'essaie vainement de me rattraper :

— Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Toujours à genoux, Ares rampe jusqu'à moi et je frissonne sur ma chaise. Ses yeux profonds ne quittent pas les miens, il est à présent si près que je dois écarter les jambes pour le laisser passer. Son visage n'est qu'à quelques centimètres du mien.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il ne répond pas, se contente de poser ses mains sur les accoudoirs, de chaque côté de ma taille. Je sens la chaleur qui émane de son corps musclé. Nous sommes trop proches. L'intensité de son regard perturbe ma respiration. Je ne peux m'empêcher de laisser mes yeux descendre jusqu'à ses lèvres et ce piercing que je vois si bien maintenant.

Son regard passe de mon visage à mes seins puis à mes jambes écartées, et remonte vers mon visage. Un sourire espiègle se dessine sur ses lèvres humides, que je meurs d'envie de goûter. L'air devient lourd et chaud autour de nous. Ares prend mes mains dans les siennes et les pose sur les accoudoirs pour les écarter de son chemin. Il ne me quitte pas du regard

tandis qu’il baisse la tête jusqu’à ce qu’elle se trouve à hauteur de mes genoux.

— Ares, qu’est-ce que tu…

Ses lèvres effleurent mon genou d’un simple baiser qui me coupe le souffle.

— Tu veux que j’arrête ?

Son regard fouille le mien et je secoue la tête.

— Non.

La façon dont les muscles de ses bras et de ses épaules se contractent alors qu’il dépose des baisers humides sur le haut de mes cuisses est ultra sexy. Son tatouage ne fait qu’ajouter du feu à ce volcan qu’il réveille en moi. Ses lèvres douces embrassent, lèchent et sucent la peau sensible de l’intérieur de mes cuisses. De petits frissons de plaisir me parcourent le corps. Tous mes sens sont en feu, je ne suis plus capable de penser correctement. Ses cheveux noirs me chatouillent lorsqu’ils frôlent mes jambes écartées.

Ares lève les yeux vers moi alors qu’il me mordille et un petit gémissement s’échappe de mes lèvres. Ma respiration se fait irrégulière, mon pauvre cœur bat à tout rompre. Mon voisin continue son assaut, de haut en bas de mes cuisses, ses lèvres m’attaquent, me dévorent. Mes hanches bougent d’elles-mêmes, j’en veux plus, mon corps réclame ses lèvres à un endroit situé… un peu plus haut.

Mes paupières se ferment toutes seules.

— Ares.

Je gémis son nom, et je sens ses lèvres s’étirer en un sourire contre ma peau, mais je m’en fiche.

— Tu as envie de moi ?

Ses lèvres caressent mon entrejambe par-dessus mon short et j’ai l’impression que je vais avoir une attaque cardiaque. Je suis juste capable de hocher brièvement la tête.

— Je veux que tu le dises.

— J’ai envie de toi.

Il s’arrête.

Je rouvre les yeux. Son visage est si près du mien que je sens son souffle s’engouffrer dans ma bouche. Ses yeux sont rivés aux miens.

— Tu vas m’appartenir, Raquel.

Et, aussi soudainement qu’il est entré dans ma chambre, il s’en va.

7- le club

— Bienvenue chez McDonald’s. Que puis-je vous servir ?

Je parle avec le dispositif Bluetooth collé à mon oreille.

— Je voudrais deux Happy Meal et un cappuccino, murmure une voix de femme en réponse.

Je sélectionne la commande sur l’ordinateur en face de moi et je réponds :

— Vous désirez autre chose ?

— Non, rien.

— Eh bien, votre commande s’élève à 7,25 dollars. Vous pouvez payer directement au guichet.

— Merci.

La voiture apparaît à ma hauteur et la cliente me tend sa carte pour payer. Je lui dis poliment au revoir et je prie pour qu’aucun autre véhicule ne se présente au McDrive : je suis épuisée, même si je préfère servir les gens qui viennent chercher à manger en voiture plutôt que de le faire dans le restaurant. J’ajuste ma casquette ornée du M jaune et je soupire. Il reste encore une heure avant la fin de mon service, mais je suis prête à me jeter par la fenêtre. Le capteur m’avertit qu’une nouvelle voiture vient d’arriver dans l’allée et je peste intérieurement.

Vous ne pouvez pas préparer vous-mêmes à manger à la maison, bande de fainéants ?!

— Bienvenue chez McDonald’s. Que puis-je vous servir ?

J’entends un ricanement féminin, puis quelqu’un s’éclaircit la gorge :

— Je voudrais une Raquel à emporter.

Je souris comme une idiote.

— Avancez jusqu’au guichet, madame.

En quelques secondes, Dani apparaît de l’autre côté de la vitre, les cheveux parfaitement coiffés comme d’habitude. Elle porte de jolies lunettes de soleil, elle est toute maquillée.

— J’en reviens pas que tu vas passer le reste de l’été ici.

— J’ai besoin de ce boulot et tu le sais. Qu’est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venue te kidnapper.

— Je ne peux pas partir avant une heure.

Dani m’adresse un sourire carnassier digne du chat d’*Alice au pays des merveilles*.

— Quelle partie de « kidnapper » est-ce que tu ne comprends pas ? Celle qui signifie que c’est contre ton gré et que tu n’as pas le droit de t’y opposer ?

— Je *ne peux pas* m’en aller.

— Mais si, imbécile.

Je m’apprête à protester quand je sens quelqu’un derrière moi. Je me retourne : c’est Gabriel, un collègue de travail. Ses cheveux roux s’échappent de sa casquette. Il dévisage Dani d’un air admiratif.

Je me tourne à nouveau vers ma meilleure amie.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Gabriel bossera à ta place pendant l’heure restante.

Je les regarde tous les deux tour à tour.

— Pourquoi il ferait ça ?

Dani hausse les épaules.

— On rend service à ses amis, pas vrai, Gabo ?

Il la contemple d’un air abasourdi avant de répondre :

— Oui.

— Bon, c’est réglé, conclut Dani, prends tes affaires, je t’attends sur le parking. On doit y aller.

Quelques minutes plus tard, avec mon petit sac à dos, je m’engouffre dans la voiture de Dani.

— Je ne m’en remets pas.

— Je suis géniale, je sais.

— Gabriel ? Sérieux ? Je croyais que tu n’aimais pas les roux.

— Ed Sheeran m’a fait changer d’avis.

— Comment tu t’y es prise ?

— J’ai promis d’accepter un rendez-vous avec lui.

— Tu ne peux pas passer ta vie à utiliser ton physique pour arriver à tes fins.

— Bien sûr que si.

Je soupire.

— Où est-ce qu’on va ?

— À l’*Insomnia*, bien sûr.

Mes yeux s’écarquillent. L’*Insomnia* est le club populaire de la ville et l’endroit préféré de Dani le vendredi soir. Je n’y suis jamais allée parce que je n’ai pas le droit en tant que mineure, ce que mon amie semble avoir complètement oublié.

— Un, je suis mineure ; deux, tu ne crois quand même pas que j’irais en boîte en puant la frite et habillée comme ça ?!

— Un, c’est déjà réglé ; deux, on passera chez moi pour que tu te changes.

— Pour que tu me prêtes une de tes robes avec lesquelles on voit tout, y compris mon âme ? Non merci.

Dani éclate de rire.

— T’exagères, c’est pas un crime de montrer ses genoux, Raquel.

— Pour ton information, au Moyen-Orient, si.

— Nous ne sommes pas au Moyen-Orient.

— C’est vert, je lui signale, quand le feu change de couleur.

Dani se laisse facilement distraire quand elle conduit.

— Allez, détends-toi, il ne reste que deux semaines de vacances et tu n’as fait que travailler.

— D’accord, mais je ne dépenserai pas un centime.

— C’est la moindre des choses.

— Évidemment, j’oublie ta capacité à obtenir tout ce que tu veux.

Dani lève ses lunettes de soleil sur ses cheveux et me décoche un clin d’œil.

— Et maintenant…

Elle se gare dans le garage de sa maison.

— … il est temps de nous faire belles !

Au lieu d’emprunter la porte d’entrée, elle se dirige vers la fenêtre de sa chambre.

— Dani ?

— Oh, j’ai oublié de préciser que mes parents ne sont pas au courant de mes sorties. On va devoir entrer et sortir en cachette.

Cette fille est incroyable.

Après ce qui me semble être une éternité mais qui ne dure en réalité qu’une heure, nous arrivons à l’*Insomnia*. Nous avons réussi à entrer. Je sais, je n’y crois pas non plus.

Dani m’a prêté une robe noire qui épouse parfaitement ma silhouette. Même si mon amie est plus voluptueuse que moi, la tenue me moule comme si elle m’avait toujours appartenu. Elle ne me descend pas jusqu’aux genoux mais s’arrête à peine quelques doigts plus haut, je me sens à l’aise.

La première chose que j’ai remarquée en arrivant, c’est que le public est trié sur le volet. La file d’attente est interminable et de nombreuses personnes sont refoulées par les videurs. Maintenant que je me retrouve à l’intérieur, je comprends pourquoi. C’est une boîte chic, au décor moderne. Il y a des spots colorés et des effets stroboscopiques tout autour de nous. La piste de danse est immense et remplie de couples qui ondulent au rythme de la musique.

La musique…

Je sens que je vibre en même temps qu’elle, c’est impossible d’entendre quoi que ce soit d’autre. Comment est-on censé communiquer dans ce genre d’endroit ? Dani s’approche, comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Je vais chercher un truc à boire ! me crie-t-elle dans le tympan avant de disparaître.

Je secoue mon oreille, puis je prends le temps de regarder autour de moi. Il y a un tas de jolies filles bien habillées. Je m'y attendais, parce que je sais que Dani ne sort pas n'importe où. Sa famille a de l'argent. Bien sûr, pas de façon aussi exubérante que la famille d'Ares, mais ils vivent confortablement. Rien d'étonnant à ce que Dani fréquente des boîtes chic. Mais il n'y a pas que des jolies filles, il y a également de très beaux garçons.

Toutefois, rien de comparable à mon Ares…

Mon Ares ?

Ça y est, je me le suis approprié sans lui demander son avis.

En examinant le club en détail, je remarque qu'il y a un étage et que des tables donnent sur la piste de danse. C'est à ce moment que mes yeux croisent le regard bleu profond qui hante mes jours et mes nuits.

Ares.

Mon amour à sens unique est assis là, aussi beau que d'habitude. Il porte un pantalon noir, et une chemise grise dont les manches sont retroussées jusqu'aux coudes. Il joue avec son piercing à la lèvre, sa bouche est humide et rouge, ses cheveux noirs forment un désordre parfait qui ne va qu'à lui.

Inconsciemment, je me dirige vers lui, comme du métal attiré par un aimant. Son regard m'a prise au piège comme s'il m'avait jeté un sort. Ce n'est que lorsque je tombe sur l'agent de sécurité posté devant l'escalier qui me mènerait à mon prince charmant que je suis tirée de ma rêverie.

— C'est une zone VIP, mademoiselle.

Le videur s'adresse à moi avec fermeté. Je détourne le regard d'Ares et secoue la tête pour me réveiller.

— Oh, je… euh… euh…

Je lève la tête vers Ares, qui m'observe de là-haut, tout-puissant et arrogant.

— Je pensais que tout le monde pouvait monter.

— Non, l'accès est réservé.

Il me fait signe de m'en aller et de le laisser jouer la momie rigide plantée au pied de l'escalier.

Pas étonnant que ce prétentieux d'Ares se trouve dans le carré VIP, il est trop bien pour se mélanger à la sueur et aux phéromones des gens ordinaires qui dansent ici. Je signale à tout hasard que cette remarque est sarcastique.

Je fais demi-tour à contrecœur et je rencontre Dani en chemin.

— J'ai cru que je ne te retrouverais pas ! me hurle-t-elle à l'oreille en me tendant une boisson rose fluo.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça s'appelle Orgasme ! Faut que t'essaies !

Un cocktail baptisé Orgasme…

Même un bête verre a plus d'expérience que moi en matière de sexe.

J'examine lentement la boisson, je la renifle, l'odeur est super forte… Mon nez est en état d'ébriété rien qu'à la respirer et j'éternue. Je regarde, stupéfaite, Dani avaler son cocktail d'un trait. Elle m'encourage à boire le mien et je tourne machinalement les yeux vers la petite zone VIP. Ares lève son verre, qui semble contenir du whisky, comme s'il portait un toast à ma santé, avant d'avaler une gorgée.

Tu me défies, dieu grec ?

Je bois mon verre d'un trait et le liquide aigre-doux descend dans ma gorge, mettant le feu partout dans son sillage.

Woh, ça ne ressemble pas du tout à un orgasme !

Je tousse et Dani me donne des tapes dans le dos. On va au bar et, là, mon amie me tend deux autres verres. Je pense bêtement qu'il y en a un pour chacune, mais non, ils sont tous les deux pour moi. Cinq cocktails plus tard, Dani m'emmène sur la piste et j'ai trop d'alcool dans le corps pour m'en soucier.

— Dansons ! me lance-t-elle alors que nous nageons à travers la marée humaine.

Je la suis, ça me fait un bien fou d'être aussi spontanée et de ne pas être gênée.

Oh, les bienfaits de l'alcool…

Je danse et je danse encore. Tout ce qui m'entoure est coloré et la musique vibre dans tout mon corps. Par curiosité, je jette un œil aux stupides membres de la famille royale assis dans la zone VIP et je

l’aperçois. Il continue à me regarder, comme un faucon observant sa proie d’en haut.

Il ne peut pas arrêter de me fixer ? *Ne te fais pas d’illusions, il t’a clairement dit que tu ne lui plaisais pas*. Alors pourquoi m’observe-t-il ?

Je vais te donner quelque chose à regarder, dieu grec. Je me mets à danser lentement en me déhanchant en rythme. Je passe mes mains dans mes longs cheveux, puis sur le côté de mes seins, ma taille, mes hanches, jusqu’à ce que j’atteigne l’ourlet de ma robe, je joue avec et je le remonte un peu. Les yeux d’Ares s’assombrissent plus encore, il porte son verre aux lèvres qui ont léché mon cou et mes cuisses, me laissant brûlante de désir. Ares s’est moqué de moi deux fois, il est temps qu’il ait ce qu’il mérite.

Je vais lui prouver que j’ai de la mémoire et que même un dieu grec peut recevoir la monnaie de sa pièce.

Mode Raquel séductrice activé !

8- le salon aux bougies

J’ai trop d’alcool dans les veines, il m’est difficile de me concentrer sur ma sensualité. Je dois y arriver, je dois me venger d’Ares.

Il a déjà joué avec moi à deux reprises, il ne peut pas passer son temps à se moquer des âmes innocentes comme moi et à les laisser sur leur faim.

Des âmes innocentes…

Je suis vraiment bourrée. Mon âme de harceleuse n’a rien d’innocent, surtout si je pense à ce que je fais dans l’obscurité de ma chambre quand personne ne me voit. Je rougis en pensant à toutes les fois où je me suis caressée en pensant à Ares. Pour ma défense, c’est la première figure masculine à laquelle j’ai eu accès quand j’ai atteint la puberté. C’est sa faute : il n’avait qu’à pas se trouver dans mon champ visuel quand mes hormones se sont déchaînées.

Je lui tourne le dos pour lui offrir une meilleure vue de mon corps ; je n’ai pas une silhouette spectaculaire, mais je ne suis pas mal dans l’ensemble et mon cul est potable.

La sueur commence à couler dans le décolleté de ma robe, sur mon front et sur mes tempes. Je commence à avoir soif, ce qui me pousse à lécher plus souvent mes lèvres sèches.

Je ne sais pas combien de temps s’est écoulé, mais, quand je me retourne vers Ares, il est parti. Mon cœur s’emballe tandis que je le cherche.

Où est-il passé ?

Est-ce qu’il est descendu de son perchoir et vient me rejoindre ? Qu’est-ce que je suis censée faire dans ce cas ?

Je n’ai pas détaillé mon plan de séduction jusqu’à ce point. *Idiote, Raquel, tu te lances toujours dans des jeux auxquels tu ne sais pas jouer*. Il n’est pas question d’en rester là. Déterminée, je retourne vers les escaliers au pied desquels se trouve le vigile momifié.

Il m’adresse un regard fatigué.

— Zone VIP.

— Je sais, mais un ami est là-haut et il m’a demandé de monter.

— Tu crois que je vais gober ça ?

— C’est la vérité, il va être furieux s’il sait que vous me faites attendre ici.

Je croise les bras d’un air mécontent.

— Si ton ami voulait que tu le rejoignes, il viendrait te chercher, non ? C’est le règlement.

— J’en ai pour une seconde.

Je le supplie, mais il ne veut rien savoir. Alors j’essaie de le contourner et il m’arrête net.

— Lâchez-moi.

Je me débats pour me libérer, mais il resserre sa prise sur mon poignet.

— Elle vous a demandé de la lâcher.

Une voix douce parvient à mes oreilles. Je jette un coup d’œil par-dessus mon épaule et je vois Apollo Hidalgo, sérieux et habillé avec soin.

— C’est pas tes affaires, réplique grossièrement le videur.

L’expression d’Apollo est polie mais confiante.

— Un procès pour agression, ce n’est pas rien, je doute que vous en sortiez indemne.

Le vigile lâche un ricanement méprisant.

— Si tu essaies de me faire peur, tu te ridiculises, morveux.

Je m’adresse au videur :

— Vous ne savez pas qui c’est ? Il a peut-être l’air d’un gamin, mais c’est le fils d’une des familles les plus puissantes de l’État.

Apollo laisse échapper un rire.

— Morveux ?

Le garde maintient sa prise. J’essaie de me libérer, mais il me serre encore plus fort.

— Oui. Et si tu arrêtais de te mêler de ce qui ne te regarde pas et que tu t’en allais ?

J’interviens :

— Apollo, c’est bon, j’ai tenté de monter alors qu’il m’avait dit de ne pas le faire.

Je me tourne vers le vigile :

— Vous pouvez me laisser partir ?

Pendant quelques instants, il a presque l’air coupable, puis il me lâche.

— Désolé.

Tandis que nous montons à l’espace VIP, Apollo soulève mon bras et l’inspecte : il est rouge, mais je n’ai pas de bleu.

— Ça va ?

— Oui, merci.

— S’il ne s’était pas excusé, je l’aurais viré.

— Viré ? La boîte t’appartient ?

Apollo secoue la tête.

— Non, elle est à mon frère.

J’écarquille les yeux.

— Ares ?

— Non ! Ares aux commandes d’un bar ? Ma mère en mourrait. C’est Artemis le proprio.

Oh, le grand frère.

— T’inquiète, j’ai déjà envoyé un message à Artemis, il m’a dit qu’il arrivait.

Une partie de moi est désolée pour le vigile, mais je me rappelle à quel point il a été grossier et mes scrupules s’effacent.

Une seconde…

Artemis arrive…

Et j’ai plus d’alcool que de sang dans les veines, en ce moment.

L’altercation avec le videur m’a un peu dessaoulée, mais il en faudrait bien plus pour que je sois sobre.

Je réalise à quel point je suis encore ivre à la difficulté que j’éprouve à monter une simple volée d’escaliers. Je stresse un peu à l’idée de rencontrer

Ares ici. L’espace VIP est magnifique, les tables sont en verre et les fauteuils confortables, des serveurs sont affectés au seul service des clients fortunés. Au bout de la zone VIP, des rideaux cramoisis barrent l’accès vers un dernier espace.

Apollo me guide vers une table inoccupée.

— Assieds-toi, qu’est-ce que tu veux boire ?

Je me creuse la tête pour essayer de me rappeler ce que j’ai pris avec Dani, mais elle m’a fait boire tant de cocktails différents que je ne sais plus trop. Je ne me souviens que du nom d’un seul : Orgasme. Mais jamais de ma vie je ne prononcerais ce mot devant Apollo.

— Qu’est-ce que tu me recommandes ?

Apollo me répond par un sourire innocent.

— Je ne bois pas, mais mes frères aiment bien le whisky.

— Eh bien, alors, un whisky.

Apollo le commande à un serveur et s’installe à côté de moi. Je serre mes mains sur mes genoux, mal à l’aise.

— Je suis vraiment désolée pour le vigile.

Le plus jeune des frères Hidalgo s’excuse en me dévisageant avec ses yeux tendres.

— Parfois, on engage n’importe qui, commente-t-il.

— C’est bon, je n’aurais pas dû essayer de monter ici.

— T’inquiète, je vais demander à Artemis de te donner un laissez-passer, comme ça, quand tu reviendras, tu pourras accéder à l’espace VIP quand tu voudras.

— Merci, mais t’es pas obligé.

— Hé, on est voisins et on a grandi en jouant chacun d’un côté de la clôture qui sépare nos maisons.

C’est vrai, nous ne sommes pas amis, mais je me souviens qu’on a joué et parlé ensemble d’un jardin à l’autre des tas de fois.

— Je ne pensais pas que tu t’en souviendrais, tu étais vraiment petit.

— Bien sûr que si, je me souviens de tout ce qui te concerne.

La façon dont il le dit fait tressaillir quelque chose dans mon ventre. Apollo remarque mon expression interloquée et précise :

— Je ne veux pas que tu me trouves chelou, j'ai juste une bonne mémoire.

Je lui souris pour le rassurer.

— T'inquiète.

Je suis vraiment mal placée pour juger qui que ce soit en matière de harcèlement. Le serveur apporte le whisky, j'en prends une gorgée, mais j'ai un mal fou à l'avaler. Le goût est atroce.

Ma curiosité attire mon regard vers les rideaux cramoisis.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Apollo se gratte la tête et, avant qu'il ne puisse me répondre, son téléphone sonne. Il se lève et décroche en s'éloignant. Mes yeux sont toujours vissés sur ces tentures. Je meurs d'envie de savoir ce qui se cache derrière. Comme Apollo est concentré sur son portable, je me lève pour me diriger vers l'endroit mystérieux.

Dès que j'ai franchi les rideaux, je me retrouve enveloppée par l'obscurité et mes yeux ont du mal à s'habituer à la très faible lumière qui provient uniquement de bougies. Je finis par distinguer des couples qui s'embrassent et se tripotent sur les canapés éparpillés un peu partout. Certains ont l'air d'avoir des relations sexuelles tout habillés. Waouh, c'est trop pour ma pauvre petite âme. Mais je me suis avancée dans l'obscurité et je suis passée devant trop de rideaux de la même couleur, je ne sais plus de quel côté se trouve la sortie. Je suis terrifiée à l'idée d'ouvrir la mauvaise tenture et d'interrompre des couples qui font je ne sais quoi. Je remarque une petite lumière qui semble provenir d'une porte en verre. Je croise les doigts pour qu'il s'agisse d'une sortie.

La porte donne sur un balcon et je tombe sur un spectacle inattendu.

Ares.

Il est assis sur une chaise, la tête penchée en arrière et les paupières fermées. Avec précaution et dans un silence absolu, je sors sur le balcon.

Ares est si beau avec les yeux clos, il a presque l'air innocent. Ses longues jambes sont étendues devant lui. Dans une main il tient son verre de whisky et de l'autre il sort son sexe en érection. Mais il retire sa main,

l’air frustré. Il essaie manifestement de calmer son « ami » en lui faisant prendre l’air, mais ça ne semble pas fonctionner.

Un sourire victorieux se dessine sur mes lèvres.

Ah ah, il n’est donc pas resté indifférent à mes tentatives de séduction. Je te tiens, dieu grec.

Je m’éclaircis la gorge, Ares ouvre les paupières et redresse la tête pour me regarder.

Je n’arrive pas à effacer ce stupide sourire triomphant de mon visage et il semble le remarquer.

— Pourquoi je ne suis pas surpris de te voir ici ? me demande-t-il d’un air amusé.

— Tu prends l’air ? je réplique en riant.

Ares se passe une main sur le menton.

— Tu t’imagines que je suis dans cet état à cause de toi ?

Je croise les bras.

— J’en suis certaine.

— Pourquoi en es-tu si sûre ? Peut-être que j’ai embrassé une jolie fille et qu’elle m’a laissé dans cet état-là.

Sa réponse n’affecte pas mon sourire.

— Je le sais à cause de la façon dont tu me regardes.

Ares se lève et ma bravoure faiblit un peu quand ce géant se retrouve en face de moi.

— Et comment je te regarde ?

— Comme si tu étais à deux doigts de perdre le contrôle et de m’embrasser.

Il rit de ce rire rauque que je trouve si sensuel.

— Tu délires, c’est sûrement l’alcool.

— Ah oui ?

Je le pousse et il se laisse tomber sur la chaise. Ses yeux profonds ne quittent pas les miens alors que je me rapproche et que je m’assieds sur lui en mettant mes jambes de chaque côté des siennes.

Immédiatement, je sens qu'il est dur contre mon entrejambe et je me mords la lèvre. Le visage d'Ares est à quelques centimètres du mien, et le sentir si proche fait battre mon pauvre cœur à un rythme endiablé.

Il sourit en exhibant ses dents parfaites.

— Qu'est-ce que tu fais, sorcière ?

Au lieu de répondre, j'enfouis mon visage dans son cou. Il sent délicieusement bon, un mélange d'un parfum haut de gamme et de son odeur. Mes lèvres entrent en contact avec la peau délicate de son cou et il frissonne. Ma respiration s'accélère tandis que j'enchaîne plusieurs baisers humides sur son cou, puis je lui fais poser son verre et je guide ses mains vers mes fesses. Ares soupire tandis que je continue mon assaut. Je le sens devenir encore plus dur contre mon entrejambe et je me mets à bouger doucement contre lui. Je l'aguiche, je le torture.

Un doux gémissement s'échappe de ses lèvres, je souris contre sa peau et déplace ma bouche pour atteindre son oreille.

— Ares.

Je murmure son prénom au creux de son oreille et il me serre plus fort contre lui.

Je m'écarte pour le regarder droit dans ses yeux : le désir que j'y lis me désarme. Son nez touche le mien, nos respirations rapides se mêlent.

— Tu as envie de moi ? je lui demande en m'humectant les lèvres.

— Oui, j'ai envie de toi, sorcière.

Je me penche pour l'embrasser et, quand nos bouches sont sur le point de se rencontrer, je rejette la tête en arrière et je me relève brusquement. Il me lance un regard perplexe et je lui adresse un sourire en coin.

— Le karma est cruel, dieu grec.

Je m'éloigne et retourne dans la boîte avec l'impression d'être la reine de l'univers.

9- le plan

— Tout va bien ? s’inquiète Apollo quand j’apparais à nouveau à ses côtés. Tu es toute rouge.

Je m’efforce d’esquisser un sourire.

— Oui, j’ai juste un peu chaud.

Il n’a pas l’air convaincu.

— T’as vu un truc dégueu, c’est ça ?

Non, en fait, je viens de laisser ton frère avec une érection de la taille de la tour Eiffel.

Apollo prend mon silence pour un oui et secoue la tête.

— J’ai dit à Artemis que cette pièce éclairée à la bougie n’était pas une bonne idée, mais il refuse de m’écouter. En même temps, pourquoi est-ce qu’il suivrait mes conseils ? Je ne suis que le bébé de la famille.

Je remarque une certaine amertume dans sa voix.

— Tu n’es pas un bébé.

— Pour eux, si.

— Eux ?

— Ares et Artemis.

Il soupire et avale une gorgée de son soda.

— Et pour mes parents aussi, ils ne tiennent jamais compte de moi dans leurs décisions.

— C’est peut-être une bonne chose, Apollo. Ça veut dire que tu n’as aucune responsabilité. Si j’en crois mes tantes, il faut profiter un max de cette période de la vie. Tu auras bien le temps de te tracasser quand tu seras adulte.

— Profiter ? Ma vie est chiante, je n’ai pas d’amis, du moins pas des vrais, et pour ma famille je suis un nul.

— Tu as l’air bien déprimé pour quelqu’un de ton âge.

Il joue avec le rebord métallique de sa cannette.

— Mon grand-père dit que je suis un vieil homme dans un corps d’ado.

Papy Hidalgo. Aux dernières nouvelles, il a été placé dans une maison de retraite d’un commun accord par ses quatre enfants, dont le père d’Apollo. À en juger par l’air triste de ce dernier, ça doit être l’une des nombreuses décisions pour lesquelles il n’a pas été consulté.

Ce visage innocent et si beau ne devrait pas être aussi triste : je me lève et je lui tends la main.

— Tu veux t’amuser ?

Il me considère d’un air sceptique.

— Raquel, je ne pense pas que…

L’alcool toujours bien présent dans mon système sanguin me motive encore plus.

— Allez, Lolo, il est temps de s’amuser.

Apollo rit et son rire me rappelle celui de son frère, sauf que celui d’Ares n’a rien d’innocent, il est juste sexy.

— Lolo ?

— Ouais, c’est toi. Oublie Apollo, ce garçon sage et ennuyeux ; tu es Lolo maintenant, un mec qui est venu ici pour s’éclater.

Il se lève et me suit, un peu nerveux.

— On va où ?

Pour toute réponse, je l’entraîne en bas. Je suis la première étonnée de ne pas me casser la figure dans les escaliers, perchée sur mes talons. Je fonce vers le bar et je commande quatre vodkas et une limonade. Le barman les verse devant nous.

— Prêt ?

Apollo sourit jusqu’aux oreilles.

— Prêt !

Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, il vide un verre après l’autre à quelques secondes d’intervalle. Je constate avec horreur qu’il tangue si

fort qu'il doit se cramponner au bar tandis que son corps encaisse tout l'alcool qu'il a avalé d'un trait.

— Oh merde, je me sens bizarre.

— T'es dingue ! La vodka, c'était pour moi ! Pour toi, c'était la limonade !

Il pose la main sur ses lèvres.

— Oups !

Puis il m'attrape par le poignet et me tire sur la piste de danse.

— Apollo, attends !

J'avoue, c'est là que les choses commencent à partir en cacahuète. Mon plan initial, c'était de trinquer avec lui – qui ne boirait *que* de la limonade – puis de l'emmener danser, de lui présenter une fille et de le quitter quand son visage afficherait un large sourire.

Inutile de préciser que mon plan a foiré dans les grandes largeurs.

Tout ce qui commence par une absorption massive d'alcool finit mal.

Et voilà comment, Dani, Apollo et moi, nous sommes rentrés en taxi jusque chez moi, parce que le petit dernier des Hidalgo était tellement saoul qu'on ne pouvait ni le laisser en boîte ni le ramener chez lui, où il aurait probablement dû faire face à l'engueulade du siècle.

Laissez-moi vous dire une chose : négocier avec quelqu'un de bourré, c'est déjà difficile, mais le transporter, c'est un niveau de difficulté au-dessus. On a dû se faire chacune une double hernie, Dani et moi, en portant Apollo dans les escaliers. Pourquoi ne pas le laisser au rez-de-chaussée de ma maison ? Parce que c'est là que se trouve la chambre de ma mère et qu'elle n'accepterait jamais qu'il y cuve sa vodka. S'il vomit ici, ma vie sur cette terre est terminée.

On le jette sur mon lit et il s'effondre comme une poupée de chiffon.

— Tu es sûre que ça va aller ? s'inquiète Dani.

— Oui, ma mère est de garde à l'hôpital, elle ne sera pas là avant demain matin. Tu m'as déjà bien assez aidée, je ne veux pas que tu aies des ennuis avec tes parents, va-t'en.

— Si y a quoi que ce soit, tu m'appelles, OK ?

— T'en fais pas, allez, file, le taxi t'attend.

Dani me serre dans ses bras.

— Dès qu'il est sobre, renvoie-le chez lui.

— Promis.

Mon amie s'en va et je laisse échapper un soupir bruyant. Rocky remue la queue à côté de moi. Apollo Hidalgo est allongé sur le dos, la chemise ouverte et les cheveux en bataille. Il marmonne des phrases inintelligibles. Il a l'air mignon et innocent, même si l'alcool coule à flots dans ses veines et que des taches de vomi sont visibles sur son pantalon.

— Oh, Rocky. Qu'est-ce que j'ai fait ?

En guise de réponse, mon chien se contente de me lécher la jambe. J'enlève les chaussures d'Apollo et je contemple son pantalon en hésitant. Est-ce que je dois le lui retirer ? Il y a du vomi dessus… Est-ce que je vais passer pour une perverse si je fais ça ? Rhoo, pour l'amour du ciel, c'est juste un jeune garçon, je n'ai pas de mauvaises intentions. Déterminée, je le déshabille. Je lui ôte aussi sa chemise, qui est dans un état pire encore. Je le laisse en caleçon et je le borde avec mon drap.

La sonnerie d'un téléphone me fait sursauter, ce n'est pas la mienne. J'attrape le pantalon d'Apollo, je sors son téléphone de sa poche et mes yeux s'écarquillent quand je vois le nom qui apparaît à l'écran.

Ares bro.

Je le mets en sourdine et le laisse sonner jusqu'à ce que l'appel s'arrête. Puis je vois le nombre de messages et d'appels en absence qu'il a reçus d'Ares et d'Artemis. Oh merde, je n'avais pas pensé que ses frères et ses parents seraient inquiets s'il ne rentrait pas dormir.

Ares rappelle, mais je laisse sonner. Je ne peux pas lui répondre, il reconnaîtrait ma voix. Je peux lui envoyer un texto, mais qu'est-ce que je dis ?

Hé, bro, je dors chez un ami.

J'appuie sur *envoyer*, c'est tout, ça devrait le rassurer.

La réponse d'Ares est rapide :

Réponds à ce foutu téléphone tout de suite.

OK, Ares n’est pas du tout rassuré. Et il rappelle, je panique en voyant son nom sur l’écran du portable d’Apollo.

J’ai l’impression qu’une éternité s’écoule, mais Ares finit par cesser d’appeler. Soulagée, je m’assieds sur le bord du lit aux pieds d’Apollo, qui dort profondément. Au moins, il n’a plus vomi. L’écran du téléphone s’illumine et attire mon attention. Je le vérifie pour voir si c’est encore Ares, mais c’est juste une notification d’application. Elle s’appelle *Localiser mon iPhone*.

Oh non ! Ce truc permet de localiser les appareils Apple qui sont enregistrés sur un compte. Si Ares l’utilise sur son Mac, il peut obtenir l’emplacement exact du portable que j’ai entre les mains.

Paniquée, je jette le téléphone sur le lit.

Il m’a trouvée ! Je sais qu’il m’a trouvée. Pourquoi Ares s’y connaît autant en technologie ? Pourquoi ? Il va me tuer. Il va débarquer ici et même un miracle ne pourra pas me sauver.

10- la dispute

Ne panique pas, Raquel !
Ne panique pas !

— Ah ! je crie, complètement paniquée, en faisant les cent pas dans ma chambre.

Rocky a senti mon stress et me suit fidèlement. Je jette un coup d'œil à Apollo, qui est toujours en voyage au pays des rêves. Je me ronge les ongles. Ares est furieux et il arrive.

Technologie, je te hais ! Tu m'as causé tellement de problèmes ces derniers temps.

Je me passe la main dans les cheveux et je me parle à moi-même :

— OK, calme-toi, Raquel. Respire. Une chose à la fois. S'il vient, tu n'ouvres pas et c'est tout. Il ne se passera rien.

Je me rassieds sur le bord du lit, en prenant une profonde inspiration. La main d'Apollo pend dans le vide. Rocky la renifle et grogne en montrant les dents. C'est un inconnu pour lui.

— Rocky, non, allez.

Je l'entraîne hors de ma chambre et je ferme la porte. Il ne manquerait plus qu'il morde le cadet Hidalgo pendant son sommeil.

Je ne sais combien de temps passe, mais je bâille. Je vérifie mon téléphone et celui d'Apollo, mais il n'y a ni notification ni appel. Ares est peut-être rassuré ? Le réveil sur ma table de chevet m'indique qu'il est 2 h 43 du matin. Il est tard, la nuit a filé.

Je rentre dans ma salle de bains et mon reflet dans le miroir me fait l'effet de trois gifles. Quelle horreur : j'ai une mine affreuse. J'ai les yeux rouges, les cheveux emmêlés, mon eye-liner a coulé et je ressemble au Joker de *Batman*. Si je sortais comme ça dans la rue, je ferais peur aux passants. À quel moment suis-je passée de tirée à quatre épingles à épave de fin de nuit ?

Ça s’appelle l’alcool, ma chère.

J’attache mes cheveux en un chignon désordonné et je me lave le visage pour me démaquiller. Pieds nus, je sors de la salle de bains et je me dirige vers mon lit. Je me pose du côté opposé à Apollo. Le sommeil est en train de gagner la bataille. Je suis épuisée, ma première soirée en boîte a été trop chaotique pour ma pauvre petite personne. C’est un miracle que je ne sois pas déjà profondément endormie. Je soupire et je me frotte la figure. Mes yeux se ferment lentement et la brise qui entre par la fenêtre me fait frissonner. Mes yeux s’élargissent comme des soucoupes quand je me rappelle la nuit où Ares a pris une échelle pour entrer dans ma chambre par là.

— Merde !

Je cours vers la fenêtre, mais à mi-chemin je m’arrête brusquement. Une silhouette est clairement visible à travers les rideaux. Ares bondit dans ma chambre en les écartant. *Oh, fuck !* Ares Hidalgo est dans ma chambre. Sa taille imposante me donne l’impression que l’espace est minuscule. Il porte encore cette chemise grise aux manches roulées qui lui va si bien. Il me toise avec une froideur telle que mon sang se glace. Il est énervé, très énervé. Ses traits sont tendus, sa bouche est crispée et il serre les poings. Tout son langage corporel indique que je dois gérer la situation avec précaution si je ne veux pas finir en pâtée pour dieu grec.

— Où est-il ?

Son ton furieux me fait sursauter.

Je déglutis et je m’approche lentement de lui.

— Ares, laisse-moi t’expliquer ce qui s’est passé.

Il me repousse et se dirige vers le lit.

— Tu n’as pas à m’expliquer quoi que ce soit.

Ses yeux se posent sur les vêtements de son frère entassés sur le sol, couverts de vomi, puis il constate dans quel état il se trouve.

— Tu l’as saoulé ?

— C’est un accident.

— Tu m’as planté là, puis tu es allée faire boire mon frère mineur ?

— C’est…

— Un accident ? Comment tu peux être aussi irresponsable ?

Il secoue Apollo, mais celui-ci marmonne un truc du genre *Maman, je t'aime* et enfouit sa tête sous l'oreiller.

— Regarde-le !

Ares se redresse et me fusille du regard :

— Tu l'as fait exprès ? Tu voulais me gâcher la soirée ?

Il se rapproche de moi. Je ne cède pas de terrain : pas question de me laisser intimider.

— Écoute-moi, Ares, c'est un accident. J'ai commandé à boire pour moi et ton frère a cru que c'était pour lui. Comme il n'a pas l'habitude, un rien a suffi à le saouler.

— Et tu veux que je croie ça ?

Je lâche un rire sarcastique.

— Que tu me croies ou non, je m'en fiche, je te dis juste la vérité.

Ares a l'air surpris, mais ensuite il sourit.

— La petite fille innocente a du caractère.

— Je ne suis pas une petite fille innocente et, à moins que tu ne t'excuses de m'avoir crié dessus et d'être entré dans ma chambre comme ça, je ne veux pas te parler. Va-t'en.

— M'excuser ?

— Oui.

Il soupire, mais ne dit rien.

— Ton frère va encore rester quelques heures dans les vapes. Tu ferais mieux de le laisser dormir et de venir le chercher plus tard.

— Le laisser dormir avec toi ? Il faudra d'abord me passer sur le corps.

— Tu parles comme un petit ami jaloux.

Ares affiche une moue moqueuse.

— Dans tes rêves.

Il s'approche de moi et je le dévisage avec méfiance.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il me prend la main et la porte à sa bouche, il presse ses lèvres douces contre ma peau.

— Je m’excuse.

Il embrasse ma paume sans me quitter des yeux.

— Je suis désolé, Raquel.

J’ai envie de lui crier dessus et de lui dire que ses excuses ne suffisent pas, mais son geste tendre et la sincérité de son regard me désarment. Ma colère s’évanouit et je ressens les chatouillis qui m’envahissent le ventre chaque fois que je suis près d’Ares.

Je dégage ma main de la sienne.

— Tu es fou, tu le sais ?

Il hausse les épaules.

— Non, je suis juste capable d’admettre mes erreurs.

Je m’éloigne de lui parce que mon esprit stupide n’arrête pas de repenser au moment où je l’ai excité dans la boîte.

Ne pense pas à ça maintenant ! Je fais semblant de vérifier qu’Apollo va bien et d’arranger le drap qui le couvre. Ares se poste de l’autre côté du lit et retire ses chaussures.

— On peut savoir ce que tu fabriques ?

Au lieu de répondre, il commence à déboutonner sa chemise.

— Tu ne t’attends quand même pas à ce que je rentre chez moi dans ces conditions ?

Il me fixe avec un air de chien battu qui me coupe le souffle.

— En plus, ce ne serait pas bon pour ta réputation que tu dormes seule avec un mec.

— Et avec deux, ça passerait mieux ?

Ares ignore ma question et enlève sa chemise.

Sainte Vierge des abdos !

Le sang afflue à mes joues et je deviens rouge comme une tomate. Ares arbore un tatouage sur le bas du ventre et un autre sur le côté gauche du torse. Ses doigts se posent sur le bouton de son pantalon.

— Non ! Si tu te mets en caleçon, tu dors sur le sol.

Ares me décoche un sourire moqueur.

— Tu as peur de ne pas pouvoir te contrôler ?

— Bien sûr que non.

— Alors ?

— Arrête de te déshabiller, s'il te plaît.

Il lève les mains en signe de reddition.

— Comme tu veux. Allez, viens, c'est l'heure de l'extinction des feux, sorcière.

Je fais un effort surhumain pour éviter de loucher sur son corps. Ares est torse nu dans ma chambre. C'est trop pour moi.

Il s'allonge au milieu et me laisse assez de place sur le côté.

Je suis soulagée d'avoir un grand lit et qu'Apollo soit roulé dans un coin. Sans ça, nous ne pourrions jamais dormir tous les trois. Nerveuse, je m'allonge avec précaution sur le dos à côté d'Ares, qui me contemple d'un air amusé. Je fixe le plafond sans bouger. Je sens la chaleur du corps d'Ares contre mon bras.

La tension sexuelle va me tuer. Je prends mon oreiller et je le place entre nous deux pour avoir l'impression d'être à l'abri.

Ares rit.

— Un oreiller ? Sérieux ?

Je ferme les paupières.

— Bonne nuit, Ares.

Quelques secondes s'écoulent, puis l'oreiller est arraché. Je sens ensuite le bras d'Ares qui me tire vers lui jusqu'à ce que mon dos se retrouve contre son torse. Il est entièrement collé à moi. Il me serre encore plus fort et son souffle effleure mon oreille.

— Bonne nuit ? Je ne crois pas, non ! La nuit ne fait que commencer, sorcière. Et tu m'en dois une.

Sainte Vierge des abdos, protégez-moi !

11- le dieu grec sexy

Je vais mourir d’un infarctus.

Mon pauvre cœur bat désespérément dans ma poitrine, je suis sûre qu’Ares le sent aussi. Il est toujours collé à moi, la chaleur qui se dégage de son corps me chauffe le dos. Sa main est sur ma hanche, et je suis tellement nerveuse que mes muscles se raidissent et que ma respiration s’accélère.

Tu m’en dois une…

Les mots d’Ares résonnent dans ma tête. Il n’y a que moi pour me glisser dans un lit avec lui après l’avoir allumé en boîte.

Le souffle chaud d’Ares m’effleure la nuque et me file la chair de poule. Lentement, sa main descend le long de ma robe jusqu’à atteindre mes côtes. Je ne respire plus. Ses doigts s’arrêtent juste sous mon sein gauche et restent là.

— Ton cœur va exploser.

Sa voix est un murmure à mon oreille.

Je m’humecte les lèvres.

— Ça doit être l’alcool.

Sa bouche frôle mon oreille.

— Je ne crois pas, non.

Il dépose des baisers humides sur ma nuque en remontant pour me lécher le lobe. Cette partie de mon corps est si sensible que mes jambes se transforment en gelée.

— Ça t’a plu ?

Je ne comprends pas sa question.

— Quoi ?

— De me faire devenir dur ?

Ses mots crus me troublent et, comme pour souligner ses propos, sa main descend de ma poitrine à ma hanche et il me colle contre lui. Je sens son érection à travers son pantalon dans le bas de mon dos. Je sais que je devrais m'éloigner, mais sa langue me lèche le cou, ses lèvres sucent ma peau et ses dents la mordillent. Ça me rend folle.

Ne rentre pas dans son jeu, Raquel.

— Je sais que tu veux juste te venger, je murmure en me disant que cela le fera peut-être renoncer.

— Me venger ?

Je devine son sourire, tandis que ses doigts remontent jusqu'à mes seins. Cette fois il les caresse sans retenue. Je frissonne dans ses bras. C'est la première fois qu'un garçon me touche comme ça.

— Je sais très bien que c'est ce que tu veux, j'insiste en me mordant la lèvre pour retenir un gémissement.

— Pas du tout.

— Alors, qu'est-ce que tu cherches ?

Sa main quitte mes seins et il descend plus bas, ses doigts tracent les contours de mon ventre par-dessus le tissu. Je sursaute lorsqu'il arrive à mon entrejambe.

— C'est *ça* que je veux.

OK, c'est très clair.

Ares prend le bord de ma robe et le fait glisser vers le haut à un rythme douloureusement lent. J'ai déjà subi deux attaques cardiaques et j'ai survécu. Je ne sais pas pourquoi je le laisse me tripoter comme ça. Ou peut-être que si : j'ai toujours été attirée par lui d'une manière inexplicable.

Un léger murmure de protestation quitte mes lèvres quand Ares glisse sa main sous ma robe et me caresse par-dessus mes sous-vêtements. Sa lente torture continue alors que je me mets à bouger inconsciemment les hanches pour m'approcher encore de lui, pour sentir toutes les parties de son corps qu'il presse contre moi.

Ares émet un grognement de désir… c'est le son le plus sexy que j'aie jamais entendu.

— Raquel, tu es tellement mouillée que je le sens à travers ta culotte.

La façon dont il prononce mon prénom fait monter la pression dans mon bas-ventre.

Je me mords la lèvre si fort pour ne pas gémir que j'ai peur de saigner. Sa torture continue lentement, de haut en bas, il décrit des cercles.

Il m'en faut plus, j'en veux plus.

— Ares…

— Oui ?

Sa voix n'est plus celle à laquelle je me suis habituée, automatique et froide ; elle est gutturale et sa respiration est irrégulière.

— Tu veux que je te touche là ?

— Oui, je murmure timidement.

Obéissant, Ares écarte mon slip et, au moment où ses doigts entrent en contact avec mon sexe, je frissonne, mon dos se creuse.

— Oh, Raquel, me susurre-t-il à l'oreille, tu es toute humide, tu es prête pour moi.

Ses doigts font de la magie, mes yeux se révulsent.

Où a-t-il appris à faire des trucs pareils, bordel ? Ma respiration s'affole, mon cœur bat de travers, mon corps est pris d'assaut par des sensations délicieuses et totalement addictives. Je ne *peux pas* et je ne *veux pas* l'arrêter. Mes hanches se déchaînent contre lui, le rendant plus dur encore.

— Continue à bouger comme ça, continue à m'exciter, et je vais écarter ces jolies jambes et te pénétrer si fort que je devrai couvrir ta bouche pour faire taire tes gémissements.

Oh merde. Ses mots sont comme de l'huile jetée sur mon corps en feu.

Ses doigts continuent à m'explorer, sa bouche est toujours sur mon cou, son corps collé contre le mien.

Je n'en peux plus.

J'ai perdu tout contrôle, je l'ai laissé filer au moment où ses mains se sont glissées dans mes sous-vêtements.

Je suis proche de l'orgasme et il semble le savoir, car il accélère le mouvement de ses doigts. En haut, en bas, je le sens venir, mon corps tremble par anticipation.

— Ares ! Oh mon Dieu !

Je ne suis plus qu'un concentré de sensations, de sensations délicieuses.

— Ça te plaît ?

— Ouiiii.

Je gémis sans retenue, de plus en plus proche d'arriver.

— Oh mon Dieu, je suis à toi !

— Entièrement à moi ?

— Oui, tout à toi !

Et j'explose.

Mon corps explose en mille sensations qui en parcourent chaque parcelle, m'électrisant, me faisant gémir si fort qu'Ares utilise sa main libre pour me couvrir la bouche. L'orgasme me désarme complètement et je suis traversée de frissons qui ne sont rien à côté de ceux que j'ai obtenus en me touchant seule. Il cesse de me bâillonner et retire sa main de ma culotte.

Et puis ça arrive…

Il s'éloigne un peu et j'entends le bruit qu'il fait en déchirant du plastique… un préservatif ? Puis le son de la fermeture éclair de son pantalon qui coulisse. Je panique et me retourne vers lui.

Mais cent ans de vie ne m'auraient pas préparée à le voir dans un état pareil : le pantalon baissé, le visage rouge, ses beaux yeux bleus débordant de désir qui me dévorent lascivement. Mon regard descend inexorablement le long de ses abdominaux vers cette zone interdite que j'ai déjà sentie mais que je n'ai jamais aperçue et… Waouh, en le regardant enfiler le préservatif, je peux confirmer qu'Ares est parfait d'un bout à l'autre.

Je déglutis bruyamment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'interroge-t-il en me serrant contre lui.

Eh bien, je suis vierge et j'ai paniqué parce que j'ai senti ton « copain » contre moi.

Évidemment, je ne lui réponds pas ça et, heureusement, je n'ai surtout pas prononcé ces mots à haute voix. Quel soulagement !

— Euh… je… je ne veux pas…

Je m'interromps, la gorge est sèche.

Où est passée ma salive ?

Tu l'as perdue en gémissant comme une folle dans les bras d'Ares, me répond mon cerveau.

Ares hausse un sourcil.

— Tu ne veux pas que je te baise ?

Waouh, ça, c'est direct !

— Je…

— Tu ne peux pas prétendre que tu n'en as pas envie : on sait très bien tous les deux que tu me désires.

— Je suis désolée.

Ares enroule sa main autour de son intimité et la caresse.

— C'est hyper cruel de me laisser comme ça, Raquel.

Je devrais lui rendre la pareille, c'est ça qu'il insinue ?

Mais je n'ai jamais touché un garçon de ma vie.

J'agis par instinct et j'avance nerveusement la main dans sa direction. Il m'observe comme un prédateur, en jouant avec le piercing sur sa lève humide et attirante. Le sentir si près de moi nu après l'avoir autorisé à m'offrir le meilleur orgasme de ma vie me donne une certaine confiance.

La barrière de l'intimité a déjà été franchie.

Au moment où mes doigts entrent en contact avec son sexe si dur, Ares ferme les paupières et se mord la lèvre inférieure, ce qui efface tous les doutes que je pourrais avoir. Le voir frémir comme ça, sentir les muscles de son estomac se contracter quand je bouge ma main, c'est la chose la plus sexy que j'aie vue de ma vie.

— Merde… marmonne-t-il en posant sa main sur la mienne et en accélérant le mouvement. Tu sais ce que j'imagine, Raquel ?

Je serre les jambes, j'ai envie de sentir à nouveau ses doigts entre elles.

— Non, quoi ?

Il rouvre ses yeux pleins de désir brut.

— Comme ça doit être bon d'être en toi, je t'imagine sous moi avec tes jambes autour de mes hanches en train de t'abandonner à moi pendant que tu cries mon nom.

Oh mon Dieu, je n’aurais jamais cru que des mots pouvaient m’exciter autant.

Il retire sa main et je garde le rythme rapide qu’il vient de me montrer, il me caresse sauvagement les seins et, au bout de quelques secondes, il referme les paupières en murmurant des paroles crues. Son abdomen se contracte en même temps que les muscles de ses bras et il laisse échapper un grognement en arrivant dans ma main.

Nous haletons tous les deux, nos poitrines se soulèvent et s’abaissent au même rythme.

— Je dois aller aux toilettes, j’annonce en cachant mes doigts.

Je cours et je m’enferme dans la salle de bains. Je me lave les mains et j’examine mon reflet dans le miroir.

— Qu’est-ce qui vient de se passer, putain ? je murmure à voix basse.

J’ai du mal à y croire, Ares et moi venons de nous donner des orgasmes extraordinaires, à quelques centimètres de son frère endormi. Heureusement que mon lit est assez grand pour qu’il y ait eu une distance importante entre nous et Apollo, parce que sinon… pauvre Apollo !

Je pointe un doigt accusateur vers mon reflet.

— Qui es-tu et qu’as-tu fait de mon innocence ?

Peut-être que je n’ai jamais été innocente, en réalité. Je retrouve ma contenance et mon absence de morale, avant de sortir affronter le dieu grec.

12- la conversation

Je réalise que le surnom de dieu grec convient parfaitement à Ares, surtout depuis que je l'ai vu dévêtu. Je l'ai vu nu, je l'ai touché, je l'ai vu jouir, est-ce que je rêve ? Peut-être que j'étais saoule et que la scène est juste une sorte de delirium tremens très réaliste ?

En sortant de la salle de bains, je remercie mentalement Ares de s'être habillé, mais je trouve étrange qu'il ait remis tous ses habits, y compris sa chemise et ses chaussures. Il s'en va ?

Mon cœur se serre un peu : il ne se tourne même pas pour me regarder, il est trop occupé à écrire sur son téléphone, assis sur ma chaise de bureau.

À qui envoie-t-il des SMS à cette heure-ci ?

Ce n'est pas ton problème, Raquel.

Je m'immobilise, hyper mal à l'aise. Qu'est-ce que je suis censée faire ? Ou dire ? Au bout de quelques secondes, Ares relève la tête et pose les yeux sur moi.

Je déglutis en jouant avec mes mains devant moi.

Sérieux, Raquel ? Après avoir fait tout ça avec lui, tu es encore nerveuse comme ça ?

Ma conscience est une imbécile.

Ares se met debout et range son portable dans la poche arrière de son pantalon.

— J'y vais.

Oh non.

— Quand Apollo se réveillera, dis-lui de sauter par-dessus la clôture et de passer par la porte de derrière, je la laisserai ouverte pour lui.

— Je croyais que c'était mal vu de dormir seule avec un mec.

Ma plaisanterie ne fait pas sourire Ares.

— En effet, mais c’est ta chambre, ta vie, ça n’a rien à voir avec moi.

OK, ce mec est *vraiment* instable.

Il était furieux à son arrivée, puis doux, puis torride, et maintenant… froid ?

Il est *hyperinstable*.

Je viens d’inventer le mot, mais ça le décrit parfaitement.

— Il y a un problème ? me demande-t-il en se dirigeant vers la fenêtre.

— Non.

Non, ne t’en vas pas. Tu ne peux pas partir d’ici comme si de rien n’était, sans m’expliquer ce qui t’arrive. Tu ne vas pas m’abandonner avec l’impression horrible que tu t’es servi de moi.

Je le rattrape et je me poste en face de lui, bloquant sa sortie.

— C’est quoi ton problème ?

— Je n’ai aucun problème.

— Si, tes sautes d’humeur me donnent mal à la tête.

— Et ta scène me dérange, c’est pour ça que je pars.

— Ma scène ?

Il pointe l’index entre nous deux.

— Cette scène.

— Je ne t’ai même pas adressé la parole avant de voir que tu t’en allais.

— Pourquoi je ne peux pas rentrer chez moi ?

— Tu as dit que tu passais la nuit ici.

Ares soupire.

— J’ai changé d’avis, ça arrive. Tu ne le savais pas ?

— T’es un salaud. Tu ne le savais pas ?

— C’est pour ça que je pars.

Je l’observe avec perplexité.

— Je ne comprends pas pourquoi les femmes s’imaginent qu’un mec leur doit quelque chose, juste parce qu’ils viennent de partager un peu de plaisir sexuel. Je ne te dois rien, je n’ai aucune raison de rester, je n’ai pas à faire quoi que ce soit pour toi.

Ouille ! Ça fait mal.

Mais Ares ne s’arrête pas en si bon chemin :

— Écoute, Raquel, j’aime bien être honnête avec les filles avec lesquelles je couche.

Je ne sais pas ce qu’il va dire, mais je sais déjà que ça ne va pas me plaire.

— Toi et moi, on s’amuse, mais je ne cherche pas de relation. Je n’ai pas envie de dormir dans les bras d’une meuf après un peu de sexe. C’est pas mon genre. Il faut que ce soit bien clair pour toi, parce que je ne veux pas te faire de mal. Si tu veux t’amuser avec moi sans attaches, parfait. Mais si ce n’est pas ce que tu souhaites, si tu veux un petit ami, du romantisme, un prince charmant, alors demande-moi de te foutre la paix et je le ferai.

Des larmes épaisses roulent sur mes joues.

— Je comprends.

Un voile de tristesse obscurcit le visage d’Ares et, avant qu’il ne puisse dire quoi que ce soit, j’essuie mes larmes et j’ajoute :

— Alors, ne m’approche plus.

Le dieu grec est stupéfait. Il ne s’attendait visiblement pas à cette réaction. Je lui ai ordonné de ne plus m’approcher parce que je sais qu’aucune quantité de sexe, si délicieux soit-il, ne suffit à changer quelqu’un, surtout s’il n’est pas disposé à le faire.

Ma mère m’a appris à ne jamais essayer de changer les gens. C’est une bataille perdue d’avance. Et Ares n’a manifestement pas envie de changer.

Est-ce qu’il me plaît ? À fond. Et je crois que je suis en train de tomber amoureuse de lui, mais j’ai vu ma mère supporter les infidélités de mon père encore et encore et lui pardonner chaque fois, jusqu’à en oublier ce qu’elle valait. Et elle a eu beau tout endurer, pleurer, souffrir, mon père n’a jamais changé. Il a fini par partir avec une femme beaucoup plus jeune qu’elle. Après avoir été témoin de tout ça, je me suis juré de ne jamais me laisser maltraiter par amour, de ne pas laisser mes émotions m’emporter.

Parce qu’on se remet d’un cœur brisé, mais, si on s’est laissé piétiner jusqu’à perdre son amour-propre, les cicatrices ne guérissent jamais vraiment.

Du coup, je regarde Ares droit dans les yeux, sans me soucier des larmes qui ont séché sur mes joues.

— Ne t'approche plus de moi et ne t'inquiète pas, je n'ai pas envie de continuer à te harceler.

Il a l'air abasourdi.

— Tu ne cesseras jamais de me surprendre, tu es tellement… imprévisible.

— Et toi, t'es vraiment un imbécile. Tu penses que te taper des filles pour les larguer dans la foulée va te rendre heureux ? Tu crois que cette connerie de « Je veux juste m'amuser, je ne veux rien de sérieux » te mènera quelque part ? Tu sais, Ares, je croyais que tu étais différent des autres. Je comprends pourquoi on dit « Ne vous fiez pas aux apparences ». De l'extérieur, tu es beau, mais à l'intérieur tu es vide. J'ai pas envie de savoir qui se cache là-dedans, alors sors de ma chambre et n'y remets pas les pieds.

— Waouh, en fait tu rêves vraiment du prince charmant, hein ?

— Oui et il n'y a rien de mal à ça, au moins je sais très clairement ce que je veux.

Ares crispe la mâchoire.

— Bon, comme tu veux.

Je m'écarte et il enjambe le rebord de la fenêtre.

— Et… Ares ?

Il me regarde, les mains sur l'échelle, le corps déjà dehors.

— J'espère que tu as récupéré ton accès à Internet à la maison parce que je vais changer le mot de passe du wifi. Ça n'a plus de sens que ce soit AresEtMoiPourLÉternité.

J'ai l'impression qu'Ares est blessé, mais je mets ça sur le compte de mon imagination. Il se contente d'acquiescer et descend les échelons.

Je laisse échapper un lourd soupir tandis que le garçon de mes rêves s'éloigne par ma fenêtre.

*

Je me sens mal.

À la fois physiquement et émotionnellement, ce qui est un très mauvais combo pour un seul être humain. J'ai mal à la tête et je ressens encore les effets de l'alcool dans mon corps. Pour ne rien arranger, le jour s'est levé et je n'ai pas encore fermé l'œil.

Et Apollo ?

Bien, merci, il dort comme un vampire par une journée ensoleillée.

La tasse de café me réchauffe les mains, je suis assise sur le sol devant mon lit, enroulée dans un drap. J'espère que la caféine fera du bien à mon âme, j'ai l'impression d'être un zombie et je dois aussi avoir la gueule de l'emploi.

Et pourtant l'inconfort physique n'est rien comparé au sentiment de déception qui me transperce le cœur. Je me sens exploitée, rejetée, dévalorisée. C'est incroyable l'effet que quelques mots d'Ares peuvent avoir sur moi. Je sais que le virer de ma vie était le bon choix, malheureusement ça n'estompe en rien la déception et la tristesse que j'éprouve.

Il a disparu de ma vie aussi subitement qu'il y était apparu.

Le soleil perce à travers ma fenêtre et je me souviens comme si c'était hier – c'était d'ailleurs hier à proprement parler – du moment où Ares est parti par là. Je ne peux m'empêcher d'analyser chaque instant à l'infini. Mon pauvre cerveau, guidé par mon cœur, tente de chercher des indices – des gestes, des expressions, des mots cachés – qui me donneront l'espoir qu'il ne se soit pas juste servi de moi, que ce ne soit pas un salaud.

J'ai toujours su que sa personnalité n'était pas son plus gros atout. J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir en l'épiant. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il trouve le romantisme ridicule, qu'il ne cherche pas de relation sérieuse et qu'il considère comme normal de jeter les femmes comme des kleenex.

Ça m'a fait beaucoup de peine.

Et si je n'étais pas convaincue de ma valeur en tant que femme, je serais tombée dans ses filets. Je me serais offerte à lui, parce qu'il me fait craquer. Il me plaît terriblement. Je n'ai jamais été autant attirée par quelqu'un de toute ma vie. Ce qu'Ares me fait sentir rien qu'en me regardant me coupe le souffle.

Je ne jette donc pas la pierre aux filles qui sont passées dans ses bras, qui ont tenté de le changer. J'essaierais sans doute moi-même de le changer si je n'avais pas été témoin de ce que ma mère a traversé. Ça a toujours été ma force.

Je soupire et j'avale une gorgée de café.

J'en ai tellement assez d'être seule. J'ai envie de connaître l'amour, de faire de nouvelles expériences, de m'amuser… Je désire tant de choses, mais je veux aussi trouver quelqu'un qui me respecte, qui me mérite, qui *veut* être avec moi. Il n'est pas question d'être le jouet d'un mec, même s'il me plaît énormément.

J'appuie la tête sur le bord du lit, je pose ma tasse sur le côté et je regarde le ventilateur du plafond tourner. Il bouge très lentement, soufflant un peu d'air frais sur mon visage.

Je m'endors sans m'en rendre compte.

*

Au bout de quelques heures, Apollo se réveille enfin et s'en va la tête basse en marmonnant. Je réalise qu'il a peur d'Ares et qu'il le respecte. Mais surtout qu'il est tendre et gentil. Je l'aime beaucoup et j'espère que cette situation, même si elle est un peu bizarre, marquera le début de notre amitié.

En voyant Apollo passer par la même fenêtre que son frère, je ne peux m'empêcher de repenser à Ares au moment où il descendait l'échelle. Ses yeux fixés sur moi, comme s'il attendait que je change d'avis et que je le supplie de revenir.

Rah ! Sors de ma tête, maudit dieu grec. J'ai besoin de dormir. Je me couvre avec le drap et j'essaie.

13- l’incident

J’ai l’impression d’être une bosseuse.

J’ai dû trimer pour aider ma mère et aussi pour m’acheter des choses qu’elle ne peut pas m’offrir, tout simplement parce que son salaire d’infirmière suffit à peine à payer le loyer, les charges, la voiture et le reste. Nous formons une équipe.

Pourtant, aujourd’hui, je n’avais aucune envie d’aller au boulot. J’ai imaginé une centaine d’excuses, mais j’ai besoin de la paie et les cours recommencent lundi : ce sont les derniers jours où je peux travailler deux fois plus. Après la rentrée, je ne pourrai plus venir que quelques soirs et week-ends, sans dépasser les heures autorisées pour une mineure comme moi en période scolaire.

Cela fait presque une semaine que je n’ai pas vu Ares. Pour être honnête, je ne m’attendais pas à ce qu’il me manque, je n’ai échangé que quelques messages avec lui. Comment est-ce possible qu’il me manque ? Je pense que l’épier me manque aussi. C’était un hobby hors du commun qui me filait des frissons et de l’adrénaline, et maintenant je n’ai plus rien du tout. Je soupire, je rassemble mes effets et je les fourre dans mon sac à dos. Dire que j’ai passé une mauvaise journée est un euphémisme.

J’ai été distraite et j’ai bâillé tout le temps, mon chef m’a rappelée à l’ordre plusieurs fois et on a dû offrir des frites à un client parce que je m’étais trompée dans sa commande. J’enlève ma casquette McDonald’s et je la range dans mon casier. J’envisage de me débarrasser de mon polo et de me changer, mais je n’ai pas le courage d’aller aux toilettes. Je le ferai en rentrant.

— Journée de merde ?

La voix de Gabriel me fait sursauter et je me cogne l’épaule sur la porte de mon casier.

— Purée ! Tu m’as fait peur.

Il sourit d’un air penaud.

— Désolé.

— C’est pas grave, je le rassure avec un sourire.

Mon collègue enlève sa casquette et libère ses cheveux roux. Il a un visage tendre, du genre qui fait fondre quand il fait les yeux doux.

— Je suis curieux, y a une raison pour laquelle tu as donné des nuggets à quelqu’un qui a commandé un McFlurry ?

— Oh, tu l’as vu ?

— Tout le monde l’a vu, on aurait dit que tu étais sur une autre planète.

Il ouvre son casier et sort ses affaires.

— Rhoo, c’est la honte.

— Détends-toi, ça m’est arrivé aussi.

Je le regarde avec tristesse.

— À cause de Dani ?

— Oui.

Il fixe son armoire, perdu dans ses pensées.

— On vient de mondes différents, elle et moi. Pour elle, je suis juste le mec mignon qui bosse au McDo, rien de plus.

— Je suis désolée pour toi.

— C’est bon, je savais que ça ne marcherait pas, mais je ne m’attendais pas à m’attacher à elle autant et si vite.

Oh, crois-moi, je sais ce que c’est.

— Je ne sais pas quoi te dire, Gabo.

— Allez, raconte-moi ton histoire.

— Mon histoire ?

— Pourquoi t’es complètement à côté de tes pompes aujourd’hui ?

Je ferme mon casier et j’enfile mon sac à dos.

— Je… Je… J’ai viré une personne de ma vie récemment, il…

Je repense aux mots froids d’Ares.

— Il n’était pas à la hauteur de ce que j’attendais.

— Une déception amoureuse, hein ? Ça fait mal.

— Très.

— Il faut que j’y aille, enchaîne-t-il.

Je passe devant lui pour rejoindre la sortie.

— Bonne nuit, Gabo.

— Bonne nuit, Raquel McNuggets.

— Sérieux ?

— Il faudra des jours avant que je laisse tomber.

Je lui adresse un doigt dressé et il feint d’avoir l’air surpris.

— À plus, minus.

Rentrer à pied n’a jamais été aussi déprimant qu’aujourd’hui. Le bruit des voitures qui vrombissent sur l’avenue, les lumières orange des lampadaires qui jettent un éclairage blafard… On dirait que mon environnement s’est adapté à mon humeur. Il est presque minuit, mais le taux de criminalité est faible dans le coin et ma maison n’est pas très loin.

Ma mère m’a souvent répété que la paresse n’apporte rien de bon, mais je n’ai jamais imaginé me trouver un jour dans une situation où ce conseil prendrait tout son sens, et de la pire façon. Parce que, par paresse, je prends une très mauvaise décision : je choisis d’emprunter un raccourci.

Pour rejoindre plus vite mon quartier, je décide de passer sous un pont. Il fait sombre et il n’y a personne par ici, en dehors de ceux qui profitent de la tranquillité pour se défoncer ou vendre des substances illégales. Mes statistiques sur la criminalité ne les avaient pas pris en compte. Mes pieds s’immobilisent quand j’aperçois trois grands types.

Je ne les ai pas vus avant d’être presque en face d’eux.

— Tu veux quelque chose, ma mignonne ? me demande l’un d’entre d’une voix rauque, avant de tousser.

Mon pouls s’emballe, j’ai les mains moites.

— Non, je ne… Non.

— T’es perdue ?

— Je me… suis trompée de chemin, je bégaie.

Ça fait rire un des gars.

— Si tu veux passer par ici, il va falloir nous donner quelque chose.

Je secoue la tête.

— Non, je vais dans l'autre sens.

Je recule et aucun d'eux ne bouge. Est-ce qu'ils me laisseront partir ?

— Laissez-moi partir, s'il vous plaît.

Je suis sur le point de tourner les talons quand mon téléphone sonne, brisant le silence.

Merde !

Avec des gestes précipités et maladroits, je le sors de ma poche et le mets en sourdine avant de le ranger à nouveau. Trop tard.

— Oh, il a l'air très beau, ce portable. Tu ne trouves pas, Juan ?

— Si, je crois qu'il ferait un chouette cadeau d'anniversaire pour ma fille.

Je me mets à courir, mais l'un d'eux m'attrape le bras et m'entraîne dans l'obscurité sous le pont. Je crie aussi fort que je peux, mais il me plaque une main sur la bouche et me retient par les cheveux de l'autre, me clouant sur place.

— Chut ! Du calme, mignonne. On ne va rien te faire, donne-nous juste le téléphone.

Les larmes me montent aux yeux, ce type sent l'alcool et mille choses illégales.

— Le portable, tout de suite, exige un autre en se postant devant moi.

Je veux bouger ma main et sortir mon téléphone, mais je n'y arrive pas. La peur me tétanise. Le troisième sort de l'ombre, il a une cigarette entre les dents et une balafre sur le visage.

— Il est dans sa poche, tenez-la.

Non, ne me touchez pas !

Je hurle, mais on n'entend que des murmures étouffés par la paume de celui qui me bâillonne. Le gars à la cicatrice s'approche de moi et glisse sa main dans la poche de mon pantalon en se léchant les lèvres.

J'ai envie de vomir. À l'aide !

Il sort mon portable et l'examine.

— Pas mal du tout, et il a l’air comme neuf, ce sera parfait pour ta fille, décrète-t-il en le tendant à son ami sans me quitter des yeux.

— Tu es très jolie.

Il essuie mes larmes d’un doigt.

— Ne pleure pas.

— On la laisse partir ? demande celui qui me tient. On a déjà le téléphone.

Celui qui joue maintenant avec mon iPhone renchérit :

— Oui, Juan, c’est bon maintenant.

Le Juan en question continue de me scruter et, après mon visage, il s’intéresse à mon corps.

Non, pitié, pas ça.

Celui qui me maintenait me lâche, mais Juan m’attrape et me tire en arrière, couvrant à nouveau ma bouche. Je suis prise de panique, j’ai du mal à respirer correctement, je ne peux pas bouger.

Au secours !

— Juan, ça suffit, ce n’est qu’une gamine.

— Ouais, Juan, elle doit avoir l’âge de ma fille.

— Vos gueules, connards !

Son cri résonne dans mon oreille.

— Foutez le camp !

— Mais…

— Foutez le camp, je vous dis !

Les deux autres échangent un regard et je les supplie des yeux, mais ils décident de partir.

Non. Mon Dieu, s’il vous plaît, non.

Juan me traîne plus loin sous le pont et j’essaie de me débattre et de hurler. Il m’attrape par les cheveux et me tourne vers lui.

— Écoute bien. Je ne veux pas te faire plus de mal que nécessaire, je vais dégager ta bouche, mais si tu cries, ça va très mal se passer pour toi, ma mignonne.

Dès qu’il enlève sa paume, je hurle.

— Au secours, à l’aide… !

Il me frappe. Je ne le vois même pas lever la main, je sens juste l’impact violent sur ma joue droite. Je ne me suis jamais fait frapper, je n’ai jamais ressenti une douleur aussi forte et soudaine. Je suis déséquilibrée et projetée au sol. Tout tourne et mon oreille droite palpite. J’ai un goût de sang dans la bouche.

— Il y a quelqu’un ? demande une voix masculine depuis le pont.

J’ai l’impression que c’est Dieu qui me vient en aide.

— Qu’est-ce qui se passe ? insiste mon sauveur.

Juan panique et s’enfuit pendant que j’essaie de m’asseoir. Tout le côté droit de mon visage est douloureux.

Je crie d’une voix faible :

— À l’aide ! Par ici, en bas !

— Oh mon Dieu !

En quelques secondes qui me semblent durer une éternité, un garçon apparaît dans mon champ de vision.

— Oh là là ! Ça va ?

Une boule dans ma gorge m’empêche de parler. Je veux juste rentrer chez moi, être en sécurité.

Il s’agenouille en face de moi.

— Ça va ? répète-t-il.

Je parviens juste à hocher la tête.

— Est-ce que je dois appeler la police ? Tu peux marcher ?

Avec son aide, je me lève et nous sortons de cette obscurité infernale.

Maman…
À la maison.
En sécurité.

Mon cerveau n’est pas capable de penser à autre chose. Mon ange gardien me prête son téléphone et, avec des doigts tremblants, je compose le seul numéro que je connais : celui de ma mère. Mais elle ne répond pas. Mon estomac se noue et les larmes me brouillent la vue.

— Tu veux que je prévienne la police ?

Non, je ne veux pas de la police, je ne veux pas de questions, je veux juste rentrer à la maison, là où je serai en sécurité, où personne ne pourra me faire de mal. Mais je n'ai pas le courage d'emprunter seule ces avenues, pas encore.

Puis, tout à coup, ça me revient. Il n'y a pas que le numéro de ma mère que je connais par cœur. Depuis qu'Ares a commencé à m'écrire, j'ai mémorisé son numéro, en bonne harceleuse.

En cet instant, je me fiche totalement de lui avoir ordonné de sortir de ma vie. J'ai besoin de quelqu'un pour me ramener chez moi, et le gars qui m'a sauvée m'a expliqué qu'il était pressé parce qu'il risquait de rater le dernier train. Cet appel est mon seul espoir, si Ares ne répond pas, je devrai téléphoner à la police et l'attendre seule.

À la troisième sonnerie, j'entends sa voix.

— Allô ?

Ma gorge est encore tellement nouée que j'ai du mal à articuler.

— Salut, Ares.

— Qui est-ce ?

— C'est… Raquel.

Ma voix se brise, des larmes roulent sur mon visage.

— Je…

— Raquel ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu pleures ?

— Non, enfin, oui… Je…

— Bordel, Raquel, dis-moi ce qui ne va pas !

Je suis incapable de parler, j'arrive juste à pleurer. Pour une raison étrange, entendre la voix du dieu grec m'a fait fondre en larmes. Le garçon qui est venu à ma rescousse me prend le téléphone.

— Allô, je suis le propriétaire du portable, elle a été attaquée sous un pont.

Il marque une pause.

— Nous sommes dans le parc sur la Quatrième Avenue, devant le bâtiment en construction. OK, d'accord.

Il raccroche.

Je ne suis plus qu'un océan de larmes. Le jeune homme pose une main sur mon épaule.

— Il arrive. Il sera là dans quelques minutes. Calme-toi, respire.

Les minutes passent et je vois Ares courir vers nous comme un fou. Mon quartier n'est pas loin, mais il doit quand même avoir mis le turbo pour arriver ici aussi vite. Il porte un pantalon de pyjama gris et un T-shirt assorti, il est pieds nus et ses cheveux sont en désordre.

Ses beaux yeux croisent les miens et l'inquiétude sur son visage me désarme. Je me lève pour marcher vers lui. Ares me serre dans ses bras sans un mot. Il sent le savon et il dégage du calme, de la sécurité. Il s'écarte et me tient le menton.

— Ça va ?

Je hoche faiblement la tête et il passe délicatement son doigt sur ma lèvre éclatée.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, je veux juste rentrer chez moi.

Ares n'insiste pas et se tourne vers le garçon à côté de nous.

— Je m'occupe d'elle, tu peux y aller. Merci beaucoup.

— De rien, faites gaffe tous les deux.

Nous restons seuls et Ares me lâche. Il se retourne et se penche en avant, me présentant son dos. Je le regarde d'un air perplexe.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

Il me sourit par-dessus son épaule.

— Je te ramène chez toi.

Avec précaution, je grimpe sur son dos et il me porte sans problème, comme si je ne pesais rien. Je pose la tête sur son épaule.

Mon visage palpite encore de douleur et les larmes me montent à nouveau aux yeux lorsque je repense à ce qui vient de se passer, mais je ne crains plus rien. Serré contre l'idiot qui m'a brisé le cœur, je me sens protégée.

Le silence entre nous n’est pas gênant, c’est un simple silence. Le ciel est dégagé, quelques voitures circulent encore dans les rues, les lampadaires orange sont toujours là et dessinent des halos blafards comme s’il ne s’était rien passé.

On arrive enfin chez moi et Ares me fait descendre. J’ouvre la porte. Ma mère n’est pas là, comme d’habitude, alors Ares entre avec moi. Je monte dans ma chambre. Pendant qu’Ares va chercher de la glace dans la cuisine, Rocky m’accueille avec enthousiasme. Je réussis juste à lui frotter un peu la tête avant de l’envoyer s’asseoir tranquillement dans un coin de ma chambre. J’enlève mon sac à dos et je m’assieds sur mon lit.

Ares apparaît avec un sac en plastique rempli de glaçons et se pose à côté de moi.

— Ça va te faire du bien.

Il colle la poche contre mon visage et je gémis de douleur.

— Désolée.

Ares fronce les sourcils.

— Pourquoi ?

— De t’avoir appelé, je sais que…

— Non, m’interrompt-il, n’y pense même pas, n’hésite surtout pas à m’appeler si tu as des problèmes. Jamais. D’accord ?

— D’accord.

— Maintenant, couche-toi, tu dois te reposer, demain est un autre jour.

Je lui obéis et je m’allonge en serrant la poche de glace contre ma joue. Il tire les couvertures sur moi et je le regarde. J’avais oublié qu’il était si beau.

Tu m’as manqué…

Je le pense, mais je ne le dis pas. Ares semble se préparer à partir et je suis prise de panique à l’idée de me retrouver seule. Je me redresse.

— Ares…

Ses yeux bleus me fixent en attendant que je formule une question, mais je ne sais pas comment lui demander de rester alors qu’il y a une semaine je lui ai ordonné de partir et de ne jamais revenir.

Je ne veux pas me retrouver seule, je ne *peux pas* être seule ce soir.

Il semble lire dans mes pensées.

— Tu veux que je reste ?

— Oui, mais tu n’es pas obligé si tu n’en as pas envie, ça ira, je…

Il ne me laisse pas terminer et se jette sur le côté du lit. Avant que je puisse parler, il passe un bras autour de ma taille et me tire près de lui en me serrant tendrement.

— Tu ne risques plus rien, Raquel, murmure-t-il. Dors, je ne te laisserai pas seule.

Je pose la poche de glace sur la table de chevet et je ferme les paupières.

— Promis ?

— Oui, je ne partirai pas. Pas cette fois.

Le sommeil me gagne et je suis à la frontière entre la conscience et l’inconscience.

— Tu m’as manqué, dieu grec.

Je sens un baiser sur l’arrière de ma tête, puis le murmure de sa voix :

— Toi aussi, sorcière, toi aussi.

14- le gentleman

Je suis réveillée par Rocky et sa stupide habitude de me lécher la main quand il veut manger.

La lumière du soleil pénètre par ma fenêtre et chauffe ma chambre. J'ai les yeux qui brûlent et mon visage est douloureux, il me faut quelques secondes pour me rappeler tout ce qui s'est passé la nuit dernière.

Ares…

Je me lève et je me retourne.

Personne.

Mon cœur se serre. Il est parti ? *Tu t'attendais à quoi, à te réveiller en le sentant blotti contre toi ?* Je suis vraiment naïve.

Je me dirige à pas lents vers la salle de bains pour me brosser les dents, mais, quand je m'aperçois dans le miroir, je pousse un cri.

— Sainte Mère des hématomes !

Mon visage est horrible : tout le côté droit est gonflé et un bleu s'étend de ma pommette à mon œil droit. Le coin de ma bouche est entaillé. Je n'avais pas réalisé que mon agresseur m'avait frappée si fort. Je poursuis mon inspection et je remarque des hématomes sur mes poignets et mes bras. J'imagine que c'est à cause de la force avec laquelle les trois types m'ont maintenue contre mon gré.

Un frisson me parcourt l'échine quand je me remémore ce qui s'est passé. Après avoir pris une douche et m'être brossé les dents, je sors de la salle de bains en sous-vêtements, m'épongeant les cheveux avec la serviette.

— Une culotte Pokémon ?

Je crie en découvrant Ares assis sur mon lit, un sac de la boulangerie et deux cafés posés sur ma table de nuit.

Je me couvre avec la serviette.

— Je croyais que tu étais parti.

Il m’adresse un sourire qui me fait fondre sur place.

— Je suis juste allé chercher le petit déjeuner. Comment tu te sens ?

— Ça va, merci, c’est très gentil d’être allé acheter à manger.

En plus, la gentillesse, c’est pas ton fort. Je le pense, mais je ne le dis pas.

— Habille-toi et viens manger, sauf si tu veux déjeuner comme ça, sans vêtements… je ne m’en plaindrai pas.

Je lui décoche un regard assassin.

— Très drôle, je reviens tout de suite.

Une fois vêtue, je dévore le petit déjeuner en essayant d’ignorer la superbe créature qui se trouve devant moi, histoire de manger en paix.

Ares boit une gorgée de son café.

— Il faut que je le dise, sinon je ne pourrai plus jamais penser qu’à ça.

— Quoi ?

— Pokémon ? Sérieusement ? Je ne savais même pas qu’il existait des sous-vêtements Pokémon.

Je lève les yeux au ciel.

— C’est ma culotte, personne n’est censé l’apercevoir.

— Moi je l’ai vue.

Il plonge ses yeux dans les miens pour ajouter :

— Je l’ai touchée, aussi.

Je manque de m’étouffer.

— Ares…

— Quoi ?

Il m’observe d’un air amusé.

— Oh, tu n’as tout de même pas oublié, si ?

— Bien sûr que non.

— Alors, pourquoi tu rougis ?

— Il fait chaud.

Il sourit malicieusement, mais ne fait aucun commentaire. Je finis de manger et je prends une gorgée de café en regardant droit devant moi, mais je sens qu'il me fixe. Ça continue à me déstabiliser. J'ai conscience de la façon dont je suis habillée et de chaque détail de ma personne qu'il pourrait voir et qui pourrait lui déplaire, comme mes cheveux mouillés et pas coiffés.

Ares soupire.

— Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ?

Je lève les yeux et croise ses iris bleu foncé qui me désarment. J'ai l'impression que je peux tout lui dire. Pourquoi est-ce que je lui fais confiance alors qu'il m'a brisé le cœur ? Je ne comprendrai jamais.

Je passe une main dans mes mèches rebelles.

— J'ai voulu prendre un raccourci en rentrant du travail.

Son expression est clairement désapprobatrice.

— Quoi ? J'étais crevée et je pensais qu'il ne m'arriverait rien.

— Tu devrais éviter les chemins sombres, même s'ils sont plus courts, à cette heure de la nuit.

— Je le sais maintenant.

Après un instant de silence, je reprends mon récit :

— Je suis passée sous le pont et je me suis retrouvée nez à nez avec trois types.

Tu veux quelque chose, ma mignonne ?

Je serre mes mains sur mes genoux.

— Ils ont pris mon téléphone et un des trois…

Tu es très jolie. Ne pleure pas.

Les mots de cette crapule me hantent.

Ares pose sa main sur la mienne.

— Tu ne risques plus rien, tu sais.

— Il y en a deux qui sont partis et m'ont laissée avec le pire. Il m'a traînée dans l'obscurité. Il m'a ordonné de ne pas crier, mais j'ai hurlé quand même et c'est pour ça qu'il m'a frappée. Le garçon qui t'a téléphoné m'a entendue et mon agresseur s'est enfui.

— Il t’a fait quelque chose ?

La fureur contenue d’Ares me surprend.

— Il t’a touchée ?

Je secoue la tête.

— Non, Dieu merci, on m’a entendue à temps.

Il serre mes doigts et ses paumes sont douces.

— C’est fini, ça va aller maintenant.

Et il me sourit. Pour la première fois, son sourire n’est ni moqueur ni suffisant, c’est un vrai sourire sincère, qu’il ne m’a jamais adressé jusqu’alors et qui me fait l’effet d’une flèche en plein cœur. Ares Hidalgo a l’air tellement soulagé qu’il ne me soit rien arrivé de trop grave que je ressens l’envie stupide de l’embrasser.

Et je me rends compte que nous ne nous sommes jamais embrassés, même si nous avons fait des choses bien plus intimes ensemble. *Pourquoi tu ne m’as jamais embrassée ?* ai-je envie de lui demander, mais je ne trouve pas le courage de le faire, pas en cet instant. D’ailleurs, qu’est-ce que je gagnerais à lui poser la question ? Il est hors de question d’être avec lui.

Il a été tendre et gentil, il s’est comporté en véritable gentleman, mais ça ne signifie pas que sa vision des choses a changé, pas plus que la mienne. Il caresse le dos de ma main avec son pouce en traçant des cercles et je ressens le besoin de le remercier.

— Merci, vraiment, tu n’étais pas obligé de faire tout ça. Merci beaucoup, Ares.

— Je suis toujours à ton service, sorcière.

Toujours…

Cette déclaration provoque des chatouillis dans mon estomac et mon cœur part au galop.

Il se penche vers moi et me prend le menton.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Il examine le côté meurtri de mon visage.

— Je ne pense pas que tu aies besoin de quoi que ce soit, mais, si tu as très mal, tu peux prendre un analgésique pour la douleur. Ça va aller.

— Tu es médecin, maintenant ?

Ares lâche un petit rire.

— Pas encore.

— Pas encore ?

— Je veux étudier la médecine quand j'aurai fini le lycée.

Ça me surprend.

— C'est vrai ?

— Pourquoi tu es si étonnée ?

— Je pensais que tu allais étudier la gestion des affaires ou le droit comme ton père et ton frère.

— Pour travailler dans l'entreprise de mon père ?

— Je ne t'ai jamais imaginé médecin.

Mais tu ferais un docteur très séduisant.

— Tout le monde imagine que je vais bosser dans la boîte de mon père, déclare-t-il avec une moue contrariée. Je suis sûr que mes parents et Artemis pensent la même chose.

— Ils ne savent pas que tu veux étudier la médecine ?

— Non, tu es la première personne à qui je le dis.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ?

La question m'échappe avant que je ne puisse la retenir. Ares détourne le regard.

— Je ne sais pas.

Je me mords la langue pour ne pas insister.

Il se lève.

— Je dois filer, j'ai promis à Apollo de l'emmener au chenil.

— Au chenil ?

— Tu es bien curieuse, Raquel.

Il ne le dit pas méchamment.

— Apollo adopte des chiots dès que notre mère est de bonne humeur et le laisse faire. Si ça ne tenait qu'à lui, nous serions envahis par des dizaines de chiens.

— C’est un garçon très doux.

— En effet, confirme Ares d’un air grave.

— Tu pourras lui passer le bonjour ?

— Ça te manque de ne plus l’avoir dans ton lit ?

Et c’est reparti pour les sautes d’humeur !

— Ares, je vais oublier ce que tu viens de dire, parce que tu as été super gentil jusqu’à présent.

Va-t’en avant de gâcher le bon moment qu’on a partagé, mon dieu grec.

Il ouvre la bouche pour parler, puis la referme et finit par déclarer :

— J’espère que tu seras très vite remise. Si tu as besoin de quoi que ce soit, fais-moi signe.

— Ça ira.

Je n’ai pas de téléphone pour te prévenir.

J’ai envie de le lui signaler, mais je ne veux pas avoir l’air de me plaindre. De toute façon, il dit probablement ça pour se montrer sympa. En réalité, il ne s’attend pas à ce que je le contacte.

Ares sort par la fenêtre et je m’écroule sur mon lit. Je lève les yeux vers le plafond et je pousse un gros soupir.

*

Dani est perplexe.

Elle m’observe sans ciller, sans bouger, sans un mot.

Je ne suis même pas sûre qu’elle respire.

Jusqu’à ce qu’elle se réveille enfin, me demande si tout va bien, ce qui s’est passé exactement et si elle doit m’accompagner pour que je porte plainte. Face à mon refus, elle me fait remarquer qu’en dénonçant mes agresseurs je pourrais les empêcher de s’en prendre à d’autres filles. Comme je ne veux vraiment pas que quelqu’un d’autre ait à endurer ce que j’ai subi, ma mère, Dani et moi allons au commissariat. Je décris aux policiers le pont que ces hommes semblent fréquenter, dans l’espoir qu’on leur tombe dessus au moment où ils chercheront d’autres victimes. Quand

la déposition est finie, ma mère nous emmène chez Dani parce qu'elle est de garde et ne veut pas me laisser seule à la maison ce soir.

Dans le confort de la chambre de mon amie, je lui raconte tout ce qui s'est passé avec Ares. Il lui faut quelques minutes pour tout assimiler. Pour elle, je suis passée en peu de temps de la fille qui épie Ares en catimini à celle qui se dispute avec lui pour des histoires de wifi, et là, d'un coup, je lui annonce que nous avons eu des relations sexuelles. Je rougis en me rappelant la nuit que nous avons passée ensemble.

Nous sommes assises en tailleur sur le lit de Dani, en pyjama, un saladier rempli de pop-corn entre nos jambes. Nous avons décidé de nous offrir une dernière soirée pyjama avant la rentrée.

— Respire, Dani.

Elle m'obéit : elle inspire, puis laisse échapper une grosse bouffée d'air et rabat ses cheveux noirs derrière ses oreilles.

— Je dois admettre que je suis impressionnée.

— Ah bon ?

— Oui, tu l'as remis à sa place quand il le fallait, tu as été courageuse. Je suis très fière de toi.

— Bah, c'est rien.

— Bien sûr que si. Je n'aurais jamais imaginé que tu ferais des trucs avec lui et encore moins que tu le remettrais à sa place. Bravo !

Elle lève la main et je lui fais un check pas très enthousiaste.

— Ça n'a pas été facile, Dani. Tu sais qu'il me plaît énormément.

— J'imagine bien que ça n'a pas été facile, c'est pour ça que je te félicite, idiote.

Je prends une poignée de pop-corn.

— Parfois, je n'arrive pas à croire que j'ai passé une nuit avec lui, il m'a toujours paru tellement hors de ma portée.

J'enfourne le plus de pop-corn possible.

— Moi non plus j'en reviens pas. Qui aurait cru ça ? La vie est imprévisible.

Dani mâche lentement. J'ajoute avec un soupir :

— Mais bon, il est toujours hors de ma portée. Je ne l'intéresse pas pour quoi que ce soit de sérieux, il veut juste s'amuser. Je ne sais même pas si je lui plais.

Dani fait claquer sa langue.

— Tu dois lui plaire. Il doit au moins être attiré physiquement par toi, sinon il ne se serait rien passé entre vous. Les mecs n'ont pas des relations sexuelles avec des filles qui ne leur plaisent pas, ça n'aurait pas de sens.

— Mais il m'a dit, avec son beau visage stupide : *parce que moi, je te plais… mais toi, tu ne me plais pas.*

Je répète amèrement les mots d'Ares en essayant d'imiter sa voix.

— Si tu ne lui plaisais pas, il n'aurait rien fait avec toi. Que dalle.

— Arrête, Dani.

— Arrêter quoi ?

— Ne dis pas des choses comme ça, ça me donne l'espoir de construire quelque chose avec lui.

Dani fait mine de fermer sa bouche comme une fermeture Éclair.

— Bon, je me tais, alors.

Je lui lance un pop-corn.

— Allez, fais pas ta râleuse.

Au lieu de répondre, elle gesticule comme si elle était muette.

— Sérieux, Dani ?

Je lui lance un autre pop-corn, elle l'attrape et le mange, mais elle ne m'adresse toujours pas la parole.

— Dani, Dani, parle-moi.

Elle croise les bras d'un air boudeur.

— Je dis juste la vérité et ça te dérange. Ares est super beau, il a de l'argent, il est intelligent, il peut avoir n'importe quelle fille à ses pieds. Et toi, tu me dis qu'il sortirait avec une meuf qui ne lui plaît pas ? OK, peut-être qu'il ne veut pas d'une relation sérieuse, mais tu lui plais, Raquel.

— C'est bon ! T'as raison.

Dani rejette ses cheveux par-dessus son épaule d'un geste arrogant.

— Bon, maintenant dormons. Il ne faudrait surtout pas qu'on arrive au lycée avec des têtes de zombie le premier jour. C'est notre dernière année, on doit faire bonne impression.

— T'inquiète, on connaît déjà tout le monde. On vit dans un patelin minuscule, Dani.

— Rhoo, toujours aussi rabat-joie.

Dani se lève et pose le plat de pop-corn sur le sol.

Nous nous glissons sous les draps et nous éteignons la lampe de chevet. Dans le silence, l'image du magnifique sourire sincère d'Ares se faufile dans mon esprit.

— Arrête de penser à lui, Raquel.

— Personne ne m'a jamais fait cet effet.

— Je sais.

— Et c'est dur qu'il ne veuille pas prendre notre histoire au sérieux. Ça me donne l'impression de ne pas être à la hauteur.

— Tu l'es, ne le laisse pas te faire douter de toi. Tu as eu raison de le remballer, Raquel. Plus tard, ça t'aurait fait encore plus de peine.

Je joue avec une mèche de cheveux. Dani se tourne vers moi, nous sommes allongées face à face.

— Dani, il me plaît vraiment beaucoup.

Elle me sourit.

— Tu n'as pas besoin de me le dire, je te connais.

— Ce que je ressens pour lui me donne envie de m'accrocher à la moindre lueur d'espoir.

— Ne te complique pas la vie en te prenant trop la tête, tu as toute la vie devant toi. S'il ne sait pas t'estimer à ta juste valeur, quelqu'un d'autre le fera.

— Tu crois ? Ça semble tellement impossible de trouver quelqu'un comme Ares.

— Peut-être pas quelqu'un comme lui, mais quelqu'un qui te fera ressentir la même chose

J'en doute très fort.

— Bon, allez, c’est l’heure de dormir.

— Bonne nuit, la naine.

Elle m’a toujours appelée comme ça parce qu’elle est plus grande que moi.

— Bonne nuit, la cinglée.

15- le cadeau

Une surprise de taille m'attend lors de la rentrée au lycée : je croise Apollo dans le couloir et il m'explique qu'il a changé d'école. Il étudiera ici, désormais. Quand je lui demande si c'est pareil pour Ares, il me répond que son frère ne quittera pas son établissement privé parce qu'il aime trop l'équipe de foot.

Apollo et moi sommes encore en pleine conversation quand un cri s'élève derrière nous :

— Raquel ! Mon amour, mon cœur qui ne m'appartient pas !

C'est Carlos, mon éternel admirateur. Tout a commencé le jour où je l'ai défendu contre d'autres garçons qui s'en prenaient à lui en CM1. Depuis, il m'a juré un amour sans faille qu'il me rappelle presque tous les jours. Je le considère uniquement comme un ami et, bien que je le lui aie fait comprendre, il refuse de l'accepter.

— Salut, Carlos.

Je le salue chaleureusement parce que je l'aime bien. Même s'il est un peu fou, il est marrant.

— Ma belle princesse.

Il me prend la main et l'embrasse de façon théâtrale.

— Cet été a été atrocement long pour moi.

Apollo nous observe en silence, l'air de se demander « C'est quoi ce bordel ? ». Les yeux de Carlos quittent mon visage pour se poser sur mon interlocuteur.

— T'es qui, toi ?

— C'est Apollo, je réponds en retirant ma main. Il est nouveau. Apollo, je te présente Carlos. C'est…

— Son futur mari et le père de ses quatre enfants, s'empresse de compléter Carlos à ma place.

Je lui balance une claque derrière la tête.

— Je t’ai déjà demandé de ne pas dire des trucs comme ça, y a des gens qui le croient.

— Tu n’as jamais entendu dire que, si on répète un mensonge assez souvent, il finit par se transformer en vérité ?

Apollo lâche un petit rire.

— Waouh, tu as un fan très dévoué.

Nous rions tous les trois avant d’aller en cours.

*

Le premier jour de lycée se termine aussi vite qu’il a commencé, je n’arrive pas à croire que je suis déjà en terminale. L’idée d’aller à l’université me terrifie, mais m’enthousiasme en même temps. Après avoir versé de la nourriture à Rocky, qui a refusé de manger, j’enlève mon uniforme et je le jette au linge sale. Par habitude, j’ai envie d’aller me poster à la fenêtre de ma chambre. C’est l’heure à laquelle Ares rentre du lycée. J’ai l’habitude de l’espionner quand il arpente sa chambre, penché sur son téléphone portable.

Mais tout ça, c’est fini maintenant.

Je remarque soudain une petite boîte blanche posée sur mon lit et, quand je la prends en main, un message en tombe. Mes yeux s’écarquillent comme des soucoupes quand je vois que c’est la boîte du tout dernier iPhone. Je m’empresse de lire le petit mot.

Pour que tu ne restes pas sans téléphone. Considère ça comme une compensation pour ce que tu as dû endurer ce soir-là.
N’envisage même pas de me le rendre.
Ares.

Je ris si fort que Rocky m’examine d’un air perplexe.

— T’es fou, dieu grec ? je m’exclame à haute voix. T’es complètement cinglé !

Il n’est pas question d’accepter ce portable, il est beaucoup trop cher. Je sais que l’argent n’est pas un problème pour lui, mais je me demande comment il a fait pour s’introduire dans ma chambre alors que Rocky était présent. Je jette un coup d’œil intrigué à mon chien et je repense au fait qu’il n’a pas voulu manger quand je suis rentrée. Son ventre a l’air plein : il est tout gros.

— Oh non… Rocky. Sale traître !

Rocky baisse la truffe.

Je dois rendre son cadeau à ce type instable. J’enfile un jean et un T-shirt et je ressors en courant. Je dois faire le tour du pâté de maisons pour aller chez Ares, car il est hors de question que je passe par-derrière. Je ne veux pas être prise pour un cambrioleur et me faire tirer dessus ou je ne sais quoi. Devant sa maison, ma détermination vacille. Il habite une magnifique villa de trois étages avec des fenêtres victoriennes, un jardin dont l’entrée est ornée d’une fontaine. Je rassemble mon courage et je sonne. Une jolie fille aux cheveux roux ouvre la porte. Si elle ne portait pas un uniforme de service, j’aurais pu croire qu’elle faisait partie de la famille.

— Bonsoir, puis-je vous aider ?

— Euh… Ares est là ?

— Oui, de la part de… ?

— Raquel.

— D’accord, Raquel, pour des raisons de sécurité, je ne peux pas vous laisser entrer avant qu’il ne m’ait donné son accord. Pouvez-vous attendre une seconde pendant que je vais le chercher ?

— Bien sûr.

Elle referme le battant et je tripote nerveusement la boîte du téléphone. Ce n’était pas une bonne idée de venir ici. Si Ares refuse de me voir, la bonne me claquera la porte au nez.

Quelques minutes plus tard, la rousse réapparaît.

— Vous pouvez entrer. Il vous attend dans la salle de jeux.

La salle de jeux ?

Comme celle de Christian Grey ?

Tu lis trop de livres, Raquel.

La maison d’Ares est ridiculement luxueuse à l’intérieur, ce qui ne m’étonne pas du tout. La rousse me conduit jusqu’à un long couloir et s’arrête.

— C’est la troisième porte à droite.

— Merci.

Je ne sais pas pourquoi je suis si nerveuse à l’idée de retrouver Ares. J’ai l’impression que ça fait une éternité que je ne l’ai pas vu, alors que ça ne fait que quelques jours.

Rends-lui juste le téléphone, Raquel. Tu entres, tu lui donnes l’iPhone et tu repars. Simple comme bonjour.

Je frappe à la porte et j’entends cette voix que j’aime tant crier :

— Entre.

J’ouvre lentement le battant et je jette un coup d’œil à l’intérieur : ni martinet, ni bandeau, ni autres accessoires coquins ; je ne risque rien. C’est une salle de jeux ordinaire, avec un billard et une énorme télé sous laquelle sont disposées plusieurs consoles.

Ares est assis sur un canapé face à l’écran, il tient une manette qui doit être celle d’une PlayStation 4 entre les mains. Il joue à un jeu où ça tire dans tous les sens. Il est torse nu, juste vêtu de son pantalon d’uniforme, les cheveux en bataille à cause du casque qu’il porte sur la tête. Il se mord la lèvre d’un air concentré.

Bordel, pourquoi tu es toujours aussi sexy, Ares ? Pourquoi ? J’en oublie même ce que je suis venue faire ici. Je me racle la gorge pour dissiper mon malaise.

— Les gars, je reviens tout de suite, déclare-t-il dans le micro du casque. Je sais, je sais… J’ai de la visite.

Il quitte le jeu et enlève son casque. Il plonge ses yeux dans les miens, et j’arrête de respirer.

— Laisse-moi deviner. Tu es venue me rendre le téléphone ?

Il se lève et je me sens toute petite, comme d’habitude. Pourquoi faut-il qu’il soit torse nu ? Ce n’est pas comme ça qu’on accueille une invitée.

Je retrouve ma voix :

— Oui, j’apprécie l’intention, mais c’est trop.

— C’est un cadeau ; c’est impoli de refuser.

— Ce n’est pas mon anniversaire, ce n’est pas Noël, donc il n’y a aucune raison que tu m’offres ça.

Je lui tends la boîte.

— Tu ne reçois des cadeaux qu’à ton anniversaire et à Noël ?

Bien sûr, et parfois même pas à ces dates.

— Reprends-le, s’il te plaît.

Ares me dévisage d’une façon qui me donne envie de m’enfuir.

— Raquel, tu as vécu une expérience horrible et tu as perdu ton portable alors que tu avais travaillé dur pour te le payer.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne suis pas débile, avec le salaire de ta mère et les factures qu’elle doit régler, tu n’aurais jamais pu t’offrir le modèle que tu avais. Je sais que tu l’avais acheté avec ton argent, en bossant beaucoup. Je suis désolé de ne pas avoir pu les empêcher de te le voler, mais je peux t’en donner un autre. Laisse-moi t’en faire cadeau, ne sois pas si fière.

— Tu es vraiment… difficile à comprendre.

— On me l’a déjà dit.

— Non, sérieusement. Tu me dis que tu ne veux rien avoir à faire avec moi et puis tu as un geste adorable comme ça. À quoi tu joues, Ares ?

— Je ne joue à rien, je suis gentil, c’est tout.

— Pourquoi ? Pourquoi tu es gentil avec moi ?

— Je ne sais pas.

— Pfff. Tu ne sais jamais rien.

— Et toi, tu veux toujours tout savoir.

Ses yeux bleus me fixent intensément tandis qu’il s’approche de moi.

— Je commence à croire que tu aimes bien m’embrouiller.

Il m’adresse ce sourire suffisant qui lui va si bien.

— Tu t’embrouilles toute seule, j’ai été clair avec toi.

— Oui, très clair, monsieur Gentil.

— Qu’y a-t-il de mal à être gentil ?

— Ça ne m’aide pas à t’oublier.

Ares hausse les épaules.

— Ce n’est pas mon problème.

Une vague de colère déferle sur moi.

— Et revoilà l’instable…

Il fronce les sourcils.

— Comment tu m’as appelé ?

— Instable, tu changes tout le temps d’humeur.

— Toujours aussi créative, ironise-t-il. C’est pas ma faute si tu donnes de l’importance à tout et n’importe quoi.

— Tout est toujours de ma faute, c’est ça ?

— Rhoo, pourquoi tu dramatises ?

Ma colère continue de monter.

— Si je t’agace tant que ça, pourquoi tu ne me fiches pas la paix ?

Ares élève la voix :

— C’est toi qui m’a appelé ! Qui m’a demandé de venir !

— Parce que je ne connaissais pas d’autre numéro !

Il me semble lire de la déception sur son visage, mais je suis trop énervée pour m’en soucier.

— Tu crois que je t’aurais appelé si j’avais eu le choix ?

Il serre les poings et, avant qu’il ne puisse répondre, je lui jette la boîte du téléphone. Il l’attrape en plein vol.

— Reprends ton stupide iPhone et fous-moi la paix.

Ares jette la boîte sur le meuble et se dirige vers moi à grandes enjambées.

— T’es vraiment une ingrate ! Ta mère ne t’a pas appris les bonnes manières.

Je pousse son torse nu.

— Et toi tu es un connard !

Ares m’attrape le poignet.

— Tarée !

Je lui tape sur le bras pour qu’il me lâche.

— Instable !

Je lui tourne le dos et je saisis la poignée de la porte pour l’ouvrir, mais il me retient et me contraint à tourner vers lui.

— Lâche-moi ! Lâche…

Ses lèvres douces se collent contre les miennes.

Et là, dans sa salle de jeux, Ares Hidalgo m’embrasse.

16- le baiser

J’aimerais pouvoir prétendre que je ne l’ai pas embrassé en retour, que je l’ai repoussé et que j’ai pris mes jambes à mon cou. Mais, au moment où ses lèvres sont entrées en contact avec les miennes, j’ai perdu toute notion de temps, de lieu et d’espace.

Je l’embrasse à mon tour. Son baiser n’est pas doux ou romantique, il est exigeant, passionné et possessif. Il m’embrasse comme s’il voulait me dévorer et c’est absolument délicieux. Il prend mon visage entre ses mains, nos lèvres bougent au même rythme, sa langue me titille et effleure la mienne. Nos respirations s’emballent et j’ai l’impression d’être à deux doigts de m’évanouir à tout moment tellement les sensations qui me submergent sont intenses.

Je fonds littéralement entre ses bras.

Je n’aurais jamais cru que quelqu’un pourrait me faire ressentir une chose pareille. Tout mon corps est électrique, le sang pulse dans mes veines propulsé par mon cœur effréné. Ares presse mon corps contre le sien, m’arrachant un faible gémissement qui reste coincé dans sa bouche. Il écrase ses lèvres agressivement contre les miennes, sa langue fouille ma bouche avec douceur, m’expédiant des frissons de plaisir dans le corps.

Il me soulève et j’enroule immédiatement mes jambes autour de sa taille. J’étouffe un cri en sentant son sexe dur contre moi. Il n’arrête pas de m’embrasser tandis qu’il me porte jusqu’au canapé.

Il m’allonge délicatement et grimpe sur moi. Je passe les mains sur son torse magnifiquement dessiné et le long de son abdomen en traçant le contour de chaque muscle. Il est tellement sexy, putain. Il glisse la main sous mon T-shirt pour me caresser les seins et un gémissement approbateur s’échappe de ma bouche. Je suis trop excitée pour penser à quoi que ce soit, je veux juste le sentir tout entier contre moi.

Ares s’écarte, s’agenouille entre mes jambes sur le canapé et déboutonne mon jean avec une adresse impressionnante. Le voir comme ça devant moi,

en train de me déshabiller les yeux brillants de désir, me coupe le souffle. Je me sens étonnamment à l'aise avec lui tandis qu'il baisse mon pantalon, le jette sur le côté et que sa bouche revient sur la mienne.

Il caresse mes cuisses nues et gémit.

— Tu me rends fou.

Pour toute réponse, je mordille sa lèvre inférieure. Je le désire comme je n'ai jamais désiré personne. Mon côté rationnel se met en mode vacances et les hormones prennent le contrôle. J'attrape avec frénésie le haut de son pantalon pour le déboutonner. Ares se lève et laisse tomber le vêtement sur le sol avec son caleçon.

Mon Dieu, il est nu devant moi et son corps est irréprochable. Ses muscles, ses tatouages, tout en lui est parfait. Ses lèvres sont rougies par nos baisers et j'imagine que les miennes doivent être dans le même état. Il s'allonge à nouveau sur moi. Il m'embrasse lentement, ses baisers sont humides, chargés de passion et de désir, ils m'entraînent lentement au bord du précipice. Sa main s'introduit dans ma culotte et il gémit à nouveau dans ma bouche. Ce son est le plus excitant du monde.

— J'adore comment tu mouilles pour moi.

Je sens son membre dur contre ma cuisse et je meurs d'envie de le sentir… ailleurs. Ses doigts prennent d'assaut cette zone sensible, ils la caressent en formant des cercles. Sans le vouloir, j'arque mon dos en haletant.

— Oh mon Dieu, Ares ! S'il te plaît…

Je n'ai qu'une idée en tête : je meurs d'envie de lui. Il ne peut pas s'arrêter en si bon chemin.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Ares remonte mon T-shirt le plus haut possible, libère mes seins et les attaque avec sa langue tout en les massant de sa main libre. C'est trop pour moi. Beaucoup trop.

J'ai envie de plus. Je prends son sexe dans ma main et, pendant une seconde, je suis effrayée par sa taille, mais mon désir est si grand que je surmonte ma crainte.

— Ares, s'il te plaît.

Je ne sais même pas ce que je lui demande.

Il s’écarte d’un centimètre, ses yeux se plantent dans les miens, ses doigts continuent à aller et venir sous ma culotte.

— Tu veux que je te baise ?

Je suis juste capable de hocher la tête.

— Tu veux me sentir en toi ? Dis-le !

Je me mords la lèvre : ses doigts me rendent folle.

— Oh oui, s’il te plaît, je veux te sentir en moi.

Il se penche en arrière et cherche quelque chose dans la poche de son pantalon. Je le regarde sortir un préservatif et l’enfiler.

Oh mon Dieu, je vais vraiment le faire. Je vais perdre ma virginité avec Ares Hidalgo.

En quelques secondes, il est à nouveau sur moi et se glisse entre mes jambes. Une vague de panique m’envahit, mais il m’embrasse passionnément, apaisant mon inquiétude et me faisant oublier jusqu’à mon prénom. Il prend position collé contre moi, puis s’éloigne un peu pour me regarder dans les yeux.

— Tu es sûre ?

Je m’humecte nerveusement les lèvres.

— Oui.

Il m’embrasse et je ferme les paupières, m’abandonnant à ses baisers. Je le sens me pénétrer lentement, je gémis de douleur et les larmes me montent aux yeux.

— Ares, ça fait mal.

Il dépose de petits baisers partout sur mon visage.

— Chut, tout va bien, ça va passer.

Il me pénètre un peu plus et je courbe l’échine. J’ai l’impression que quelque chose en moi se brise, jusqu’à ce qu’il me pénètre complètement et que des larmes coulent sur mes joues.

— Embrasse-moi.

Il est à l’intérieur de moi, mais il ne bouge pas. Il m’embrasse avec ferveur, tandis que ses mains caressent doucement mes seins, me faisant oublier la douleur et faisant remonter l’excitation dans tout mon corps.

Il ne se presse pas de bouger, il se concentre au contraire pour m'exciter plus encore. Il m'aguiche, m'embrasse, me mordille les lèvres, le cou, les seins. La douleur est toujours présente, mais je la sens de moins en moins et il ne reste que la sensation inconfortable d'avoir accompli un acte irréversible.

J'en veux plus, il faut qu'il bouge. Je suis prête à le sentir s'activer en moi.

— Ares, je murmure.

Comme s'il devinait ce que je veux, il se met à bouger progressivement. Le contact brûle un peu, mais je suis tellement mouillée que les sensations deviennent délicieuses.

Oh mon Dieu, une sorte d'énergie me submerge, je ne me suis jamais sentie aussi bien de toute ma vie. Il entre, il sort, il entre, il sort.

Tout à coup, j'ai envie qu'il aille plus vite, plus profond. Je passe les mains autour de son cou et je l'embrasse de tout mon être en gémissant. Son sexe est dur à l'intérieur.

— Ares ! Oh, Ares, plus vite.

Ares sourit contre mes lèvres.

— Tu veux que ça aille plus vite, hein ? Tu aimes ça ?

Il me pénètre plus profondément avant de se mettre à accélérer.

— Oh !

— Raquel, susurre-t-il à mon oreille alors que je m'accroche à son dos, tu aimes me sentir comme ça, tout en toi ?

— Oui !

Je sens l'orgasme approcher et je gémis si fort qu'Ares m'embrasse pour étouffer mes cris. Mon corps explose. Des vagues de plaisir font vibrer chaque partie de mon corps. Ares respire bruyamment au même rythme que moi, ses mouvements deviennent maladroits et accélèrent. Il jouit et s'écroule sur moi. Nos souffles emballés résonnent dans la pièce. Je sens le battement de nos cœurs à travers nos poitrines pressées l'une contre l'autre. Alors que les dernières ondes d'orgasme me quittent, la clarté revient dans mon esprit.

Oh mon Dieu ! Je viens de coucher avec Ares, je viens de perdre ma virginité !

Ares se redresse en poussant sur ses bras et m'embrasse brièvement avant de se retirer.

Ça brûle un peu, mais c'est supportable. J'aperçois des traces de sang sur le préservatif et je détourne le regard en m'asseyant. Ares retire la capote et la jette à la poubelle, puis il enfile son pantalon et me tend mes vêtements. Il s'assied sur le bras du canapé et me regarde sans un mot. Il ne me parle pas, il ne me dit pas de mots gentils, il ne me prend même pas dans ses bras ni rien. On dirait qu'il est impatient de me voir partir.

Comme le silence me met mal à l'aise, je m'habille aussi vite que je peux. Quand je suis prête, je me lève en grimaçant.

— Ça va ?

J'acquiesce simplement. Les yeux d'Ares se posent sur le canapé derrière moi et je suis son regard. Une petite tache de sang est assez visible sur un coussin. Il semble remarquer mon embarras.

— Ne t'en fais pas, je vais le faire laver.

Je place les mains devant moi, dans un geste de défense.

— Je… je devrais y aller.

Il ne proteste pas et ça me fait de la peine. Pas de « Non, reste » ou de « Pourquoi pars-tu si vite ? ».

Je me dirige vers la porte, le cœur serré. J'ai envie de pleurer, mais je ne me retiens. Quand je saisis la poignée, Ares me lance :

— Attends !

Mon espoir fait rapidement place à la déception quand je le vois marcher vers moi avec la boîte de l'iPhone à la main.

— Prends-le, s'il te plaît. Mets ton orgueil de côté.

Ce geste me fait encore plus de peine. J'ai l'impression qu'il me paie pour la relation sexuelle que nous venons d'avoir. Je ne parviens pas à contenir les larmes qui me montent aux yeux. Je ne lui réponds même pas. J'ouvre la porte et je me dépêche de sortir. Je l'entends crier derrière moi :

— Raquel ! Ne t'en va pas comme ça, Raquel !

Je cours vers la sortie, je tombe nez à nez avec à la bonne, mais je l'ignore et trace ma route.

Une fois que je suis dans la rue, les larmes roulent librement sur mes joues. Je sais que je suis responsable de ce qui vient de se passer. Il ne m'a pas forcée à coucher avec lui, mais ça ne suffit pas à me consoler. Je viens de perdre quelque chose de très important pour moi et il n'y a pas attaché la moindre importance.

J'avais toujours pensé que ma première fois serait un moment magique et unique, que le garçon avec qui je serais alors réaliserait ce que cet acte représentait pour moi, qu'il aurait au moins des sentiments pour moi. Le sexe était merveilleux et mes sentiments pour lui ont atteint des niveaux record, mais tout ça ne signifiait rien à ses yeux, c'était juste du sexe et rien de plus.

Il m'avait prévenue : il m'avait expliqué clairement son point de vue et j'ai été assez idiote pour lui offrir ce qui m'était le plus précieux. Je continue à courir. Mes poumons brûlent à cause de l'effort et parce que je sanglote en galopant. Quand je rentre à la maison, je me jette sur mon lit et je pleure comme si j'étais inconsolable.

17- le message

— Du Nutella ?

— Non.

— Des fraises et de la crème ?

Je secoue la tête.

— Non.

— De la glace ?

— Non.

— J’ai une idée : tout ensemble ? De la glace, des fraises et du Nutella ?

Je secoue à nouveau la tête et Yoshi ajuste ses lunettes.

— Je capitule.

Nous sommes seuls en classe, le dernier cours vient de se terminer et mon ami essaie de me remonter le moral. Il porte sa casquette à l’envers et ses lunettes, comme toujours. On est déjà vendredi, et j’ai passé la semaine à me traîner dans le lycée, le moral dans les chaussettes. Je n’ai pas eu le courage de raconter à qui que ce soit ce qui s’est passé, même pas à Dani. Je suis tellement déçue de moi-même, je ne me sens pas encore capable d’en parler.

— Allez, Rochi. Peu importe ce qu’il s’est passé, ne te laisse pas abattre, me conseille-t-il en me caressant la joue. Bats-toi !

— J’ai pas envie.

— Essaie au moins. On va prendre une glace, d’accord ?

Ses beaux yeux me supplient et je suis incapable de refuser.

Il a raison. Ce qui s’est passé… est du passé. Revenir en arrière est impossible. Yoshi me tend la main.

— On y va ?

Je souris et saisis la main qu’il me tend.

Nous allons chercher une glace et nous nous asseyons sur la place du village, la journée est belle. Même s'il est plus de quatre heures, le soleil brille encore comme s'il était midi.

— Tu te souviens quand on venait ici tous les après-midi après l'école primaire ?

Je souris à ce souvenir.

— Oui, on était devenus amis avec la dame qui vendait des bonbons.

— Et elle nous donnait des friandises gratuites.

Je ris en me rappelant nos joues pleines de sucreries. Yoshi rit avec moi.

— C'est comme ça que je t'aime, sourire te rend plus jolie.

Je hausse un sourcil.

— Tu admets que je suis jolie ?

— À peu près, peut-être qu'après quelques verres j'essaierais de te draguer.

— Juste quelques verres ? Bah !

— Et Dani ? Je ne l'ai pas vue au lycée, constate mon ami en prenant une cuillerée de crème glacée.

— Elle est absente depuis deux jours. Elle aide sa mère sur un projet à l'agence.

La mère de Dani dirige une agence de mannequins très prestigieuse.

— C'est la première semaine de cours et elle sèche déjà ?! C'est du Dani tout craché.

— Heureusement qu'elle est intelligente et qu'elle rattrape vite son retard.

— Oui.

En léchant ma glace, je remarque que Yoshi m'observe attentivement, comme s'il attendait quelque chose.

— Rochi, tu sais que tu peux me faire confiance ?

Je sais où cette conversation va nous mener.

— Tu n'es pas obligée d'affronter les problèmes toute seule, insiste-t-il.

Je soupire tristement.

— Je sais, c’est juste que… je suis tellement déçue de moi que je ne veux décevoir personne d’autre.

— Tu ne me décevras jamais.

— C’est ce que tu crois.

Il m’examine dans l’expectative.

— Fais-moi confiance, en parler t’aidera probablement à te sentir un peu mieux.

Comme il n’y a pas de manière simple d’expliquer ce qui m’est arrivé, je me lance sans détour :

— J’ai perdu ma virginité.

Yoshi manque de me cracher sa glace à la figure. Il est sous le choc.

— Quoi ? Tu plaisantes, j’imagine ?

Je pince les lèvres.

— Non.

Son expression est indéchiffrable.

— Comment ? Quand ? Avec qui ? Merde, Raquel !

Il se lève et jette sa glace par terre.

— Merde !

Je me mets debout à mon tour et j’essaie de le calmer, les gens tournent la tête dans notre direction.

— Yoshi, détends-toi.

— Avec qui ?

Il est rouge comme une pivoine et a l’air furieux. Il m’attrape le bras.

— Tu n’as même pas de petit ami. Dis-moi avec qui !

Je me dégage.

— Ça suffit !

Il se prend la tête entre les mains, puis se détourne pour balancer un coup de pied dans une poubelle.

J’avoue que je ne m’attendais pas à une telle réaction.

— Yoshi, tu exagères. Calme-toi.

Il se passe une main sur le visage et tourne les yeux vers moi.

— Dis-moi qui c’était pour que je lui casse la gueule.

— C’est pas le moment de te comporter comme un grand frère jaloux et surprotecteur.

Il lâche un rire sarcastique.

— Grand frère ? Tu penses que c’est la réaction d’un grand frère ? Tu es tellement aveugle.

— C’est quoi, ton problème ?

Il me regarde sans répondre et un millier de choses semblent lui traverser l’esprit.

— Tu es aveugle, répète-t-il dans un murmure. J’ai besoin d’air, à plus tard.

Et il s’en va, comme ça. Il me laisse sans voix sur la place, avec ma glace qui fond et coule sur le cornet avant de dégouliner sur le sol. Qu’est-ce qui vient de se passer ?

Je pousse un soupir de lassitude et je rentre chez moi.

*

On est samedi et je dois faire le ménage. Je fais la moue en passant en revue la liste de corvées que ma mère m’a laissée. J’en suis presque arrivée à bout, il ne me reste plus qu’à mettre de l’ordre dans ma chambre. J’allume mon ordinateur et je mets de la musique, ça me motive. J’ouvre mon compte Facebook, car, depuis que je n’ai plus de téléphone, c’est devenu mon seul moyen de communication.

J’écoute *The Heart Wants What It Wants* de Selena Gomez, pendant que je range mon bazar. J’attrape la télécommande de ma clim et je m’en sers comme micro pour chanter.

— *The heart wants what it wants, ah, ah, ah.*

Rocky incline la tête sur le côté et je m’agenouille devant lui pour chanter.

Une chaussure vient me frapper l’arrière du crâne.

— Espèce de folle ! me crie ma mère depuis l’embrasure de la porte.

— Aïe ! Maman !

— C’est pour ça qu’il te faut des heures pour faire le ménage ! En plus, tu traumatises ce pauvre chien.

Je grommelle en me relevant :

— Il faut toujours que tu viennes interrompre l’élan de mon inspiration ! Et Rocky adore ma voix.

Maman détourne les yeux.

— Dépêche-toi, apporte-moi ton linge sale, m’ordonne-t-elle en partant. Je vais faire une lessive.

Je m’adresse à Rocky en faisant la moue :

— Elle n’accepte pas de reconnaître mon talent.

— Raquel, il me reste encore une chaussure ! me prévient ma mère depuis les escaliers.

— C’est bon, j’arrive !

Après lui avoir apporté mes vêtements et avoir terminé ma chambre, je m’assieds devant l’ordinateur. Je vais sur Messenger et je suis surprise de trouver deux messages de deux personnes différentes. L’un m’a été envoyé par Dani et l’autre par… Ares Hidalgo.

Je cligne des yeux et je revérifie le nom d’utilisateur. Nous ne sommes pas amis sur Facebook, mais je sais qu’il peut tout de même m’écrire. Mon stupide petit cœur tressaute et mon ventre se remplit de papillons. Je n’en reviens pas qu’il ait encore cet effet sur moi malgré ce qui s’est passé.

J’ouvre son message, nerveuse :

Sorcière.

Sérieux ? Qui dit bonjour comme ça ? Il n’y a que lui. Curieuse de savoir ce qu’il a à dire, je réponds sèchement :

Quoi ?

Il tarde un peu à taper sa réponse et je suis de plus en plus anxieuse.

Passe chez moi quand tu peux.

Pour que tu puisses encore te servir de moi ? Non merci. J’ai envie de lui écrire ça, mais je ne veux pas lui faire le plaisir de lui montrer à quel point il m’a fait de la peine.

Moi : *Tu es fou. Pourquoi je ferais ça ?*

Lui : *Tu as oublié quelque chose ici.*

Moi : *Je t’ai dit que je ne voulais pas de ton téléphone.*

Ares m’envoie une photo.

Quand je l’ouvre, je découvre sa main qui tient la chaîne en argent que ma mère m’a offerte quand j’avais neuf ans, avec mon prénom en pendentif. Instinctivement, mes doigts remontent jusqu’à mon cou pour confirmer que je ne l’ai pas. Je ne l’ai jamais retirée. Comment n’ai-je pas réalisé que je ne l’avais plus ? Peut-être parce que j’étais trop préoccupée par la déception qui a suivi la perte de ma virginité.

L’idée de voir Ares me remplit à la fois de rage et d’émotion. Cet abruti a déteint sur moi et m’a refilé son instabilité. Je retrouve un peu de ma dignité (un soupçon, guère plus) et je tape une réponse.

Moi : *Tu peux la confier à Apollo pour qu’il me la rende au lycée lundi.*

Lui : *Tu as peur de me voir ?*

Moi : *Non, je n’ai pas envie de te voir.*

Lui : *Menteuse.*

Moi : *Pense ce que tu veux.*

Lui : *Pourquoi tu es fâchée ?*

Moi : *Tu oses me poser la question ? Donne ma chaîne à ton frère et laisse-moi tranquille.*

Lui : *Je ne comprends pas ta colère, nous savons tous les deux que ça t’a plu. Je me souviens très bien de tes gémissements.*

Je rougis et je détourne le regard. Je me sens idiote : il ne me voit pas.

Moi : *Ares, ça suffit, je ne veux pas te parler.*

Lui : *Tu seras à nouveau à moi, sorcière.*

Un frisson coupable me parcourt. Non, non, Raquel, ne tombe pas dans ses filets.

Je ne lui réponds pas et je le laisse attendre. Il écrit à nouveau.

Lui : *Si tu veux ta chaîne, viens la chercher, je ne la confierai à personne. Je t'attends ici, salut.*

Quel connard !

Je grogne de frustration. Si ma mère découvre que j'ai perdu ma chaîne, elle va me tuer. Me balancer une chaussure à la tête n'est rien comparé à ce qu'elle me fera. Après m'être douchée et avoir enfilé une robe d'été décontractée à fleurs, je vole au secours de ma chaîne.

Ma stratégie est claire pour ne pas tomber dans son piège : je n'entrerai même pas chez lui, j'attendrai qu'il apporte ma chaîne à l'extérieur.

Projet « Récupérer ma chaîne sans perdre ma dignité » activé !

18- La fête

Je n’en reviens pas de me retrouver devant chez Ares pour la deuxième fois en moins d’une semaine. *Oh, ma dignité, où as-tu foutu le camp ?* Pour ma défense, si ma mère découvre que j’ai perdu ma chaîne, elle me tuera, mais pas avant de m’avoir forcée à regarder toutes les telenovelas de la soirée avec elle. Une véritable torture, je sais.

Je prends une profonde inspiration et je sonne à la porte.

La fille aux cheveux roux m’ouvre, l’air un peu agitée. Elle me salue cordialement en ajustant la jupe de son uniforme.

— Bonsoir.

Je lui souris.

— Est-ce qu’Ares est là ?

— Oui, bien sûr. La fête a lieu derrière, au bord de la piscine, entrez.

Elle fait un pas de côté pour me laisser passer.

Une fête ?

Elle me guide dans la maison jusqu’à ce que nous arrivions à la piscine, qui est couverte, probablement parce qu’elle est chauffée.

Dès que j’arrive, tous les regards se posent sur moi et je suis super mal à l’aise. Mes yeux inquiets cherchent Ares et je le repère dans l’eau. Il a une fille sur les épaules et, face à lui, un autre garçon porte aussi une fille. Une bataille de piscine.

Je ne peux m’empêcher d’être jalouse de la fille qui est sur Ares. Elle est très jolie, son sourire est éblouissant. Ares se tourne pour voir ce que tout le monde regarde et nos yeux se croisent ; il n’a pas l’air surpris, au contraire, il a l’air plutôt content. Il est si beau tout mouillé. *Non, concentre-toi, Raquel*. Il reprend son jeu comme si de rien n’était.

Apollo s’approche.

— Bienvenue, me lance-t-il en souriant. Ce sont des copains d'Ares, mais je les connais aussi.

Nous rejoignons un groupe de trois garçons.

— Les gars, je vous présente Raquel.

Je reconnais l'un d'entre eux : c'est le brun que j'ai croisé le jour où j'ai espionné Ares à l'entraînement de foot.

— Raquel, voici Marco, Gregory et Luis.

— Ah ! s'exclame Luis, le blond. File-moi mon argent ! Je t'avais dit que quelqu'un du nouveau lycée d'Apollo viendrait.

— Pfff, j'y crois pas, peste Gregory.

Il sort un billet de sa poche et le tend à son ami.

Marco, le garçon aux cheveux bruns de l'entraînement, ne dit rien, il m'adresse juste un bref coup d'œil en guise de salut. Apollo esquisse une grimace désapprobatrice.

— Vos paris sont nuls. Je reviens tout de suite, Raquel, mets-toi à l'aise.

Gregory pointe un doigt accusateur vers moi.

— Je te souhaiterais bien la bienvenue, mais tu viens de me faire perdre du fric.

— Ne sois pas mauvais perdant, intervient Luis en me lançant un sourire. Bienvenue, Raquel, assieds-toi.

Je ne peux pas nier qu'ils sont très mignons et que je n'aurais jamais imaginé me trouver avec des gars dans leur genre. Ils ne semblent pas odieux, mais ça se voit qu'ils aiment se moquer des gens et des situations.

La piscine attire mes yeux comme un aimant. La fille perchée sur les épaules d'Ares tombe dans l'eau, l'entraînant avec elle. Ils sortent en se souriant et elle lui dépose un petit bisou sur la joue.

Aïe !

J'ai l'impression d'entendre mon cœur voler en éclats.

Et, pour une fois, je me trouve à un carrefour.

J'ai toujours dit que la vie était une question de choix et, bien que j'en aie fait de très mauvais, j'ai réussi à en faire de bons également.

Deux options se présentent à moi :

1. Faire demi-tour et repartir la tête basse.

2. Rester, récupérer mon pendentif et peut-être passer un bon moment avec les amis d'Ares, lui montrer que je vais bien et qu'il ne compte pas pour moi.

S'il peut faire comme s'il ne s'était rien passé, je dois en être capable aussi. Je *dois* rester. Il faut que je retrouve ma dignité, que je fasse le nécessaire pour ne plus me sentir comme une idiote qui s'est fait utiliser. Je ravale mon chagrin et, avec un large sourire, je m'assieds à côté de Marco, celui qui n'a pas encore ouvert la bouche.

— Tu veux une bière ? me propose Luis, et je hoche la tête en le remerciant quand il me tend une bouteille.

Gregory lève la sienne.

— Trinquons au fait que la seule copine qu'Apollo s'est faite au lycée est mignonne.

Luis trinque également.

— Oui, je dois dire que je suis impressionné.

En rougissant, je cogne ma bière contre la leur, puis ils se tournent vers Marco, qui ne bronche même pas. Luis lève les yeux au ciel.

— Buvons sans lui, il est aussi grincheux qu'Ares.

— Pas étonnant que ce soit son meilleur ami, renchérit Gregory.

Nous portons un toast et continuons à boire. Marco se lève, il est presque aussi grand qu'Ares et ne porte pas de haut. Mes yeux n'ont pas honte et descendent le long de son torse jusqu'à son ventre. La Sainte Mère des abdos a été très généreuse avec ces garçons. Marco s'éloigne et plonge dans la piscine. Je suis ses mouvements du regard.

— Il est pas mal, hein ? me taquine Luis.

La Raquel drôle et audacieuse fait surface.

— Oui, il est mignon.

— Oh, je la trouve sympa, cette meuf, décrète Gregory en me faisant un tope-là. Elle est honnête.

Je lève ma bière vers eux en souriant. Nous parlons et je me rends compte que ce ne sont pas des mecs prétentieux ou des gars qui se croient supérieurs à tout le monde. Ils sont très simples et bien élevés. Luis est le

clown de la bande, qui lâche des vannes et fait rire tout le monde, alors que Gregory est plutôt du genre à raconter des histoires intéressantes.

Je suis tellement prise par la conversation et je m'amuse tellement que, pendant un moment, j'oublie complètement Ares. Ils me font réaliser qu'il y a d'autres garçons sur cette planète et que c'est possible pour moi de me remettre de ce que je viens de traverser. Oui, il peut y avoir un mec plus mignon que lui et plus attentionné. Je n'ai aucune raison de rester focalisée sur ce stupide dieu grec si sexy.

La musique hurle dans toute la maison et je n'ai même pas pris la peine de regarder où se trouve Ares ni ce qu'il fait. Ils passent un morceau électro que j'aime beaucoup et je me lève en me déhanchant. Luis et Gregory suivent mon exemple et se mettent à danser en agitant les bras en l'air. Gregory glisse et manque de tomber : j'éclate de rire. Nous sommes pris d'un fou rire si énorme que tout le monde nous regarde, mais je m'en fiche. Quand le morceau se termine, nous nous rasseyons et je dois avouer que l'alcool fait son effet. Je me sens plus sûre de moi et plus libre.

Marco revient à la table, ruisselant. Il prend une bière et boit une longue gorgée.

— C'est l'heure des confessions, Raquel, commence Luis, amusé.

Marco se pose de l'autre côté de la table, sans se soucier de ses cheveux mouillés qui dégoulinent sur son visage. Luis l'ignore et poursuit :

— Tu as un petit ami ?

Un gloussement s'échappe de mes lèvres.

— Non.

Gregory remue les sourcils d'un air suggestif.

— Tu en veux un ?

— Oooooh, s'exclame Luis. Apparemment, tu as un admirateur. Tu dragues déjà ?

Marco s'éclaircit la gorge et tous les regards se tournent vers lui ; quand il parle, son expression est sérieuse.

— Ne perdez pas votre temps, elle est à Ares.

Quoi ? Je suis bouche bée. Gregory fait la moue.

— Rhoo ! Quelle injustice.

Vexée, je toise Marco.

— D’abord, je ne suis pas un objet et, ensuite, je n’ai rien à voir avec lui.

— Mais oui, c’est ça, ironise-t-il.

— C’est quoi, ton problème ? je lui demande, agacée. Pourquoi tu me détestes alors que tu ne me connais même pas ?

— Je n’ai pas de problème avec toi, je préviens juste les autres.

— Tu n’as pas à les prévenir de quoi que ce soit, il n’y a rien entre Ares et moi.

Luis intervient :

— Elle l’a déjà dit, Marco, et je la crois.

Gregory lève sa bière vers moi.

— Et si tu prouvais plutôt que c’est la vérité ?

Je fronce les sourcils.

— Comment ?

Gregory réfléchit en se tenant le menton, puis suggère :

— Danse pour moi.

Marco lâche un ricanement victorieux.

— Elle ne le fera jamais.

Je m’apprête à protester lorsque je jette un coup d’œil vers la piscine. Ares y est toujours, la même fille cramponnée à son dos, il la promène dans l’eau en riant. Je suis là depuis plus d’une heure et il n’est même pas venu me saluer.

Et il est avec cette meuf qui ne le lâche pas un instant.

Les garçons suivent mon regard et Luis gémit en signe de défaite.

— Elle s’est retournée pour le regarder, Marco a raison.

Je me lève, déterminée à leur prouver qu’ils ont tort.

— Mais non, pas du tout.

Je fais quelques pas et Gregory me demande plein d’espoir :

— Tu vas danser pour moi ?

Mais son optimisme fait place à la déception quand je passe devant lui pour m’arrêter devant Marco. Ma confiance vacille un peu, mais il a l’air

tellement convaincu que je ne suis pas capable de le faire que ça me motive. Ignorant les protestations de ma conscience embarrassée, je commence à me déhancher devant lui. Il accepte le défi et se met à l'aise.

Imagine que tu es seule devant le miroir, Raquel.

Je laisse la musique envahir mon corps et je fais courir mes mains le long de mon buste puis de mes cuisses, jusqu'à atteindre le bas de ma robe. Je la remonte doucement en montrant un peu plus de peau. Les yeux de Marco suivent le mouvement de mes mains.

Je me souviens du jour où j'ai dansé pour Ares et du pouvoir que mes déhanchements peuvent avoir sur un homme. Ça me donne plus de force.

Je passe mes mains sur mes seins en me balançant en rythme. Marco prend une gorgée de sa bière sans me quitter des yeux.

Je lui tourne le dos et je m'assieds sur lui, je me balance contre son corps et je sens son torse mouillé tremper l'arrière de ma robe.

Le mouvement de friction est agréable. En me collant contre lui, je sens que son sexe est dur. C'était rapide. Je m'incline en arrière, me couchant presque sur lui pour lui murmurer à l'oreille :

— S'il y avait quelque chose entre Ares et moi, est-ce que je ferais bander son meilleur ami, à ton avis ?

Je me redresse, le cœur battant à tout rompre. Dire que les trois garçons sont sans voix est un euphémisme, leur expression est impayable. Je suis sur le point de me retourner pour faire face à Marco quand Ares apparaît dans mon champ de vision. Il se dirige vers moi, l'air aussi furieux que la nuit où il a débarqué dans ma chambre.

Cette fois-là, il venait chercher Apollo, mais en cet instant ses motivations sont très différentes.

Il se plante devant moi et me demande entre ses dents :

— Je peux te parler une seconde ?

J'hésite à refuser, mais, comme je ne veux pas faire de scène en public, je le suis à contrecœur à l'intérieur, jusqu'à sa salle de jeux. Dès que je ferme la porte derrière moi, il se jette sur moi, prend mon visage entre ses mains et colle ses lèvres contre les miennes.

Son baiser délicieux fait fondre mon cœur, mais je ne commettrai pas deux fois la même erreur. Je le repousse de toutes mes forces.

— N’y pense même pas !

Ares a l’air très contrarié, ses joues cramoisies me rappellent la réaction de Yoshi quand je lui ai dit que j’avais perdu ma virginité. Il est jaloux ?

— Qu’est-ce que tu fous, Raquel ?

— Ce n’est pas tes oignons !

— Tu essaies de me rendre jaloux ? C’est à ça que tu joues ?

Il s’approche à nouveau de moi et je recule. Je hausse les épaules.

— Tu n’es pas le centre du monde. Je m’amuse juste.

— Avec mon meilleur ami ?

Il soulève mon menton et ses yeux se plantent dans les miens.

— Cinq jours après ce qui s’est passé dans cette pièce ?

Je ne peux m’empêcher de rougir.

— Et alors ? Tu t’amusais bien avec cette fille à la piscine.

Du plat de la main, il frappe violemment le mur à côté de ma tête.

— C’est ça, ton manège ? Je le fais et tu le fais ?

— Non, et je ne sais même pas pourquoi nous avons cette conversation. Je ne te dois pas d’explications, je ne te dois rien.

Ares passe son pouce sur ma lèvre.

— C’est ce que tu penses ? Tu n’as pas bien compris, hein ?

Il plaque son autre main contre le mur, m’enfermant entre ses bras.

— Tu es à moi, rien qu’à moi.

Ses paroles font battre mon stupide cœur : je suis au bord de la crise cardiaque.

— Je ne suis pas à toi.

Il me colle contre le mur avec son corps, ses yeux plongés dans les miens.

— Si, tu m’appartiens. La seule personne avec qui tu peux danser comme ça, c’est moi, et seulement moi. Compris ?

Je secoue la tête d’un air de défi.

— Pourquoi tu es aussi têtue ? Tu sais très bien que le seul mec que tu veux en toi, c’est moi et personne d’autre.

Luttant contre mes hormones, je le repousse à nouveau. Je ne lui montrerai pas à quel point ça m'affecte, il m'a déjà fait assez de mal. J'affirme avec détermination :

— Je ne t'appartiens pas. Et je ne t'appartiendrai jamais, je n'aime pas les connards dans ton genre.

Mensonges, mensonges.

Ares m'adresse ce sourire en coin qui m'agace tant.

— Oh, c'est vrai ? Ce n'est pourtant pas ce que tu as dit ce jour-là à cet endroit précis. Tu te souviens ?

Je n'arrive pas à croire qu'il en parle avec une telle légèreté. Ça me donne envie de lui faire du mal.

— En fait, je ne m'en souviens pas très bien, ce n'était pas si terrible.

Ares fait un pas en arrière, l'arrogance quitte son visage pour se transformer en une expression peinée.

— Menteuse.

— Pense ce que tu veux, dis-je avec autant de mépris que je suis capable d'en simuler. Je suis juste venue récupérer mon pendentif, sinon crois-moi, je ne serais pas là. Alors, rends-moi ma chaîne, que je puisse partir.

Il serre les poings et me fixe avec une intensité désarmante. Je ne sais pas comment je trouve la force de ne pas me jeter dans ses bras. Il est si beau, torse nu, encore mouillé, les cheveux noirs collés sur les tempes. *On dirait un ange déchu, magnifique, mais capable de causer des dégâts terribles.*

Ares se retourne et j'ai du mal à ne pas admirer son cul. Il attrape quelque chose sur une table derrière le canapé et revient vers moi avec le bijou.

— Réponds juste à une question et je te la donnerai.

— Comme tu veux, qu'on en finisse.

Il passe la main dans ses cheveux mouillés.

— Pourquoi tu es tellement fâchée contre moi ? Tu savais ce que je voulais. Je ne t'ai jamais menti, je ne t'ai pas tendu un piège pour t'attirer dans mon lit. Alors pourquoi cette colère ?

Je baisse les yeux, le cœur battant à cent à l'heure.

— Parce que… je…

Je ris nerveusement.

— Je m’attendais à plus, je pensais… que…

— Que si on couchait ensemble, je m’attacherais à toi et je te prendrais au sérieux ?

Sa franchise fait mal, mais c’est la vérité, alors je lui réponds par un sourire triste.

— Oui, je suis une idiote, je sais.

Ares ne semble pas surpris par mes aveux.

— Raquel, je…

— Qu’est-ce qui se passe ?

Claudia, la bonne, fait irruption dans la salle de jeux et nous surprend tous les deux.

La nuit va être longue.

19- la fille

Ma dignité est soulagée que Claudia ait débarqué pour m'épargner cette douloureuse conversation, même si je meurs d'envie de savoir ce qu'Ares allait dire avant qu'elle ne l'interrompe.

Est-ce qu'il allait encore me briser le cœur, ou allait-il m'annoncer autre chose ? Je ne le saurai jamais.

— Il ne se passe rien, lui répond sèchement Ares.

Il me tend mon pendentif et quitte la pièce. Je souris à Claudia avant de sortir à mon tour de la salle de jeux. Je frissonne un peu et je mets ça sur le compte de ma robe, qui est humide.

Quand j'arrive dans le salon, Ares est appuyé contre le mur, bras croisés. Je le dévisage sans parvenir à déchiffrer son expression glaciale. Je vais rejoindre Apollo, qui est dans le canapé, concentré sur son téléphone.

Tout à coup, la jolie fille qui était avec Ares dans la piscine sort de la cuisine avec une assiette sur laquelle sont posés deux sandwichs. Ses cheveux paraissent foncés, mais je n'en suis pas sûre car ils sont encore mouillés, et ses iris sont aussi noirs que la nuit. Son visage a des traits délicats et son corps des proportions parfaites. La robe de plage transparente qu'elle porte sur son maillot permet de s'en assurer à tout moment. Elle se déplace avec assurance : elle est sexy et elle en joue. Elle s'arrête près d'Ares :

— Je t'en ai fait un au filet de poulet et un autre au jambon.

Il lui sourit, et mon cœur, qui avait déjà volé en éclats, est à présent piétiné. Ils ont l'air tellement à l'aise ensemble. Ares lui prend l'assiette des mains.

— Merci, j'ai la dalle et le barbecue n'est toujours pas prêt.

La fille tourne la tête vers Apollo et moi, puis fronce ses sourcils parfaitement dessinés en m'apercevant.

— Oh, salut, je ne vous avais pas vus.

Apollo nous présente.

— Samy, voilà Raquel, notre voisine.

Elle me tend cordialement la main, et je l'accepte.

— Enchantée, Raquel.

— Moi aussi, je réponds en lâchant sa main.

— Tu vas te baigner ?

— Non, en fait, j'allais partir.

— Oh non, reste ! Je meurs d'envie d'en savoir plus sur la fille qui est la voisine de ces imbéciles depuis toujours.

Elle m'attrape, passe le bras sur mon épaule et me serre contre elle.

— C'est dingue que je te rencontre seulement maintenant ! s'exclame-t-elle.

Je n'ai qu'une envie : rentrer. Mais Apollo attend ma réponse et il a tellement l'air de tenir à ce que je reste que, pour la deuxième fois de la soirée, je décide de m'attarder pour lui.

— D'accord, juste un peu.

Nous nous dirigeons vers la piscine, où se trouve déjà la bande d'amis d'Ares. Celui-ci vient aussitôt près de moi et me murmure à l'oreille :

— Ne t'approche pas de lui.

Je devine qu'il parle de Marco.

— Je n'ai aucune raison de t'obéir.

Samy enlève sa robe transparente en souriant.

— C'est l'heure de la baignade !

Elle plonge dans l'eau en nous éclaboussant tous, et je recule. Apollo retire sa chemise et s'élance à son tour juste au moment où elle refait surface :

— Allez, Ares, qu'est-ce que tu attends ?

Je ne peux m'empêcher d'admirer ces lèvres qui m'ont embrassée si délicieusement, ce ventre plat que j'ai touché pendant qu'il me prenait mon innocence, ce dos auquel je me suis accrochée alors qu'il me pénétrait.

Pour l'amour de Dieu, Raquel ! Le sang me monte au visage, je sens mes joues brûler et je détourne le regard. Ares éclate de rire.

— Tu piques un fard. Qu’est-ce qui t’arrive ?

— Rien.

— Tu repenses à quelque chose ? insiste-t-il avec arrogance.

— Raquel !

Gregory me fait signe de rejoindre la bande à sa table.

— J’arrive !

J’ai à peine fait un pas qu’Ares me rattrape par le bras.

— Je t’ai dit de ne pas t’approcher.

— Et je t’ai dit que je n’avais pas à t’obéir.

— Je t’aurais prévenue.

Avant que je puisse comprendre le sens de sa menace, il m’entraîne avec lui dans la piscine.

— Non, non, Ares ! Non !

Je me débats comme une folle pour me libérer de sa poigne de fer, mais il est beaucoup plus fort que moi.

— S’il te plaît ! Non, Ares, non !

Trop tard. Un cri perçant sort de ma bouche alors que mon adversaire prend son élan et m’entraîne dans sa chute. Je me retrouve sous l’eau, la robe collée à mon corps. Je bois la tasse en essayant de rejoindre la surface. Je suis à bout de souffle quand j’y parviens et je m’accroche instinctivement au cou d’Ares. Il me tient par la taille et nos corps sont serrés l’un contre l’autre, nos visages à quelques centimètres. Comme toujours, ses yeux bleus profonds font fondre mon âme.

— Tu te jettes déjà sur moi ?

Malgré son ton triomphant, je ne le lâche pas. Mes cheveux sont plaqués sur les deux côtés de mon visage.

— La natation, c’est pas mon truc.

— Tu ne sais pas nager ? me demande-t-il, surpris.

— Si, mais pas très bien, j’admets, gênée.

Rhoo, il est vraiment très près et ses lèvres sont si tentantes.

— Emmène-moi juste dans la partie moins profonde, s’il te plaît.

— Pour passer à côté de l’occasion de t’avoir comme ça, collée à moi ?

Il sourit, montrant ses dents parfaitement alignées, avant d’ajouter :

— Non, je crois que je vais en profiter encore un peu.

— Pervers.

— C’est moi le pervers ?

— Oui.

De la chaleur émane de son corps et sa peau est délicieusement douce.

— C’est qui qui a la trilogie *Cinquante nuances de Grey* sur son ordinateur ?

Mes yeux s’écarquillent sous le choc. Je suis mortellement gênée.

Ares continue à me tenir avec fermeté.

— Je ne te juge pas, je souligne juste que tu n’es pas aussi innocente que tu en as l’air, sorcière.

— Lire ne fait pas de moi un pervers.

— Tu prétends que la lecture des scènes de sexe ne t’a pas excitée ?

Je détourne le regard.

— Je…

Ses mains descendent le long de mes cuisses et il soulève mes jambes pour que je les enroule autour de sa taille.

— Je suis sûr que tu as eu envie plus d’une fois que quelqu’un te prenne comme ça, fort et sans cérémonie.

Au secours, je dois m’éloigner d’Ares de toute urgence. Ma respiration s’accélère, l’eau forme de petites vagues autour de nous.

— Tu es fou !

De sa main libre, il écarte les cheveux mouillés de mon visage.

— Et toi, tu es belle.

J’ai l’impression que le monde s’est arrêté de tourner. Je suis perdue dans la contemplation de ses yeux.

— Ares ! Raquel !

Samy nous appelle depuis l’autre extrémité de la piscine.

— On va faire un jeu !

Ares se racle la gorge et commence à se diriger vers la fille. Je me détache de lui, rougissant encore. Avant que je m'approche de Samy et Apollo, Ares se penche pour me glisser à l'oreille :

— Je peux être ton Christian Grey quand tu veux, espèce de petite sorcière perverse.

Je me fige, et il se dirige vers le groupe comme si de rien n'était.

Il est taré, ce dieu grec !

20- le jeu

— Raquel ! Raquel ! Raquel ! Raquel !

Je n'aurais jamais imaginé que le premier pari de ma vie serait de boire de l'alcool. Apollo, Samy et Gregory se tiennent autour de moi au bord de la piscine et m'encouragent à vider un shot de tequila. J'hésite.

La vérité, c'est que j'ai déjà un peu la tête qui tourne. J'ai perdu le compte de la quantité d'alcool que j'ai consommée jusqu'à présent et ce n'est pas une bonne idée. Surtout que je suis dans l'eau, là où j'ai pied.

Je finis par me laisser convaincre. Je prends le petit verre et le vide d'un trait. La tequila descend dans mon gosier, mettant le feu à tout ce qui se trouve sur son passage.

Je grimace, mais Apollo me fait un tope-là.

— Bravo, c'est comme ça qu'il faut faire.

— Je suis étonnée, admet Samy en souriant.

J'aimerais lui rétorquer que c'est une salope qui dragues Ares dès qu'elle en a l'occasion, que ses réflexions me donnent l'impression de ne pas être à ma place, mais je ne peux pas. En réalité, elle est gentille et attentionnée avec moi. Même si je sais qu'elle est dingue d'Ares – ça se sent à des kilomètres –, je ne lui en veux pas. Elle ne m'a rien fait. Gregory vide son verre et s'ébroue.

— C'est de moins en moins fort, l'alcool ne me brûle même plus la gorge.

— C'est parce que tu es déjà bourré, dis-je en lui tapant dans le dos.

Le stupide dieu grec est de l'autre côté de la piscine, dans la partie profonde, en train de discuter avec Marco. Ils ont l'air très sérieux tous les deux. Gênée, je repense à la danse que j'ai exécutée plus tôt. Est-ce qu'ils parlent de moi ? L'horreur !

L’eau est chaude et la sensation est divine contre ma peau froide. Des vaguelettes clapotent contre mes bras.

— On devrait jouer à un jeu, propose Gregory en secouant ses cheveux et en nous éclaboussant tous.

Apollo se tient le menton pour se donner un air pensif.

— Une partie de cache-cache ?

Samy rit.

— Non, quelque chose de plus drôle ! Comme Action ou vérité ou Je n’ai jamais…

Je répète en fronçant les sourcils :

— Je n’ai jamais… ?

Samy acquiesce.

— Oui, j’explique les règles.

Elle marque une pause avant de se lancer dans les explications :

— Par exemple, disons que je commence par « Je n’ai jamais été saoule ». Ceux qui l’ont déjà été prennent un verre.

— Et si tu l’as déjà fait aussi ?

— Alors, je bois en même temps que les autres. C’est sympa, parce qu’on apprend les choses que les gens ont faites ou pas en voyant s’ils boivent ou pas. C’est hyper intéressant.

— D’accord, convient Gregory. Mais on ne devrait pas être plus ?

Il n’y a plus que nous et le groupe d’Ares à la piscine.

Les autres sont partis il y a un petit moment déjà, je n’ai aucune idée de l’heure qu’il est. Gregory appelle les autres, qui nous rejoignent à la nage.

Nous sortons de l’eau et le vent frais de la nuit me donne des frissons. Quand j’enfile ma robe, elle me colle au corps, mais j’ai tellement bu que je m’en fiche. Nous nous asseyons en cercle sur le sol trempé. Apollo et Gregory sont à côté de moi, puis viennent Samy, Marco, Ares et Luis. La bouteille de tequila est au milieu. Ares est en face de moi. Samy explique à nouveau les règles à ceux qui viennent de nous rejoindre. Tout le monde écoute attentivement, surtout Marco.

— Bon, donc, si vous l’avez fait, vous devez boire une gorgée.

Samy prend des verres et les remplit de tequila jusqu'au bord. Chacun a le sien devant soi.

— Ceux qui n'ont jamais fait le truc ne boivent pas, conclut-elle.

Ares laisse échapper un rire moqueur.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeu ?

Samy lui lance un regard mauvais.

— C'est bon, j'ai expliqué les règles, alors joue.

Elle parcourt le groupe des yeux et demande :

— Des courageux ?

Comme personne ne répond, elle soupire.

— Bande de lâches. Je vais commencer.

Elle prend son verre.

— Je ne suis jamais sortie de chez moi en cachette.

Elle boit et tous les autres aussi sauf moi. Ils me regardent avec surprise.

— Quoi ? Je suis sage.

— Même moi, qui suis plus jeune que toi, j'ai déjà fait le mur, constate Apollo.

Gregory me frotte la tête.

— Ooooh ! Tu es un petit ange bien élevé.

Ares ne me prête pas attention, il est trop occupé à allumer une cigarette. Il souffle la fumée en attendant le tour de Marco. Comme d'habitude, celui-ci a une expression sérieuse. Il se frotte la lèvre avec le pouce tandis qu'il réfléchit.

— Je n'ai jamais brisé le cœur d'une fille, ou… d'un garçon.

— Ooooh ! s'exclame Luis, amusé. Je pense que nous allons tous boire.

J'observe tristement Ares porter son verre à sa bouche. Même si je sais qu'il a brisé beaucoup de cœurs, j'ai l'impression que c'est à moi qu'il pense en cet instant. Encore une fois, tout le monde lève le coude sauf moi.

Luis grogne.

— Sérieux, Raquel, tu n'as jamais brisé le cœur de personne ?

Samy lâche un gémissement agacé.

— À ce rythme-là, nous finirons tous bourrés et Raquel sera parfaitement sobre.

— Je vous jure que je ne mens pas.

Ares me fixe avec un sourire insolent.

— Ne vous en faites pas, c'est à mon tour, je vais la faire boire.

Gregory lui fait un tope-là.

— Allez, vas-y, surprends-nous.

Ares lève son verre dans ma direction.

— Je n'ai jamais stalké personne.

Coup bas.

Tout le monde m'observe, attendant ma réaction. Je serre les poings. J'ai l'impression d'être la bizarre de la bande. Je bois une gorgée de tequila dans le plus grand silence.

Furieuse, je toise Ares. Il sourit, puis fait quelque chose qui me laisse sans voix.

Il boit. Tout le monde est stupéfait. Il repose tranquillement son verre. Apollo secoue la tête.

— Bon, ben, nous avons deux stalkers parmi nous, incroyable.

Luis balance une tape dans le dos d'Ares.

— Je n'aurais jamais cru que tu pouvais stalker quelqu'un, j'ai toujours pensé que ce serait toi qui te ferais espionner par une meuf dingue de toi.

Ares ne me quitte pas des yeux.

— Je l'ai été, mais la vie est pleine de rebondissements.

Samy s'éclaircit la gorge :

— OK, suivant.

Luis porte un toast.

— Rendons le jeu plus intéressant. Je n'ai jamais fait jouir une fille ou un mec avec du sexe oral.

La chaleur envahit mes joues : je sais que tout le monde va boire sauf moi et peut-être Apollo. Luis, Gregory, Marco et une Samy très gênée prennent un coup de tequila. Nerveuse, j'attends qu'Ares se joigne à eux,

mais il ne le fait pas. Est-ce que ça veut dire qu'il… ? Gregory dit tout haut ce que nous sommes tous en train de penser.

— J'en reviens pas ! Ares Hidalgo ! Tu n'as jamais fait jouir une fille avec ta langue ?

Luis secoue la tête.

— Tu mens.

Ares termine sa cigarette et la jette sur le sol à côté de lui.

— Je n'ai jamais fait de cunnilingus à une fille.

Il le dit de façon si naturelle, si calme. On se regarde tous. Apollo n'arrive pas à retenir sa curiosité.

— Pourquoi ?

Ares hausse les épaules.

— Ça me semble très intime.

Gregory intervient :

— Et nous savons tous qu'Ares n'est pas du tout intéressé par une relation intime.

Samy baisse la tête et joue avec ses doigts sur ses genoux. Est-ce qu'elle et lui… ? Pour autant que je sache, ils sont juste amis. Mais la réaction de Samy me rappelle la mienne lorsqu'il me brise le cœur.

Est-ce qu'il s'est passé quelque chose entre eux ? Mes yeux se posent sur Marco et son expression se durcit, il me lance un regard si intense que je suis obligée de détourner les yeux. C'est super gênant.

C'est au tour d'Apollo.

— Ce coup-ci, c'est pour tout le monde : je n'ai jamais été saoul.

Je lui adresse un sourire complice.

— Bravo !

Nos verres s'entrechoquent et nous buvons.

C'est à mon tour et je ne sais pas quoi dire. Tout le monde attend ma déclaration avec impatience.

— Je n'ai jamais embrassé personne dans ce cercle.

Marco hausse un sourcil et Ares laisse échapper un rire sarcastique. Ares et Samy boivent. Malheureusement, je suis obligée de le faire aussi. Ils sont

donc sortis ensemble, comme je le redoutais. Cette confirmation me fait de la peine. En plus, je ne me sens pas à la hauteur de ma rivale : elle est magnifique et super gentille. Aucun doute qu'Ares la préférerait à moi. Je sais que, si j'étais à sa place, je la choisirais sans hésiter.

Gregory fait une grimace.

— Waouh !

Après trois tours de jeu, nous sommes tous trop saouls pour raisonner et jouer correctement. Nous décidons de sauter dans le petit bain de la piscine. J'asperge mon visage et ma tête d'eau. J'ai des vertiges, mais je sais que si j'arrête de boire je parviendrai à rentrer chez moi. Samy m'enlace par-derrière.

— Raquel !

Je me dégage de son étreinte et je me retourne.

— Samy !

— Je crois qu'on a trop bu.

Je hoche la tête.

— T'es tellement sympa, poursuit-elle.

— Toi aussi.

— Il faut que je te demande un truc.

— D'accord, ce que tu veux.

Elle me fixe droit dans les yeux :

— Quand on jouait tout à l'heure, tu as bu quand tu as parlé d'avoir embrassé quelqu'un du groupe. Je sais que la réponse est évidente, mais tu es sortie avec Ares ?

OK, bourrée ou pas, je ne suis pas prête pour cette question. Samy me fait un sourire triste.

— Ton silence est éloquent. Est-ce que tu… Tu es amoureuse de lui ?

— Samy…

— Non, non, ne réponds pas. Excuse-moi, c'est vraiment indiscret.

Je suis mal à l'aise, mais en même temps je comprends parfaitement ce qu'elle ressent.

— Toi… et lui…

Elle secoue la tête.

— Je suis juste un cliché, tu sais, la fille qui tombe amoureuse de son meilleur ami.

— Si vous étiez ensemble, je ne me mettrais jamais en travers de votre couple.

C'est la vérité, je ne me mettrais jamais en travers de la relation de quelqu'un.

Je n'ai peut-être pas beaucoup de dignité, mais je ne serai jamais « l'autre ». Samy me prend la main.

— Il n'y a rien entre nous, pas besoin de te sentir coupable.

— Je suis désolée.

Je ne sais même pas pourquoi je m'excuse.

— Ares est un mec… difficile. Tu sais, il a traversé beaucoup d'épreuves.

Elle boit une gorgée de son verre avant de continuer :

— Je pensais que je serais la fille qui le changerait. Après tout, je suis la seule à qui il s'est un peu ouvert, celle à qui il a révélé beaucoup de choses. Mais ce n'est pas parce qu'il me fait confiance qu'il est amoureux de moi, je l'ai compris trop tard.

J'ai de la peine pour elle. Elle aussi est tombée amoureuse d'un garçon qui ne ressent pas la même chose. Comme moi.

— On a un point commun toutes les deux : le cœur brisé.

— Tu lui plais, Raquel, beaucoup. Il ne sait sans doute pas comment gérer ses sentiments parce que ça ne lui est jamais arrivé.

Mon pouls s'accélère.

— Je ne crois pas, il m'a clairement fait comprendre que je ne l'intéressais pas.

— Ares est quelqu'un de très complexe, comme Artemis. Ils sont élevés par des parents stricts, qui leur ont toujours fait comprendre qu'avoir des sentiments était une faiblesse. Que c'était offrir à un étranger du pouvoir sur soi.

— Et pourquoi est-ce qu'Apollo n'est pas comme eux ?

— À sa naissance, le grand-père Hidalgo s’est installé ici pour un moment. C’est lui qui a élevé Apollo, avec beaucoup d’amour et de patience. Il a essayé d’inculquer les mêmes valeurs aux deux aînés, mais ils étaient déjà grands et vivaient des choses qu’ils n’auraient pas dû vivre à cet âge.

— Comme quoi ?

— Je suis désolée, ce n’est pas à moi de t’en parler.

— Ce n’est pas grave, tu m’as déjà appris beaucoup de choses. Comment tu sais tout ça ?

— J’ai grandi avec eux. Ma mère est très amie avec la leur, et elle me laissait toujours ici quand elle avait des trucs à faire. Le personnel de maison qui travaille ici depuis toujours connaît aussi l’histoire.

— Samy ! Le chauffeur est là. Allons-y !

Gregory, Luis et Marco sont sortis de la piscine et se sèchent en titubant.

— J’arrive !

Elle me serre brièvement dans ses bras, s’écarte et me sourit.

— Tu es vraiment une fille bien, alors ne pense pas que je t’en veux pour Ares, OK ?

Je réponds par un sourire.

— OK.

Je les regarde partir, suivis par Apollo, qui va leur ouvrir la porte. Je réalise qu’il est temps aussi pour moi de m’éclipser. Mes yeux balaient la piscine et je me fige en voyant Ares. Il est à l’autre bout du bassin, les bras posés sur la margelle, et m’observe. Nous sommes seuls. Et, vu la façon dont il me fixe, je sais qu’il a l’intention d’en profiter.

Cours, Raquel, cours ! Tu as déjà essayé de courir dans l’eau ? C’est dur, putain. Depuis quand est-ce que le bord de la piscine est si loin ? Nerveuse, je me retourne vers l’endroit où était Ares il y a quelques secondes : il n’y est plus.

Merde ! Il arrive en nageant sous l’eau ! Il me traque !

J’atteins le bord et je l’agrippe fermement pour me hisser hors de l’eau, mais évidemment, alors que je suis en train de m’extirper du liquide, des mains m’attrapent par les hanches et me tirent brutalement.

Ares me colle contre la paroi de la piscine, son corps musclé est derrière moi, son souffle chaud effleure ma nuque.

— Tu t'enfuis, sorcière ?

Je déglutis, mal à l'aise, et j'essaie de me libérer.

— Il est tard, je dois y aller, je suis…

Ares lèche le lobe de mon oreille, tandis que ses mains serrent doucement mes hanches.

— Tu quoi ?

Je commets une grave erreur : je me retourne dans ses bras, et mes hormones hurlent à la vue qui s'offre à moi. Le dieu grec tout mouillé, ses cheveux collés autour de son visage, sa peau crème parfaite et ses yeux bleus infinis qui me rappellent le ciel à l'aube.

Ses lèvres sont rouges et attirantes.

J'essaie de penser à tout le mal qu'il m'a fait avec ses paroles, avec ses actes, mais il m'est très difficile de me concentrer alors qu'il est si près de moi et que l'alcool m'embrume le cerveau. Il me caresse la joue et cela me déstabilise, parce que ce geste affectueux ne lui ressemble pas du tout.

— Reste avec moi cette nuit.

Sa proposition me prend par surprise, mais ma dignité, absente jusque-là, se manifeste et prend le contrôle de la situation.

— Je ne serai pas la fille que tu utilises quand tu veux, Ares.

— Ce n'est pas ce que j'attends de toi.

Il a l'air sincère et il semble soudain différent, comme s'il était fatigué de jouer le salaud arrogant.

— Alors, ne me demande pas de rester.

Il se rapproche encore sans cesser de caresser ma joue.

— Je voudrais juste que tu restes, on est pas obligés de faire quoi que ce soit. Je ne te toucherai pas si tu ne veux pas. Je voudrais juste…

Il soupire.

— Passe la nuit avec moi, s'il te plaît.

Je suis désemparée par sa fragilité. Mon cœur et ma dignité se livrent bataille pour prendre une décision.

Qu’est-ce que je dois faire ?

21- le jeu II

Mon reflet dans le miroir en face de moi me lance un regard désapprobateur, comme s'il jugeait ma décision. Je soupire et je me passe lentement une main sur le visage.

Qu'est-ce que je suis en train de fabriquer ? Pourquoi ai-je décidé de rester ? Je ne devrais pas être ici.

Mais comment aurais-je pu lui dire non ? Il m'a demandé avec des yeux de chien battu, l'air suppliant. Personne ne peut me juger, pas même mon reflet. Quand le garçon que tu aimes se tient devant toi, sexy, tout mouillé, et t'implore de passer la nuit avec lui, c'est impossible de résister. La quantité d'alcool dans mon sang ne m'aide pas non plus à prendre de bonnes décisions. Pour ne rien arranger, ma mère n'est pas à la maison, je sais que je n'aurai pas d'ennuis.

Je secoue mes cheveux humides et je les sèche à l'aide d'une serviette. J'ai pris une douche et j'ai enfilé un T-shirt qu'Ares m'a prêté avant que je ne file dans la salle de bains, *sa* salle de bains. Je n'arrive pas à croire que je me trouve réellement ici, dans la salle de bains de sa chambre. J'ai l'impression d'envahir sa vie privée.

Sa salle de bains est impeccable, les carreaux blancs sont étincelants. J'ai peur de toucher quoi que ce soit et de mettre du désordre.

Je tire sur le T-shirt d'Ares pour essayer de me couvrir le plus possible. En dessous, je porte juste un de ses caleçons, trop grand pour moi. Je ne pouvais pas refuser, c'était ça ou remettre ma robe mouillée et attraper un rhume. J'envisage de rester ici et de ne pas sortir, mais je sais qu'il m'attend. Ares n'a pas dit un mot depuis que nous avons quitté la piscine pour rejoindre sa chambre. Il m'a laissée utiliser sa salle de bains et est allé dans celle du couloir. Pour une raison étrange, je sais qu'il se trouve déjà dans la chambre.

Tu peux le faire, Raquel. Il a promis de ne pas te toucher. Si tu ne veux pas…

C’est bien ça, le problème : j’en ai envie. J’ai envie de l’embrasser, de le sentir contre moi, même si je sais que je ne devrais pas. Pourquoi l’interdit est-il toujours si tentant ? Pourquoi ai-je dit oui ? Maintenant, me voilà dans la gueule du loup. Je rassemble tout mon courage, j’ouvre la porte et j’entre dans la chambre.

Elle est en partie plongée dans la pénombre, éclairée juste par une petite lampe. La pièce est grande et étonnamment bien rangée. Je le cherche des yeux et le trouve assis sur le matelas, torse nu, appuyé contre la tête de lit. Je m’attendais à ce qu’il soit endormi, mais il est bien réveillé et tient une bouteille de tequila à la main. Il me sourit.

— Tu es belle avec mon T-shirt.

Ne souris pas comme ça, tu ne vois pas que tu fais fondre mon cœur ?

Je lui souris aussi et je reste plantée là, ne sachant pas quoi faire.

— Tu vas rester là toute la nuit ? Viens.

Il désigne une place à côté de lui.

Il remarque mon hésitation.

— Tu as peur de moi ?

— Bien sûr que non.

— C’est ça. Viens, alors.

Je lui obéis en m’asseyant à peine sur l’extrémité du matelas, laissant le plus de distance possible entre nous. Il hausse un sourcil mais ne dit rien.

— Et si on continuait à jouer ? propose-t-il en soulevant la bouteille.

— Le jeu de la piscine ?

Il acquiesce en silence.

— Il est tard, tu ne trouves pas ?

— Tu as peur de jouer avec moi ?

— Je t’ai déjà dit que je n’avais pas peur de toi.

— Alors pourquoi risques-tu à tout moment de tomber du lit ? Tu n’es pas obligée de t’éloigner comme ça. Je t’ai fait une promesse, non ?

Oui, mais tu as dit que tu ne me toucherais pas si je ne voulais pas ; le problème, c’est que… j’en meurs d’envie.

— C’est juste une précaution.

— Comme tu veux.

Il pose les pieds sur le lit pour s'asseoir en tailleur, et je fais de même. Nous nous faisons face, la tequila au milieu.

— Commence, me propose-t-il.

Je réfléchis un moment et je décide de commencer par quelque chose de simple :

— Je n'ai jamais passé la nuit avec une personne du sexe opposé dans le même lit sans rien faire.

Et je bois. Il hésite, mais finir par prendre une gorgée d'alcool. Il s'éclaircit la gorge :

— Je n'ai jamais eu de sentiments pour le meilleur ami ou la meilleure amie de la personne qui me plaît.

La phrase me surprend. Est-ce qu'il me demande indirectement si j'ai des sentiments pour Marco ? Il est très mignon, mais je ne dirais pas qu'il m'intéresse, donc je ne bois pas. Le soulagement se lit sur le visage d'Ares.

— Je n'ai jamais eu de sentiments pour mon ou ma meilleure amie, dis-je.

Je constate avec tristesse qu'il boit. Est-ce qu'il est amoureux de Samy ? Ça me fait mal et, comme j'ai envie de lui faire de la peine aussi, j'avale une gorgée d'alcool.

Il paraît surpris, mais le dissimule vite sous un air de défi. Il passe la main dans ses cheveux désordonnés et humides et décrète :

— J'ai envie que tu boives. Je ne suis jamais tombé amoureux sans que ce soit réciproque, annonce-t-il d'un air triomphant.

Ouille ! Ça pique.

Ce sourire suffisant qui le caractérise apparaît et je déglutis pour apaiser mon cœur stupide, puis je bois en silence. Je suis furieuse, et c'est à mon tour de le défier du regard.

— Je n'ai jamais simulé un orgasme avec un garçon.

Il me regarde boire, stupéfait. Son ego est blessé, ça se voit. J'ai menti, mais je m'en fiche. Ares prend la bouteille, réfléchit un moment, et je me prépare mentalement à ce qu'il me détruise. Après ce que j'ai dit, il va vouloir me blesser encore plus.

— Je n’ai jamais menti quand j’ai dit que quelqu’un ne me plaisait pas.

Je fronce les sourcils. Il ne va tout de même pas…

Il joue avec le piercing de sa lèvre avant d’avaler un trait de tequila. Je suis pétrifiée. C’est de moi qu’il parle ? Il aurait menti quand il a affirmé que je ne lui plaisais pas ? Ou est-ce que je réfléchis trop ? À moins que ce ne soit l’alcool qui m’ait embrumé le cerveau. Il me sourit et repose la tequila au milieu. Je la prends, même si je n’ai aucune idée de ce que je vais dire.

— Tu as l’air étonnée, remarque-t-il.

Il croise les mains derrière sa nuque et s’allonge en exhibant ses tablettes de chocolat et ses tatouages. Je vois clairement celui qui figure au bas de son abdomen : un petit motif tribal raffiné.

— Non, c’est juste que…

Je m’interromps et je joue avec la bouteille.

— Je réfléchis à ce que je vais dire.

Menteuse !

— Vas-y, surprends-moi !

Il se penche à nouveau en avant et se rapproche de moi. Seule la bouteille nous sépare.

Comme je suis trop nerveuse, je déclare :

— Je crois que j’en ai assez. Il est tard, on devrait dormir un peu.

Il se mordille la lèvre.

— Bon, mais laisse-moi faire une dernière manche, d’accord ?

— D’accord.

Ares me regarde droit dans les yeux en parlant :

— Je n’ai jamais eu autant envie d’embrasser quelqu’un que maintenant.

L’air quitte mes poumons quand je constate qu’au lieu de boire, il me tend la bouteille en humidifiant ses lèvres que j’aime tant. Ses yeux s’attardent sur ma bouche tandis que je refuse l’alcool d’un signe de tête, avouant tacitement mon désir. En un clin d’œil, Ares est sur moi et il m’embrasse, envoyant ma conscience valser par la fenêtre. Ses baisers ne sont pas tendres, ils sont voraces, passionnés, et j’adore ça. Je ne peux

m’empêcher de gémir dans sa bouche, et sa langue vient me taquiner. Il a un goût de tequila et de chewing-gum à la fraise. Je m’agrippe à ses cheveux, je l’embrasse de toutes mes forces. Il m’a tellement manqué, et ça ne fait qu’une semaine à peine. Je pourrais facilement devenir dépendante.

Il écarte mes jambes pour se glisser entre elles et se colle tout entier contre moi. Sa main glisse sous le T-shirt qu’il m’a prêté et caresse l’arrière de mes cuisses. Ses doigts s’enroulent autour du caleçon que je porte et le baissent. Il s’éloigne un instant de mes lèvres pour me l’enlever complètement.

J’en profite pour admirer son beau visage et le caresser. Il ferme les paupières et je me soulève un peu sur les coudes pour embrasser lentement son cou. Je l’entends soupirer. Sa peau est ultra douce et dégage une odeur de savon de luxe.

Ares se lève et ma peau me semble soudain froide sans son contact. Il me prend par la main et me met debout devant lui, puis m’enlève mon T-shirt. Ses yeux scrutent chaque partie de mon corps nu, me faisant rougir et frissonner d’excitation.

Ares m’attrape par la taille et m’embrasse à nouveau. Sentir son torse nu contre mes seins me fait lâcher un petit gémissement. Il me pousse sur le lit jusqu’à ce que je tombe sur le dos, puis grimpe sur moi sans cesser de m’embrasser et de me caresser. Ses lèvres se détachent alors des miennes et descendent le long de mon cou. Sa langue toujours aussi agile lèche délicieusement ma peau, m’expédiant des décharges de désir dans tout le corps.

Puis il descend vers mes seins et s’y affaire, me coupant le souffle. C’est trop, je détourne le regard en me mordant les lèvres. À ma grande surprise, Ares continue de descendre le long de mon ventre, ce qui déclenche des alertes dans mon cerveau.

— Ares, qu’est-ce que tu fais ? je lui demande, tendue, alors qu’il écarte mes jambes.

Il lève les yeux vers moi.

— Tu me fais confiance ?

Dis-lui non ! Tu ne lui fais pas confiance, tout de même ?

Mais, comme je suis dingue de lui, j’acquiesce.

— Oui.

Il sourit et continue à descendre. Je fixe le plafond pour tenter d'apaiser ma nervosité. À l'instant où sa langue entre en contact avec mon sexe, j'arque le dos et un profond gémissement quitte mes lèvres.

— Oh mon Dieu !

Je me cramponne aux draps. De nouvelles sensations m'envahissent et me submergent de plaisir. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi bon, d'aussi parfait, surtout parce que c'est avec lui.

Ares s'empare de toutes mes premières expériences et j'adore ça. J'ai l'impression que la connexion entre nous est intime et unique. Sa langue devient plus agressive, m'explorant par de rapides mouvements de haut en bas, puis circulaires. J'ai l'impression que je ne vais plus pouvoir supporter ces assauts. Je me couvre la bouche pour étouffer mes cris, mais Ares tend la main pour m'attraper le poignet et découvrir mes lèvres.

— Non, laisse-moi t'entendre gémir. Je suis le seul à pouvoir te faire perdre le contrôle comme ça.

Je frissonne et il continue sa délicieuse torture, jusqu'à ce que j'aie l'impression que mon corps va exploser.

— Ares !

— Oui, ça, comme ça, gémis pour moi, ma belle, m'encourage-t-il.

Sa voix est rauque et sexy.

L'orgasme qui m'envahit est d'une force incroyable, je me raidis en arrière et je saisis ses cheveux pour l'écarter de là. Tout devient extrêmement sensible. Mes jambes tremblent, ma respiration est irrégulière et trop rapide.

Ares se redresse devant moi, il se lèche les lèvres et c'est le geste le plus troublant que j'aie vu de ma vie.

Ses yeux brillent de désir. Il retire son short et son caleçon et les laisse tomber sur le sol, me laissant l'observer, complètement nu, en face de moi.

Il est tellement parfait. J'ai envie qu'il me pénètre.

Il sort un préservatif de sa table de nuit et je me mords la lèvre en le regardant l'enfiler.

Je suis tellement impatiente de le sentir à nouveau en moi.

Il attrape mes chevilles et me tire vers le bord du lit, sa main tenant mon menton.

— Tu as envie de me sentir en toi ?

Je hoche la tête.

— Tourne-toi.

J'obéis, et il m'attrape par les hanches pour me soulever jusqu'à ce que je sois à quatre pattes. L'anticipation me tue quand il me frôle avec son membre en érection mais sans me pénétrer.

— Ares, s'il te plaît.

— S'il te plaît, quoi ?

Il m'a rendue beaucoup plus audacieuse.

— S'il te plaît, je veux que tu me pénètres.

Il m'attrape par les cheveux et je pousse un cri lorsqu'il s'enfonce en moi d'un coup. Le contact brûle et est un peu douloureux, mais sans comparaison avec la première fois. Il ne bouge pas, comme s'il attendait que je m'habitue.

— Ça va ?

— Oui.

Il commence à exécuter des mouvements lents, qui brûlent encore un peu, mais la friction commence à provoquer des sensations délicieuses.

Au bout de quelques minutes, je ne sens plus la moindre douleur, je ressens juste du plaisir. Ares lâche mes cheveux, s'accroche à mes hanches pour me pénétrer encore plus profondément et accélère le rythme. Le bruit de nos peaux qui s'entrechoquent résonne dans la chambre, accompagné de nos gémissements. Il ne faut pas longtemps pour que nous nous écroulions tous les deux sur le lit, côte à côte. Nos poitrines montent et descendent à un rythme effréné, tandis que nous essayons de reprendre une respiration normale. Ares attrape la bouteille de tequila posée sur la table de nuit.

— Je n'ai jamais fait jouir une fille avec du sexe oral, déclare-t-il avant de boire une gorgée.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Tu es fou, Ares Hidalgo.

Il tourne la tête vers moi.

— C’est toi qui me rends fou, sorcière.

Il nous enveloppe dans ses draps et me caresse tendrement la joue. Je suis épuisée et j’ai du mal à ne pas fermer les paupières. J’essaie de rester éveillée, mais le sommeil me gagne. Et je m’endors nue dans le lit du garçon que je stalkais il y a encore quelques semaines.

La vie est vraiment imprévisible.

22- le réveil

ARES HIDALGO

La première chose que je sens en me réveillant, c'est une présence chaude à mon côté, le contact de cette peau contre mon bras me prend par surprise. Je me tourne et je la vois.

Ses paupières sont fermées, ses longs cils reposent sur ses pommettes, sa bouche est close et elle respire lentement par le nez. Elle a l'air si délicate et si fragile. Une boule me noue la gorge et j'ai du mal à respirer. Je me lève et je m'éloigne d'elle, presque en hyperventilation.

Il faut que je sorte de cette chambre.
J'ai besoin de m'éloigner d'elle.
Qu'est-ce qui m'a pris, putain ?

Je ramasse mes vêtements sur le sol, j'enfile rapidement mon caleçon et mon short.

Je sors en faisant attention à ne pas la réveiller, je ne veux pas la regarder droit dans les yeux, je ne peux pas faire face à ses attentes et lui briser le cœur à nouveau. Je ne peux pas la faire pleurer et la regarder s'éloigner de moi, pas une deuxième fois.

Alors, retournes-y, m'ordonne ma conscience, mais je ne peux pas faire ça non plus. Je ne suis pas celui qu'elle attend ni celui dont elle a besoin. Je ne peux pas faire semblant d'avoir une relation avec quelqu'un alors que je ne crois pas à ces conneries : tôt ou tard, je finirai par lui faire de la peine, par détruire cette fille adorable qui ne le mérite pas.

Si je sais que je ne peux pas lui offrir ce qu'elle cherche, pourquoi est-ce que je continue à l'attirer dans mes bras ? Pourquoi est-ce que je suis incapable de lui ficher la paix ? Parce que je suis un gros égoïste, voilà pourquoi. Parce que la simple idée de l'imaginer avec un autre me fait bouillir. Je ne peux pas être avec elle, mais je ne la laisserai être avec personne d'autre. Je descends en courant et je prends les clés du SUV.

Fuis, comme le lâche et l’égoïste que tu es.

Je suis sur le point de saisir la poignée de la porte quand j’entends quelqu’un s’éclaircir la gorge. Je me retourne : Artemis est assis sur le banc de l’entrée, en tenue de sport. Il doit revenir de son entraînement matinal.

— Où vas-tu à moitié à poil comme ça ?

C’est à ce moment-là que je réalise que je porte juste mon short. Je n’ai même pas de chaussures.

— Nulle part, dis-je rapidement en remettant mes clés à leur place.

Je ne veux pas passer pour un imbécile.

— Tu t’enfuis ?

— Non, je suis juste encore à moitié endormi.

Artemis me lance un regard incrédule, mais ne dit rien d’autre. Quand Claudia arrive et me demande ce qu’elle doit dire à Raquel, je suis juste capable de chuchoter :

— Dis-lui que j’ai dû sortir et que je rentrerai tard.

Je reprends les clés et je les serre dans ma main.

— Dis-lui de rentrer chez elle.

Je leur tourne le dos, je sors de la maison, je monte dans le SUV et là, au lieu de démarrer, je pose le front sur le volant. Je ne sais pas combien de temps s’écoule, mais, quand je relève la tête, je la vois.

Raquel…

Elle sort de chez moi, sa robe froissée et encore humide de la veille, ses cheveux attachés en un chignon désordonné. Mon cœur se serre. Elle frissonne et essuie ses joues couvertes de larmes.

Elle sanglote.

Oh non, qu’est-ce que tu fous, Ares ?

Je remarque qu’elle est pieds nus, elle n’a sans doute pas retrouvé ses sandales et n’a pas voulu s’attarder pour les chercher. Je suis incapable de détacher les yeux de sa silhouette qui s’éloigne lentement.

Mes mains se crispent autour du volant.

Je m’apprête à sortir pour la rattraper, mais, en saisissant la poignée de la portière, je me fige. Qu’est-ce que je vais lui dire ? Comment me justifier ?

Je sais que, si je lui cours après, mes explications ne feront que la blesser davantage.

Je reste là sans bouger, sans rien dire. Je ne sais pas combien de temps il me faut pour sortir enfin de mon SUV, les yeux encore braqués sur la rue déserte par laquelle Raquel est partie. Pourquoi est-ce que je ne peux rien lui dire ? Pourquoi suis-je incapable d'en parler ? Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à lui exprimer ce que je ressens pour elle ? Pourquoi tous les mots restent-ils coincés dans ma gorge ? Pourquoi suis-je tellement paumé ?

Comme si la vie voulait répondre à mes questions, un SUV blindé noir apparaît à côté de moi et la vitre arrière s'abaisse. L'odeur d'un parfum de luxe me frappe les narines.

— Qu'est-ce que tu fabriques dehors, mon chéri ? me demande ma mère.

Je placarde un faux sourire sur mon visage.

— Je suis juste sorti pour courir.

— Toujours aussi sportif. Allez, rentre à la maison, vous m'avez manqué.

— J'en suis certain…

Elle décide d'ignorer mon sarcasme.

— Viens.

Elle ferme la vitre et le SUV remonte l'allée. Je jette un dernier coup d'œil chargé de regrets à la rue, avant de rentrer.

Ça vaut mieux comme ça. Je me répète ces mots comme un mantra.

Une fois à l'intérieur, je suis bien obligé de dire bonjour à mes parents, ceux qui m'ont fait devenir ce que je suis, les êtres à cause desquels je suis incapable d'expliquer à la fille que je viens de perdre les sentiments que j'éprouve pour elle… et de lui avouer que c'est une première pour moi.

— Rah ! Merde !

Je balance un coup de poing dans le vide pour évacuer ma frustration.

*

RAQUEL

Je repense au moment où je me suis réveillée et où j'ai cherché Ares. Comme je croyais qu'il était allé déjeuner, j'ai voulu descendre le rejoindre. Alors que je posais le pied sur la première marche, je l'ai entendu discuter avec Claudia.

« Dis-lui que j'ai dû sortir et que je rentrerai tard, a-t-il lâché d'un ton irrité. Dis-lui de rentrer chez elle. »

Cela m'a fait tellement de peine.

Le trottoir est brûlant sous mes pieds nus et je grimace de douleur, mais ce n'est rien par rapport à ce que je ressens à l'intérieur.

J'ai été tellement bête.

Je n'arrive pas à arrêter de pleurer, je suis incapable de contenir mes larmes et je me sens encore plus nulle à cause de ça. J'étais vraiment convaincue que cette fois les choses allaient changer. Comment ai-je pu être aussi conne ? Ares est prêt à raconter n'importe quoi pour m'attirer dans ses filets. Il voulait juste coucher avec moi et me jeter dehors le lendemain matin. Comment est-ce que j'ai pu me faire avoir à nouveau ?

Je revois son sourire qui me paraissait si sincère. Je repense au moment où nous avons parlé et ri hier dans son lit en jouant à ce jeu stupide, et à ce qu'on a fait après. Je lui faisais pleinement confiance. Et il a pris ma confiance et l'a brisée, en même temps que mon cœur. Il a un don incroyable pour me faire de la peine.

Il n'a même pas eu la décence de m'annoncer en face qu'il ne voulait plus me voir. Je ne compte même pas assez à ses yeux pour qu'il se donne cette peine. Il a fallu qu'il envoie sa bonne se débarrasser de la fille qu'il a utilisée la nuit précédente. Par moments, avec Ares, j'ai l'impression d'être la fille la plus chanceuse du monde, puis il est capable de réduire à néant mon estime de moi et de piétiner ma dignité.

Il peut me blesser comme personne, mais c'est ma faute : je n'aurais jamais dû lui laisser l'opportunité d'avoir un tel pouvoir sur moi. Il sait que je suis folle de lui et il en joue pour profiter de moi. Mais c'est fini ! Jusqu'ici, je n'avais pas *vraiment* envie qu'il sorte de ma vie. Je lui ai accordé une deuxième chance en me fiant à son regard de chien battu, en espérant qu'il y avait quelque chose de bon derrière sa façade. C'est fini !

Lorsque j'arrive devant chez moi, je suis étonnée de trouver Dani en train de sonner à la porte. Elle porte une robe d'été ample, ses longs cheveux

noirs sont attachés en queue-de-cheval et elle a ses lunettes de soleil sur le nez. Elle semble impatiente qu'on lui ouvre, je sais qu'elle déteste la chaleur. J'essaie de l'appeler, mais j'ai une si grosse boule dans la gorge que je n'arrive pas à articuler le moindre mot. J'ai plus que jamais envie de fondre en larmes. Lorsqu'elle se retourne et me voit, mes lèvres tremblent.

Elle retire ses lunettes et son visage se crispe d'inquiétude. Elle se précipite vers moi et m'attrape par les épaules.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça va ?

J'arrive juste à hocher la tête.

— Viens, allons à l'intérieur.

Une fois dans ma chambre, je recommence à sangloter. Je me laisse glisser contre le mur et tomber sur le sol. Mon amie s'assied à côté de moi. Elle ne dit rien, elle reste là et c'est exactement ce qu'il me faut. Je n'ai pas besoin de paroles d'encouragement, j'ai juste besoin de sa présence à mes côtés.

Je dois tout laisser sortir, arracher cette douleur qui me comprime la poitrine. Et j'ai l'impression qu'en pleurant je peux l'extérioriser, l'expulser pour ne plus jamais souffrir comme ça. Pleurer a quelque chose de thérapeutique. On éprouve une forme d'apaisement après de violents sanglots.

Dani glisse son bras derrière moi et m'attrape pour que je pose la tête sur son épaule.

— Laisse tout sortir, c'est ça, je suis là.

Je pleure jusqu'à ce que le calme revienne, jusqu'à ne plus avoir de larmes et avoir le nez tellement bouché que j'ai du mal à respirer. Elle m'embrasse sur le sommet du crâne.

— Tu veux en parler ?

Je me dégage et je me redresse, le dos contre la paroi. Je m'essuie les yeux et je me mouche. La voix rauque, je lui explique tout. Le visage de Dani devient rouge de rage.

— Salaud ! Fils de pute ! Argh !

Je ne dis rien.

Elle grogne et souffle sur un cheveu indiscipliné pour l'écarter de sa figure.

— J'ai envie de frapper sa sale gueule. Je peux ? Juste un coup et je m'enfuirai en courant, il ne comprendra même pas ce qui lui arrive.

— Dani…

— J'ai appris un super coup de poing dans mon cours d'autodéfense, je sais que ça lui fera un mal de chien. Sinon, il y a toujours le classique coup de pied dans les couilles. Oh oui, je pense que je préfère celui-là.

Sa bêtise m'arrache un sourire triste.

— J'apprécie l'effort, mais…

— Ou alors je demande à Daniel. Ils sont dans l'équipe de foot ensemble. Je lui dirai de lui donner un coup qui aura l'air accidentel.

— Dani, tu ne peux pas envoyer ton frère le frapper. Daniel est super pacifique.

— Il est aussi hyper protecteur. Il suffit que je lui dise qu'Ares t'a fait du mal et *bam*, ce salaud aura ce qu'il mérite.

Daniel est le frère aîné de Dani. Il fréquente le même lycée privé qu'Ares, parce qu'il fait partie de l'équipe de football.

— Je n'aime pas la violence et tu le sais très bien.

— Bon ! Je vais chercher de la glace. Toi, pendant ce temps, trouve le film le plus romantique possible en ligne.

— Je ne crois pas…

— Tutut ! Nous allons régler ce problème comme il se doit. Aujourd'hui, tu vas pleurer et insulter l'écran, dire à quel point la vie est injuste parce que les histoires qu'on voit dans les films ne nous arrivent pas.

Elle pose ses mains sur ses hanches et poursuit :

— Nous allons dormir ensemble, et demain au réveil tu seras une nouvelle personne et tu auras laissé tout ça derrière toi.

J'essaie de sourire.

— Je ne crois pas pouvoir y arriver en une seule nuit.

— Essaie au moins. Et après nous irons faire la fête avec des garçons. Ça te changera les idées et tu te rendras compte que cet imbécile n'est pas le

seul mec sur terre. C’est clair ?

— Oui, madame.

— Je ne t’ai pas entendue.

— Oui, madame !

— Bien, maintenant trouve ce film, je reviens tout de suite.

Je la regarde partir en souriant comme une idiote, soulagée de l’avoir à mes côtés. Sans elle, je m’effondrerais. Ce qui me blesse le plus, c’est de m’être fait avoir par Ares alors que je sais tout ce que ma mère a dû endurer avec mon père. Je suis tombée dans les filets de ce salaud, comme n’importe quelle fille. Comme une écervelée aveuglée par l’amour. Je suis déçue de moi-même en tant que femme et c’est ce qui me fait le plus mal.

J’allume mon ordinateur et j’ouvre le navigateur pour trouver une comédie romantique.

Facebook s’ouvre automatiquement pendant je fais une recherche dans Google. J’entends le signal qui annonce l’arrivée d’un nouveau message et mon cœur se serre quand je vois son nom.

Ares Hidalgo

Je suis désolé.

Un sourire triste se dessine sur mes lèvres. Je laisse le message marqué comme lu et je reprends ma recherche Google. La notification de Messenger retentit à nouveau et je clique sur la messagerie.

Je t’assure, je suis vraiment désolé.

Je déplace la souris vers la barre d’options et je bloque Ares pour qu’il ne puisse plus me contacter.

Bye bye, dieu grec.

23- le match de foot

Le foot.

Le sport le plus populaire du monde et un de mes préférés. Je ne sais pas quand j'ai développé une passion pour les matchs, peut-être le jour où j'ai vu Ares jouer avec un ballon dans son jardin, peut-être celui où la mère de Dani nous a emmenées pour la première fois voir son frère jouer, je ne sais pas. Le fait est que j'aime beaucoup suivre les parties de football. C'est pour cette raison que, quelques jours plus tard, je n'hésite pas à accompagner Dani, Gabo, Carlos et Yoshi au match de l'équipe du frère de Dani pour le soutenir. Je fais tout ce que je peux pour tenter d'oublier que c'est aussi l'équipe d'Ares et que ce détail signifie que je vais le voir pour la première fois depuis ce matin atroce.

Je ne nierai pas que les derniers jours ont été difficiles, surtout le soir quand je ferme les yeux et que je ne peux m'empêcher de retourner les événements dans ma tête, comme si j'essayais d'identifier le moment où tout s'est achevé ou la raison pour laquelle c'est arrivé. Il m'est même arrivé de conclure que j'avais une part de responsabilité ; après tout, il m'avait prévenue, il m'avait exposé clairement ce qu'il voulait, mais je me suis quand même laissé séduire, pas juste une fois, à deux reprises.

Je secoue la tête pour chasser ces pensées ; je suis venue pour m'amuser et profiter de mon sport préféré avec mes amis. Même si, pour être honnête, ce n'est pas à cause du foot que mes battements de cœur sont trop rapides et mes mains moites, c'est à cause d'Ares.

Pourquoi l'idée de le voir me rend-elle si nerveuse ?

Il sera loin, il ne me verra pas, il ne remarquera pas ma présence parmi les nombreux spectateurs dans les tribunes. Il faut que je me calme.

Nous arrivons au stade et, comme je m'y attendais, il y a beaucoup de monde. Dani a du mal à trouver une place dans le parking, mais, après avoir tourné longtemps, elle finit par réussir à se garer. Nous entrons dans les tribunes et nous cherchons des sièges. Un grand espace est encore libre dans

la deuxième rangée, avec une vue imprenable sur le terrain, nous décidons de nous y installer.

Apollo nous rejoint, il traîne souvent avec nous depuis qu'il est dans notre lycée.

Dani s'assied en premier, puis Apollo, Carlos, Yoshi et moi. Je n'aime pas être si loin de Dani, mais je ne veux pas que Yoshi pense que je refuse d'être à côté de lui ou que j'ai une préférence. Il y a des zones réservées aux supporters de chacune des équipes. Nous sommes assis dans celle des supporters de l'équipe de Daniel et Ares. L'herbe du terrain est très verte et tondue avec soin. La lumière du jour n'a pas encore disparu, bien que le soleil soit déjà couché. Le ciel est gris et accueille progressivement l'obscurité. Les spots du stade jettent déjà leur lumière blafarde sur le terrain.

Je balaie nerveusement du regard les joueurs qui s'étirent et s'entraînent avec le ballon non loin du but. L'équipe d'Ares porte un maillot noir à rayures avec le numéro en rouge, tandis que l'autre équipe est en blanc.

Numéro 5. Où es-tu, dieu grec ?

Comme pour me répondre, Ares émerge d'un groupe de garçons de son équipe. Il marche avec son assurance habituelle. Mon cœur s'emballe tandis que je le suis du regard. Son short met en valeur ses jambes musclées et le maillot un peu moulant souligne ces bras qui m'ont serrée contre lui. Il porte une sorte de bande élastique rouge super fine pour écarter ses cheveux noirs de son front. Et, sur le biceps gauche, il arbore le brassard de capitaine de l'équipe.

Mon Dieu, pourquoi me rend-il la vie si difficile ? Pourquoi faut-il qu'il soit plus beau chaque jour ? Les choses sont déjà assez compliquées comme ça.

Ares s'approche d'un autre joueur dont je ne vois que le dos mais que j'ai l'impression de connaître. Ils discutent et Ares a l'air sérieux, comme s'il prenait une décision importante. L'autre se tourne légèrement et je vois enfin de qui il s'agit. C'est Marco. Comment ai-je pu oublier qu'il joue aussi dans cette équipe ?

Je rougis en repensant à la danse que j'ai exécutée pour lui. Rhoo, quelle honte, je suis horriblement gênée… Mais bon, il est pas mal du tout dans

cette tenue. Mes yeux incorrigibles descendent vers ses fesses. *Oh, quel beau cul.*

Raquel, pour l'amour de Dieu !

Je me gifle mentalement, le sexe a vraiment libéré mon côté sauvage. Ares rit et secoue la tête en écoutant Marco. J'arrête de respirer. Il est tellement mignon quand il rit.

— Raquel ?

Yoshi me ramène à la réalité.

— Oui ?

Je me tourne vers lui. Il m'observe avec sévérité.

— Ça va ? Tu profites de la vue ?

Je glousse.

— Oui.

— Je t'ai demandé si tu voulais du soda, je vais en chercher.

— Non merci.

Carlos passe la tête derrière le dos de Yoshi.

— Tu es sûre que tu n'en veux pas, ma princesse ?

— Oui, oui.

Apollo et Dani semblent en pleine conversation. Enfin, Dani parle et Apollo reste là à hocher la tête, rouge comme une tomate. Carlos et Yoshi descendent chercher des sodas quand le commentateur commence les annonces :

— Bonsoir ! Bienvenue au match d'ouverture du championnat municipal de football pour cette nouvelle année scolaire. Souhaitons la bienvenue à notre équipe invitée, les Tigres de Greenwich !

Les supporters de l'équipe adverse hurlent, crient et font la fête pendant que nous les huons. Puis l'animateur reprend :

— Et maintenant, applaudissons notre équipe locale, les Panthères !

Tout le monde fait du bruit, crie et saute en tous sens, y compris moi. Je profite du départ des garçons pour changer de place et me retrouver à côté d'Apollo. Quand Dani me voit, elle attrape immédiatement Apollo par les

épaules et le déplace pour être assise entre nous deux. Elle me chuchote à l'oreille :

— Je comprends pourquoi tu venais aux entraînements, ils sont tous hyper sexy. À part mon frère, évidemment.

— Où est Daniel ?

Dani prend mon menton et déplace mon visage sans ménagement.

— Là ! Tu dois être trop concentrée sur ton Voldemort pour remarquer mon pauvre frère.

— L'heure du grand match a sonné, mesdames et messieurs. Applaudissons les deux équipes et souhaitons-leur bonne chance !

La foule applaudit et lève les mains en l'air. De mon côté, tout le monde scande « Panthères, Panthères ». L'adrénaline du match afflue dans mes veines et pendant une seconde, une seconde, j'en profite, oubliant cet arrogant capitaine qui tient mon petit cœur fragile entre ses mains.

La rivalité entre les deux équipes est palpable. Greenwich est la ville la plus proche de la nôtre et les supporters nous dénigrent à tout bout de champ, prétendant que nous sommes des ploucs sans talent. Nous leur avons fait ravaler leurs insultes à maintes reprises. Les Panthères ont gagné plusieurs championnats et ont même participé à des compétitions au niveau de l'État, alors qu'ils n'ont pas passé la première phase de qualifications.

Les équipes entrent sur le terrain, chaque joueur à son poste, et les tribunes vibrent au rythme des bonds, des cris et des encouragements des supporters. J'applaudis à tout rompre et mes yeux se posent à nouveau sur lui.

Comment ne pas le regarder quand il a l'air si sûr de lui, si exalté ?

Tu es une imbécile, Raquel.

Ma conscience me fait des reproches : il m'a fait tant de mal, et je continue à l'admirer en soupirant comme une idiote. Pourquoi suis-je incapable de contrôler ce que je ressens pour lui ? J'aimerais que les sentiments aient un interrupteur. Ça faciliterait la vie de tant de gens.

Les sentiments…

C'est un mot fort, que je ne prends pas à la légère. Je sais que j'éprouve des sentiments pour lui, je me mens à moi-même quand je me dis que je suis en train de tomber amoureuse de lui, alors que la vérité, c'est que je

suis *déjà* amoureuse et qu'aucun retour en arrière n'est possible. De toute façon, admettre ce que je ressens ne change rien, parce que ce n'est pas réciproque. Je dois étouffer mes sentiments et continuer à vivre comme si rien ne s'était passé. Yoshi apparaît à côté de moi et Carlos s'assied à côté de lui. Yoshi m'offre son soda.

— Tu es sûre que tu n'en veux pas ? C'est du Coca, ta boisson préférée.

— Juste une gorgée.

Je bois un coup et je lui rends son gobelet.

Yoshi ajuste ses lunettes et me jette quelques regards, comme s'il voulait dire quelque chose mais se retenait.

Nos yeux se croisent, j'avais oublié à quel point mon meilleur ami est craquant.

— Raquel… Il y a quelque chose entre toi et cet Hidalgo ?

— Apollo ? Bien sûr que non, c'est un…

— Je ne parlais pas d'Apollo, et tu le sais.

Je pince les lèvres pour gagner du temps.

— Non, bien sûr que non.

Pourquoi est-ce que je lui mens ?

Au moment où Yoshi veut protester, l'arbitre siffle le début du match. Je souris à Yoshi et me concentre sur le terrain. Les joueurs débordent d'énergie, habités par la rage de vaincre. Le début est très animé, la plupart des actions s'enchaînent parfaitement, le jeu est nerveux, efficace. Carlos couine d'excitation.

— Waouh, vous avez vu comment il a couru pour faire cette passe ? Cet attaquant est très bon.

Ares joue très bien et cela ne m'aide pas à ravaler mes sentiments. J'ai envie de crier comme une fangirl chaque fois qu'il s'approche du but. Dani me décoche un coup de coude.

— Tu as bon goût ; en plus d'être mignon et intelligent, il est doué avec ses pieds.

Et si je te racontais le sexe…

J'ai envie de le dire, mais je me contente de sourire. Vers la moitié de la première mi-temps, Ares court seul avec le ballon, s'approche du but, et

tout le monde dans les tribunes se lève pour l'encourager. Malheureusement, le gardien sort, court vers Ares et s'écrase contre lui avec un bruit mat. Un cri d'horreur s'échappe de ma bouche quand je vois Ares au sol. Il se tord de douleur en se tenant le visage.

Sans réfléchir, je me lève d'un bond pour courir vers lui. Dani me saisit par le bras et m'arrête, me rappelant à la réalité. Il se relève avec l'aide de Marco et des autres joueurs, qui l'emmènent au bord du terrain près des tribunes. Je suis encore plus alarmée lorsque je vois du sang couler de son nez.

Le commentateur informe le public :

— Eh bien, il semble qu'il y ait eu une grosse collision entre l'attaquant et le gardien de but. L'arbitre a sorti un carton jaune, mais les joueurs de l'équipe des Panthères ne sont pas contents.

L'entraîneur tend un chiffon à Ares, qui l'utilise pour essuyer le sang. Ses yeux bleus croisent les miens et je ne peux m'empêcher de lui demander si ça va en bougeant mes lèvres dans l'espoir qu'il comprenne la question, même de loin. Il acquiesce d'un signe de tête.

Je me rassieds, Yoshi se détourne d'un air irrité et Dani m'adresse un regard complice. Je remarque qu'Apollo n'est plus à sa place et Dani m'explique :

— Il est parti en courant quand tu t'es levée, je crois qu'il est allé s'assurer que son frère allait bien.

— C'était un sale coup, commente Carlos. C'était parfaitement interdit.

Yoshi prend une gorgée de son soda.

— Je suis d'accord.

Apollo revient, rouge de rage. Pas de chagrin cette fois, c'est la première fois que je le vois en colère comme ça. Dani lui presse l'épaule pour le réconforter.

— Il va s'en remettre.

Apollo ne répond pas. Il serre les poings et se redresse en respirant profondément. Je trouve ça tellement mignon qu'il tienne tant à son frère. Apollo est le garçon le plus doux que j'aie jamais rencontré.

Le match reprend, mais la tension entre les équipes est plus forte que jamais. Les Panthères fulminent contre le coup injuste infligé à leur

capitaine. Ares est toujours sur le terrain. Il vérifie son nez de temps à autre ; il n'y a plus de sang, mais j'imagine que ça reste très douloureux.

Pauvre chou.

Non, il n'y a pas de pauvre chou qui tienne, il t'a brisé le cœur.
Imbécile, reprends-toi.

C'est presque la fin de la première mi-temps lorsque la meilleure action du match commence : le milieu de terrain fait une longue passe à Marco, qui, après avoir esquivé deux adversaires, sert le ballon à Ares, qui court le chercher sur le côté du but. Les supporters se lèvent, excités. Ares tire en diagonale et le ballon entre dans la lucarne, suivant une trajectoire impressionnante.

— BUUUUUUUT !

Les tribunes des Panthères explosent de joie. Nous sautons en l'air et crions comme des fous.

— Dans ta face, connard de gardien de but ! lance Apollo, nous surprenant tous.

Ares court les bras en l'air, savourant sa victoire. Il se dirige vers les gradins, saisit le bord de son maillot, le soulève et montre une inscription sur sa peau.

Sorcière.

J'arrête de respirer et je porte la main à la bouche, totalement stupéfaite.

Le commentateur prend la parole.

— Buuuut ! On dirait que le buteur dédie son exploit à quelqu'un. Qui est cette chanceuse sorcière ?

Le regard d'Ares croise le mien et il me sourit avant d'être attrapé par-derrière par tous ses coéquipiers, qui célèbrent son but. Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine qu'il menace d'en sortir. Je ne rêve pas, il a…

Ares Hidalgo va me rendre folle avec ses signaux contradictoires.

Correction : il m'a déjà rendue folle.

24- la confession

Le match est terminé et je ne suis toujours pas remise du fait qu'Ares Hidalgo m'a dédié un but. J'ai envisagé un millier de possibilités depuis : il a pu faire ça pour plaisanter ou il a une petite amie que je ne connais pas qu'il appelle aussi sorcière. Mais c'est moi qu'il a regardée droit dans les yeux en souriant.

Je réfléchis trop.

Je ne dois pas me laisser atteindre, je ne dois pas laisser son geste ébranler ma détermination : il faut que je me tienne à l'écart. Oui, il m'a offert sa victoire et c'est la plus gentille chose qu'il ait jamais faite pour moi, mais ça ne suffit pas, pas après tout le mal qu'il m'a fait.

Une partie de moi – la plus grande en vérité – meurt d'envie de courir dans ses bras, mais la partie rationnelle de mon cerveau, celle qui a recouvré sa dignité, n'approuve pas cette idée et je décide de l'écouter. Même si je pense que ma fermeté vient plutôt d'une émotion nouvelle pour moi : la peur. La peur qu'il ne me fasse encore du mal, la peur de lui faire confiance et d'en ressortir blessée une fois de plus. Je ne pourrais pas le supporter, par conséquent je préfère ne pas prendre de risque.

— Waouh, c'était intense, commente Dani avec un air plein de sous-entendus en enfonçant son coude dans mes côtes, alors que nous descendons des tribunes.

— Oui, approuve innocemment Apollo, j'ai adoré le match. 3-0, ce gardien de but a eu une bonne leçon après ce qu'il a fait à mon frère.

— Il faut fêter ça, décide Carlos.

Il essaie de me prendre la main, mais Dani, rapide comme une ninja, lui décoche une petite tape pour l'en empêcher.

— Aïe !

Je prends la défense de Dani :

— Tu l'avais cherché.

Je rappelle à Carlos que je n’aime pas qu’il m’attrape sans permission.

— Compris, m’assure-t-il.

Je cherche le regard de Yoshi, qui me paraît inhabituellement sérieux. C’est bizarre.

— Les gars, on devrait aller féliciter les joueurs, suggère Apollo.

Aïe. Ça ne me paraît pas être une bonne idée. Je n’ai aucune envie d’affronter Ares. C’est déjà compliqué d’être assez forte pour me tenir à l’écart, l’avoir en face de moi sans craquer serait une autre histoire.

Dani remarque mon malaise.

— Non, nous ferions mieux d’aller à la fête de la victoire.

— Une fête de la victoire ? je répète, confuse.

Carlos me tape dans le dos.

— Tu ne connais rien aux coutumes, princesse ? La fête qu’organise l’équipe quand elle gagne.

Bien sûr. Comment ai-je pu oublier les tristement célèbres fêtes des Panthères ? Je n’y suis allée qu’une fois, et c’était parce que Daniel nous avait invités. Au stade, nous ne faisons qu’un, mais une fois dehors nous fréquentons toujours des lycées différents, ce qui signifie en clair qu’on ne s’aime pas beaucoup.

Nous longeons le terrain de foot en direction du parking et je ne peux m’empêcher de jeter un coup d’œil vers le groupe de joueurs qui discutent. Ares est là, trempé de sueur, ses cheveux collés sur le côté de son visage comme son maillot sur son corps. Comment est-ce que je peux le trouver sexy dans un état pareil ? Je dois avoir besoin d’aide psychologique.

Son regard croise le mien et je me fige. Il me lance un sourire frondeur, avant de faire passer son maillot au-dessus de sa tête. Comme pas mal de joueurs sont torse nu, personne ne trouve ça bizarre. Mes yeux descendent de son torse vers ses abdos parfaits, où le mot « sorcière » a déjà été effacé par la transpiration.

Je me mords la lèvre.

Ne tombe pas dans le panneau, Raquel.

Je hais mes hormones.

Je secoue la tête, je me détourne et je me remets en marche. J’arrive à peine à enchaîner quelques pas avant d’entrer en collision avec Yoshi.

— Ouille ! Je ne t’avais pas vu !

Yoshi me prend par la main.

— Allons-nous-en d’ici.

Il me traîne jusqu’au parking, où tout le monde nous attend dans la voiture de Dani. Comme Apollo a pris ma place sur le siège passager, c’est à mon tour d’être assise derrière entre Yoshi et Carlos. Ils sentent tous les deux délicieusement bon, j’adore quand un mec sent bon. L’odeur d’Ares est divine.

La ferme, saleté d’hormones sans dignité !

La maison où est organisée la soirée est située à l’est de la ville, à environ dix minutes de chez moi. La musique retentit à l’extérieur, les basses font vibrer les murs de cette énorme villa qui s’élève sur deux étages. Je suis étonnée qu’il y ait déjà tant de monde. Les nouvelles vont vite quand il est question de faire la fête.

Tu peux bien parler.

Ma conscience me reproche d’être venue alors que nous sortons de la voiture et que nous nous dirigeons vers l’entrée. Quelques personnes discutent dans le jardin, un gobelet en plastique à la main.

Quand je mets le pied à l’intérieur, je résiste à l’envie de me boucher les oreilles, la musique électro vibre dans toute la maison, les lumières sont éteintes, seules quelques lampes colorées éparses projettent un faible éclairage, offrant une touche hippie à la soirée. J’ai l’impression d’assister à un festival électro en plein air dans un champ. Le DJ est dans le salon, c’est un type mince aux cheveux longs et aux bras tatoués. Il semble concentré sur son boulot.

— Allons chercher à boire !

Dani m’attrape la main pour que nous ne soyons pas séparées dans cette mer de gens.

La cuisine est bondée aussi, mais Dani parvient à dénicher des boissons pour tout le monde. En buvant une gorgée du gobelet en plastique qu’elle m’a tendu, je ne peux m’empêcher de me rappeler la dernière fois que j’ai bu chez Ares. Je repense au jeu avec la tequila, à son sourire, à ses baisers.

Non, non, Raquel.
Je suis ici pour m'amuser, pas pour penser à lui.

Comme si Dani lisait dans mes pensées, elle me suggère :

— Allons danser !

Nous nous dirigeons vers le centre du salon, transformé par la force des choses en piste de danse, et nous commençons à nous trémousser au rythme de la musique en tenant nos verres en l'air. Pendant un moment, je laisse mon esprit s'envoler loin de tout souvenir du dieu grec, je danse, je bois, je ris des pas de danse complètement allumés de Carlos, des joues rouges d'Apollo quand Dani se déhanche à côté de lui. Je me sens libérée de la tristesse et des soucis.

Yoshi prend mon bras et me tourne vers lui, je joue le jeu, je danse avec lui, je passe les bras autour de son cou et je commets la grave erreur de lever la tête vers lui. Quand ses yeux rencontrent les miens, l'intensité qu'ils dégagent me laisse sans voix. J'ai toujours été attirée par lui et c'est la première fois que je suis aussi proche de lui.

Pillowtalk, de Zayn Malik, passe en fond sonore et nous oscillons tous les deux avec lenteur, collés l'un contre l'autre. Ses mains glissent le long de ma taille et s'attardent sur mes hanches. J'entrouvre les lèvres et il humecte les siennes. J'ai envie de l'embrasser.

Ces sensations me prennent par surprise. Yoshi me serre et se penche sur moi jusqu'à ce que son front me touche et que son nez frôle le mien. Je repense à tout ce que nous avons partagé, à toutes les fois où il m'a fait sourire, où il m'a fait oublier mes problèmes, où il a été là pour moi.

C'est mon meilleur ami et je l'avais toujours vu comme ça, jusqu'à il y a quelques années, lorsque son visage de petit garçon innocent s'est transformé en celui d'un mec mignon, pour qui j'ai ressenti de l'attirance plus d'une fois. Mais je n'ai jamais rien osé faire, de peur de gâcher notre amitié.

Yoshi soupire en fermant les paupières.

— Raquel…

Je me raidis en percevant le sérieux avec lequel il prononce mon prénom. Yoshi m'appelle toujours Rochi, il n'utilise Raquel que quand l'heure est grave ou qu'il veut me parler d'un sujet délicat.

Je ravale ma nervosité et je lui demande :

— Oui ?

— Je meurs d'envie de t'embrasser.

Mon cœur a un raté et Yoshi observe ma réaction. Je réponds juste d'un signe de tête pour lui donner mon consentement. Je sens déjà presque ses lèvres sur les miennes lorsque je ferme les yeux. Mais le visage d'Ares apparaît derrière mes paupières et je recule d'un pas. Yoshi me regarde sans rien comprendre, et je m'apprête à lui parler quand un garçon avec un micro et nous interrompt :

— Bonsoir tout le monde ! Il est temps d'accueillir les joueurs !

Tous les invités crient en levant leur verre. L'équipe fait son entrée dans la pièce. Ils se sont douchés et sont bien habillés. Ares est parmi les nouveaux arrivants. Il porte une chemise noire qui lui va à merveille. Le noir est une couleur qui le met trop en valeur à mon goût.

Un type que je reconnais comme le gardien de but de l'équipe continue :

— Tout d'abord, saluons le capitaine, qui nous a donné trois beaux buts aujourd'hui.

— Ares ! Ares ! Ares !

Tout le monde scande son nom en chœur et je baisse la tête.

— Capitaine.

Le gardien de but passe un bras derrière les épaules d'Ares.

— Il a joué comme jamais aujourd'hui, mais nous savons aussi qu'il a dédié un but à une fille.

— Oui !!! s'exclament les gens autour de moi.

— Je pense que nous voulons tous savoir qui est cette sorcière si chanceuse.

Une fille dans le public lève la main.

— Je peux être ta sorcière quand tu veux, beau gosse !

— Tu nous révèles son identité, capitaine ?

Ares secoue la tête en riant.

— Elle sait qui elle est, et c'est suffisant.

— Bouhou ! Un nom ! Un nom !

Ares secoue à nouveau la tête et s’éloigne. Le gardien de but hausse les épaules.

— Bon, il est temps que la fête reprenne et que tout le monde en profite !

Il quitte le poste du DJ. La présence d’Ares me fait culpabiliser d’avoir failli embrasser Yoshi alors que je sais que je ne suis pas amoureuse de lui. Même si Ares n’est pas mon petit ami, que je ne lui appartiens pas et que je peux embrasser qui je veux… Yoshi me prend par la main et me traîne à travers la foule.

— Hé, Yoshi !

Je proteste contre cette manière de faire.

Quand nous sortons de la maison, il me tire jusqu’au trottoir, assez loin des gens qui sont encore dans le jardin.

Il me lâche enfin et je découvre qu’il a l’air fâché.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— S’il te plaît, dis-moi que ce n’était pas lui.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Dis-moi que tu n’as pas perdu ta virginité avec ce connard.

Je reste paralysée, ne sachant pas quoi dire.

— Raquel, dis-moi !

Il crie, et je baisse la tête.

— Non, merde ! Ares Hidalgo ? Ce connard arrogant qui traite les femmes comme de la merde ? Qu’est-ce qui t’a pris ?

— Je n’ai pas réfléchi ! J’ai juste… Il est…

— Tu quoi ? Tu quoi ?

— Je me suis laissé emporter par mes sentiments !

— Tes sentiments ?

Je réalise quelle erreur j’ai commise en prononçant ce mot.

— Tu es amoureuse de lui ?

J’ai envie de dire non, de hurler non, mais les mots sont coincés dans ma gorge. Yoshi a l’air tellement déçu que ça me fait de la peine de le voir comme ça.

— Yoshi… Je…

— Évidemment que tu es amoureuse de lui.

Il porte les mains à sa tête et laisse échapper un long soupir exaspéré.

Je ne sais pas quoi dire, je suis assaillie par les émotions. Je ne me suis jamais sentie aussi perdue de ma vie, mais les choses empirent quand Yoshi vide enfin son sac.

— Je t’aime, Raquel. Je t’adore.

Tout s’arrête, je suis juste capable de regarder ses yeux couleur de miel baignés de larmes.

— Je t’ai toujours aimée, je pensais que toi et moi on finirait ensemble, même si c’est super cliché.

Un rire triste quitte ses lèvres.

— Je suppose que c’était trop beau pour être vrai.

— Yoshi…

— Je m’en vais. Dis-le aux autres et profite de la soirée avec ton connard.

— Yoshi… Attends…

Il ne m’écoute pas et s’éloigne lentement. Mon cœur cogne comme un fou dans ma poitrine, je ne veux pas que Yoshi parte, mais qu’est-ce que je fais s’il reste ? Qu’est-ce que je dois lui dire ? Tout à coup, il s’arrête après avoir parcouru quelques mètres et se tourne à nouveau vers moi. Il revient à grands pas. Il a l’air ultra déterminé.

— Et puis merde !

— Yoshi, qu’est-ce que…

Il prend mon visage entre ses deux mains et m’embrasse.

25- la célébration

Le baiser de Yoshi me prend par surprise.

Pas seulement parce que je ne m'y attendais pas, mais aussi parce que, au moment où sa bouche se pose sur la mienne, des sensations agréables envahissent mon corps. Son baiser est doux et lent, je sens le contact de nos lèvres dans les moindres détails, c'est troublant. Je décèle un goût de vodka et de quelque chose de sucré que je n'arrive pas à identifier, mais ça me plaît beaucoup. Il suce ma lèvre inférieure puis m'embrasse à nouveau, en accélérant un peu le rythme.

La partie pensante de mon cerveau s'efface et les hormones prennent le volant. Je me permets d'apprécier pleinement ce baiser, je suis une fille célibataire qui embrasse un mec craquant, il n'y a rien de mal à ça. Yoshi m'attrape par la taille pour me rapprocher de lui et je passe les mains autour de son cou. Je n'aurais jamais imaginé qu'il embrassait aussi bien. Nos respirations s'accélèrent et sa langue caresse la commissure de mes lèvres, me faisant frissonner.

Quelqu'un s'éclaircit la gorge.

C'est là que je me souviens que nous sommes devant une maison, à la vue de tous. Je me détache de Yoshi sans le lâcher et je tourne la tête pour voir qui a voulu attirer notre attention.

Marco.

Mon cœur se fige, car il n'est pas seul.

Quelques pas derrière lui se trouve Ares, les mains dans les poches de son pantalon, les yeux rivés sur moi.

Oh merde.

Son visage est impénétrable. Est-ce qu'il est en colère ?

Déçu ? Surpris ? Ou est-ce qu'il s'en fiche ?

Impossible de le deviner.

Mes mains quittent le cou de Yoshi et retombent le long de mon corps. Oh, le destin et ses tours cruels… Quelle était la probabilité qu'Ares quitte la fête juste à ce moment-là ? Marco m'observe avec un sourire amusé et décrète d'un ton moqueur :

— Tu ne cesseras jamais de me surprendre.

Ares détourne le regard et se remet à avancer.

— Allez, viens, on n'a pas toute la nuit.

Sa voix indifférente me rappelle la première fois que nous nous sommes parlé. Il se dirige vers nous et me frôle comme si de rien n'était. Il s'en fiche vraiment ? Pourquoi est-ce que cette attitude me fait si mal ? Pourquoi ai-je envie de voir que ça le touche ? Marco m'adresse un dernier sourire et le suit. Ils vont vers le SUV d'Ares, garé dans la rue, récupérer quelques caisses de ce qui ressemble à de la bière.

Yoshi attrape ma main.

— Allô, Raquel, ici la Terre.

J'arrête de fixer ce stupide dieu grec et je me concentre sur mon meilleur ami, le garçon que je viens d'embrasser. Merde. Quelle soirée !

— Excuse-moi, c'est juste… Rien.

Il me caresse la joue.

— Si quelqu'un doit s'excuser ici, c'est moi. Je suis désolé, je sais ce que tu ressens pour lui. Je ne m'attends pas à ce que tu sois indifférente du jour au lendemain.

Il ajuste ses lunettes et je ne peux m'empêcher de sourire. Yoshi est tellement mignon et il embrasse tellement bien.

— On devrait retourner à l'intérieur.

Je n'ai pas envie d'affronter Ares quand il reviendra avec les boissons.

Yoshi acquiesce, tandis que sa main joue avec la mienne.

— D'accord, mais d'abord je veux que tu saches que ce n'est pas un coup d'un soir pour moi. Je tiens vraiment à toi, et je veux qu'on essaie.

— Je tiens à toi aussi, mais je ne veux pas te faire de mal.

Il sourit.

— Je sais. On tente le coup et, si ça ne marche pas, on peut juste être amis, mais au moins on saura qu'on a essayé.

— Je…

— Réfléchis-y, d'accord ? Tu n'es pas obligée de répondre maintenant.

Je hoche la tête et je l'entraîne vers la maison.

— D'accord. En route, maintenant, Casanova.

Yoshi rit, et nous rejoignons la fête.

*

J'ai tendance à sous-estimer la rapidité avec laquelle l'alcool peut monter à la tête. Nous sommes tous relativement éméchés, mais Carlos a dépassé le point de non-retour. Il gît inconscient sur un des canapés du salon et bave sur un coussin à fleurs. Apollo, adorable comme il est, vérifie sa respiration de temps en temps avec une inquiétude un peu innocente.

Je m'amuse beaucoup, et par moments j'arrive à oublier Ares. Mais plus je bois, plus je pense à lui. Je ne sais pas si c'est un effet secondaire de l'alcool, mais je ne peux m'en empêcher et ça me dérange. Je ne veux pas penser à lui, je ne veux pas fouiller la pièce du regard toutes les cinq minutes pour vérifier si je l'aperçois, je ne veux pas me demander ce qu'il fait et avec qui il est.

Je me fiche de lui, *je m'en fiche*, je me le répète dans ma tête encore et encore. Dani embrasse Apollo sur la joue, lui confiant qu'il est très mignon, et il baisse la tête en rougissant. Je suis attendrie par la scène. Tout à coup, je vois Ares : il traverse le salon accompagné d'une grande brune mince aux cheveux ondulés. Il ne me regarde même pas, il se fraie un chemin à travers les gens pour atteindre les escaliers, qu'il commence à monter. La fille le suit et ils rient tous les deux.

Je sens un vide dans mon estomac, comme si tout l'air avait quitté mon corps. Une sensation horrible. Je me doute de ce qu'ils vont faire à l'étage et, d'après le regard que la brune lui lance, Ares lui plaît beaucoup. La jalousie me ronge, et je réalise qu'il n'en a *vraiment* rien à faire de moi, car le voir avec cette fille me retourne le cœur et l'imaginer en train de

l’embrasser me file la nausée, alors que lui m’a surprise dans les bras de Yoshi sans sourciller, sans même paraître surpris.

C’est la grande différence entre lui et moi.

Je suis submergée par les émotions alors que lui ne ressent rien. Mon amour est à sens unique, ça a toujours été comme ça avec lui.

Alors pourquoi est-ce que je me torture comme ça ? Je dois absolument l’évacuer de mon esprit, de mon cœur, il faut que je l’oublie. Je ne veux plus me sentir blessée, déçue. Je prends le verre de Yoshi et je le vide d’un trait. Mes amis m’observent, stupéfaits. L’afflux d’alcool me donne des vertiges pendant quelques secondes, mais ça passe. J’attrape le verre de Dani et je fais la même chose. Elle m’arrête en plein geste.

— Hé, calme-toi, il n’y a pas d’urgence !

Je lui rends son verre, respirant lourdement après ce que je viens d’ingurgiter.

— Je suis désolée, je me suis emballée.

Elle m’examine d’un air sceptique.

— T’es sûre que ça va ?

Je me force à sourire, malgré l’image d’Ares et de la brune imprimée sur mes rétines.

— Très bien.

Mes oreilles deviennent chaudes, comme mon visage. Enhardie par l’alcool, je prends la main de Yoshi et je me lève en l’obligeant à me suivre.

— Hé, qu’est-ce qui te prend ? proteste-t-il, étonné.

— On arrive, je lance à Dani et Apollo en poussant Yoshi.

Monter les escaliers quand tout tourne est plus difficile que je ne m’y attendais. Je me cramponne à la rampe et, de l’autre main, je continue à tirer Yoshi, qui rit de ma détermination.

— Où est-ce qu’on va, Rochi ? m’interroge-t-il quand on arrive en haut des marches.

Nous nous trouvons dans un couloir sombre où les portes s’alignent des deux côtés.

— On va s’amuser, comme lui, comme tout le monde.

Yoshi est tellement saoul qu'il ne se demande pas qui est ce *lui*.

Inévitablement, j'imagine Ares derrière un de ces battants en bois, en train d'embrasser cette brune, de la caresser, de la guider vers un orgasme délicieux. Mon estomac tourne comme une machine à laver. J'avance en titubant dans le couloir, suivie par Yoshi. Je choisis une porte au hasard parce que je sais que le destin ne sera pas assez cruel pour me faire entrer dans la chambre où se trouve Ares.

La pièce est petite et elle contient un lit simple. Je ne prends pas la peine d'allumer. On y voit suffisamment grâce à l'éclairage de la rue. J'agrippe mon meilleur ami par son T-shirt et je le jette sur le matelas. Puis je referme le battant en riant comme une idiote et je soulève lentement le bas de mon top.

— Yoshi…

— Qu'est-ce que tu fabriques, Rochi ? murmure-t-il.

— À ton avis ?

J'essaie de le rejoindre en adoptant une démarche sexy, mais je vacille tellement que je dois m'appuyer au mur.

Yoshi lève la main pour agiter son doigt en me faisant signe que non.

— Non, Rochi, tu es saoule. Pas comme ça.

— Tu es bourré aussi, imbécile.

Je me concentre pour essayer de faire passer mon top par-dessus ma tête, mais il est coincé à la hauteur de mon cou. Je m'emberlificote, je me cogne contre la paroi et je tombe. Je me relève aussi vite que je peux, toujours chancelante.

— Tout va bien.

Mais Yoshi ne me répond pas, j'entends juste un gros ronflement. Je lui lance un regard noir en me rhabillant.

— Sérieux ?

Je grogne de frustration et je lui pince la jambe.

— Yoshi ? Allez, réveille-toi ! Yoshi !

Et un combattant de plus K.-O. à terre.

C'est *Règlement de comptes à Bourrés Corral*, ici ce soir.

Frustrée, je quitte la chambre et je m’appuie contre la porte. J’aperçois une lumière au bout du couloir, et non, je ne suis pas morte. Mais je suis la lumière quand même. J’entends toutes sortes de choses en passant devant les portes closes. Je me retrouve devant une porte-fenêtre blanche et je l’ouvre parce que c’est de là que vient la lumière.

C’est un balcon et il est désert.

C’est du moins ce que je pense jusqu’à ce que je referme derrière moi et que je remarque que quelqu’un est appuyé à la balustrade à ma droite. De la fumée de cigarette s’élève au-dessus de la silhouette. Je ne vois que son dos, mais je sais que c’est *lui* et mon cœur le sait également : il s’emballe comme l’imbécile masochiste qu’il est.

Ares.

Je suis pétrifiée. J’ai la bouche sèche et la langue pâteuse, mais je crois que c’est à cause de l’alcool. Il jette un coup d’œil par-dessus son épaule et ne semble pas surpris de me reconnaître. Son visage est aussi impénétrable que tout à l’heure.

Les poings serrés, je fais face au stupide dieu grec qui a tourmenté mes pensées toute la nuit.

Mon premier réflexe est de fuir.

Je ne sais pas pourquoi, après l’avoir cherché des yeux partout pendant la fête, maintenant qu’il se trouve à quelques pas de moi, j’ai envie de tourner les talons.

Qui pourrait me comprendre ?

Ares n’a même pas pris la peine de se retourner complètement pour me regarder, et pourtant sa présence suffit à accélérer ma respiration. La tension sur le balcon est trop forte pour moi.

Comme une lâche, je me tourne à nouveau vers la porte, mais, avant que je ne puisse toucher la poignée, il se déplace d’un pas rapide et se met en travers de mon chemin, me bloquant le passage.

J’oublie toujours à quel point il est grand, à quel point son visage est beau sous toutes les facettes, à quel point son regard est intense. Je baisse la tête et je fais un pas en arrière, mais il bouge avec moi, m’obligeant à reculer jusqu’à ce que mon dos heurte la balustrade du balcon.

— Tu t’enfuis ?

Son ton est glacial et me fait frissonner.

— Non.

Je secoue la tête, ce qui me donne le tournis.

Je garde les yeux à la hauteur de son torse, même le courage que me donne l'alcool ne me suffit pas pour soutenir son regard. L'odeur de son eau de toilette me chatouille les narines et je dois me retenir de fermer les paupières et d'inspirer profondément.

Son odeur m'a manqué, autant que sa présence et sa capacité à me troubler sans même me toucher.

— Regarde-moi, m'ordonne-t-il.

Je n'en fais rien.

— Regarde-moi, Raquel.

À contrecœur, j'obéis ; l'océan infini de ses yeux est splendide au clair de lune. Sans le vouloir, mon regard descend sur ses lèvres et je remarque que son piercing a disparu.

Je toussote pour me donner une contenance.

— Je… je dois y aller.

J'essaie de me glisser sur le côté pour me faufiler derrière lui, mais il appuie les deux bras contre la balustrade. Je suis prise au piège.

— Qu'est-ce que tu fais à l'étage ? insiste-t-il. T'es venue me chercher ?

— Ça va pas ? Le monde ne tourne pas autour de toi.

Il m'adresse ce bête sourire suffisant que j'adore et déteste à la fois.

— Le monde, non ; mais toi, si.

Sa réponse arrogante m'irrite et je le pousse, mais il ne bouge pas d'un millimètre.

— Dégage !

Je le pousse à nouveau, sans succès.

— Pourquoi ? Je te rends nerveuse ?

Je feins l'indifférence.

— Pas du tout.

— Alors pourquoi tu trembles ?

Je ne sais pas quoi répondre.

— Tu trembles alors que je ne t'ai même pas touchée, mais ne t'en fais pas, je ne te toucherai pas.

Pourquoi ? Je manque de l'interroger à voix haute, mais je me retiens. Il est sorti de ma vie, je dois tenir ma parole cette fois. Le silence s'installe entre nous et, quand j'ose lever les yeux, son expression est toujours aussi impassible. Comment fait-il pour ne rien ressentir ? Comment fait-il pour être si près de moi et ne pas manifester la moindre émotion ? Alors que je frémis et que j'ai un mal fou à lui résister, lui est parfaitement normal, calme. Alors pourquoi me bloque-t-il la route ?

Tout à coup, un raz-de-marée d'émotions me submerge. Ares m'a fait énormément de peine, mais il n'a pas l'air de vouloir me laisser en paix… je ne sais pas si c'est un jeu pour lui. Mais j'en ai assez d'attendre ce qu'il ne me donnera jamais. Il n'a pas envie d'être en couple avec moi, il ne s'est pas battu une seule fois quand je lui ai dit que je ne voulais plus le voir.

Je repense à ce jour-là dans sa salle de jeux. Son air impatient de me voir partir, le téléphone qu'il m'a tendu comme paiement pour mes services.

Furieuse, je pousse à nouveau sur son torse.

— Laisse-moi passer !

Il s'écarte enfin et je titube en direction de la porte du balcon. Mon estomac se soulève.

Non, pas maintenant, ne vomis pas maintenant, Raquel, ce n'est pas le moment.

J'ai une nausée telle que je m'accroche à une chaise métallique près de la porte. Et je m'écroule dessus. Une sueur froide perle sur mon front.

— Je ne me sens pas très bien.

Ares apparaît à mes côtés en une seconde.

— Tu t'attendais à quoi ? Tu as trop bu.

Je ne sais pas comment il comprend les mots que je bafouille.

— Comment tu sais que j'ai trop bu ?

Et là, je vomis.

Oui, mesdames et messieurs, je vomis glorieusement devant le garçon dont je suis amoureuse. C'est clairement le moment le plus dégoûtant et le

plus embarrassant de ma vie.

Ares me tient mes cheveux pendant que je vide le contenu de mon estomac sur le plancher en bois du balcon. Les larmes me montent aux yeux à cause des haut-le-cœur. Quand c'est enfin fini, j'ai l'impression d'avoir vidé toute une bouteille d'alcool. Je ne tiens même plus debout. Je suis comme une poupée de chiffon.

Apparemment, chez moi, vomir décuple les effets de l'alcool. J'ai toujours cru que c'était le contraire. En un instant, tout devient flou et la voix d'Ares, lointaine.

26- l’histoire

ARES HIDALGO

Je grimace en regardant Raquel finir de vomir. Je lui tiens la tête parce qu’elle n’arrive pas à garder l’équilibre, même assise. Je prends son visage entre mes mains et je souffle doucement dessus pour la rafraîchir. Elle a les paupières mi-closes et elle m’adresse un sourire idiot.

— Ton haleine sent la cigarette et le chewing-gum à la menthe, commente-t-elle en riant. C’est tellement toi…

J’écarte quelques mèches de cheveux collées sur son visage par la sueur. Elle essaie de me frapper la main, mais elle me rate, ses membres ne répondent pas.

— T’as pas besoin de m’aider, dieu grec, je vais très bien.

Je hausse un sourcil.

— Ah oui ? Lève-toi, alors.

— Va-t’en, laisse-moi ici, ça ira très bien.

Pas question de la laisser là, même si ce n’est pas ma personne préférée depuis que je l’ai vue embrasser ce nerd.

Ne pense pas à ça, Ares.

Je l’aide à se relever et, lorsqu’elle est debout, je m’accroupis et je la jette sur mon épaule pour la porter. Des murmures incohérents sortent de sa bouche lorsque je franchis la porte du balcon.

La porter dans le couloir n’est pas difficile, elle est légère et j’ai l’habitude de soulever des charges bien plus lourdes à l’entraînement de foot.

J’entre dans la seule chambre qui n’a pas servi de baisodrome ce soir. Comment je le sais ? Parce que c’est là que mes amis sont en train de jouer

à des jeux vidéo et de boire. Le premier qui remarque mon entrée est Marco.

— Laisse-moi deviner, commence-t-il en faisant semblant de réfléchir. Raquel ?

La brune avec laquelle je suis monté tout à l'heure est sur les genoux de Gregory et demande :

— C'est qui ?

Luis lève les mains en signe d'ignorance.

— Demande à Ares, je ne comprends toujours pas à quoi ils jouent, ces deux-là.

Je leur décoche mon regard le plus sérieux et je lance :

— Tout le monde dehors, tout de suite.

Une fois qu'ils sont partis, j'emmène Raquel dans la salle de bains et je la dépose doucement dans la baignoire. Elle reste assise là, la tête appuyée contre le mur.

— Tu as vomi sur tes vêtements.

Je commence à lui retirer son haut blanc à fleurs en le faisant passer par-dessus sa tête ; elle proteste, mais je réussis à le lui retirer. Ses seins sont aussi parfaits que dans mon souvenir, ni trop gros, ni trop petits, en harmonie avec le reste de son corps.

Ce n'est pas le moment, Ares.

Je baisse sa jupe jusqu'à ses chevilles tout en admirant ses jambes. Ses sous-vêtements sont noirs et forment un contraste avec sa peau claire. Il faut que je reste concentré, mais ce n'est pas facile. Je tourne le robinet et elle pousse un cri quand le jet d'eau froide frappe ses cheveux.

— Fr… froi… froid, balbutie-t-elle.

Les mèches luisantes moulent son crâne.

Sans la regarder, je passe le savon sur son corps, les yeux rivés sur les carreaux. La chair est faible et je l'ai toujours désirée plus que je ne voudrais l'admettre. Après lui avoir fait se brosser maladroitement les dents, je l'emballe dans une serviette et je la porte pour l'asseoir sur le lit.

— Ares…

— Oui ?

— J’ai froid.

Ce n’est pas étonnant, la clim fonctionne à plein régime pour garder la maison fraîche malgré la foule. Raquel semble avoir retrouvé un peu de force après le bain, elle parvient en tout cas à rester assise sans tomber. Je l’aide à se sécher et je jette la serviette humide sur le plancher.

Mes yeux parcourent son corps nu et je dois faire preuve de beaucoup de retenue pour ne pas la serrer dans mes bras : elle m’a tellement manqué.

Elle est saoule, Ares.

Je me rappelle à l’ordre, luttant contre mon désir. Je déboutonne ma chemise rapidement.

Raquel rit.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Je l’enlève et je la mets sur elle. Je la ferme pour m’épargner la tentation. Ma chemise lui va super bien.

— Dors, ça passera si tu dors un peu.

— Non, j’ai pas sommeil.

Elle croise les bras comme une enfant gâtée.

— Raconte-moi une histoire.

— Couche-toi.

— Non.

Elle a l’air déterminée. Je la force à s’allonger et je m’assieds à côté d’elle, appuyant mon dos contre la tête de lit.

— Allez, raconte-moi une histoire.

Elle se colle contre moi, passe sa main sur mon ventre, m’enlace. Je la laisse faire, parce que c’est bon de la sentir si près alors qu’elle m’a tant manqué. Je lui caresse les cheveux en réfléchissant à ce que je pourrais bien lui raconter.

Comme elle ne se souviendra de rien demain, l’idée de pouvoir lui dire n’importe quoi me motive. Je me lance :

— Il était une fois un garçon qui croyait que ses parents formaient un couple parfait, que leur maison était la plus merveilleuse du monde.

Je me souris à moi-même et j’ajoute :

— C’était un enfant très naïf.

Qu’est-ce que je raconte ? Pourquoi c’est si facile de lui parler ?

Elle se rapproche de moi, son nez frôle mes côtes.

— Il lui est arrivé quoi, à ce petit garçon ?

— Il admirait son père, c’était son pilier, son modèle. Un homme puissant, qui avait réussi. Tout était parfait, peut-être trop parfait. Le père voyageait pour ses affaires et laissait très souvent ses enfants et sa femme seuls.

Je ferme les paupières, en prenant une profonde inspiration.

— Un jour, le petit est rentré plus tôt de l’école, après avoir obtenu un A à un contrôle de maths difficile. Il a couru à l’étage à la recherche de sa mère. Il avait envie qu’elle soit fière de lui. Quand il est entré dans sa chambre…

Des draps blancs, des corps nus.

Je chasse ces images de mon esprit.

— Sa mère était avec un homme qui n’était pas son père. Ensuite, son univers s’est retrouvé compliqué par des explications auxquelles il ne comprenait rien, des supplications et des larmes. Mais à ses yeux tout ça semblait lointain, son esprit était ailleurs. L’image qu’il avait de sa maison, de sa famille parfaite, s’effaçait peu à peu devant ses yeux, quoi que sa mère puisse dire.

Je marque une pause, espérant que Raquel s’est déjà endormie, mais elle insiste :

— Continue, je veux savoir ce qui se passe après.

— Le garçon l’a raconté à son frère aîné et tous deux ont attendu que leur père arrive pour le lui dire. Après de nombreuses disputes et des menaces en l’air, le père a pardonné à la mère. Les deux enfants ont vu leur père s’incliner, ravaler sa fierté, pleurer de façon inconsolable dans l’obscurité de son bureau. Cet homme si fort, leur pilier, avait maintenant l’air abattu et blessé. Depuis ce jour, leur père leur rappelle inlassablement que tomber amoureux rend fragile. Le garçon a appris à ne plus faire confiance, à ne jamais s’attacher, à ne donner à personne le pouvoir de l’affaiblir. C’est comme ça qu’il a grandi et il espère rester seul toute sa vie. Et voilà comment l’histoire finit.

Je regarde la fille à côté de moi. Ses paupières sont fermées, mais elle répond quand même :

— Quelle triste fin.

— La vie peut être moins joyeuse qu'il n'y paraît.

— Je n'aime pas la conclusion.

Elle grogne.

— Je préfère imaginer qu'à la fin il a rencontré quelqu'un. Ils tombèrent amoureux et… vécurent heureux.

Je rigole.

— Évidemment, sorcière.

— J'ai sommeil.

— Dors.

— Ares ?

— Oui ?

— Tu penses que l'amour est une faiblesse ?

Sa question ne me surprend pas.

— Oui, c'est une faiblesse.

— C'est pour ça que tu n'as jamais été amoureux ?

— Qui a dit que je n'avais jamais été amoureux ?

— Tu l'as déjà été ?

Je soupire.

— Je crois.

Sa respiration est légère à présent, ses yeux sont fermés. Elle s'est enfin endormie.

Je souris comme un idiot en la contemplant. La regarder dormir me remplit de quiétude.

Qu'est-ce que tu me fais, sorcière harceleuse ?

27- le deuxième réveil

J’ai froid.

Des frissons glacés me réveillent ; j’ouvre les paupières en grommelant. La lumière m’aveugle et m’oblige à plisser les yeux.

Pourquoi est-ce qu’il fait si froid ? Je ne me rappelle pas avoir allumé la clim. La première chose que j’aperçois, c’est une étagère chargée de médailles et de trophées sportifs.

Ça me perturbe. Rien ne ressemble à ça, dans ma chambre. À mesure que le panorama qui s’offre à moi s’éclaircit, je réalise que je ne suis pas chez moi.

Quoi ?

Je me redresse en sursaut et ma tête palpite en signe de protestation.

— Ouille !

Je me tiens le front, mon estomac gronde et s’agite. *Où suis-je, bon sang ?* On dirait que le karma veut me répondre, ou bien quelqu’un bouge à côté de moi. Terrifiée, je tourne la tête et j’étouffe un cri en reculant… puis je m’affale sur le sol avec un bruit sourd.

Ouille encore.

Merde, merde.

Après avoir jeté un coup d’œil par-dessus le matelas, je confirme.

Ares Hidalgo, dans toute sa gloire, est allongé sur le dos, l’avant-bras rabattu sur son visage. Les draps le recouvrent à partir de la taille, son torse et ses abdos sont visibles car il ne porte pas sa chemise.

Instinctivement, je m’inspecte et je constate que c’est moi qui l’ai sur les épaules. Catastrophée, je me prends la tête entre les mains.

Qu’est-ce qu’il s’est passé, bordel ? J’étais tellement déterminée à ne pas tomber dans ses filets cette fois. Qu’est-ce qui m’a pris ?

Allez, réfléchis, Raquel.

Rappelle-toi.

Des images de la veille sont éparpillées dans mon cerveau comme un puzzle : certaines pièces sont floues et d'autres manquantes. La dernière chose dont je me souviens, c'est d'être avec Dani, Apollo, Carlos et Yoshi. Puis Yoshi et moi sommes montés. On allait aux toilettes ?

Argh !

Ares… Sur le balcon…

Et puis rien, le vide, le trou noir.

Comme c'est frustrant !

Étonnamment, ce qui me dérange le plus, ce n'est pas d'être tombée à nouveau dans ses griffes, c'est cette impression désagréable de ne me souvenir de rien. *On a couché ensemble ?* Honnêtement, je n'ai pas l'impression qu'Ares m'aurait touchée alors que j'étais dans un état aussi lamentable. Je dois de toute façon sortir d'ici. Dès que je me lève, ma tête tourne. Je prends une profonde inspiration. Ares est toujours exactement dans la même position.

Mes chaussures…

Mes vêtements…

Ils doivent être quelque part ici. Quelle heure est-il ?

Dani doit être super inquiète ! J'ai bien fait d'annoncer à ma mère que j'allais dormir chez elle hier, sinon je serais dans la merde. La partie encore endormie de mon cerveau tend la main vers mon téléphone portable, puis la partie bien réveillée me gifle.

On te l'a volé il y a des semaines, Raquel, ressaisis-toi.

Je me mets à quatre pattes pour trouver mes affaires, sans succès. Où sont passées mes fringues ? Si on s'est déshabillés ici, elles doivent être quelque part. Est-ce que je me suis déshabillée ailleurs et que je suis venue ici après ? Rhoo. Je vois une porte entrouverte à ma droite et je la pousse, devinant que ça doit être une salle de bains. Bingo. Mes vêtements sont sur le sol à côté de la baignoire.

Ouf ! Je ne serai pas obligée de marcher dans la rue vêtue d'une simple chemise d'homme.

Je ferme le battant et je ramasse mon T-shirt blanc à fleurs, mais une odeur de vomi me frappe les narines et me fait grimacer de dégoût.

Du vomi ?

Est-ce que j'ai vomi ? Oh non, qu'est-ce qui s'est passé la nuit dernière ?

Je ne peux absolument pas enfiler ça. La jupe n'est pas en meilleur état, mais je lave les taches dans le lavabo. Je ne peux pas partir avec la chemise d'Ares et rien d'autre. J'enfile ma jupe malgré les parties humides que je viens de laver. J'avais déjà froid, ma tenue improvisée n'arrange rien. En frissonnant, j'arrive à me frotter les dents avec un doigt.

Yoshi ! Oh non, le souvenir de mes tentatives pour me servir de lui la nuit dernière remonte à la surface par fragments. Je dois m'excuser au plus vite.

De retour dans la chambre, je me permets d'admirer Ares. La peau claire de son torse forme un contraste avec le bleu des draps. Je résiste à l'envie de me jeter sur lui, d'embrasser les parties du corps qui sont accessibles, de le sentir…

Concentre-toi, Raquel.

En faisant le moins de bruit possible, j'attrape la poignée de la porte, mais quand j'essaie de la tourner elle ne bouge pas. Quoi ? J'essaie encore, mais le battant ne s'ouvre pas.

Je vérifie si le bouton qui permet de bloquer la poignée est enfoncé et je me rends compte qu'il n'y en a pas. À la place, il y a une serrure. C'est fermé à clé. Pourquoi ?

— C'est ça que tu cherches ?

Sa voix me fait sursauter. Je me retourne. Ares est assis sur le lit, la main en l'air, la clé au bout de ses doigts. Ça m'énerve que son visage me plaise tant. Il affiche un sourire amusé.

— Pourquoi on est enfermés ?

— Il y avait une fête ici hier soir, tu te souviens ? me rappelle-t-il d'une voix douce. Je ne voulais pas que quelqu'un vienne nous déranger.

J'essaie d'avaler ma salive, mais ma gorge est toute sèche.

— Tu… Je… Je veux dire… Tu sais.

— Tu veux savoir si on a couché ensemble ?

Il est toujours aussi direct.

— Tu ne te souviens de rien ?

Son ton est empreint de tristesse, comme s'il voulait que je me remémore quelque chose de précis. Je secoue la tête, honteuse.

— Non.

Il a l'air déçu.

— Il ne s'est rien passé. Tu as vomi, je t'ai lavée et je t'ai mise au lit.

Je le crois.

— Merci.

Il se lève. Je me sens à nouveau toute petite devant lui.

— Ouvre-moi, je lui demande, car être seule avec lui dans une chambre alors que nous sommes tous les deux légèrement vêtus, c'est trop pénible.

Il glisse la clé dans la poche avant de son pantalon.

— Non.

J'ouvre la bouche pour protester, mais il va dans la salle de bains et referme derrière lui. WTF ? Frustrée, je croise les bras en attendant qu'il sorte. Qu'est-ce qu'il fiche à me garder enfermée ici ? J'entends l'eau couler. Il se douche ? Sérieux ? Alors que je meurs d'envie de quitter cette baraque.

Les minutes passent – elles me semblent durer des années – et il sort enfin de la salle de bains, avec juste une serviette autour de la taille. Des gouttes d'eau glissent sur son abdomen et ses cheveux mouillés collent à ses tempes.

J'imagine qu'il n'a pas froid. Je toussote pour attirer son attention.

— Ouvre-moi, Ares.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas.

Je lâche un rire sarcastique.

— Quelle maturité !

Il s'assied sur le lit et m'examine, s'attardant sur ma poitrine puis mes jambes. J'essaie de masquer mon trouble.

— Je dois vraiment y aller.

— Tu partiras quand on aura parlé.

— Bon. Qu’est-ce que tu veux ?

— Je te veux, toi.

Sa réponse me surprend et me réchauffe le bas-ventre, mais je fais semblant de rien.

— Tu es vraiment taré.

— Pourquoi ? Parce que je te dis ce dont j’ai envie ? J’ai toujours été honnête avec toi.

— Oui, même trop, je dirais.

Comme la fois où il m’a fait comprendre qu’il ne voulait pas de relation sérieuse avec moi.

— Viens ici.

La chaleur me monte aux joues.

— Non, je refuse de rentrer dans ton jeu.

— Mon jeu ? C’est plutôt toi qui aimes jouer.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Ça t’a plu, d’en embrasser un autre ?

La colère dans ses beaux yeux est évidente. Comme je me sens fléchir, je recule, adossée à la porte, mais je redresse fièrement le menton.

— En fait, oui, il embrasse très bien, et en plus il…

— Tais-toi.

J’arbore un sourire victorieux. Parvenir à l’affecter me donne une impression de puissance.

D’habitude, il affiche en permanence une attitude froide et indifférente avec moi, mais là, les émotions se lisent clairement sur son visage et ça me fait du bien.

— C’est toi qui m’as posé la question, je réplique en haussant les épaules.

— J’admire que tu aies tenté de me remplacer, mais on sait parfaitement tous les deux que c’est moi que tu veux.

Il se rapproche de moi, l’odeur du savon me chatouille les narines et la chaleur qui émane de son corps me submerge. Lorsque je le regarde dans

les yeux, mon cœur s’affole, mais je ne veux pas donner à Ares la satisfaction de savoir qu’il a raison.

— C’est ce que tu crois, Yoshi embrasse tellement bien que…

— Arrête de parler de lui, ne joue pas avec le feu, Raquel.

— Jaloux, dieu grec ?

— Oui.

Sa réponse me laisse sans voix. Ares Hidalgo admet qu’il est jaloux ? Serais-je tombée dans une dimension parallèle ?

Il se passe une main sur le visage.

— Je ne te comprends pas, je te dédie un but et tu embrasses un autre mec. À quoi tu joues ?

— Je ne joue à rien, c’est moi qui ne te comprends pas.

Il sourit et secoue la tête.

— En effet, on dirait qu’on ne se comprend pas.

Il attrape mes poignets et les lève au-dessus de ma tête, les maintenant contre la porte.

Il se sert de sa main libre pour faire courir doucement son doigt le long de la courbe de mon cou, puis de mes seins. Un frisson de plaisir me parcourt.

— Mais nos corps, eux, se comprennent, ajoute-t-il.

Je suis sur le point de craquer, mais je me rappelle à quel point il a été froid après que j’ai perdu ma virginité, je me souviens qu’il a envoyé sa bonne pour me jeter hors de sa chambre la deuxième fois que nous avons couché ensemble. Je le désire de tout mon être, mais mon cœur ne supportera pas qu’il me jette encore. Je ne veux pas éprouver ce sentiment horrible d’abandon qui suit nos ébats, cette impression qu’il se débarrasse de moi comme d’un objet.

Je ne peux pas.
Je ne veux pas.
Je ne craquerai pas.

Comme je sais qu’il ne s’attend pas à ce que je fasse un mouvement brusque, j’en profite. Je le repousse avec mon corps et je rassemble toutes

mes forces pour libérer mes poignets. Ares a l'air surpris. Il essaie à nouveau de s'approcher de moi, mais je lève la main.

— Non.

Il fronce les sourcils : c'est la première fois que je le repousse et la stupéfaction se lit sur ses traits.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas, je ne tomberai pas dans le panneau, pas cette fois.

Il se passe la main dans les cheveux.

— Tu réfléchis trop et tu parles trop. Viens ici.

Il me tend la main, mais je l'écarte avant qu'il ne me touche.

— Non ! Si tu t'imagines que je serai toujours là pour toi quand tu en auras envie, tu te trompes. Je ne suis pas ton jouet, ton caprice du moment.

Son visage se crispe comme s'il était vraiment blessé par mes paroles.

— Pourquoi tu as toujours une image négative de moi ?

— Parce que c'est tout ce que tu me montres.

Je laisse échapper un soupir de frustration.

— Je t'ai déjà rayé de ma vie, Ares. Alors, laisse-moi tranquille.

Ça fait mal… Comme ça fait mal de lui dire ça.

Il m'adresse son bête sourire suffisant.

— Tu m'as rayé de ta vie ? Ce n'est pas un exploit qu'on accomplit en quelques semaines, Raquel.

— J'ai commencé et j'y arriverai.

— Je ne te laisserai pas faire.

Je lâche un grognement énervé.

— C'est ça que je déteste avec toi ! Tu ne me prends pas au sérieux, mais tu ne veux pas non plus me foutre la paix. Pourquoi ? Ça t'amuse de jouer avec mes sentiments ?

— Bien sûr que non !

— Alors, qu'est-ce que tu fiches ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu me fais des reproches, tu savais dans quoi tu t'embarquais, j'ai été clair avec toi.

— Ne change pas de sujet ! Oui, je savais dans quoi je m’embarquais, mais je ne veux plus de ça. Je veux que tu sortes de ma vie, mais tu ne me laisses pas tourner la page.

Ma poitrine se soulève et s’abaisse à toute vitesse.

— Pourquoi, Ares ? Pourquoi tu ne me fiches pas la paix ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Je le regarde hésiter sur ce qu’il doit dire. Je laisse échapper un rire triste.

— Tu ne réponds pas parce que tu n’as pas de raison valable. Tu n’as juste pas envie de perdre le gadget qui t’amuse en ce moment.

— Arrête de dire ça ! Je ne te considère pas comme ça !

— Alors, tu me considères comment ?

À nouveau : silence et expression dubitative.

— Tu sais très bien que cette conversation ne mène à rien. Ouvre la porte.

Il ne bouge pas.

— Ouvre cette putain de porte, Ares !

Comme il ne fait toujours pas le moindre mouvement, je me tourne vers la fenêtre, très en colère.

— Bon, d’accord, je vais sauter par la fenêtre.

Quand je passe devant lui, sa voix est à peine un murmure :

— J’ai besoin de toi.

Je m’arrête net, dos à lui. Ces paroles me clouent sur place.

Il me prend la main et me tourne vers lui. Ses yeux cherchent les miens.

— Écoute-moi. Je ne suis pas doué avec les mots, je ne sais pas comment l’exprimer ou l’expliquer, mais je peux te montrer ce que je ressens pour toi.

Il me serre la main.

— Laisse-moi te montrer, je n’essaie pas de t’utiliser, je te jure, je veux juste te montrer.

Il appuie ma paume sur sa poitrine.

Son pouls est aussi rapide que le mien.

Il rapproche son visage du mien. Il me laisse le temps de le repousser mais, comme je ne le fais pas, ses lèvres chaudes se posent sur les miennes.

28- le changement

Je suis perdue.

À la seconde où ses lèvres se posent sur les miennes, j'ai l'impression qu'une décharge électrique me traverse le corps. Je réalise que mon cas est désespéré. Il n'y a pas de salut possible et je ne sais même pas si j'en souhaite un. En tout cas, tout retour en arrière est impossible.

Je suis follement amoureuse d'Ares Hidalgo.

Ce qui a commencé comme une obsession malsaine a fini par se transformer en sentiments si forts que je suis incapable de les gérer. Ce type me déstabilise, me fait perdre le contrôle, il éveille en moi des sensations que je n'aurais jamais cru ressentir. Ça me rend vulnérable, sans défense… Il pourrait si facilement me faire du mal que ça m'angoisse.

Ses lèvres se déplacent doucement sur les miennes et ce rythme ralenti me permet de ressentir le plus infime détail du contact entre nos bouches humides et avides.

Je passe les mains autour de son cou et je le tire vers moi. Son torse nu se heurte à ma poitrine et, même si je porte sa chemise, je sens la chaleur de sa peau. Il accélère, m'embrasse plus passionnément. Waouh, il est tellement doué.

Nos ébats font tomber sa serviette et je ne m'en plains pas. Il a soulevé ma jupe et je sens son érection contre ma cuisse. Ares me caresse l'arrière de la jambe en remontant doucement et, quand il atteint ma taille, il la serre avec un grognement de désir.

Il s'écarte une seconde et plonge ses yeux dans les miens.

— J'ai tellement envie de toi, Raquel…

Et moi je t'aime.

Mais je ne le dis pas, je me contente de sourire et de caresser son visage. Il m'embrasse à nouveau et cette fois le rythme est sauvage, brutal, implacable. Ce sont ces baisers fougueux dont je me souviens si bien et qui

me font grimper au plafond. Mes doigts s’accrochent à ses cheveux, tandis que mon corps s’embrase. Sa bouche s’écarte à nouveau de la mienne pour descendre et poser des baisers dans mon cou, puis le mordiller délicatement.

C’est vraiment mon point faible. Je me cambre contre lui en laissant échapper un soupir. Sa main glisse sous mes vêtements et ses doigts agiles s’attardent sur mes seins, pressant et caressant, me rendant folle. Haletante, je gémis lorsque sa main explore sous ma jupe. Comme je n’ai pas de sous-vêtements, le contact est direct.

Ares interrompt son assaut sur mon cou et lève les yeux pour me regarder alors que son doigt me pénètre.

— Oh oui !

Je ferme les paupières.

J’ai envie de le sentir en moi, je ne peux plus attendre.

Ares me porte et m’allonge sur le lit, les jambes débordant du matelas. J’écarte les cuisses en dévorant des yeux le désir que je lis dans son regard. Son sexe frôle mon entrejambe humide et je gémis doucement, attendant la pénétration qui ne vient pas.

Je lève des yeux suppliants vers lui.

— Ares, s’il te plaît.

Il me répond par un sourire narquois.

— S’il te plaît, quoi ?

Comme je ne dis rien, il se penche pour m’embrasser passionnément. Son membre dur me frôle, me titille, mais ne me remplit jamais comme je le voudrais.

Je meurs d’envie qu’il vienne en moi.

J’interromps le baiser.

— S’il te plaît, Ares.

— Tu veux que je te pénètre ? me chuchote-t-il lascivement à l’oreille.

Je hoche la tête encore et encore, mais il ne fait rien.

Déterminée, j’attrape ses épaules et je le pousse sur le lit pour qu’il tombe sur le dos. Je fouille les poches de son pantalon, abandonné près de nous, pour trouver un préservatif. Avec un sourire enjôleur, je l’enfile sur son sexe avant de m’installer sur lui. Il a l’air surpris, mais je sens que cette

nouvelle position lui plaît. J'enlève la chemise que je lui ai empruntée et ses mains se posent automatiquement sur mes seins. Son sexe dur contre moi me procure une sensation de chaleur délicieuse, mais je veux sentir son érection en moi. Tout de suite. Je me soulève un peu et place son membre à l'entrée de ma vulve, je me laisse tomber et je le sens me remplir complètement.

— Oh merde, Raquel.

Il gémit et c'est le son le plus troublant du monde. La sensation est si merveilleuse que pendant quelques secondes je ne bouge pas.

— Tu es tellement sexy sur moi comme ça.

Il masse mes seins et je me mets à bouger ; je ne suis pas une experte, mais au moins j'essaie, et mes légers mouvements me font ahaner d'excitation. Ares passe sa langue sur ses lèvres et se cramponne à mes hanches, me guidant pour que j'aille plus vite, me pénétrant plus profondément. Je m'agrippe à son torse en fermant les yeux.

De haut en bas, d'avant en arrière, le rythme, le contact de sa peau chaude et humide… l'assaut de sensations me rend folle.

Je sens que l'orgasme approche et, comme je sais qu'il va être incroyable, j'essaie de le retenir pour en profiter plus longtemps. Je me sens puissante assise au-dessus de lui, maîtresse de chaque grognement et chaque gémissement qui s'échappe de sa bouche. Ares continue à tenir mes hanches et à bouger au même rythme que moi, me pénétrant avec une force qui m'amène au bord de l'orgasme.

— Oh ! Ares, oui. Oui ! Comme ça !

Il se lève, sa poitrine collée contre moi, et sa bouche trouve la mienne, ses mouvements saccadés n'arrêtent plus, c'est divin. Il m'attrape par les cheveux, me forçant à le regarder dans les yeux pendant qu'il bouge en moi. L'intensité de son regard décuple mes sensations. On dirait qu'il veut me montrer ce qu'il ressent pour moi dans ce regard, dans nos corps enfin unis.

Je m'agrippe à son dos et j'enfonce les ongles dans sa peau. L'orgasme me fait crier son prénom, affirmer que je lui appartiens, encore et encore. Des vagues de plaisir déferlent dans mon corps, le traversent. Toutes mes terminaisons nerveuses, tous mes muscles frémissent.

Ares grogne et je le sens arriver à son tour.

Je pose la tête sur son épaule, nos respirations accélérées résonnent dans la chambre. Je n'ose pas le regarder, je redoute d'apercevoir son expression, je redoute d'y lire le rejet, maintenant qu'il a obtenu ce qu'il voulait.

Il pousse doucement mes épaules, me forçant à lui faire face. Je déglutis pour avaler la boule qui me noue la gorge et je lève timidement les yeux. Je suis surprise de voir le beau sourire qui illumine son visage et la tendresse qui s'en dégage. Il replace une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Tu es belle.

C'est la deuxième fois qu'il me le dit, mais ces mots font chaque fois bondir mon cœur. Il s'apprête à ajouter quelque chose, mais semble hésiter et referme la bouche.

Qu'est-ce que tu veux me dire, dieu grec ?

Je ne me suis jamais sentie aussi proche de lui, je sais que ça semble étrange, mais les autres fois où nous avons couché ensemble, j'ai senti un gouffre s'ouvrir entre nous après l'acte, comme si Ares était inatteignable. Partager son corps avec quelqu'un n'est pas suffisant pour sentir qu'on est proche de lui. Je l'ai appris avec lui à mes dépens. Je lui caresse la joue, sa peau est si douce… Il ferme les paupières, l'air magnifiquement vulnérable.

Je t'aime…

Ces mots se coincent dans ma gorge et je dégage ma main.

Il m'examine d'un air interrogateur.

— Pourquoi tu as arrêté de me toucher ?

Parce que ça me donne envie de dire quelque chose qui te ferait peur. Et je ne veux pas gâcher ce moment.

Je lui souris et je me lève pour filer dans la salle de bains. Je prends une douche, et mon estomac vide grogne : le sexe matinal m'a laissée épuisée et affamée.

Ares frappe à la porte.

— Je t'ai apporté un short et un T-shirt, ils sont à Marco, mais c'est mieux que de sortir avec tes fringues qui puent le vomi.

Gênée, j'entrouvre le battant et je lui arrache les vêtements des mains.

Ils sont trop grands pour moi, mais je ne me plains pas. Quand je m'examine dans le miroir, je pousse un cri. Un rond rose avec des bords

violacés orne mon cou.

Un suçon !

Furieuse, j'ouvre la porte d'un coup sec. Ares est assis sur le lit, une serviette autour de la taille. Je lui lance un regard meurtrier accompagné d'une moue sévère. Devant son air perplexe, je lui montre mon cou.

— Un suçon ? Sérieux ?

Il sourit et s'apprête à répliquer quand on frappe à la porte. La voix de Marco retentit de l'autre côté :

— Vous êtes réveillés ?

— Oui, répond Ares.

— Descendez prendre le petit déjeuner, on s'est fait livrer à bouffer.

Je ne veux pas être collante ou le déranger, je ne sais pas si je dois partir ou rester. Ares se lève et se dirige vers moi en criant à son ami :

— OK, on sera en bas dans cinq minutes.

Il s'arrête devant moi et m'embrasse brièvement, avant d'aller dans la salle de bains à son tour.

Est-ce que je rêve ? Ares est tendre après qu'on a fait l'amour ?! Il a pris un truc ? Il s'est cogné la tête ?

J'emprunte son téléphone histoire de rassurer Dani et d'appeler Yoshi pour vérifier s'il va bien, puis nous descendons rejoindre les autres. Je ne peux m'empêcher d'être un peu stressée. Je connais la bande d'amis d'Ares, mais je ne suis pas encore tout à fait à l'aise avec eux. La seule fois où nous avons passé une soirée ensemble, il y a eu pas mal de moments gênants : le lap dance pour Marco, la jalousie d'Ares, le jeu avec la tequila…

J'ai noué mes cheveux en queue-de-cheval haute et je porte les vêtements de Marco, ce qui ne m'aide pas à être sûre de moi. Ares perçoit mon hésitation et me prend la main en me lançant un regard pour m'assurer que tout ira bien.

En haut des escaliers, la première personne que j'aperçois, c'est Luis. Il est assis sur le canapé et se masse le front. Gregory est allongé, son avant-bras sur les yeux, et la brune que j'ai vue hier soir est assise à côté de lui et lui caresse l'autre bras. Marco est debout à côté de la cheminée et

m’adresse un sourire espiègle. Des récipients en plastique fumants sont posés sur la table basse. La nourriture vient d’arriver.

— Encore un peu et vous n’auriez plus rien eu à manger, commente Luis en s’empiffrant.

Gregory lève les yeux.

— Bonjour, paresseuse.

Je lui fais signe.

— Salut.

Je suis étonnée de voir le salon si propre et bien rangé. Je me souviens du désordre de la veille. Comment est-ce qu’ils sont parvenus à le remettre en état aussi vite ?

Après le petit déj, Ares et moi disons au revoir à ses amis, ce qui me soulage, même si j’ai un peu honte de l’admettre. Je ne suis toujours pas à l’aise avec eux et, pour être honnête, je ne le suis pas non plus avec Ares. Malgré les moments très intimes que nous avons partagés, il y a encore beaucoup de silences gênants entre nous. Il me guide vers son SUV pour me ramener chez moi. Il s’installe au volant et moi sur le siège passager. Dès que je suis assise, son odeur mélangée à un parfum d’ambiance pour voiture frappe mon nez. C’est un beau véhicule récent, mais sa beauté n’est rien comparée à celle du conducteur.

Ares enfile ses lunettes de soleil, ce qui le fait ressembler à un mannequin prêt pour une séance photo. Il porte une chemise blanche – probablement empruntée à Marco – et un jean. Une belle montre noire orne son poignet droit. Il démarre et se tourne vers moi. Je m’empresse de regarder ailleurs, mais c’est trop tard : il m’a surprise à le fixer comme une idiote.

Il met de la musique et je regarde les maisons défiler par la vitre.

Raconte-moi une histoire…

Tout à coup, j’ai un flash : je me revois collée à Ares, le suppliant de me raconter une histoire. C’était la nuit dernière ? Je me tourne vers lui et je l’observe tandis qu’il conduit. Comment peut-il avoir l’air si sexy absorbé par une activité aussi banale ? La façon dont les muscles de son bras se contractent sur le levier de vitesse et la confiance avec laquelle il manie le

volant le rendent irrésistible. Elles me donnent envie de grimper sur lui et de l'embrasser.

Ares s'arrête quelques minutes à une station-service et je reste assise à l'attendre. Son portable est accroché au-dessus du tableau de bord et j'aperçois l'écran depuis mon siège. J'ai l'attention attirée par une notification : il a reçu un message. Je jette un coup d'œil : c'est de Samy. Je ne vois pas le contenu, juste son prénom, qui s'affiche à nouveau quand elle lui envoie trois autres messages d'affilée.

Je suis contrariée, mais je le cache quand il remonte dans le SUV et redémarre. Il me sourit et j'oublie Samy pendant quelques secondes.

— Ares…

— Hmm ?

— Je…

Je t'aime, je t'aime, j'ai envie d'être avec toi.

— Euh… rien.

Je me contente de l'admirer comme une imbécile pendant qu'il conduit.

Mon obsession…

Mon beau dieu grec.

29- la question

ARES HIDALGO

Pendant le trajet en voiture, nous sommes encore plus mal à l'aise que je ne l'imaginais. Je m'éclaircis la gorge avant de parler :

— Tu veux que je te ramène chez toi ou ailleurs ?

Mes mains se crispent sur le volant au moment où je prends un virage. Raquel est assise sur le siège passager, les mains sur les genoux. Elle est nerveuse ?

— Chez une amie.

Elle me donne l'adresse, puis le silence retombe. Comme je ressens le besoin de le remplir, j'allume la radio. Une chanson en anglais commence et les paroles arrachent un sourire à Raquel.

Je te déteste.
Je t'aime.
Je déteste le fait que je t'aime.

Je commence à chantonner pour atténuer la gêne qui s'est installée entre nous.

Tu me manques quand je n'arrive pas à dormir.
Ou juste après le café.
Ou quand je n'arrive pas à manger.

— Waouh, Ares Hidalgo chante.

Elle me taquine par-dessus la mélodie.

— Je devrais te filmer et poster la vidéo, je parie qu'elle récolterait beaucoup de likes.

Je lui adresse un grand sourire.

— Tu ne ferais qu'augmenter ma popularité auprès des filles. C'est ça que tu veux ?

— Ta popularité auprès des filles ? Pfff, ne me fais pas rire, ce n’est pas comme si tu étais si beau que ça.

— Ah non ? Ce n’est pas ce que tu disais ce matin. Tu veux que je répète ce que tu m’as demandé de te faire entre deux gémissements.

Je jette un coup d’œil dans sa direction et elle rougit, mais sourit en même temps. C’est pas mal, elle a déjà l’air beaucoup plus détendue.

— Non merci, ce n’est pas nécessaire.

Je pose ma main droite sur sa cuisse.

— C’était une bonne façon de commencer la journée.

— Pervers.

Je caresse doucement sa cuisse.

— Mais il te plaît, ce pervers, non ?

— Je ne peux pas gérer ton ego. Il est trop gros.

— Je crois que tu m’as dit ça ce matin.

Elle me tape sur l’épaule.

— Tu ne peux pas arrêter d’avoir des pensées cochonnes !

Je ris, et le soulagement de nous sentir plus relaxés est interrompu par la sonnerie de mon téléphone. Le nom de Samy s’affiche sur l’écran et j’appuie sur *répondre*. Mon portable est synchronisé avec le système de son de mon SUV pour que je puisse parler sans lâcher le volant. Le bonjour de Samy résonne dans l’habitacle. Ça ne me dérange pas que Raquel entende, je n’ai rien à cacher.

— Allô ?

— Salut, qu’est-ce que tu fais ? me demande-t-elle.

J’ai l’impression qu’elle est en train de manger.

— Je suis sur le chemin du retour. Pourquoi ?

— Je pensais que tu étais encore chez Marco, j’y ai laissé des affaires l’autre jour. J’allais te demander de me les rapporter.

— Je suis déjà parti.

Samy soupire à l’autre bout de la ligne.

— OK, on va toujours au cinéma aujourd’hui ?

Il me semble remarquer que Raquel se crispe à côté de moi, mais je mets ça sur le compte de mon imagination.

— Bien sûr, je viens te chercher à sept heures, je confirme.

— À plus tard, mon mignon, conclut-elle avant de raccrocher.

Elle a toujours utilisé ce petit surnom affectueux.

Le silence retombe et je maudis cet appel qui a gâché la bonne ambiance qui régnait juste avant.

— C'était qui ?

Le ton de Raquel est soudain sérieux.

— Samy.

— Ah.

Elle joue nerveusement avec ses mains posées sur ses genoux.

— Vous allez sortir aujourd'hui ?

J'acquiesce en freinant à un feu rouge.

— Oui, on va au cinéma avec les autres.

Je profite de cet arrêt pour me tourner vers elle, mais elle regarde par la vitre. Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je dois dire pour qu'elle se sente à nouveau à l'aise avec moi et cesse d'éviter mon regard comme ça ?

Est-ce que c'est le coup de fil qui a changé son humeur ? Je tapote le volant en attendant que le feu passe au vert et, juste avant de redémarrer, je jette un dernier coup d'œil dans sa direction.

Regarde-moi, Raquel, souris-moi, montre-moi que tout va bien.

Mais elle n'en fait rien et ça me stresse. Je ne veux pas tout gâcher une fois de plus, mais apparemment c'est ma spécialité.

— Moi aussi j'ai des plans pour ce soir, annonce-t-elle tout à coup d'un ton bizarre.

Ça la dérange que j'aille retrouver mes amis ? Elle aussi a un rendez-vous… Et si c'est avec le nerd ?

Raquel me jette un regard en biais et je réalise que ça fait un moment que je ne dis rien et qu'elle attend une réaction de ma part. Mais lui demander avec qui elle sort ce soir me paraît pire que de me taire. Et je ne sais pas si lui assurer que j'ai confiance en elle passerait bien.

Lorsque je me gare devant sa maison, elle me sourit en me regardant à peine et sort du SUV.

Non, ça ne va pas, ça.

Inquiet, je descends et je la suis.

— Raquel.

Elle ne se retourne pas.

— Raquel.

Je la dépasse pour me placer en travers de sa route.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

Mais elle évite mon regard : elle ment.

— Je ne te comprends pas. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Laisse tomber, Ares.

Son ton glacial me terrifie.

Je ne comprends pas, je suis déstabilisé. Je flippe : je pensais que tout allait bien, je pensais lui voir montré la nuit dernière à quel point je tiens à elle. Est-ce que je n'ai pas été clair ?

— Raquel, regarde-moi.

Elle m'obéit, mais croise les bras. Pourquoi est-ce qu'elle est sur la défensive ? Elle est jalouse de Samy ?

— Écoute, je fais de mon mieux. Je suis nul, mais j'essaie.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire ? Tu me déposes chez moi puis tu files retrouver ton ex.

Je veux me défendre, mais elle me coupe :

— Tu vas retrouver tes *amis*, très bien, mais sans moi, non ? Je compte pour toi ou pas ? Je ne comprends plus rien. Et je ne veux plus que tu me fasses du mal.

— Je ne veux pas te faire de mal, je lui assure, d'une voix un peu trop faible. Mais apparemment, je t'en fais quand même.

— Alors, vas-y, dis-le-moi : qu'est-ce que tu ressens pour moi ?

La question me prend au dépourvu, j’ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais rien ne sort et je la referme. Un sourire triste se dessine sur le visage de Raquel.

— Quand tu pourras répondre à cette question, fais-moi signe.

Puis elle m’écarte pour passer et me laisse en plan là, avec les mots qui s’étranglent dans ma gorge et mon cœur qui brûle dans ma poitrine. Car je suis incapable de répondre à sa question, même si je connais la réponse.

30- la déception

— J’ai besoin que tu me serves de frein à main.

Dani a l’air perplexe.

— De quoi ?

— De frein à main… comme dans les voitures, quand on perd le contrôle du véhicule. Sauf que, dans mon cas, ce serait plutôt le contrôle de mon corps.

— Arrête, m’interrompt Dani. D’abord, c’est la pire analogie que tu aies jamais faite et, crois-moi, tu en as déjà inventé un paquet.

J’ai envie de me défendre, mais elle continue :

— Ensuite, si tu veux que je t’arrête chaque fois que tu as envie d’écarter les jambes pour Ares, d’accord, c’est noté. Pas besoin de tourner autour du pot ou d’enchaîner les analogies inutiles.

— Mes analogies sont les meilleures !

Elle lève les yeux au ciel en guise de protestation et se lève. Nous sommes dans sa chambre, nous y sommes venues pour discuter après les cours. On n’est encore que lundi, mais le début de la semaine a été difficile pour moi et je suis épuisée. Pourquoi dois-je faire des études ? *Pour avoir un avenir.* J’entends le refrain de ma mère dans ma tête. Dani revient sur le lit, son téléphone à la main.

— Tu m’as raconté tout ce qui s’était passé avec Ares, mais il y a un truc que j’ai pas capté.

— Quoi ?

— Aujourd’hui au lycée, j’ai vu que tu évitais Yoshi comme s’il avait la peste. Pourquoi ?

Je me laisse tomber sur le matelas, en serrant un oreiller.

— J’ai peut-être zappé cette partie quand je t’ai raconté mon week-end.

Dani s’allonge à côté de moi et se tourne vers moi.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

Je contemple le plafond pendant un moment sans ouvrir la bouche, mais Dani semble comprendre.

— Il t’a finalement avoué qu’il était amoureux de toi ?

Je tourne ma tête vers elle si vite que je manque de me faire un torticolis.

— Tu le savais ?

— Tout le monde le savait sauf toi.

Je lui assène un violent coup d’oreiller.

— Quoi… ? Pourquoi tu ne m’as rien dit ?

— Ce n’était pas mon secret, ce n’était pas à moi de te le révéler.

Je fixe à nouveau le plafond.

— Eh bien, à la soirée, il me l’a avoué et il… m’a embrassée.

— Oooh !

Dani se redresse d’un bond.

— Comment ça s’est passé ? Ça t’a plu ? Tu l’as embrassé aussi ? Avec la langue et tout ? Qu’est-ce que tu as ressenti ? Des détails, Raquel, des détails !

Je me relève à mon tour et je soupire.

— C’était… bien.

Dani lève un sourcil.

— Bien ? C’est tout ?

— Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Je le connais depuis toujours et mes sentiments pour lui sont platoniques. Je ne m’attendais pas à ce qu’il me déclare sa flamme. C’était agréable de l’embrasser, mais c’était… irréel. Je ne sais pas comment l’expliquer.

— T’as bien aimé, mais ce n’était pas aussi incroyable que quand tu embrasses Ares.

— C’était différent…

— T’es foutue, Raquel. Tu es *complètement* dingue d’Ares.

Je baisse la tête, incapable de le nier. Dani passe son bras autour de mes épaules pour me serrer contre elle.

— T’en fais pas. Je sais que c’est flippant de tenir autant à quelqu’un, mais ça va aller.

— Je ne sais pas quoi dire à Yoshi.

— Dis-lui que tu n’es pas prête à te lancer dans une relation pour le moment avec qui que ce soit. Tu es amoureuse de quelqu’un d’autre et ce n’est peut-être pas réciproque. Mais ça ne veut pas dire que tu dois te montrer indifférente d’un coup. Dis-lui que tu ne veux pas te servir de lui.

— Je n’aurais pas dû l’embrasser.

— Et moi je n’aurais pas dû manger ce burger aussi tard, mais on fait tous des erreurs.

J’éclate de rire.

— Tu as mangé un hamburger sans moi ?

Son téléphone tinte pour annoncer l’arrivée d’un message. Elle le lit avec enthousiasme, et un sourire niais se dessine sur ses lèvres.

— Oh oh, ce sourire est suspect.

Elle toussote pour masquer sa gêne.

— Pas du tout.

— Tu discutes avec qui ?

Elle pose son portable sur ses genoux pour masquer l’écran.

— Juste un copain.

Je me bats avec elle pour lui arracher le téléphone des mains. J’essaie de lire les messages, mais elle m’attaque, et je sors de la chambre en courant. Je cours pieds nus dans le couloir et je tombe sur son frère Daniel dans les escaliers, encore dans son uniforme du lycée.

— Raquel, qu’est-ce que… ?

— Arrête-la, Daniel ! lui crie Dani du fond du couloir.

Je dévale les marches et, quand j’arrive en bas, je m’arrête si brusquement que je manque de perdre l’équilibre.

Ares.

Il est aussi surpris que moi.

Il porte le magnifique uniforme noir de son lycée, le même que Daniel. Il est assis sur le canapé, penché en avant, les coudes sur les genoux.

Réagis, Raquel.

Je me ressaisis et je lui souris.

— Salut.

Il m’adresse son sourire si charmeur.

— Bonjour, sorcière.

Ça y est : mon cœur s’emballe.

— Raquel !

Dani apparaît derrière moi et se fige comme moi en voyant ce visiteur inattendu.

— Oh, salut, Ares.

Ares lui adresse un sourire ordinaire.

Daniel arrive pile à temps pour nous tirer de cette situation embarrassante.

— Tiens, voilà les notes.

Il tend un cahier à Ares.

La seule présence d’Ares suffit à me troubler. Il serre la main de Daniel.

— Merci, je vais y aller.

Ses yeux se posent sur moi et je déglutis.

— Tu pars aussi, Raquel ?

— Moi ?

— Je peux te déposer si tu veux.

Ces beaux yeux…

Ces lèvres…

J’ai envie de crier non et de refuser, mais les mots restent coincés dans ma gorge. Heureusement, Dani se poste devant moi.

— Non, elle ne part pas encore, on a des trucs à faire.

Voyant mon étonnement, elle me chuchote :

— Frein à main.

Ça me fait sourire.

Ares me jette un dernier regard avant de se diriger vers la porte d’entrée.

— Waouh, c’était dingue, commente Daniel en se tournant vers nous. Quelle tension !

— Une tension sexuelle incroyable, confirme sa sœur. D’ailleurs, je crois qu’on va tous tomber enceintes.

Daniel rit et je leur balance un regard assassin.

Le portable de Dani, que j’ai toujours à la main, émet un *bip bip* et je me rappelle ce que je faisais avant de tomber nez à nez avec le dieu grec. Je monte les marches quatre à quatre, avec Dani à mes trousses. Je m’enferme dans la salle de bains de sa chambre… Quelle idiote, j’aurais dû faire ça tout de suite.

Quand je vois les messages, les bras m’en tombent.

Ils viennent d’Apollo. Apparemment, ils s’écrivent depuis un moment, ils se disent bonjour le matin et se souhaitent bonne nuit le soir.

— Je peux t’expliquer, me lance Dani quand je ressors.

J’éclate de rire.

— Apollo ? Oh mon Dieu, *j’adore* le karma.

Dani croise les bras.

— Je ne sais pas ce que tu t’imagines, mais tu te plantes complètement.

— Tu flirtes avec lui ! Tu l’aimes bien !

— Bien sûr que non ! Tu vois, c’est pour ça que je ne voulais pas te le dire : je savais que tu en ferais tout un fromage. C’est encore un gamin.

— Ce n’est pas un gamin, Dani, et tu le sais. Mais tu aimes le pousser à te prouver qu’il est un homme, dis-je en l’attrapant par les épaules. Et qu’il t’embrasse tellement fougueusement que ta culotte tombe par terre.

Elle écarte mes mains de ses épaules.

— Arrête de raconter n’importe quoi. Il ne me plaît pas, point.

— Un mois.

— Quoi ?

— Je te donne un mois pour venir la tête basse me raconter que tu as craqué pour lui. Ce n’est pas facile de dire non aux Hidalgo, crois-moi.

— Je refuse de poursuivre cette discussion.

— Alors, écoute-moi.

Je pose mes mains sur mes hanches et je lui explique avec le plus grand sérieux :

— Ce n’est pas un gamin, tu n’as que deux ans de plus qu’Apollo. Et il est très mature pour son âge. Si tu l’aimes bien, pourquoi tu te laisses arrêter par des préjugés ? Tu n’as jamais entendu qu’il n’y avait pas d’âge en amour ?

— Si. Et tu sais qui disait ça ? Le pédophile du coin.

— T’exagères.

— Je te demande juste de laisser tomber.

— Tu n’as pas besoin de me mentir. Tu le sais, non ? Je lis en toi comme dans un livre ouvert.

— Je sais, soupire mon amie. C’est juste que… je ne veux pas le dire pour que ça ne devienne pas réel.

— Oh, mon cher frein à main, c’est *déjà* très réel.

Dani me lance un oreiller à la tête, puis semble se souvenir de quelque chose.

— Ah ! Regarde, j’ai retrouvé le vieux téléphone dont je t’ai parlé.

Elle me tend un petit portable, l’écran a une lumière verte et indique l’heure, rien de plus. Elle rit.

— C’est seulement pour recevoir les appels et les textos, mais c’est déjà ça.

— C’est parfait !

Au moins je pourrai communiquer, même si je suis encore un peu triste d’avoir perdu mon iPhone. J’ai travaillé si dur et j’ai fait tellement d’heures sup pour économiser et me l’offrir. Je repense à ce que m’a dit Ares quand je suis allée lui rendre le téléphone qu’il voulait m’offrir : *Je sais que tu l’avais acheté avec ton argent, en bossant beaucoup. Je suis désolé de ne pas avoir pu les empêcher de te le voler, mais je peux t’en donner un autre. Laisse-moi t’en faire cadeau, ne sois pas si fière.*

Son geste était vraiment attentionné.

Et ensuite, il s’est comporté comme un salaud.

Je n’aurais jamais imaginé que quelqu’un puisse être les deux en même temps, mais Ares a dépassé mes attentes.

Je fais mes adieux à Dani. Je dois passer chez mon opérateur de téléphonie pour relier mon ancien numéro à ce portable. Ça me gave de devoir faire ces démarches fastidieuses, mais je n'ai pas le choix. Je veux récupérer mon ancien numéro, celui qu'ont tous les gens que je connais.

Ares par exemple.

Mais ça m'est complètement égal, pas vrai ?

Après avoir gâché deux heures de ma vie, je rentre enfin à la maison. La nuit tombe déjà, et mon téléphone n'a pas cessé de sonner pour m'annoncer l'arrivée de nouveaux messages. Je souris en lisant le message d'Apollo qui m'invite à une fête chez lui… il y a presque quinze jours. J'aurais aimé recevoir l'invitation à la bonne date.

Il y a plusieurs textos dramatiques de Carlos, comme d'habitude, et quelques vieux messages de Dani et Yoshi datant manifestement d'avant qu'ils n'apprennent qu'on m'avait volé mon iPhone.

Rien d'Ares…

Et tu t'attendais à quoi ? Il a été le premier à savoir que tu n'avais plus de portable.

Je referme la porte derrière moi en bâillant et j'annonce :

— Je suis rentrée !

Silence.

Je pénètre dans le salon et je découvre avec étonnement Yoshi et ma mère assis dans le canapé. Mon meilleur ami porte toujours son uniforme. Il est venu directement du lycée ? Pour quelle raison ?

— Oh, salut, je ne m'attendais pas à te voir ici.

Ma mère affiche une mine sévère.

— Où étais-tu ?

— Chez Dani, puis je suis allée dans une boutique de téléphonie…

Je m'interromps parce que l'expression de leurs visages me fait peur. Qu'est-ce qui se passe ?

Yoshi baisse la tête au moment où ma mère se lève.

— Joshua, tu peux y aller. Je dois parler à ma fille.

Face à mon air perplexe, Yoshi marmonne en passant devant moi :

— Je suis désolé.

Je le suis des yeux tandis qu'il se dirige vers la porte. Quand je me retourne vers ma mère, elle est debout devant moi.

— Maman, qu'est-ce que… ?

Sa gifle me prend par surprise et résonne dans notre petit séjour. Complètement abasourdie, je me tiens la joue, qui palpite de douleur. Les larmes me montent aux yeux. Ma mère ne m'a jamais frappée, elle ne s'est jamais montrée violente envers moi.

Ses yeux sont rouges comme si elle se retenait de pleurer.

— Je suis tellement déçue. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— De quoi tu parles ? Qu'est-ce que Yoshi t'a raconté ?

— De quoi je parle ? De ma fille qui a des relations sexuelles de façon totalement irresponsable !

— Maman…

Ses yeux se remplissent de larmes, et cela me fait énormément de peine. Voir sa mère pleurer, c'est déchirant.

— Je t'ai accordé tellement de confiance, de liberté, et c'est comme ça que tu me remercies ?

Je ne sais plus quoi répondre, je baisse juste les yeux de honte. Je l'entends prendre une profonde inspiration.

— Tu sais mieux que quiconque ce que j'ai vécu avec ton père. Tu l'as vécu avec moi ! Je pensais que la seule bonne chose qui était ressortie de cette situation, c'est que tu avais appris de mes erreurs, que tu allais être une jeune femme intelligente qui connaît sa valeur.

Sa voix se brise et elle conclut :

— Que tu ne serais jamais comme moi.

J'éclate en sanglots, car je n'ai vraiment aucun moyen de me justifier. Ma mère tient sa main droite contre sa poitrine, comme si elle essayait de contenir la douleur qu'elle ressent.

— Je… Je suis vraiment désolée, maman.

Elle secoue la tête en essuyant ses larmes.

— Je suis tellement déçue, ma fille.

Moi aussi, maman, je suis déçue de mon comportement.

Elle s’assied sur le canapé.

— Je croyais t’avoir mieux élevée que ça, je pensais qu’on formait une équipe.

— On forme une équipe, maman.

— Où est-ce que je me suis trompée ? insiste-t-elle.

Mon cœur se brise.

— Qu’est-ce que j’ai mal fait ?

Je m’agenouille devant elle et je prends son visage dans mes mains.

— Tu n’as commis aucune erreur, maman. C’est ma faute.

Elle me tire vers elle et me serre dans ses bras.

— Oh, mon bébé.

Elle embrasse mes cheveux et continue de pleurer. Ça me fait tellement de peine que je suis juste capable de sangloter avec elle.

31- la punition

Grises.

C’est comme ça que je décrirais les deux semaines qui ont suivi. Je suis privée de sortie. Ça veut dire que je ne sors de la maison que pour aller au lycée et que je dois rentrer dès que la sonnerie de fin de journée retentit.

Ma mère m’a punie, même si je lui ai assuré qu’Ares n’était plus dans ma vie. Je purge ma peine avec obéissance parce qu’elle a raison. J’ai mal agi. Peut-être que, si Ares était officiellement mon petit ami, je pourrais me défendre et qu’elle me comprendrait. Mais elle ne peut pas accepter que j’aie couché avec un garçon qui ne veut pas d’une relation stable.

La dernière fois que je l’ai vu, il a été gentil avec moi, c’est vrai, mais il n’a même pas été capable de me dire ce qu’il ressentait pour moi. Je ne lui demande pas de me dire « je t’aime », j’attends juste qu’il prononce des mots qui me feront comprendre qu’il tient à moi et que notre histoire n’est pas juste sexuelle.

Je n’ai pas eu de nouvelles de lui ces deux dernières semaines et je n’ai même pas jeté le moindre coup d’œil par la fenêtre de ma chambre pour tenter de l’apercevoir. À quoi bon ? Pour me torturer davantage ? Non merci, je souffre déjà assez comme ça.

La conversation avec ma mère m’a rendu ma force et ma confiance en moi. Tout ce que j’avais abandonné pour Ares. Non, pas *pour lui*, car il ne m’a forcée à rien, c’est moi qui ai décidé seule de tomber dans ses bras.

Le plus triste dans cette situation ?

C’est Yoshi.

Étonnamment, ce n’est pas la gifle de ma mère qui me fait le plus de mal. C’est Yoshi. Je me sens trahie à tant de niveaux. Il a tout répété à ma mère, alors que c’est mon meilleur ami depuis l’enfance et qu’il a toujours été là pour moi. Je ne sais pas s’il l’a fait en pensant que c’était la meilleure chose pour moi ou juste par jalousie. Peu importe, de toute façon, je lui en veux.

Je m’étais ouverte à lui parce que je lui faisais confiance, et il s’est servi de ce que je lui avais confié.

Dani était furieuse quand je lui ai expliqué le comportement de Yoshi. Elle a menacé de le frapper et de lui faire subir d’autres sévices bien trop gore pour que je les décrive. J’ai dû la calmer et lui faire promettre de ne pas lui faire de mal.

Je ne veux pas causer plus de drames ni engendrer de nouveaux problèmes. Je souhaite juste que le temps continue à passer, que mes blessures se referment et que ces sentiments disparaissent.

En gros, je demande un miracle.

Je m’attendais à ce que Yoshi cherche à me contacter pour me supplier de lui pardonner, mais il se contente de m’éviter et de baisser les yeux chaque fois que je le croise dans les couloirs du lycée. Au début, j’avais envie de lui hurler dessus, de le gifler, d’exiger qu’il se justifie, mais je n’en ai pas l’énergie et je ne suis pas d’humeur.

Apollo et moi, nous nous sommes un peu rapprochés, même si chaque fois que je discute avec lui je pense à son frère. Ça ne m’empêche pas de le fréquenter : après tout, il n’est pas responsable de ce qui s’est passé entre Ares et moi.

Je laisse échapper un long soupir, on est déjà samedi et je fais le ménage. J’ai l’impression d’être un zombie qui effectue des gestes mécaniques. J’ai le moral dans les chaussettes. Je ne sais pas si c’est à cause du dépit amoureux, de la dispute avec ma mère ou de la situation avec Yoshi… Sans doute une combinaison des trois.

Rocky est assis le museau sur les pattes avant et m’observe comme s’il savait que je n’ai pas le moral. Le lien qui m’unit à mon chien transcende les mots. Je m’agenouille devant lui et je lui caresse la tête.

Il me lèche les doigts.

— Toi et moi contre le monde entier, Rocky.

Ma mère passe la tête dans l’embrasure de la porte de ma chambre, elle porte déjà son uniforme d’infirmière.

— J’y vais, je suis de garde cette nuit.

— D’accord.

— Tu le sais, hein : pas de sorties et pas de visites, sauf si c’est Dani.

— Oui, m’dame.

Son expression s’adoucit.

— Je t’appellerai de temps en temps sur le fixe.

Cette information me tire de ma léthargie.

— Tu plaisantes ?

— Non, je t’ai accordé toute ma confiance, et tu en as profité pour faire la fête et ramener des garçons à la maison.

— Maman, je n’ai pas commis de crime, j’ai juste…

— Ça suffit. Je vais être en retard. Je te demande juste un comportement exemplaire.

Je lui adresse un sourire forcé, mais je serre les poings. Je n’en reviens pas. Ma relation avec ma mère est foutue, et tout ça à cause de Yoshi.

De quel droit est-ce qu’il s’est permis de déballer mes secrets à ma mère comme ça ?

La nuit tombe, plongeant ma chambre dans l’obscurité, mais je n’ai même pas le courage de bouger pour allumer. La sonnette me fait sursauter. Je me traîne jusqu’à la porte, je jette un coup d’œil au judas et… quand on parle du loup, c’est justement Judas, mon traître en personne !

Mon ex-meilleur ami attend impatiemment que je lui ouvre. Il porte son pull préféré et un bonnet de laine. Ses lunettes sont légèrement embuées… Il doit faire froid dehors. L’automne a déjà frappé à nos portes, laissant derrière lui les chaleurs de l’été.

J’envisage de ne pas ouvrir à Yoshi, mais je ne peux pas non plus le laisser dehors alors que le temps est glacial.

— Je sais que tu es là, Raquel. Ouvre.

J’obéis à contrecœur et, quand il entre, je lui tourne le dos pour me diriger vers les escaliers. J’entends le battant se refermer.

— Raquel, attends.

Je l’ignore. Quand je pose le pied sur la première marche, il me prend par le bras pour me faire pivoter.

— Attends !

Je lui donne une tape sur la main pour l’obliger à me lâcher.

— Ne me touche pas !

Il lève les paumes en signe de conciliation.

— OK. Je te demande juste de m'écouter. Accorde-moi quelques minutes.

— Je ne veux pas te parler.

— On est amis depuis toujours, je mérite bien quelques minutes.

Je le toise froidement.

— Cinq minutes et je te ficherai la paix, insiste-t-il.

Je croise les bras.

— Vide ton sac.

— Je devais lui raconter, Raquel. Tu baves devant ce type. Tu sais comme ça m'a fait mal de le voir t'utiliser encore et encore… et te voir le laisser faire ? J'ai grandi avec toi, ça me fait de la peine.

Il souligne ses paroles en portant la main à sa poitrine.

— En dehors des sentiments que j'ai pour toi, tu es ma meilleure amie, je te souhaite le meilleur.

— Et la solution, c'était de cafter ? Tu te fous de moi ?

— Malheureusement, je n'avais pas le choix ; si j'avais essayé de te raisonner, tu ne m'aurais pas écouté.

— Bien sûr que si.

— Sois honnête, Raquel. Tu sais très bien que non. Tu te serais dit que j'étais jaloux et tu aurais ignoré mes conseils. Tu es tellement aveuglée par l'amour que tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez.

— Il te reste deux minutes.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit à Noël dernier ? Quand tu m'as engueulé et que tu m'as déclaré qu'il était temps de pardonner à mon père ?

Je continue à le bouder et décide de mentir :

— Non, je ne m'en souviens pas.

Il m'adresse un sourire triste.

— J'étais furieux contre toi et je t'ai crié : « Comment tu peux prendre sa défense ? Je croyais que tu étais mon amie ! » Et tu m'as répondu : « Une

amie, c’est la personne qui te dit la vérité en face même si tu n’as pas envie de l’entendre. »

Je n’apprécie pas qu’il me jette mes propres mots à la figure.

— C’était différent, je t’ai parlé, je n’ai pas joué les balances auprès de ton père.

— C’est vrai, tu m’as parlé et je t’ai écoutée. Tu ne l’aurais pas fait, Raquel. Tu le sais aussi bien que moi.

Après quelques secondes de silence, je lui annonce :

— Ton temps est écoulé.

Je tourne les talons. Il murmure d’un ton abattu :

— Rochi…

— Je m’appelle Raquel.

Mon ton est plus glacial que je ne m’y attendais. Je poursuis :

— Merci de t’être expliqué. Quelles que soient les raisons qui t’ont poussé à faire ça, tu as détruit des années de confiance en quelques instants, et je ne sais pas si ça se récupère. Bonne nuit, Joshua.

Et je le laisse là, au pied des marches, comme un gentleman qui attend que sa dame descende les escaliers. Sauf qu’il s’est arrangé pour perdre toutes ses chances avec ladite dame.

Lorsque j’arrive dans ma chambre, j’entends la porte d’entrée se refermer. Avec un soupir, je vais me poster à la fenêtre.

La fenêtre qui a tout déclenché.

— *Tu utilises mon wifi ?*

— *Oui.*

— *Sans ma permission ?*

— *Oui.*

Idiot.

Je souris tristement. Je m’assieds devant mon ordinateur et je revois Ares à genoux devant moi, en train de redémarrer le routeur. Je jette un coup d’œil en direction de la vitre et j’ai presque l’impression de le voir faire irruption ici sans y avoir été invité. Je secoue la tête.

Qu’est-ce qui m’arrive ?

Arrête de le voir partout, ce n’est pas sain.

Comme je n’ai rien à faire, je vais sur Facebook. Enfin, pas sur mon compte personnel, sur un faux profil que j’ai créé pour espionner Ares. Je sais, je suis un cas désespéré. Pour ma défense, c’était il y a longtemps et je ne l’ai pas utilisé depuis. Mais, puisque j’ai bloqué Ares sur mon Facebook personnel, je suis bien obligée de passer par ce compte fictif.

Ça ne me fera pas de mal de fouiller dans son historique, si ?

Je n’ai rien à perdre.

Il n’y a pas de nouvelles publications, juste des photos où d’autres personnes qui sont avec lui l’ont identifié.

Sans surprise, la plus récente est une image avec Samy. Ils sont au cinéma, elle rit, la bouche débordant de pop-corn, et Ares lève une main pleine de maïs soufflé comme s’il la nourrissait. Elle a commenté : « Au cinéma avec ce cinglé qui illumine mes journées. »

Aïe.

Une flèche dans le cœur, je continue à parcourir son profil et, tout ce que je vois, ce sont des photos du match de football d’il y a quinze jours où il a été tagué et où des gens le félicitent, lui disent qu’il est génial. Je lève les yeux au ciel : *Bonne idée, les gars, continuez à nourrir son ego*. Comme s’il n’était pas déjà assez arrogant comme ça.

Après un dernier coup d’œil à la photo avec Samy – je suis décidément une masochiste invétérée –, je ferme Facebook et je vais dormir.

Je ne veux plus penser.

*

Je suis réveillée par la sonnerie de mon téléphone. Je soulève à moitié une paupière. Le jour n’est pas encore vraiment levé, quelle heure est-il ?

Mon portable continue de sonner. En tâtonnant, je renverse tout ce qu’il y a sur ma table de nuit et je décroche sans même regarder l’écran.

— Allô ?

— Bonjour, me répond ma mère. Debout.

— Maman, on est dimanche ! Je n’ai plus le droit de dormir non plus ?

— Je ne rentre de mon service qu’à midi aujourd’hui. Je voudrais que tu nettoies la maison et que tu rassembles le linge sale pour qu’on fasse une machine cet après-midi.

— OK.

Je raccroche, je me brosse les dents et, quand je descends les escaliers, la sonnette retentit. Joshua qui revient plaider sa cause ? S’il pense qu’il va obtenir quoi que ce soit en venant me rendre visite tous les jours, il se trompe.

On sonne à nouveau et je crie en râlant :

— J’arrive !

Il ne peut pas attendre un peu ? J’ai déjà mentionné que me lever tôt, c’est pas mon truc ? Je n’ai vraiment pas l’énergie qu’il faudrait pour affronter Yoshi en ce moment. La sonnerie retentit une troisième fois et je me précipite pour ouvrir. Ma respiration se coince dans ma gorge.

La première chose qui me surprend, c’est le froid de l’automne. La seconde, c’est le visiteur qui me fait face… la dernière personne que je m’attendais à trouver sur le seuil.

Ares Hidalgo.

Mon cœur défaille puis se met à galoper. Ares est là devant moi. On dirait qu’il n’a pas fermé l’œil de la nuit. Il est échevelé, d’énormes cernes bordent ses beaux yeux, sa chemise blanche est froissée et plusieurs boutons sont détachés.

Il me décoche un sourire frondeur.

— Bonjour, sorcière.

32- l’instable

Contrôler ses émotions est assez facile quand la personne qui les provoque n’est pas en face de soi. On se sent forte, capable de maîtriser ses sentiments et de poursuivre sa vie sans cette personne. L’estime de soi et le moral sont reboostés. Ça prend des jours, des semaines, pour recouvrer cette sensation de force. Hélas, il ne faut qu’un minuscule instant pour l’anéantir.

Au moment où cette personne apparaît devant soi, on a l’estomac qui se noue, les mains qui deviennent moites, la respiration qui s’emballe, la volonté qui fléchit. C’est tellement injuste alors qu’on s’est donné tant de mal pour tourner la page.

— Qu’est-ce que tu fais ici ?

Je suis aussi surprise que lui par la froideur de ma voix.

Il hausse les sourcils.

— Tu ne me laisses pas entrer ?

— Pourquoi, je devrais ?

Il détourne le regard en souriant.

— Je… juste… Je peux entrer, s’il te plaît ?

— Qu’est-ce que tu fiches ici, Ares ?

Je répète ma question, les bras croisés.

Il pose à nouveau les yeux sur moi.

— J’avais besoin de te voir.

Mon cœur s’enflamme, mais je l’ignore.

— Eh bien, tu m’as vue.

Il pose un pied dans l’embrasure.

— Je voudrais… Laisse-moi entrer une seconde.

— Non, Ares.

J’essaie de refermer le battant, mais je ne suis pas assez rapide. Il le pousse et entre, me forçant à faire deux pas en arrière. Il referme derrière lui et, dans ma panique, je ne trouve qu’une chose à dire pour le faire partir :

— Ma mère est en haut, il suffit que je l’appelle pour qu’elle vienne te mettre dehors.

Il rit, s’assied sur le canapé, pose son portable sur la table en face de lui et appuie les coudes sur ses genoux.

— Ta mère travaille.

Je fronce les sourcils.

— Comment le sais-tu ?

Un sourire malicieux se dessine sur ses lèvres.

— Tu crois être la seule espionne sur cette planète ?

Quoi ?

Je décide d’ignorer sa réponse et de me concentrer pour le faire partir avant que Yoshi ne se décide à me rendre une visite surprise ou que ma mère ne rentre plus tôt et que la Troisième Guerre mondiale éclate. Peut-être que, s’il me dit ce qu’il est venu m’annoncer, il partira.

— C’est bon, tu es entré. Qu’est-ce que tu veux ?

Il se passe la main sur la figure, il a l’air vraiment crevé.

— Je veux te parler.

— Vas-y, alors.

Il ouvre la bouche mais la referme, comme s’il hésitait sur les mots. Je m’apprête à lui ordonner de s’en aller quand de ces lèvres que j’ai embrassées s’échappe une phrase à laquelle je ne m’attendais pas du tout :

— Je te déteste.

Son ton est sérieux, son expression froide.

Cette déclaration me stupéfie. Mon cœur se serre dans ma poitrine et mes yeux brûlent, mais je fais comme si ça m’était égal.

— OK, tu me détestes, c’est noté. Autre chose ?

Il secoue la tête avec un sourire triste.

— Ma vie était hyper simple avant toi, gérable, et maintenant, putain…

Il pointe un index accusateur vers moi.

— Tu as tout compliqué, tu… tu as tout gâché.

Mon cœur a déjà touché le fond, les larmes me brouillent la vue.

— Waouh, tu as vraiment l'art de faire du mal aux gens. Tu es venu jusqu'ici pour me balancer ça ? Tu ferais mieux de partir.

Il agite le doigt qui est toujours dirigé vers moi.

— Je n'ai pas fini.

Je ne veux pas pleurer devant lui, il faut que je le mette dehors.

— Moi, si. Va-t'en.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi ?

— J'ai détruit ta vie, tu as été très clair, maintenant, dégage.

— Non.

— Ares…

— Je ne partirai pas avant d'avoir terminé !

Il hausse le ton et se lève, ce qui décuple ma colère.

— Il faut que je te le dise. Je veux que tu saches pourquoi je te déteste.

Je serre les poings.

— Pourquoi tu me détestes, Ares ?

— Parce que par ta faute je ressens des émotions. Et je préfère ne *rien* sentir.

Cet aveu me laisse sans voix, mais je ne le montre pas et il continue :

— Je ne veux pas être faible, j'ai juré de ne pas être comme mon père et me voilà, malgré moi, faible face à une femme. Et je déteste ça.

Furieuse, je crache :

— Si tu me détestes tant que ça, qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi tu ne me fiches pas la paix ?

Il élève à nouveau la voix :

— Tu crois que je n'ai pas essayé ?

Il laisse échapper un rire sarcastique.

— J'ai tout tenté, Raquel, mais je n'y arrive pas !

— Pourquoi ? je le défie en me rapprochant de lui.

Il hésite à nouveau. Il s’apprête à parler, puis crispe la mâchoire. Sa respiration est rapide et la mienne aussi. Je me perds dans l’intensité de ses yeux. Il me tourne le dos et se passe à nouveau la main dans les cheveux, les décoiffant encore plus.

— Ares, tu dois partir.

Il se tourne juste assez pour que je le voie de profil. Il fixe le sol.

— J’étais convaincu que cette merde ne m’arriverait jamais. J’ai tout fait pour éviter ça, mais ça s’est quand même passé. Je ne peux plus le nier…

Il se tourne entièrement vers moi, les épaules affaissées en signe de défaite, ses yeux bleus remplis d’émotion.

— Je suis amoureux, Raquel.

Mon souffle se coupe net et ma bouche s’ouvre en formant un grand O.

Il sourit comme un idiot.

— Je suis super amoureux de toi, putain.

Des papillons battent des ailes dans mon ventre. J’ai bien entendu ? Ares Hidalgo vient bien de me déclarer son amour ?

Il n’a pas dit qu’il me désirait, il n’a pas dit qu’il me voulait dans son lit, il a dit qu’il était amoureux de moi. Je suis sans voix, clouée sur place. Je peux juste contempler ces murs froids qui s’estompent devant moi.

Puis ça me revient…

L’histoire…

Son histoire…

Le souvenir est flou, mais ses mots sont clairs. Il a surpris sa mère au lit avec un homme qui n’était pas son père, et celui-ci a pardonné l’infidélité de son épouse. Ares a tout vécu, tout vu.

Il a vu son père, qui avait été son pilier, devenir faible et pleurer. Ça a dû être un coup terrible pour lui.

Je ne veux pas être faible, je ne veux pas être comme lui…

J’ai compris. Je sais que ça ne justifie pas ses actions, mais au moins cet épisode difficile les explique. Ma mère m’a toujours dit que ce que nous sommes dépend en grande partie de notre éducation et de ce que nous avons vécu dans notre enfance et au début de notre adolescence. Ce sont les années où nous sommes comme des éponges qui absorbent tout.

Je le comprends enfin…

Le garçon qui se tient devant moi n’est pas l’abruti froid et arrogant à qui j’ai parlé la première fois par ma fenêtre, c’est juste quelqu’un qui a traversé des moments tragiques. Un garçon qui ne veut pas devenir comme la personne qu’il admirait tant, qui ne veut pas se montrer faible.

Un garçon vulnérable.

Un garçon en colère, parce qu’il ne veut pas être vulnérable. Mais qui a envie de l’être…

Tomber amoureux, c’est donner à une seule personne le pouvoir de nous détruire.

Ares secoue la tête en riant, mais son hilarité ne se communique pas à ses yeux.

— Ah, maintenant tu ne dis plus rien.

Je ne sais pas quoi répondre.

Je suis trop choquée par la tournure qu’a prise cette conversation. Mon cœur est au bord de l’effondrement et ma respiration ne s’en sort pas mieux.

Ares me tourne le dos en marmonnant :

— Merde.

Il appuie son front contre le mur.

Je réagis enfin et un éclat de rire s’échappe de mes lèvres. Il se tourne à nouveau vers moi, l’air complètement perdu.

— Tu… es… fou…

C’est tout ce que je parviens à articuler entre deux hoquets. Je ne sais même pas pourquoi je ris.

— Même tes confessions sont instables.

— Arrête de rire, m’ordonne-t-il en se rapprochant de moi, très sérieux.

Je ne peux pas.

— Tu me détestes parce que tu m’aimes ? Est-ce que tu t’entends ?

Au lieu de répondre, il se tient l’arête du nez, l’air frustré.

— Je ne te comprends pas. Je trouve enfin le courage de t’avouer ce que je ressens. Et tu te moques de moi ?

Je m’éclaircis la gorge :

— Désolée, vraiment, c’est juste que…

Je crois que c’était nerveux. Son expression sérieuse s’estompe et un sourire en coin se dessine sur ses lèvres.

— Tu as réussi.

Je fronce les sourcils.

— Quoi ?

Tu te souviens de ce que tu m’as dit au cimetière ?

— *Alors, qu’est-ce que tu cherches ?*

— *Un truc tout bête, que tu tombes amoureux de moi.*

Je souris.

— Oui, et tu t’es moqué de moi. Qui est-ce qui rit maintenant, hein, dieu grec ?

Il incline la tête sur le côté en m’examinant.

— Tu m’as eu, mais tu es aussi tombée amoureuse en cours de route.

— Qui a dit que j’étais amoureuse ?

Il s’approche, me forçant à reculer. Mon dos rencontre la porte, et, comme je n’ai plus d’échappatoire, il se penche sur moi et pose ses mains contre le battant pour m’emprisonner entre ses biceps. Il dégage un délicieux mélange de parfum de luxe et de sa propre odeur. Je déglutis en admirant le visage parfait qui me fait face.

— Si tu n’es pas amoureuse, pourquoi as-tu arrêté de respirer ?

Je relâche le souffle que je retenais sans m’en rendre compte. Je n’ai rien à répondre et il le sait.

— Pourquoi ton cœur bat trop vite alors que je ne t’ai même pas touchée ?

— Comment tu sais que mon cœur bat trop vite ?

Il prend ma main et la pose sur sa poitrine.

— Parce que c’est ce que fait le mien.

Je sens son rythme cardiaque contre ma paume et ça me fait fondre.

— C’est ce que j’essayais de te montrer la dernière fois qu’on était ensemble : ce que je ressens pour toi.

Il pose son front contre le mien et je ferme les paupières. Je continue à sentir son cœur battre à toute allure. Quand il reprend la parole, sa voix est douce :

— Excuse-moi.

J'ouvre les yeux et je me perds dans la mer infinie de ses iris bleus.

— De quoi ?

— D'avoir mis si longtemps à te dire ce que je ressens.

Il prend ma main encore posée sur son torse dans la sienne et l'embrasse.

— Je suis vraiment désolé.

Il se rapproche encore plus, sa respiration se mêle à la mienne. Il attend mon approbation. Comme je ne proteste pas, ses lèvres se posent sur ma bouche. Le baiser est doux, délicat, mais tellement plein de sentiments et d'émotions que des papillons s'agitent en tous sens dans mon ventre. Il prend mon visage dans ses deux mains et m'embrasse plus profondément en inclinant la tête sur le côté. Nos lèvres bougent en parfaite harmonie. *Mon Dieu, j'aime ce garçon. Je suis foutue.*

Il marque une pause, mais garde son front sur le mien. Je prends une profonde inspiration et je déclare :

— C'est la première fois.

Il écarte un peu son visage pour me regarder.

— Que quoi ?

— C'est la première fois que tu m'embrasses et que ce n'est pas sexuel.

Il m'adresse un sourire carnassier.

— Qui a dit que ce n'était pas sexuel ?

Je lui lance un regard assassin, et une expression sinistre assombrit ses traits.

— Je ne sais absolument pas ce que je fais, je sais juste que j'ai envie d'être avec toi. Et toi ? Tu veux être avec moi ?

Il me dévisage, l'air impatient d'entendre ma réponse. Cette position me donne un sentiment de puissance. Il est venu ici, a mis son âme à nu devant moi, et je peux le rendre heureux ou le détruire avec mes mots. Alors que je m'apprête à répondre, je suis interrompue par la sonnette.

Je ne sais pas pourquoi, mais je suis convaincue que c’est Yoshi.

Oh merde !

— Tu attends quelqu’un ? me demande Ares, étonné.

— Chuuut !

Je couvre sa bouche avec ma paume et le tire pour qu’il s’éloigne de la porte.

La sonnette retentit à nouveau, suivie de la voix de Yoshi. Je le savais.

— Raquel !

Merde, merde, triple merde !

— Tu dois te cacher, je chuchote en libérant sa bouche et en attrapant son bras pour l’entraîner vers les escaliers.

Ares se dégage.

— Pourquoi ? Qui est-ce ? demande-t-il d’un ton accusateur.

— Ce n’est pas le moment de te montrer jaloux. Allez, avance.

Vous avez déjà essayé de pousser quelqu’un de plus grand et plus fort que vous ? C’est comme déplacer un rocher.

— Ares, s’il te plaît !

Je le supplie pour qu’il s’exécute avant que Yoshi appelle ma mère et qu’elle m’appelle et qu’un cataclysme se déclenche.

— Je t’expliquerai plus tard, monte s’il te plaît et ne fais pas de bruit.

— J’ai l’impression d’être un amant quand le mari rentre à l’improviste, plaisante-t-il.

Mais il avance enfin, à mon grand soulagement.

Quand il a disparu à l’étage, je ne sais pas pourquoi mais j’arrange mes cheveux et je vais ouvrir la porte.

J’espère que ça va se passer sans encombre, mais Yoshi me connaît trop bien, il sait quand je mens ou que je suis nerveuse. Et je me rends compte trop tard que le portable d’Ares est resté sur la petite table devant le canapé. Je croise les doigts pour que Yoshi ne le remarque pas.

Sainte Vierge des abdos, aidez-moi, je vous en prie.

33- testostérone

Rien ni personne n’est parfait.

La perfection est une question si subjective. La confession d’Ares pourra sembler peu romantique à bien des gens, mais pour moi ? Pour moi, elle était parfaite. Pour moi, Ares est parfait, avec son instabilité et toutes ses failles.

Peut-être que l’amour me rend aveugle, mais s’il existe une chance, si infime soit-elle, d’être heureuse avec lui, alors je veux la tenter. Je veux à tout prix être heureuse, je le mérite après avoir traversé tant d’épreuves.

À qui cette décision n’a pas plu du tout ?

À Yoshi.

Mon meilleur ami chéri est devant moi, les yeux brûlant de rage. Il brandit le téléphone d’Ares.

— Il est ici, hein ?

J’ouvre la bouche pour le nier, mais aucun son ne sort. Yoshi pince les lèvres et détourne le regard comme si je le dégoûtais.

— Tu n’apprends rien, Raquel.

Ça m’agace, et je serre les poings.

— Et qu’est-ce que tu vas faire ? Me dénoncer à ma mère ?

Avant qu’il puisse répondre, je continue :

— Dis-moi, Joshua…

Il esquisse une moue blessée en m’entendant l’appeler par son prénom.

— À quoi est-ce que je dois m’attendre ? Que tu lui racontes la première fois que je me suis saoulée ? Ou celle où j’ai séché plusieurs cours pour aller jouer au bowling avec Dani ? Dis-le-moi, comme ça je pourrai me préparer.

— Raquel, ne fais pas ça, ne me dépeins pas comme le salaud. J'ai fait ça parce que…

— Parce que tu es amoureux d'elle et que tu es un connard jaloux.

La voix d'Ares me fait sursauter. Il descend les escaliers, fixant Yoshi de ses yeux froids. Mon ami se met instantanément sur la défensive.

— C'est pas tes oignons.

Ares s'immobilise à côté de moi, m'attrape par la taille et me tire contre lui.

— Si. Tout ce qui touche Raquel me concerne.

— Ah oui ? fait Yoshi en laissant échapper un rire sarcastique. Et quand as-tu gagné ce droit ? Tu l'as juste fait souffrir et tu continueras à le faire.

— Au moins, je n'ai pas gâché sa relation avec sa mère dans une crise de jalousie.

Je n'en crois pas mes oreilles. Ares poursuit :

— Tu te rends compte à quel point tu as été égoïste ? C'est minable de faire des coups dans le dos.

Une seconde. Comment Ares est-il au courant pour Yoshi ? J'ai l'impression que Dani n'a pas pu s'empêcher de raconter cette histoire à Apollo, qui a dû la répéter à son frère. Dani va m'entendre. Yoshi fusille Ares du regard.

— Toi, je ne veux pas te parler. Je suis là pour elle, pas pour toi. Tu ne devrais pas être ici, d'ailleurs. Tu devrais t'en aller.

Ares lui adresse un sourire railleur.

— Vas-y, mets-moi dehors.

Ares me lâche et s'avance vers lui, les mains en l'air. Yoshi a l'air tout petit face au footballeur.

— Vas-y, essaie de me faire déguerpir, donne-moi une excuse pour te frapper, j'en meurs d'envie depuis que je sais que tu as fait un coup aussi merdique à ma copine.

Ma copine…

Je retiens mon souffle en entendant ces mots. Yoshi campe sur ses positions.

— Typique, tu as recours à la violence dès que tu ne sais pas quoi dire.

— Non, j'ai recours à la violence quand quelqu'un le mérite.

— Eh bien, alors tu devrais te frapper toi-même, riposte Yoshi, plein de fiel. Personne ne mérite plus que toi de se faire battre.

Les épaules d'Ares se contractent et il serre les poings. Immédiatement, je m'interpose.

— Bon, ça suffit.

J'adresse un regard suppliant à Yoshi. J'envisage de lui demander de s'en aller, mais je suis bien consciente que ça ne fera qu'empirer les choses. La seule façon d'empêcher que la situation ne dégénère, c'est de les mettre tous les deux dehors.

— Il vaut mieux que vous partiez tous les deux.

Ares n'a pas l'air surpris par ma demande. Il lève les mains en signe de reddition.

— Bien, comme tu veux.

Il se dirige vers la porte mais s'arrête pour attendre Yoshi, qui me lance un dernier regard de chien battu avant de filer. Je referme la porte derrière eux. Je redoute un peu qu'ils n'en viennent aux poings, mais ils ne sont plus chez moi, et ils sont tous les deux assez matures pour prendre la bonne décision.

Je pousse un long soupir et je m'écroule dans le canapé. Quelle matinée ! Non seulement j'ai eu droit à la confession d'Ares – qui, émotionnellement, m'a laissée comme une épave –, mais j'ai aussi dû faire face au stress de Yoshi qui a découvert que nous étions ensemble. Les paroles d'Ares au sujet de Yoshi me trottent dans la tête.

Parce que tu es amoureux d'elle et que tu es un connard jaloux. Au moins, je n'ai pas gâché sa relation avec sa mère dans une crise de jalousie. Tu te rends compte à quel point tu as été égoïste ? C'est minable de faire des coups dans le dos.

Est-ce qu'Ares a raison ? J'ai essayé de me persuader que Yoshi m'avait fait de la peine pour mon bien, parce que j'espérais qu'ainsi, avec le temps, je pourrais lui pardonner. Nous sommes amis depuis toujours, mais, s'il a agi par jalousie, je ne risque pas de lui pardonner de sitôt. Je soupire à nouveau. J'espère vraiment qu'il ne racontera pas à ma mère qu'Ares est

venu ici. Je n’ai envie ni de me disputer à nouveau avec elle ni d’avoir des problèmes.

Je suis super amoureux de toi, putain.

Mon cœur s’accélère au souvenir de ces mots. J’ai encore du mal à le croire, Ares est amoureux de moi. Il a des sentiments pour moi, je ne suis pas juste une fille parmi d’autres qu’il utilise pour s’amuser. Je repense à ses mots froids d’il y a quelques semaines, à son attitude glaciale alors qu’il venait de m’enlever ma virginité, quand je me suis réveillée dans un lit vide puis que je l’ai entendu demander à la bonne de se débarrasser de moi. Il m’a fait de la peine tant de fois.

Mais maintenant…

Pour la première fois, il m’a montré que je comptais pour lui.

L’idiot instable a un cœur. Je repense à ses aveux et à l’intensité de son regard. Je lâche un petit cri de joie. Je ne suis pas amoureuse dans le vide.

Avec un sourire stupide sur le visage, je monte dans ma chambre. Malgré toute l’excitation de ces dernières heures, je parviens à sombrer dans le sommeil. Je sais, j’ai une capacité surhumaine à dormir en toutes circonstances.

34- le premier rendez-vous

Ares m’a invitée à notre premier rendez-vous et je n’ai rien à me mettre. Et n’imaginez pas que je joue la femme indécise qui a tellement de vêtements qu’elle ne sait pas lequel choisir. Je n’ai littéralement rien à porter : toutes mes fringues sont en train de sécher parce que ma mère vient de faire la lessive. Elle n’a laissé que ce que je ne porte jamais et, évidemment, il y a une bonne raison pour que je n’enfile plus ces trucs : ils ne me vont plus ou ils ont passé leur date de péremption (soit parce qu’ils sont déchirés, soit parce qu’ils ont été lavés tant de fois que le tissu est usé et transparent).

Pourquoi est-ce qu’Ares ne m’a prévenue qu’aujourd’hui ?

J’entends encore sa voix douce au téléphone quand il m’a demandé de sortir malgré l’interdiction de ma mère. Comment aurais-je pu refuser ? Je n’avais manifestement pas pensé à tout au moment où j’ai dit oui. La seule personne qui peut me sauver, c’est Dani.

Je l’appelle et elle répond à la troisième sonnerie.

— Funérarium *Les Fleurs*, comment puis-je vous aider ?

— Quand vas-tu arrêter cette blague débile, Dani ? Tu sais que ce n’est pas drôle.

Elle laisse échapper un petit rire coupable.

— Pour moi, ça l’est. Quoi de neuf, grincheuse ?

— Il faut que tu viennes me chercher.

— Tu n’es pas privée de sortie, toi ?

— Si.

Je baisse encore plus la voix.

— Mais je vais faire le mur.

— Quoi, quoi, quoooiiii ?! s’exclame Dani d’un ton exagérément surpris. Bienvenue du côté obscur, ma sœur.

Je lâche un long soupir.

— T’es cinglée. Viens me chercher, mais attends-moi au coin de la rue.

— OK, mais tu oublies de me préciser la raison de ton évasion. Tu viens faire la fête avec moi ce soir ?

— Non, j’ai… un truc prévu.

— Avec ?

— Je t’expliquerai plus tard. Tu viens, c’est bon ?

— Oui, je serai là dans dix minutes.

— Merci, t’es la meilleure.

— Pfff, comme si je ne le savais pas. À tout de suite !

Dès que je raccroche, je place des oreillers sous les draps pour faire croire qu’il y a quelqu’un dans mon lit. Même si je sais que ma mère ne vérifiera pas, parce qu’elle me croit incapable de sortir en douce. Honnêtement, je n’y aurais pas cru non plus jusqu’à ce qu’Ares m’appelle.

Je sors de la pièce sur la pointe des pieds. Les lumières sont déjà éteintes partout dans la maison. Je passe la tête dans la chambre de ma mère : je n’aurais jamais cru être aussi contente de l’entendre ronfler. Elle dort à poings fermés : c’est normal, elle a bossé toute la nuit précédente et n’a probablement pas fermé l’œil jusqu’à maintenant. Les remords m’arrêtent pendant une seconde, mais une paire d’yeux bleus apparaît dans mon esprit et suffit à me motiver.

Quand j’arrive dans la rue, le froid me frappe avec force. J’oublie tout le temps que l’été est définitivement révolu et je n’ai pas emporté de veste. Je me frotte les bras en marchant pour me réchauffer. La rue est bien éclairée et des gens discutent devant leur maison. Je les salue poliment et je continue mon chemin.

En attendant Dani au coin de la rue, je grelotte de froid. Je réalise que j’aurais peut-être dû attendre un peu plus longtemps dans la chaleur de la maison. Six minutes à peine se sont écoulées. Dani n’habite pas très loin, mais il y a plusieurs feux de signalisation et ils sont parfois longs à cette heure.

Je suis en train de mourir congelée.

Tu vois tout ce que je fais pour toi, dieu grec ?

Quand j’aperçois la voiture de Dani, je suis tellement soulagée que je souris comme une idiote. Je m’engouffre sur le siège passager et elle roule à tombeau ouvert jusque chez elle.

Dix-huit essais de vêtements plus tard.

Dire que je suis indécise est un euphémisme. Dani m’a fait une foule de propositions qui étaient très jolies, mais je veux absolument être parfaite pour ce rendez-vous et rien ne me semble à la hauteur. Je sais qu’il sera à tomber quoi qu’il porte. J’ai envie d’être belle : je ne me suis jamais habillée spécialement pour aller retrouver quelqu’un, c’est une première pour moi.

Ares continue à m’offrir toutes mes premières fois. Comment parviendrai-je à me remettre de ce mec, s’il continue à faire ça ?

— Je vote pour la jupe, le chemisier et les bottes, décide Dani en mangeant des Doritos la bouche ouverte.

— Quelle classe ! je lui lance d’un ton sarcastique.

— Ça te va bien et ça convient à toutes les occasions, vu que tu ne sais pas où vous allez.

Elle a raison : je me demande si nous allons au bar d’Artemis ou dans une nouvelle boîte de nuit. Après m’être habillée, je brosse mes cheveux, que j’ai laissés lâchés. Je vois dans le miroir que Dani se lève et vient vers moi, en pointant dans ma direction un doigt rendu orange par les Doritos.

— J’ai un truc à te dire.

Je me tourne vers elle, stressée par la gravité de son ton.

— Oui ?

— Je suis vraiment contente que ce crétin t’ait enfin avoué ses sentiments, mais…

Elle se mord la lèvre avant de poursuivre :

— N’oublie pas qu’il t’a fait beaucoup de mal. Je ne te conseille pas d’être rancunière ou quoi… Je voudrais simplement que tu l’amènes à prouver qu’il mérite ton amour. Tu le lui as toujours servi sur un plateau d’argent et il ne l’a pas apprécié à sa juste valeur. Quelques mots gentils ne suffisent pas, ma chérie. Tu vaux beaucoup, laisse-le s’en rendre compte et se battre un peu pour gagner ton affection.

Je ressens une pointe de douleur dans la poitrine en entendant ses mots. Elle me sourit aussitôt en remarquant mon changement d'expression.

— Non, je n'essaie pas de gâcher ton premier rendez-vous, c'est juste mon devoir de meilleure amie de te dire la vérité, même si elle n'est pas agréable à entendre. Tu mérites le meilleur, Raquel, je le sais, et cet idiot doit le savoir aussi.

Je réponds par un sourire.

— Merci.

Je prends sa main et j'ajoute :

— Parfois, je me laisse submerger par les sentiments et j'oublie tout ce qui s'est passé avec lui.

Elle me serre la main.

— Je t'aime, imbécile.

Mon sourire s'élargit.

— Je t'aime aussi, idiote.

Mon téléphone sonne. Dani et moi échangeons un regard rapide.

Ares *dieu grec*

Je me racle nerveusement la gorge avant de répondre :

— Allô ?

— Je suis dehors.

Ces mots suffisent pour que mon cœur s'emporte.

— J'arrive.

Je lui raccroche au nez et je pousse un petit cri d'excitation. Dani m'attrape par les épaules.

— Calme-toi !

Je lui dis au revoir et je me dirige vers la porte, hyper stressée. Pourquoi est-ce que je suis nerveuse comme ça ? OK, détends-toi, Raquel, tu n'as aucune raison d'être tendue.

C'est juste Ares, tu l'as déjà vu tout nu.

Super, maintenant je pense à Ares tout nu.
Sainte Vierge des abdos, pourquoi l'avez-vous autant gâté ?

En sortant dans la rue, j'aperçois le SUV noir arrêté devant la maison. Ses vitres teintées ne me permettent pas de regarder à l'intérieur. Je me concentre pour marcher droit et je ne sais pas pourquoi ça me paraît si difficile.

Stupides nerfs.

En approchant de la voiture, j'exécute la petite danse ridicule de la porte. Je ne sais pas si je dois ouvrir la portière passager ou l'une des deux à l'arrière. Il m'a dit qu'il venait avec Marco. Est-ce que Marco est à l'avant ? Ou pas ?

Argh, quelle situation gênante !

Je reste là comme une idiote ne sachant pas quoi faire, et apparemment Ares remarque mon indécision. Il baisse sa vitre, le visage toujours aussi parfait, et me demande de son ton calme habituel :

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Il n'y a personne à la place du mort.

J'ouvre la portière et je monte.

— J'étais juste…

Je me retourne et je vois Marco penché sur son téléphone.

— Salut, Marco.

Il lève les yeux et me sourit. Quand je me retourne sur mon siège, je réalise qu'Ares m'examine de la tête aux pieds. Il termine son évaluation par mon visage avec un sourire approbateur.

— Et moi, tu ne me dis pas bonjour ?

Waouh, il est trop beau dans cette chemise blanche.

— Bonjour.

Il hausse un sourcil.

— C'est tout ?

Mon pauvre cœur bat si fort que je le sens dans ma gorge.

— Tu avais autre chose en tête ?

Avec des gestes rapides, Ares détache sa ceinture de sécurité, m'attrape par la nuque et colle ses lèvres contre les miennes. Il m'embrasse avec force. Je retiens un gémissement alors qu'il suce ma lèvre inférieure et la mordille.

Marco s'éclaircit la gorge :

— Hé, je suis toujours là !

Ares s'écarte et en souriant pose un dernier petit baiser sur mes lèvres.

— Bonjour, sorcière.

Il se recale dans son siège, remet sa ceinture de sécurité et démarre. Pendant ce temps, je reste pétrifiée, les jambes en compote. C'est incroyable l'effet qu'il déclenche en moi avec un simple baiser. Ares met de la musique électro et Marco se penche entre nos deux sièges.

— Samy dit qu'elle est prête.

Quand j'entends ce prénom, mon sang se glace.

Ares tourne le volant et bifurque.

— On passe la chercher, alors. Et Gregory ?

Marco consulte son téléphone.

— Il est déjà parti avec Luis.

— Et les filles ?

— Elles sont avec eux.

Mes yeux se posent sur Ares. Quelles filles ? Il y en a d'autres que Samy ?

— Bon, on s'arrête juste pour prendre Samy, alors.

Ares se gare devant une belle maison à deux étages avec un très joli jardin. Samy attend à côté de la boîte aux lettres. Elle est magnifique dans une robe courte et moulante sous une veste splendide. Ses jambes sont longues et incroyables. Elle n'a pas froid ?

Elle sourit à Ares et l'adoration qu'elle lui porte se lit dans ses yeux. C'est tellement évident qu'elle est amoureuse de lui, je me demande si je suis aussi transparente quand je regarde Ares. Elle monte à l'arrière et son sourire vacille quand elle me voit.

— Oh, salut, Raquel.

Je lui souris.

— Bonjour.

— Tu n’as pas froid ? lui demande Marco avec inquiétude.

C’est étrange, la façon dont la façade si austère de Marco se fissure chaque fois que Samy apparaît.

— Non, t’inquiète.

Ares la regarde dans le rétroviseur et sourit. Mon estomac se noue. La jalousie est vraiment une émotion désagréable. Je ne l’avais jamais ressentie avant de rencontrer Ares. Ça n’aide pas qu’ils aient couché ensemble. Ils se sont vus nus, pour l’amour du ciel, c’est beaucoup trop d’intimité pour une amitié. Et ça n’arrange rien non plus que Samy soit folle de lui.

Je ne sais pas si je réagis de façon excessive, mais je m’efforce de ne rien montrer de mon malaise.

La voix de Marco m’arrache à mes pensées :

— Tout le monde est déjà là, ils vont commander les boissons. Qu’est-ce que tu veux boire ?

Ares secoue la tête.

— Je ne bois pas, je conduis.

Je suis surprise par le sérieux et la maturité de son ton, mais sa réponse me plaît. Marco lâche un « pfff » râleur.

— Quel rabat-joie ! On aurait pris un taxi si on avait su que ça t’empêcherait de boire.

Ares ralentit dans une rue très fréquentée. Il y a de l’ambiance ce soir, on dirait.

— Je n’aime pas les taxis.

Je hausse un sourcil. *Oh, le riche n’aime pas les taxis*. Je ne peux même pas me permettre d’en prendre un ; le bus est ma seule solution. Je n’ose même pas imaginer ce qu’il pense des transports en commun. Ça me rappelle que nous n’avons pas été élevés dans les mêmes conditions et à quel point nos vies quotidiennes sont à l’opposé l’une de l’autre.

Marco interrompt à nouveau mes pensées qui s’emballent. Cette fois, c’est à moi qu’il s’adresse :

— Et toi, Raquel ? Tu veux boire quoi ?

Mes yeux se posent sur Ares, toujours concentré sur la route devant lui.

Je sens que Samy m’observe.

— Eh bien, je…

Je serre les mains sur mes genoux, hésitante.

— Vodka ?

— Tu n’as pas l’air très sûre, note Marco. Vodka, alors. Je crois qu’ils ont commandé une bouteille de whisky et une bouteille de vin. Je leur dirai d’en ajouter une de vodka.

Une bouteille entière ?

J’espère que c’est pour plusieurs personnes, pas pour moi seule, sinon la soirée se terminera très mal. Non, je ne peux pas me permettre de faire des trucs gênants ce soir. Je dois bien me tenir.

Quand on arrive, je reconnais l’endroit, c’est une boîte chic qui a ouvert récemment. Je ne pense pas qu’elle fasse concurrence au club d’Artemis, l’*Insomnia*, parce qu’elle est assez éloignée du centre alors que l’autre se trouve dans un quartier stratégique. Nous franchissons l’entrée et je suis étonnée que le videur ne nous demande pas nos papiers pour vérifier notre âge.

La première chose qui me frappe, c’est l’ambiance créée par des effets de lumières multicolores. Nous passons devant le long comptoir où des barmans effectuent des tours avec des bouteilles et des verres. Waouh, tout le monde semble passer un bon moment. Nous montons des escaliers ponctués de petites lumières colorées pour rejoindre leur groupe d’amis.

La soirée s’annonce intéressante.

35- le premier rendez-vous II

Vous vous souvenez de la gêne que j'ai ressentie l'autre jour au petit déjeuner avec les amis d'Ares ? Eh bien, je ressens la même chose mais en pire.

Samy passe devant moi et va saluer tout le monde. Comme je ne sais pas quoi faire de mes mains, j'entrelace mes doigts devant moi. Ares s'éloigne pour dire bonjour à chacun.

Et moi, alors ?

Je déteste cette impression d'être invisible, de sentir que les gens font comme si je n'existais pas ou que je n'étais pas devant eux. Surtout quand c'est cette bande de gosses de riches qui ont l'habitude de prendre les autres de haut, de les toiser, d'évaluer d'un œil critique leur tenue pour déterminer si ce sont des vêtements de marque ou non, s'ils sont de saison ou non. Ce n'est pas une généralisation abusive, je sais qu'il y a beaucoup de gens, comme Dani ou Apollo, qui ont de l'argent sans pour autant mépriser ceux qui n'en ont pas. Les filles de la bande observent en détail ma jupe et mon chemisier et font la grimace.

Et les garçons ? Ils m'évaluent comme pour décider si je suis assez jolie pour qu'ils m'adressent la parole. Être la seule latina du groupe rend la situation encore plus gênante.

Les secondes qui s'écoulent pendant que je me tiens devant eux comme une idiote me semblent durer une éternité. J'ai envie de repartir en courant, de fuir ces regards implacables, mais je résiste.

J'aimerais dire que c'est Ares qui se rend compte de mon malaise et qui vient me rejoindre, mais c'est Samy qui finit par avoir pitié de moi et met fin à mon calvaire.

— Viens, Raquel, laisse-moi te présenter.

Je placarde un faux sourire amical tandis qu'elle fait le tour de la bande. Il y a trois filles : celle qui a les cheveux noirs s'appelle Nathaly, la blonde à

côté d’elle s’appelle Darla et la brune est celle que j’ai vue à la fête de l’équipe de foot d’Ares et qui a pris le petit déjeuner avec nous le lendemain : Andrea. Il y a deux autres mecs en plus de Gregory, Luis et Marco. Un blond à la peau mate qui se présente comme Zahid et un autre à lunettes prénommé Oscar. Je ne crois pas que je retiendrai tous ces noms, mais je m’en fiche.

Ares est assis à côté de Nathaly, de l’autre côté de la table. Je m’installe à côté de Samy, à la dernière place libre. À côté d’elle se trouve Oscar et ils discutent d’un concert, il me semble. Comme une imbécile, j’observe Ares, qui est en pleine conversation avec Nathaly.

La déception me vrille l’estomac. *C’est pour ça que tu m’as amenée ici, dieu grec ? Pour me laisser plantée dans un coin pendant que tu t’amuses avec tes ex ?* Je baisse les yeux et je vois un verre devant moi. Je lutte contre la rancœur que je sens monter en moi.

J’avais placé tant d’espoirs dans ce rendez-vous, c’était le premier avec lui. Je m’étais imaginé un tas de scénarios, qui allaient du dîner romantique à la simple sortie au cinéma, j’avais même envisagé un tour en voiture pour discuter en tête à tête. Mais rien ne s’est pas passé comme je l’espérais.

Je le sens aussi loin de moi qu’au début. Comme si, chaque fois qu’on se rapproche, il éprouvait le besoin de reculer.

La tristesse m’envahit et j’essaie de ne pas laisser les larmes me monter aux yeux. Autour de moi, tout le monde parle, rit, partage des anecdotes, alors que j’ai l’impression d’être seule au monde. Comme si j’assistais à la scène sans en faire partie.

Cet univers, c’est le sien ; c’est sa zone de confort, pas la mienne. Et il m’y abandonne sans se tracasser pour moi. Il ne jette pas le moindre coup d’œil dans ma direction. Je ne parviens plus à contenir ma peine. Ma vue se brouille. Quand je pense au mal que je me suis donné pour choisir ce que j’allais porter. Tout ça pour quoi ?

Je me lève et Samy se retourne. Je lui chuchote :

— Je vais aux toilettes.

Tandis que je me fraie un chemin à travers la foule des danseurs, je laisse les larmes dévaler mes joues, je sais que tout le monde est trop occupé à s’éclater pour remarquer quoi que ce soit. La musique qui vibre dans toute

la boîte diminue quand j’entre dans les toilettes. Je m’enferme dans une cabine et je me permets de pleurer sans retenue.

Il faut que je me calme, je ne veux pas passer pour une drama queen qui se donne en spectacle pour une raison que tous ces gens considéreraient sans doute comme ridicule. Le truc, c’est que ce premier rendez-vous signifiait énormément à mes yeux et que ma désillusion est douloureuse.

Je devrais rentrer.

Mais comment ?

Le club se trouve à l’écart de la ville. Un taxi me coûterait trop cher et je ne veux pas déranger Dani une deuxième fois. Je sais qu’elle viendrait sans protester, mais je ne veux pas interrompre sa soirée. Peut-être que je devrais simplement tenir le coup jusqu’à ce que tout le monde soit fatigué et qu’on rentre.

Je prends une profonde inspiration et je sors de ma cabine. Surprise, je tombe sur la fille aux cheveux noirs, Nathaly. Elle est postée devant le miroir, bras croisés, on dirait qu’elle m’attendait.

— Ça va ?

— Oui.

— J’aimerais pouvoir te dire que tu es la première fille que je vois pleurer pour Ares, mais ce ne serait pas vrai.

Elle laisse échapper un soupir sinistre, comme si elle était passée par là.

— Ça va, je répète avant de me laver le visage au lavabo.

— Comme tu veux, petite stalkeuse.

Je me fige.

— Comment tu m’as appelée ?

— Petite stalkeuse. Oh oui, tout le monde ici est au courant de tes talents d’espionne. Ares nous a raconté en riant que sa pauvre voisine était complètement obsédée par lui.

Ouille…

Il faut que je m’en aille.

Je m’enfuis des toilettes en tentant de contenir mes larmes. J’ai besoin d’air, je dois me calmer, apaiser la tristesse qui me dévaste.

Je sais que Nathaly cherchait juste à me faire du mal, à m'écarter, mais ça ne signifie pas que ses mots ne m'ont pas blessée. Non seulement il m'ignore superbement ce soir, mais j'apprends qu'il se moquait de moi avec ses amis. C'est trop.

Je franchis l'entrée du club, accueillie par le froid de l'automne. Je serre les bras autour de mon corps pour tenter de me tenir chaud, puis je prends mon téléphone et je compose le numéro de Dani. Oh non ! Son portable est coupé.

Des gens sont massés dehors pour fumer et discuter. Je descends la rue en tentant à nouveau de joindre Dani. Avec l'espoir qu'elle me réponde vite.

*

ARES HIDALGO

Nathaly me raconte un de ses voyages, mais j'ai la tête ailleurs. Raquel est partie aux toilettes depuis longtemps. Je me demande si elle a un problème. Peut-être qu'il y a la queue ? Non, Nathaly y est allée il n'y a pas longtemps et elle est déjà revenue.

J'interromps son récit.

— Tu n'as pas vu Raquel aux WC ?

— Si, elle se lavait le visage, mais après je l'ai perdue de vue.

Je la remercie d'un sourire, puis je fixe la place que Raquel devrait occuper. Quelque chose ne tourne pas rond, je suis peut-être paranoïaque, mais j'ai une espèce de pressentiment. Je me lève et je m'approche de Samy.

— Tu veux bien venir avec moi vérifier que Raquel va bien ? Ça fait un moment qu'elle est partie aux toilettes.

— Oui, je me disais la même chose. Allons-y.

On marche ensemble jusque-là et je l'attends devant la porte. Elle ressort avec une expression perplexe.

— Elle n'est pas là-dedans.

L'inquiétude me comprime la poitrine.

— Où est-elle, alors ?

Elle est partie…

Cette idée me traverse l'esprit, mais je la rejette. Non. Pourquoi serait-elle partie ? Non, elle n'aurait pas fait ça. De toute façon, elle n'avait personne pour la reconduire et elle n'avait aucune raison de filer sans un mot. Ou bien si ?

Samy remarque la confusion sur mon visage.

Peut-être qu'elle est dehors ou simplement sur le balcon en train de prendre l'air.

Sans hésiter, je laisse Samy derrière moi et je cherche Raquel partout. Elle n'est nulle part.

Je désespère. Pour comprendre ce qui a pu se passer, je passe en revue la soirée dans les moindres détails. Je me rends compte qu'elle avait l'air mal à l'aise à son arrivée, puis qu'après s'être assise elle m'a cherché du regard. Une lueur de déception et de tristesse se lisait dans ses beaux yeux. Comment n'ai-je pas compris tout de suite qu'elle ne s'amusait pas ? Comment ai-je pu laisser passer tous ces signaux sans réagir ?

Parce que tu es un crétin qui n'a pas l'habitude de penser aux autres.

Je sors de la boîte en haletant, cherchant désespérément la fille qui fait battre mon cœur. En priant pour qu'elle ne soit pas partie, même si je comprendrais qu'elle l'ait fait. J'ai encore tout gâché.

Deux ou trois personnes fument une cigarette devant. Je scrute les deux côtés de la rue : personne.

Non…

Elle ne peut pas être partie. Avec qui ?

Je sais que, si je ne la rattrape pas, je vais la perdre. Elle m'a déjà tellement pardonné. Je devine que son cœur, si généreux soit-il, ne peut pas me pardonner une fois de plus. J'ébouriffe mes cheveux avec nervosité et je jette un dernier coup d'œil autour de moi.

Raquel, où es-tu ?

36- l’ami

Quelle soirée !

Tout est devenu si compliqué depuis qu’Ares est entré dans ma vie. On dirait un ouragan miniature qui détruit tout sur son passage. Il a eu ses moments de tendresse, c’est vrai, mais ils sont éclipsés par toutes les fois où il a déconné. Comment peut-il être tendre une seconde et si froid la suivante ?

Je soupire, et mon souffle forme un petit nuage. Ce n’était pas une super idée de quitter la boîte de nuit, mais tout valait mieux que de rester là. J’essaie encore une fois d’appeler Dani, mais je n’obtiens pas de réponse. L’arbre contre lequel je suis appuyée est trop rigide contre mon dos, je m’en détache.

Et puis je l’entends.

— Raquel !

La voix qui hante mon esprit et me fait perdre le contrôle. Stupéfaite, je me tourne dans sa direction et je vois Ares foncer vers moi. Il a l’air inquiet, mais à ce stade je m’en fiche. J’aimerais pouvoir dire que je ne ressens rien en le voyant, mais ce serait un mensonge. Il me paraît toujours aussi beau et parfait.

Dès qu’il me rejoint, il me serre dans ses bras. Il sent délicieusement bon, comme d’habitude.

— J’ai cru que je ne te retrouverais pas.

Je reste immobile, sans même lever les bras pour lui rendre son étreinte.

Il s’écarte d’un pas et prend mon visage dans ses deux mains.

— Ça va ?

Je ne réponds pas et j’éloigne ses mains de mon visage.

Il a l’air blessé, mais me laisse faire.

— Tu es très fâchée, hein ?

— Non.

La froideur de ma voix nous surprend tous les deux.

— Je suis déçue.

— Je…

Il se gratte l’arrière de la tête, décoiffant ses cheveux noirs.

— Je suis désolé.

— OK.

Il fronce les sourcils.

— OK ? Raquel, parle-moi, je sais que tu as un million de choses à dire.

Je hausse les épaules.

— Pas vraiment.

— Tu mens. Allez, insulte-moi, crie-moi dessus, mais ne te tais pas. Ton silence est… flippant.

— Qu’est-ce que tu veux que je dise ?

Il me tourne le dos et se tient la nuque comme s’il ne savait pas quoi faire. Quand il se tourne à nouveau vers moi, il déclare avec douceur :

— Je suis vraiment désolé.

Un sourire triste se forme sur mes lèvres.

— Ce n’est pas suffisant.

— Je sais et je ne prétends pas que ça l’est.

Il crispe la mâchoire.

— Accorde-moi juste une dernière chance.

— C’est ce qu’est devenue notre relation : un cycle infini de dernières chances ? Tu me fais de la peine, tu t’excuses, et je reviens vers toi comme si de rien n’était…

— Raquel…

— C’est peut-être ma faute, j’attends trop de toi.

Une grimace douloureuse traverse son visage. Je commence à m’éloigner. Je ne sais pas ce que je fais ni où je vais, mais je dois prendre mes distances.

Il m’appelle :

— Raquel ! Attends.

Il attrape mon bras et me fait pivoter vers lui.

— Tout ça est très nouveau pour moi et ce n’est pas une excuse. Je n’ai jamais… essayé d’être sérieux avec une fille avant. Je ne sais pas ce qui est attendu de moi, je sais que ça semble évident pour beaucoup de gens, mais ça ne l’est pas pour moi.

Je me dégage.

— C’est du bon sens, Ares. Tu as le QI le plus élevé du comté et tu ne comprends pas que ce n’est pas une bonne idée de m’emmener dans un endroit où se trouvent deux meufs que tu as baisées.

— Deux meufs que j’ai baisées ?

Il a l’air perdu.

— Oh, Nathaly…

Il ne se souvenait vraiment pas ?

— Comment tu sais… ? Ah merde, j’avais complètement oublié. C’était juste un coup d’un soir, ça n’avait aucune importance pour moi.

— Mais oui, bien sûr.

— Qu’est-ce qu’elle t’a dit d’autre ?

Je lève le menton.

— Que tu régalais tes amis d’anecdotes à propos de mon obsession pour toi.

Il ne semble pas surpris.

— C’était bien avant qu’on se parle, on n’avait même pas échangé un bonjour.

— Et je suis censée te croire ?

— Pourquoi tu ne me croirais pas ? Je ne t’ai jamais menti.

Effectivement : je repense à toutes les fois où il m’a fait de la peine en étant complètement transparent avec moi.

— J’avais oublié que l’honnêteté est une de tes qualités.

Ses yeux bleus m’observent avec sincérité.

— J’imagine que c’était de l’ironie, mais je t’assure que c’est la vérité : Nathaly n’a jamais rien représenté pour moi.

Je croise les bras.

— Et moi, je suis quoi pour toi ?

Il baisse les yeux.

— Tu le sais très bien.

— Après cette soirée, je n'en ai plus la moindre idée.

Il relève la tête et l'intensité de son regard fait battre mon cœur à cent à l'heure.

— Tu es… ma sorcière. La fille qui m'a jeté un sort, qui me donne envie de changer, d'essayer de nouvelles choses qui font flipper, mais qui valent la peine… grâce à toi.

J'essaie d'immobiliser les papillons qui prennent leur envol à grands coups d'ailes dans mon ventre.

— Ce sont de belles paroles, mais elles ne suffisent plus, il me faut des actes. J'ai besoin que tu me montres que tu veux vraiment être avec moi.

— J'apprends. Je t'ai incluse dans mon groupe d'amis. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus ?

Il semble vraiment vulnérable en cet instant.

— Ça, c'est à toi de voir. Tu as l'habitude que tout te tombe tout cru dans la bouche. Eh bien, cette fois, ça ne marchera pas. Si tu veux qu'on soit ensemble, tu vas devoir te battre pour gagner mon amour et le mériter. On va commencer par être amis.

— Amis ? Les amis ne ressentent pas ce que nous ressentons toi et moi, ils ne se désirent pas.

— Je sais, mais tu as tout gâché et tu dois te rattraper.

Il passe une main nerveuse sur son visage.

— Ça veut dire que je ne pourrai plus t'embrasser ni te toucher ?

Je hoche la tête.

— Tu me mets dans la friend zone ?

— Non, pas vraiment. Enfin oui, mais avec la possibilité d'autre chose… si tu sais t'y prendre.

Un sourire en coin étire la commissure de ses lèvres.

— Personne ne m'a jamais laissé dans la friend zone.

— Il faut un début à tout.

Il s’approche de moi.

— Et si je n’accepte pas d’être ton ami ?

Je rassemble toutes mes forces pour lui répondre avec sévérité :

— Alors, malheureusement, tu sortiras de ma vie.

— Waouh, c’est sérieux ; je t’ai vraiment blessée, cette fois.

J’ignore son commentaire.

— Alors ? Tu acceptes ou tu refuses ?

— Tu sais bien que je me cramponnerai à la moindre chance. Très bien, nous allons faire comme tu l’exiges, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Pendant cette période d’« amitié », dit-il en formant des guillemets avec ses doigts, tu ne peux pas sortir avec d’autres mecs, tu es toujours ma petite amie.

Je ne parviens pas à réprimer un sourire.

— Pourquoi est-ce que tu es toujours aussi possessif ?

— Je veux juste que ce soit clair : pas d’autres garçons. C’est compris ?

— Les amis n’ont pas ce genre de droit.

Il me jette un regard bien peu amical.

— Raquel…

— C’est bon, monsieur Jaloux, on ne sort avec personne d’autre : ça s’applique à toi également.

— Et tous les coups sont permis.

Mes sourcils se rejoignent presque.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Ce n’est pas parce que je suis ton « ami », explique-t-il en mimant encore des guillemets avec ses doigts, que je ne peux pas essayer de te séduire.

— Tu es dingue.

Il me tend la main.

— Marché conclu ?

J’acquiesce et je lui serre la main.

Il la porte à ses lèvres et l’embrasse délicatement en plongeant ses yeux dans les miens.

Je déglutis et je dégage ma main. Il m’adresse ce sourire frondeur que j’aime tant.

— Bon, qu’est-ce que tu veux faire ? Tu veux que je te ramène chez toi ou tu veux retourner à l’intérieur ?

Je suis partagée.

Je décide finalement de retourner au club juste pour tester Ares, pour voir comment il va gérer la situation, maintenant qu’il a compris qu’il s’y était mal pris. Très sûre de moi, je franchis la porte.

La table est presque vide quand nous arrivons. Il reste juste Nathaly et Samy, en pleine discussion. Je suppose que les autres sont partis danser. Je m’assieds à côté de Nathaly et Ares à côté de moi. Elle me lance un regard agacé et je réplique par un sourire triomphant.

I’m back, bitch, comme dirait Dani. En d’autres mots, *je suis de retour, salope*.

— Tu veux boire quelque chose ? me demande Ares à l’oreille.

— Une margarita.

Il hoche la tête et se lève pour aller la chercher. Il revient et pose un verre devant moi avant de reprendre sa place. Un morceau d’électro démarre et Nathaly se lève. Elle passe devant moi et s’arrête en face d’Ares.

— Tu veux danser ? lui propose-t-elle en lui tendant la main.

Je prends une gorgée de margarita, en feignant de sourire.

— Non.

Il ne lui donne même pas d’explication pour justifier ce refus.

— Oh, allez, fais pas ton relou. Pourquoi tu ne veux pas ?

Ares hausse les épaules et prend ma main.

— Parce que la seule personne avec qui j’ai envie de danser, c’est elle.

Je ne m’attendais pas à ça. Nathaly regagne sa place. Ares me tire et m’oblige à me lever. Danser en amis. Voilà qui risque de devenir intéressant.

Nous fendons la foule pour arriver au milieu de la masse de corps qui bougent au rythme de la musique. Je suis nerveuse, je ne peux pas le nier, c'est la première fois que je danse avec lui. Ares se tient devant moi, il attend. Il est tellement beau sous les spots colorés. Je me mordille la lèvre, puis je commence à me déhancher. Aussitôt, il suit mes mouvements, se collant à moi.

Je passe les mains autour de son cou, bougeant mon bassin doucement contre lui. Je sens son souffle sur ma joue, son corps contre le mien. Être si proche est *enivrant* et je me rends compte que j'ai sous-estimé l'effet qu'il a sur moi quand j'ai proposé que nous soyons simplement amis.

Ares pose les mains sur ma taille et se déplace avec moi. La tension sexuelle entre nous est palpable, comme un courant électrique qui vibre au rythme de la musique. Il me fait pivoter et me serre contre lui par-derrière. Il pose son menton sur mon épaule et glisse un baiser délicat dans mon cou. Ses lèvres sont humides et chaudes contre ma peau. Je ne sais pas combien de temps s'écoule, mais je voudrais que ce moment ne se termine jamais. Rester comme ça avec lui, que rien ne change, que rien ne soit gâché à nouveau, parce que je ne pourrais plus le supporter.

Un nouveau morceau démarre. C'est *I hate U, I love U* de Gnash, et je me retourne pour lui faire face et chanter avec lui. Il est si mignon, en train de s'égosiller en me fixant droit dans les yeux.

I hate you, I love you, I hate that I love you…
Je te déteste, je t'aime, je déteste le fait de t'aimer…

Ares me serre la main et me fait faire une pirouette. J'éclate de rire et je continue à chanter. Le monde qui nous entoure s'efface. Il n'y a plus que lui et moi, qui nous époumonons comme des imbéciles au milieu de la foule. Un sentiment de plénitude et de joie me submerge.

Je veux croire en lui. Je lui accorderai un dernier vote de confiance pour gagner mon amour, je soutiendrai le dieu grec idiot qui a volé mon cœur.

37- la fille saoule

Sueur…

Margaritas…

Musique…

Voilà la combinaison magique de la soirée. Je n'aurais jamais imaginé que je pouvais transpirer comme ça, mais apparemment danser au cœur de la foule a cet effet. Je tire mes cheveux en arrière et je cherche une place pour m'asseoir à la table. Tout le monde a l'air de s'amuser, il y a eu trop de verres pour que quelqu'un ait encore les idées bien en place.

Comme je me sens un peu pompette, j'arrête de boire pendant un moment. Marco apparaît à côté de moi et ses yeux rencontrent les miens.

— Tu danses avec moi, Raquel ?

Mon regard se dirige vers Ares, qui discute avec ses amis mais qui continue à jeter de fréquents coups d'œil dans ma direction. Ares et moi sommes dans une situation très fragile en ce moment. Je veux qu'il gagne mon cœur, mais je ne veux rien faire pour prêter le flanc à des malentendus ou à des situations embarrassantes. Et puis, Marco n'a pas été super sympa avec moi.

Il attend ma réponse.

— Non merci, c'est pas mon truc de danser avec des mecs qui tirent la tronche.

Il ne dit rien, il prend son verre et, sans me quitter des yeux, boit une longue gorgée.

Gregory me fait un tope-là.

— Tu fais quoi pour Halloween ? Tu as des projets ?

— Pas vraiment, il reste encore deux semaines.

— Nous, je pense qu'on ira à une fête en ville, j'imagine que tu viendras.

Ares ne m'en a pas parlé.

— Peut-être.

Gregory soupire.

— Tu penses que je devrais me déguiser en vampire ou en flic sexy ?

J’éclate de rire. Pourquoi hésite-t-il entre deux options aussi opposées ?

Il me tape doucement sur l’épaule.

— Sérieux, il me faut l’opinion d’une fille.

— Hmm.

Je l’examine en essayant de l’imaginer dans les deux déguisements.

— Tu ferais un vampire très sexy.

— Je le savais !

Il a l’air tellement fier que je souris.

Je sens que quelqu’un nous observe et je jette un coup d’œil autour de moi. Andrea me fusille du regard.

— Ta petite amie n’a pas l’air contente, je commente en buvant un coup de margarita.

Gregory se tourne pour voir de qui je parle.

— Ce n’est pas ma petite amie.

Je ne dis rien, je ne veux pas avoir l’air de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais Gregory continue :

— Je l’aimais beaucoup, mais…

Il lui lance un regard nostalgique et conclut :

— Elle est comme ses amies.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Tous les garçons à cette table sont issus de familles riches.

Je les passe en revue tour à tour : Ares, Zahid, Oscar, Luis, Marco, et je termine par Gregory. Ce sont les futurs directeurs et propriétaires de petites entreprises, de grosses sociétés ou de commerces.

— Oh.

Gregory désigne plusieurs types habillés en noir autour du bar.

— Tu vois ces gars-là ?

Je hoche la tête.

— Ce sont des gardes du corps. Nous ne sommes jamais seuls, même si ça ne se voit pas.

Quel est le rapport avec Andrea ?

Gregory semble lire la confusion sur mon visage.

— Il y a très peu de gens qui nous abordent de façon désintéressée. Andrea…

Je remarque une légère tristesse dans sa voix.

— Disons que… ses sentiments n'étaient pas sincères.

Je lui presse l'épaule.

— Je suis désolée pour toi.

Il dissimule sa tristesse derrière un sourire.

— Ça va, je vais m'en remettre. Je vais tout déchirer à Halloween dans mon costume de vampire.

Je lui adresse un large sourire.

— Je suis sûre que oui.

Un morceau entraînant démarre. Nathaly et Andrea se lèvent et se mettent à danser pour les garçons qui sont assis. Samy n'a pas bougé, elle est sur son téléphone. Andrea se déhanche devant Gregory et je me détourne, mal à l'aise. Je garde un œil sur Nathaly : elle n'a pas intérêt à tenter de s'approcher d'Ares.

Nathaly s'avance jusqu'à Marco, qui ne prend pas la peine de cacher son indifférence totale. Elle passe au suivant, Luis, qui la regarde onduler en applaudissant. Elle s'arrête ensuite pour répéter son petit numéro devant Oscar, puis Zahid. Ares est le suivant. Mes poumons se compriment. Je ne peux pas me permettre une scène ici si elle danse pour lui. Qu'est-ce que je dois faire ?

Nathaly s'avance vers Ares, mais il lui décoche un regard si glacial que je sens des frissons me parcourir l'échine. J'avais oublié à quel point le dieu grec peut être méprisant. Elle ignore cette rebuffade et continue à s'approcher, mais, avant qu'elle ne puisse l'atteindre, Ares se lève en annonçant qu'il va aux toilettes, la plantant là.

Oh, dieu grec, tu apprends.

Sa dignité blessée, Nathaly retourne s'asseoir avec une moue frustrée.

Je prends mon portable et j’envoie un message à Ares.

Bien joué. Je suis fière de mon ami. :)

Sa réponse est rapide.

Ares : *Ça t’amuse, hein ?*
Moi : *Pfff, non, pas du tout.*
Ares : *Tu vas craquer, mon « amie ».*
Moi : *Non, et je suis ton amie, les guillemets sont redondants.*
Ares : *Mon « amie » qui gémit dans mon oreille et en redemande quand je la pénètre avec force.*

Je sens la chaleur me monter aux joues.

Moi : *C’est vraiment inapproprié, mon ami.*
Ares : *Ce qui est inapproprié, ce sont les choses que j’ai envie de te faire. Tu n’as pas idée.*

Ouf, il fait chaud ici tout à coup. Comme la lâche que je suis, je ne lui réponds pas, j’ai peur de ce qu’il pourrait encore me dire.

Le temps passe vite. Il est déjà trois heures du matin, l’heure de partir a sonné. Je n’arrive pas à croire qu’il soit si tard. Sur le parking, tout le monde se dit au revoir. Samy ne se sent pas très bien à cause du froid et Marco la soutient. Il l’aide à monter dans le SUV. Une fois que nous sommes tous les quatre à l’intérieur, Ares enclenche le moteur et le chauffage apporte un peu de chaleur bienvenue.

Marco souffle sur le visage de Samy.

— Hé, Samantha.

— Je crois que je suis bourrée, lâche-t-elle avec un éclat de rire.

Je suis désolée pour elle.

Ares la regarde dans le rétroviseur.

— Tu crois ?

Marco soupire et la maintient droite sur le siège arrière.

— On ne peut pas la ramener chez elle dans cet état, sa mère la tuerait.

— Je sais, réplique Ares en quittant sa place de stationnement. Il vaut mieux qu’elle dorme chez moi.

Je tourne la tête vers lui si rapidement que mon cou me fait mal. J’espère avoir entendu de travers. Marco se passe la main dans les cheveux et annonce :

— Bonne idée, je vais passer la nuit chez toi aussi, comme ça je t’aiderai à la porter.

Détends-toi, Raquel, ils sont juste amis.

Marco sera là également, c’est normal, ce sont juste des copains qui dorment chez un copain. Mais la jalousie me ronge de l’intérieur.

Quand nous arrivons chez moi, j’hésite à sortir, mais je ne veux pas faire de scène, surtout pas devant Marco.

Je contrôle mes sentiments et j’affiche un sourire factice.

— Bonne nuit à tous.

J’ouvre la portière, mais Ares attrape ma main et la porte à ses lèvres.

— Fais-moi confiance, sorcière.

Je prends une profonde inspiration. J’ai envie de répliquer que la confiance, ça se gagne, que ça ne se demande pas, mais je ravale mes paroles et je sors du SUV.

La voiture d’Ares s’éloigne dans le froid automnal.

*

ARES HIDALGO

— Ares, elle ne veut pas sortir de la voiture.

Marco grogne, agacé. Je ferme ma portière et je me dirige vers l’arrière de mon SUV. Samy est allongée sur le siège avec les jambes qui pendent à l’extérieur.

— Samy. Tu dois sortir maintenant.

— Non, elle marmonne, tout tourne.

— Viens, Samy, j’insiste en glissant délicatement mes mains sous ses jambes et dans son dos pour la porter.

Marco referme la voiture dans mon sillage. Nous nous dirigeons vers l'arrière de la maison et Marco m'ouvre les portes. Samy s'accroche fermement à mon cou, en murmurant :

— Mon prince noir.

Marco me lance un regard triste quand il l'entend m'appeler par ce surnom. Elle l'utilise depuis qu'on est petits, elle dit que j'ai toujours été là pour la sauver. Mais ce qu'elle a oublié, c'est que Marco aussi a toujours été là pour elle.

Une fois à l'intérieur, il annonce :

— J'ai faim.

Et il se dirige vers la cuisine pendant que je porte Samy jusqu'aux chambres d'amis du rez-de-chaussée, parce qu'il n'est pas question que je monte avec elle. J'entre dans une des pièces et je la pose sur le sol. Elle titube, mais se retient à un meuble.

— Tu n'aurais pas dû boire autant.

Elle se caresse maladroitement la joue.

— J'en avais besoin.

Ses yeux noirs croisent les miens. Je sais que je ne devrais pas lui demander pourquoi, mais elle attend de moi que je le fasse.

— Pourquoi ?

Elle pointe un doigt accusateur vers moi.

— Tu le sais très bien.

Le silence retombe pendant quelques secondes. Son expression est de plus en plus triste.

— Ares…

— Hmm ?

— Tu as passé toute la soirée à t'amuser avec ta copine, tu ne m'as même pas regardée.

— Samantha…

— Et moi qui t'observais de loin… Tu m'as tellement manqué.

Son ton plaintif me chagrine. Elle compte pour moi, même si ce n'est pas de la façon qu'elle voudrait.

— Je ne t’ai même pas manqué un peu ?

J’envisage de répondre positivement pour lui faire plaisir, mais le visage de Raquel m’apparaît : son sourire, sa façon de froncer les sourcils quand quelque chose ne lui plaît pas mais qu’elle ne veut pas le dire… Je repense aussi à ce que je ressens quand elle me caresse. Comme si ses mains étaient capables de traverser ma peau pour atteindre mon cœur et le réchauffer. Je décide de ne rien répondre. Je ne veux pas donner de faux espoirs à Samy alors que mon cœur appartient à une autre.

Les yeux noirs de mon amie se remplissent de larmes. Je ne sais pas quoi faire, à part lui dire :

— Ne pleure pas.

— Tu es un salaud ! explose-t-elle. Pourquoi ? Pourquoi tu as couché avec moi ? Pourquoi as-tu joué avec moi comme avec toutes les autres ? Je pensais que j’étais différente, que je comptais pour toi.

— Samy, je tiens à toi.

— Menteur ! Si tu en avais quelque chose à foutre, tu n’aurais jamais gâché notre amitié comme ça. Tu savais que j’avais des sentiments pour toi et, si ce n’était pas réciproque, tu n’aurais pas dû accepter que ça aille plus loin.

Je tends la main vers elle, mais elle s’écarte comme si j’avais la peste.

— Samantha…

Ses joues sont luisantes de larmes.

— Pourquoi, Ares ?

Sa voix se brise.

— Pourquoi tu m’as embrassée le soir de Noël ? Pourquoi tu as commencé une relation alors que tu ne ressentais rien pour moi ?

— Samantha…

— Dis-moi la vérité pour la première fois de ta vie. Pourquoi ?!

— J’étais paumé ! Je pensais avoir des sentiments pour toi, mais je me suis trompé… Je suis désolé.

La douleur sur son visage me serre la poitrine.

— Je suis vraiment désolé.

— Tu es désolé ?

Elle laisse échapper un rire entre ses pleurs.

— C’est facile à dire ! Tu détruis tout ce qu’il y a de bon autour de toi et tu espères réparer ça avec un « je suis désolé ». Ce n’est pas comme ça que la vie fonctionne, Ares. Tu ne peux pas blesser les gens et espérer le pardon en retour.

— Je sais que j’ai un problème, Samantha, mais je…

— Tu le sais, mais tu continues à faire du mal aux gens. Tu ne fais rien pour changer.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. J’essaie d’être différent.

— Pour elle ? Tu veux changer pour Raquel, c’est ça ?

— Oui.

Elle se mord la lèvre.

— Et… tu ne pouvais pas essayer avec moi ? Je ne te suffisais pas ?

— Ce n’est pas la question, Samantha. Je ne peux pas contrôler mes sentiments. Je tiens beaucoup à toi, mais elle…

Je marque une pause.

— Elle est… Ce qu’elle me fait ressentir, c’est… un autre niveau.

Une grosse larme coule sur la joue de Samy.

— Tu l’aimes ?

Elle a l’air tellement blessée, je ne veux pas lui faire encore plus de peine.

— Il faut que tu dormes.

Elle acquiesce, titube jusqu’au lit, se couche sur le côté et me fait signe de m’approcher.

— Tu veux bien me tenir compagnie jusqu’à ce que je m’endorme ?

J’hésite, mais elle a l’air tellement effondrée que je m’allonge à côté d’elle. Nos visages sont à bonne distance l’un de l’autre. Elle me fixe sans rien dire, en continuant à pleurer.

Je lui caresse la pommette.

— Je suis désolé.

— Je t’aime tellement que ça fait mal, déclare-t-elle d’une voix faible.

C’est la première fois qu’elle déclare qu’elle m’aime, mais cet aveu ne me surprend pas. Sans doute que je le savais déjà.

Elle comprend mon silence et m’adresse un sourire triste.

— Je vais devoir garder mes distances pendant un moment. Il faut que j’arrive à mettre mes sentiments pour toi de côté. Parce que, comme meilleure amie, je veux être contente de ce qui t’arrive. Tu as enfin trouvé quelqu’un qui te motive à changer, quelqu’un qui te rend heureux… Mais ce stupide amour que je ressens pour toi gâche tout.

— Prends le temps qu’il faudra, je serai là quand tu reviendras.

Elle saisit ma main.

— Donne tout ce que tu peux, Ares. Tu as une chance d’être heureux, ne la bousille pas. C’est formidable d’ouvrir son cœur, ça ne te rend pas faible. N’aie pas peur.

— Peur ? je répète en laissant échapper un rire sarcastique. Je suis terrorisé.

— Je sais.

Elle serre mes doigts entre les siens.

— Je sais que c’est difficile pour toi d’accorder ta confiance, mais Raquel est quelqu’un de bien.

— Je le sais, mais je ne peux pas m’empêcher de me sentir super vulnérable, putain.

Je soupire.

— Elle a le pouvoir de me détruire, elle pourrait le faire facilement, si elle le voulait.

— Mais elle ne le fera pas.

Les paupières de Samantha se ferment.

— Bonne nuit, Ares.

Je me penche et je dépose un baiser sur son front.

— Bonne nuit, Samy.

38- le test

Amis…

Qu’est-ce qui m’a pris de proposer ça ?

Je meurs d’envie de lui écrire. Il m’a envoyé un message pour me dire qu’il avait un truc à régler et qu’il me parlerait bientôt. Plusieurs jours ont passé depuis.

Merde ! C’est comme ça qu’il espère gagner mon amour ? Il se passe un truc avec Samy ? Et s’il avait décidé de baisser les bras et ne voulait plus se battre pour me conquérir ? Je passe en revue des tas d’hypothèses dont certaines frisent le n’importe quoi. Je deviens folle. C’est ça, son plan ? M’ignorer pour que je craque et que je le reprenne comme si de rien n’était ?

Dans tes rêves, dieu grec.

Je referme en grognant le livre que je ne lisais pas vraiment et je pose mon visage sur la table. Dani soupire à côté de moi.

— On dirait que la punition que tu lui as infligée te pèse plus qu’à lui, remarque-t-elle en tournant une page. Il n’a jamais été facile à déchiffrer, je ne sais pas pourquoi tu t’étonnes.

Dans ma frustration, j’ébouriffe mes cheveux sans le vouloir.

— Je suis censée avoir le contrôle maintenant… mais ce silence me tue.

— C’est peut-être volontaire, tu ne crois pas ? Il te ghoste, comme ça tu lui manques tellement que quand tu le verras tu te jetteras sur lui, oubliant que vous étiez censés être amis.

— Tu crois ?

— Chut ! lance la bibliothécaire pour nous faire taire.

Nous nous excusons avec un sourire poli. Nous sommes venues ici pour essayer d’enfin finir le roman que notre prof de littérature nous a donné.

J’aime bien lire, mais elle ne nous propose que des bouquins vieillots et ennuyeux. Je n’aime pas les classiques.

— L’examen est demain, on n’aura jamais fini, je murmure en veillant à ne pas attirer l’attention de la bibliothécaire.

Dani me donne une tape dans le dos.

— Aie confiance, on est déjà à la page 26.

Je me couvre le visage.

— 26 sur 689 pages, on est fichues.

Je ne me souviens pas de la dernière fois où j’ai lu un des livres obligatoires. Comment ai-je réussi l’année dernière sans en lire aucun ? Ça me revient d’un coup : Joshua adore lire, tout et n’importe quoi. Il nous a toujours aidées avec les devoirs de ce genre et, en échange, nous on l’a aidé dans les matières où il avait des difficultés.

Une vague de tristesse m’envahit en pensant à mon ami. Nous venions ici tous les trois ensemble pour lire et faire nos devoirs.

Pourquoi m’a-t-il trahie ? Pourquoi ? Comment a-t-il pu piétiner une si vieille amitié ? Je revois son sourire, le tic qui lui fait plisser le nez quand il ajuste ses lunettes.

Je t’aime, Raquel. Je t’adore.

Il semblait si vulnérable quand il m’a avoué ça. Est-ce que c’est ça, le problème ? Il a laissé ses sentiments prendre le dessus… Ça ne justifie pas son acte, mais au moins ça l’explique ; j’ai fait tant de choses stupides à cause de ce que je ressens pour Ares de mon côté. Et je ne peux pas nier que Joshua me manque. Il a toujours fait partie de ma vie et je tiens à lui malgré tout ce qui s’est passé.

Ah, les hommes de ma vie sont tous des cas compliqués.

Je suis tellement plongée dans mes réflexions que je ne remarque pas la personne qui s’est arrêtée devant notre table jusqu’à ce qu’une main dépose deux piles de feuilles et deux cafés devant nous. Je lève les yeux. *Quand on pense au loup…*

Joshua nous adresse un grand sourire.

— C’est le résumé du livre, il contient les points clés qu’on ne peut connaître qu’en l’ayant lu. Vous réussirez l’examen si vous étudiez ma fiche

de lecture.

Avant que je ne puisse réagir, il tourne les talons. Dani et moi échangeons un regard stupéfait.

Elle prend la pile de pages et les passe en revue.

— Il est fou…

Elle continue à feuilleter le tas.

— Mais regarde… C'est super bien écrit et hyper facile à comprendre ! Yes ! Et du café…

Elle embrasse le gobelet.

— Je ne le déteste plus autant et…

Dani s'arrête dans son élan et se tourne vers moi.

— Oh, excuse-moi… Je me suis emballée. Nous ne sommes pas obligées d'accepter son aide si ça te met mal à l'aise.

Ce n'est pas ça… Son sourire, son désir de nous aider… Ils paraissaient si sincères. Joshua a toujours été transparent, à l'opposé d'Ares, dont la froideur ne laisse rien deviner. Même maintenant, alors que je suis censée être maîtresse de la situation, je ne sais ni ce qu'il pense, ni ce qu'il veut, ni comment interpréter son silence. J'aimerais qu'Ares soit un livre ouvert comme Joshua. En même temps, c'est normal qu'il y ait une différence : je connais Joshua depuis toujours et Ares depuis quelques mois seulement.

Du temps…

Est-ce ce dont j'ai besoin pour comprendre ce taré ?

— Raquel ?

Dani agite la main devant mes yeux.

— On accepte ou pas ?

J'hésite un instant, mais ça me semble inutile de refuser de toute façon. Joshua ne saura pas si on utilise son résumé ou pas.

— On ne va pas s'en priver.

Nous passons le reste de l'après-midi à compulser la fiche et à étudier pour l'examen.

*

VENDREDI

— On a réussi ! s’exclame Dani en vérifiant les notes sur le tableau d’affichage.

— Aaaah !

Je bondis de joie et je la serre fort dans mes bras. On fait la ronde en sautillant comme des folles.

On se sépare, on crie à nouveau et on recommence notre petite danse. Après la fin des cours, nous avons attendu pour voir si la prof avait publié les résultats de l’examen du matin.

— C’est quoi ce raffut ? demande Carlos en s’arrêtant à côté de nous.

On se sépare à nouveau et Dani lui pince les joues.

— Sangsue ! On a réussi notre examen de littérature.

— Aïe !

Carlos se libère en se massant les joues.

— C’est vrai ? Il faut fêter ça, c’est moi qui régale.

— Tu vois que tu es capable de dire un truc intelligent, parfois.

Dani lui fait un tope-là, ce qui nous surprend tous les deux.

Elle doit être de super bonne humeur pour accepter une invitation de Carlos.

Joshua sort d’une des salles de classe et marche dans notre direction. Il porte un sweat à capuche et son sac à dos sur une seule épaule. Je remarque que ses cheveux bruns indisciplinés rebiquent sur ses tempes au moment où ses yeux couleur de miel rencontrent les miens. Il ralentit comme s’il ne savait pas quoi faire, puis se remet à marcher d’un bon pas.

Carlos s’apprête à lui dire quelque chose, mais Dani lui attrape le bras et fait non de la tête. Joshua passe devant nous en baissant le regard. Je devrais au moins le remercier, mais les mots ne semblent pas vouloir sortir de ma bouche. Est-ce que je lui pardonnerai un jour ?

Est-ce que je suis hypocrite d’accorder autant de chances à Ares et de ne pas être capable d’en offrir ne serait-ce qu’une seconde à mon meilleur ami ? Encore une question à laquelle je n’ai pas de réponse à donner.

Dani semble lire dans mes pensées et se tourne vers lui.

— Hé, nerd.

Joshua s’arrête et se tourne légèrement vers nous.

— Merci !

Il nous sourit simplement et se remet en marche. Je ne peux m’empêcher de noter la tristesse dans ses yeux, comme je l’avais décelée quand il a essayé de m’expliquer pourquoi il m’avait trahie ou lorsqu’il a apporté le résumé à la bibliothèque. Son sourire est forcé et ne parvient pas à effacer son expression peinée.

Pour la première fois, je me mets à sa place. Joshua n’a pas d’autres amis. Dani, lui et moi avons toujours été inséparables. Il n’est pas très sociable. Il est considéré comme l’intello de la classe, à qui on n’adresse la parole que pour demander des notes ou de l’aide. Il a toujours été accaparé par son monde de comics, de livres et de jeux vidéo.

Il doit se sentir très seul, maintenant…

Dani me serre la main.

— Il a fait ses choix, il les assume.

Comment fait-elle pour lire aussi bien dans mes pensées ?

— C’est sa faute s’il se sent mal. C’est normal que tu te sentes coupable de le voir comme ça, mais tu ne dois pas te sentir forcée de lui pardonner, prends ton temps.

Je parviens à sourire et, après un dernier coup d’œil au couloir par où il vient de disparaître, j’essaie de me concentrer sur le fait que j’ai réussi l’examen.

— Bon, on devrait y aller.

Carlos sourit jusqu’aux oreilles et me serre dans ses bras.

— Faire la fête avec la gardienne de mon cœur !

Dani l’attrape par l’oreille.

— Si tu es collant comme ça, tu ne viens pas avec nous.

— Aïe, aïe ! Promis !

Nous quittons le lycée en taquinant Carlos parce qu’il n’a pas réussi l’examen et qu’il vient quand même fêter ça avec nous. Je suis toujours en train de rire lorsque nous arrivons sur le parking et que j’aperçois le SUV noir que je ne connais que trop bien. Je me fige sur place.

Dani et Carlos font encore quelques pas sans moi avant de réaliser que je ne les suis plus. Ils se retournent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demande Dani, intriguée.

Mon pauvre cœur détecte la présence d'Ares avant que mes yeux ne puissent le voir, et mon rythme cardiaque s'affole. Mes poumons manquent d'air, mes mains sont moites. Une sensation bizarre me traverse l'estomac. Mon Dieu, j'avais oublié l'effet que ce type a sur moi.

Et puis ça y est…

Ares sort de sa voiture, ferme la portière et s'y adosse. Il fouille les poches de sa veste en cuir noir. Il est plus beau que jamais, peut-être beaucoup plus encore. Il pose ses magnifiques yeux bleus sur moi et le monde autour de nous disparaît.

Tu m'as tellement manqué…

J'ai envie de courir vers lui, de sauter de joie et de le serrer tellement fort qu'il ne pourra plus respirer. Je voudrais prendre son visage dans mes mains et l'embrasser jusqu'à manquer d'air. J'ai envie de le sentir contre moi, d'être enveloppée de cette odeur qui m'enivre.

Mais je ne peux pas…

Et ça fait mal.

Où étais-tu, idiot, pour m'avoir manqué à ce point ?

Je me concentre sur la colère et la frustration de ne pas avoir eu de nouvelles de lui cette semaine. J'essaie de repousser mes impulsions et cette envie de foncer vers lui pour qu'il me soulève et me fasse tourner comme dans les films. Je vis dans le monde réel, pas dans la fiction, et, s'il n'apprend pas maintenant à m'estimer, il ne m'estimera jamais à ma juste valeur.

Je dois me montrer forte.

Je reprends mon souffle, j'apaise les battements de mon cœur et je marche calmement vers lui en dépassant Dani et Carlos.

— Je reviens tout de suite.

Je ne peux m'empêcher de penser à ce que je porte. Mon jean usé, mes vieilles bottes et ce bête pull en laine rose ne sont pas les meilleurs atouts de ma garde-robe, mais comment aurais-je pu savoir qu'il débarquerait ici,

sorti de nulle part ? Au moins, mes cheveux forment une queue-de-cheval décente.

Je m’arrête devant lui. De près, il est encore plus beau. Comment fait-il pour avoir des cils aussi longs et aussi magnifiques ? Je suis trop jalouse.

Concentre-toi, Raquel !

Je croise les bras et je lève le menton.

— Sa majesté a décidé de nous honorer de sa présence.

Ares sourit et mon self-control vacille. Sans prévenir, il attrape ma main et me tire vers lui. Je m’écrase contre son torse et son odeur entêtante envahit mes narines. Je me sens tellement en sécurité dans cette position. Il me serre dans ses bras, je sens sa respiration sur ma tête, puis il se penche pour me murmurer quelque chose à l’oreille.

Sa voix est toujours si douce, calme et virile :

— Tu m’as manqué aussi, sorcière.

Je souris comme une imbécile contre son blouson et je ferme les paupières.

39- l’homme

Je m’autorise à profiter de l’étreinte d’Ares pendant cinq bonnes secondes. Même si je sais que je ne peux espérer qu’il change du jour au lendemain, je trouve qu’il doit encore faire des efforts. Me promettre qu’il se battra pour moi en repartant de zéro, c’était un bon début. Mais m’ignorer pendant toute une semaine ? C’était très mal joué. On dirait qu’il manque de logique ou qu’il n’a jamais eu à l’utiliser avec des filles.

Il manque d’expérience…

Ares n’a sans doute jamais eu à faire le moindre effort avec ses partenaires. Un regard de ses yeux enjôleurs et son sourire narquois si sexy suffiraient à faire tomber les sous-vêtements de n’importe quelle fille, je sais, je m’inclus dans le lot, mais j’essaie d’en sortir.

J’ignore les protestations de mon cœur et les supplications de mes stupides hormones, qui se réjouissent de le sentir si près, je recule et je le repousse. Il m’examine, l’air de se demander ce qui me prend. C’est dur.

— Qu’est-ce que tu fiches ici ?

Mon ton est si glacial qu’il fronce les sourcils.

— Je suis venu te voir…

Je lui souris.

— Eh bien, tu m’as vue. Je dois y aller.

Je tourne les talons pour rejoindre mes amis.

Ares m’attrape le bras et me tourne vers lui.

— Hé, attends.

— Oui ?

Il scrute mon visage comme s’il en analysait les moindres détails.

— Tu es fâchée contre moi.

— Non.

— Si.

Il me fait ce sourire de travers dont je raffole.

— Tu es mignonne quand tu es en colère.

J’arrête de respirer pendant une seconde. Qu’est-ce que je suis censée répondre à ça ? *Sois forte, Raquel. Pense à la fois où tu as décidé d’arrêter le chocolat parce que ça te donnait de l’acné ; c’était dur, mais tu y es parvenue.*

Ares est le chocolat.
Tu ne veux pas de boutons.
Mais c’est tellement bon, le chocolat.
L’acné, ça fait mal !

Ne sachant pas quoi dire, je lui souris encore une fois.

— Excuse-moi, sorcière, c’était une semaine…

Son expression s’assombrit et il conclut :

— … compliquée.

Il a du mal à masquer sa tristesse. Je voudrais lui demander s’il s’est passé quelque chose, mais j’ai l’impression qu’il ne me le confiera de toute façon pas.

— C’est bon, tu ne me dois aucune explication, nous sommes juste amis après tout.

Au moment où mes mots sortent de ma bouche et où je vois l’impact qu’ils ont sur lui, je regrette mes paroles. Je l’ai blessé, et ce n’était pas mon intention. Je voulais juste faire une blague pour détendre l’atmosphère.

— Eh bien, en fait je suis venu te chercher, je voudrais qu’on passe la soirée ensemble.

— J’ai déjà un truc de prévu, désolée.

Ares jette un coup d’œil derrière moi.

— Avec eux ?

— Oui, on va fêter la réussite d’un examen.

Ares hausse un sourcil.

— Tu n’as pas l’habitude de réussir ?

Pas avec une note aussi élevée qu’aujourd’hui.

— Ce n’est pas ça, c’est juste… On est vendredi. Tu sais, on invente n’importe quel prétexte pour faire la fête.

— Tu ne peux pas trouver une excuse et venir avec moi ?

— Non, tu aurais dû me prévenir plus tôt.

— Raquel ! me crie Carlos avec impatience.

Ares l’observe de la tête aux pieds.

— C’est qui, lui ?

— Un mec de ma classe. Bon, je dois vraiment y aller.

Je rassemble toute ma volonté, je lui adresse un petit signe de la main et je m’éloigne. Je suis sur le point de rejoindre Carlos et Dani quand Ares me rattrape.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je viens avec vous, m’informe-t-il comme si c’était normal. Je suis ton « ami », je te rappelle.

Il forme à nouveau des guillemets avec ses doigts.

— Moi aussi je peux fêter un examen entre copains.

Je plisse les yeux et je m’apprête à protester, mais Ares s’avance pour saluer Dani. Puis il se présente à Carlos en lui serrant vigoureusement la main.

Dani me regarde, l’air de dire « WTF ? », et je lui réponds par une mine stupéfaite.

— Bon, où est-ce qu’on va ? demande Ares en souriant, avec tout son charisme.

Dani lui sourit.

— On pensait aller prendre un café dans la rue principale.

Ares nous jette un regard confus.

— Vous célébrez votre réussite en buvant du café ?

Dani arque un sourcil.

— Oui. Ça te pose un problème ?

Il lève les mains en signe de paix.

— Non, aucun, mais j’ai de l’alcool chez moi.

Ha ! Tu essaies de m’attirer sur ton territoire, dieu grec ?
Bien essayé.

Le visage de Carlos s’illumine.

— C’est vrai ?

Ares acquiesce, ravi d’avoir trouvé un allié.

— Oui, et du bon.

Carlos se tourne vers Dani et moi.

— On y va ?

Je consulte mon amie en silence et elle me sauve la mise.

— Non merci, on préfère le café.

Carlos fait la moue.

— Mais…

Dani lui enfonce ses ongles dans le bras.

— Aïe ! Café ! Oui, un café, c’est mieux.

Ares a l’air déçu.

— Je vais devoir boire seul avec Apollo.

Dani dresse les oreilles d’un coup.

— Apollo ?

Ares glisse ses mains dans les poches de son blouson.

— Oui, il doit se sentir seul à la maison.

Dani hésite. Elle a très envie d’aller chez Ares, tout d’un coup. Quel manipulateur !

Il a acheté Carlos avec de l’alcool et Dani avec Apollo. Je dois reconnaître qu’il avance ses pions avec intelligence. Dani fixe le sol en silence. Je sais qu’elle ne dira pas oui à haute voix, parce que notre amitié passe avant tout le reste. Elle laisse la décision entre mes mains et c’est pour ça que je l’aime tant.

Carlos et Dani veulent y aller et je vais passer pour la méchante si je refuse. Ares le sait parfaitement. Il est plus habile pour les manigances que pour mériter mon amour. C’est là que son cerveau lui fait défaut. Je décide de céder.

— D’accord, allons chez Ares.

Comme ma maison est à l’arrière de celle des Hidalgo, je dois juste accompagner les trois autres, les laisser se mettre à l’aise et partir dès que possible. Le plan me semble simple, mais chaque fois que je suis allée chez Ares j’ai fini au lit avec lui ou… sur le canapé. J’ai l’impression que cette fois ce sera différent.

Prends ça comme un défi, Raquel.

Au cours du trajet, j’appelle ma mère et je lui dis que je vais étudier avec Dani dans un café. La tension chez moi s’est un peu relâchée, mais je dois quand même de temps en temps informer ma mère de mes allées et venues.

L’odeur d’Ares flotte dans l’habitacle de son SUV et, bien que j’essaie d’ignorer le trouble que sa présence déclenche chez moi, mon corps est incapable de mentir et je ne peux pas contrôler toutes ses réactions.

La maison des Hidalgo est aussi élégante que dans mon souvenir. Carlos n’arrête pas de commenter tout ce qu’il voit et Dani arrange méticuleusement ses cheveux dès qu’elle croit que personne ne la regarde.

Un Apollo souriant débouche du couloir et nous salue. Il est si mignon avec ses cheveux ébouriffés, il porte une chemise à carreaux déboutonnée sur un T-shirt blanc rentré dans un jean.

— Ils sont vraiment venus ?

— Oh, le nain, lui lance Carlos. Tu habites ici ?

— C’est mon frère, explique Ares.

La bonne aux cheveux roux descend les escaliers en portant un panier vide.

— Bonsoir.

Nous la saluons tous poliment en retour. Ares lui demande d’une voix douce :

— Claudia, prépare des boissons et apporte-les dans la salle de jeux, s’il te plaît.

Oh non, pas la salle de jeux.

Il le fait exprès ?

Je l’étudie une seconde et son sourire malicieux me dit que c’est bien le cas.

Dani et Apollo se saluent d’un air gêné et je me demande ce qui s’est passé entre ces deux-là dernièrement. J’ai dû rater un épisode. Nous allons tous dans la salle de jeux, la pièce n’a pas changé : la grande télé, les consoles de jeu, le canapé… Le canapé où j’ai perdu ma virginité.

La passion, la sauvagerie, les cascades de sensations. Ses lèvres contre les miennes, ses mains sur tout mon corps, la friction de nos peaux nues.

Inconsciemment, mes doigts se posent sur mes lèvres. Il me manque et c’est une torture de me trouver si près de lui et de devoir garder mes distances.

— Plongée dans tes souvenirs ?

La voix d’Ares me ramène à la réalité et je m’empresse de me ressaisir.

— Non, pas du tout.

Les autres sont en train d’allumer une console et se préparent à jouer en riant à une blague de Carlos.

— Ne mens pas, me susurre Ares.

Il s’approche encore.

— Moi aussi je repense à cette soirée dès que j’entre ici.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Je feins l’amnésie et je le laisse dans son coin pour rejoindre le groupe. Quand je m’éloigne, il me retient par le poignet.

— Chaque fois que je m’assieds sur ce canapé, je me rappelle de toi, nue, vierge… qui mouille de désir pour moi.

Je déglutis.

— Arrête de dire des trucs comme ça.

— Pourquoi ? Tu as peur de mouiller et de me laisser te baiser à nouveau ?

Je ne réponds rien et je rejoins les autres. Il fait chaud ici tout à coup.

Sainte Vierge des abdos, pourquoi est-ce que vous rendez les choses si difficiles ?

— Euh, ça va, princesse ? me demande Carlos. Tu es toute rouge.

— Princesse ? répète Ares d’un ton interrogateur en s’approchant de nous.

Carlos sourit comme un idiot.

— Oui, c’est ma princesse, la gardienne de cet humble cœur.

Et c’est ainsi que se produit la minute de silence la plus gênante de la journée. Ares croise les bras d’un air furieux et adresse un regard assassin à Carlos. Dani et moi ne savons pas quoi faire. Carlos continue à sourire innocemment, mais la tension n’a pas échappé à Apollo :

— Ah, Carlos, toujours aussi marrant.

Dani change de sujet.

— Bon, on joue ?

Étonnamment, Ares accepte cette diversion.

— Bien sûr ! Et si Carlos et moi on faisait le premier duel ?

Carlos pointe du doigt Ares, puis lui-même.

— Toi et moi ?

— Oui, mais un duel sans un prix à la clé, c’est pas marrant.

Carlos semble excité par cette perspective.

— Qu’est-ce qu’on gagne ?

Ares me regarde et je m’attends au pire.

— Si tu l’emportes, tu pourras choisir trois jeux originaux de ma collection.

Le visage de Carlos s’illumine.

— Et si je perds ?

— Tu n’appelles plus Raquel que par son prénom. Fini les « princesse » ou les autres petits noms que tu as l’habitude d’utiliser avec elle.

La froideur de sa voix, de ses exigences, me rappelle combien Ares peut se montrer glacial. À la surprise générale, Carlos éclate de rire. Personne ne dit rien, je crois que personne ne bouge non plus.

Je m’apprête à signaler à Ares qu’il n’a pas le droit de se mêler de ma vie personnelle et de la façon dont les autres m’appellent, mais Carlos me devance :

— Non.

— Quoi ?

— Si c’est ça, les conditions, je ne joue pas.

— Tu as peur de perdre ? réplique Ares.

— Non, j’aime beaucoup plaisanter, mais ce que je ressens pour elle n’est pas une blague pour moi.

Ares crispe la mâchoire.

— Ce que tu ressens pour elle ?

— Oui et mes sentiments ne sont peut-être pas réciproques, mais au moins j’ai le courage de les hurler au monde entier. Je ne manipule pas les gens et je n’invente pas des jeux débiles pour obtenir ce que je veux.

Oh.

Ares serre si fort les poings que ses jointures deviennent blanches.

Carlos lui sourit innocemment.

— Les hommes se battent ouvertement pour obtenir ce qu’ils veulent. Ce sont les gamins qui agissent comme tu le fais, ajoute-t-il en désignant Ares.

Ares se retient et ça semble être très difficile pour lui. Sans un mot, il tourne les talons et quitte la salle de jeux en claquant la porte. Je laisse échapper un soupir de soulagement. Carlos me sourit, comme toujours.

Dani s’assied sur le canapé à côté de nous.

— T’es fou ! J’ai cru que j’allais mourir d’une crise cardiaque.

Apollo a une expression insondable. Est-ce qu’il est en colère ? Pour la première fois, je n’arrive pas à déchiffrer son visage tendre.

— Tu as eu de la chance, tu n’aurais pas dû le provoquer comme ça.

Carlos se lève.

— Je n’ai pas peur de ton frère.

Apollo affiche le sourire insolent que les Hidalgo arborent dès que quelque chose ne leur convient pas.

— Tu parles beaucoup de maturité, mais tu viens de provoquer mon frère en sachant que ses émotions sont très fortes, juste pour avoir l’air d’un adulte et te faire passer pour la victime. Je me demande qui, d’ailleurs, vient d’inventer le jeu le plus débile. Je reviens tout de suite.

Il sort par la même porte que celle par laquelle son frère a disparu. Peu importe qui a raison, Apollo sera toujours dans le camp d’Ares car ils sont

frères quoi qu’il arrive.

Les énigmatiques frères Hidalgo.

40- le sentiment

Il pleut…

La pluie me plonge toujours dans une humeur mélancolique. Ma chambre est sombre, éclairée seulement par ma petite lampe qui confère une teinte jaune à tous les objets. Je suis allongée sur mon lit, je regarde les gouttes s'écraser contre la vitre. Rocky est à côté de moi, allongé sur le sol, le museau posé sur ses pattes avant.

Depuis que je suis rentrée de chez Ares, je n'ai pas bougé.

Plusieurs heures se sont écoulées, la nuit est tombée peu à peu, jetant ses ombres sur le paysage. Je me sens un peu coupable et je ne sais pas pourquoi. Nous avons bien fait de partir, Dani, Carlos et moi : les Hidalgo nous avaient abandonnés dans la salle de jeux. Et nous ne voulions pas qu'une nouvelle dispute éclate entre Carlos et Ares.

Je pense trop.

La pluie redouble et je me lève pour mieux fermer ma fenêtre. Je n'ai pas envie que ma chambre soit mouillée. Chaque fois que je m'approche de ces rideaux, je me rejoue la scène de mes premières interactions avec Ares.

Quand je regarde à travers la vitre, mon cœur se fige.

Ares est assis dans le jardin, là où je l'ai vu la première fois. Il est penché en avant, les yeux rivés au sol, et se tient l'arrière de la tête entre les mains.

Je cligne des yeux au cas où mon imagination me jouerait des tours, mais, quand je les tourne à nouveau vers le jardin des voisins, Ares est toujours là, sous la pluie. Il est trempé, sa chemise blanche lui colle au corps.

Merde ! Qu'est-ce qu'il fabrique ? On est en automne, pour l'amour du ciel ! Il risque d'attraper froid.

Je m'éclaircis la gorge avant de l'interpeller :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je dois élever la voix parce que le bruit de l’averse est assourdissant.

Ares lève la tête vers moi. Je manque d’air quand je découvre la tristesse qui se lit dans son regard. Il esquisse un sourire tendre.

— Sorcière.

Je déglutis. Dès qu’il m’appelle comme ça, ça me chamboule de partout.

— Qu’est-ce que tu fais là ? Tu vas tomber malade.

— Tu t’inquiètes pour moi ?

Pourquoi a-t-il l’air si étonné ?

— Évidemment !

Je n’ai même pas besoin de réfléchir avant de répondre. Je suis vexée qu’il puisse croire que je ne me soucie pas de ce qui peut lui arriver.

Il ne dit plus rien, il regarde ailleurs. Il ne va tout de même pas rester là ?

— Tu veux monter ?

Peu importe notre situation actuelle, je ne peux pas le laisser là, dehors, l’air si abattu.

— Je ne veux pas te déranger.

— Tu ne me déranges pas. Tant que tu te comportes bien, ça ne me pose pas de problème.

— Bien me comporter ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Que tu n’essaies pas de me séduire.

— C’est promis.

Il lève la main droite.

— Parole de dieu grec.

Il monte et, dès qu’il pose les pieds dans ma chambre, je réalise que ce n’était peut-être pas une très bonne idée de l’inviter. D’abord, parce qu’il est vachement sexy tout trempé et, ensuite, parce qu’il dégouline partout sur mon tapis.

— Tu dois enlever tes vêtements.

Il me lance un regard surpris.

— Je croyais que les tentatives de séduction étaient interdites.

Je détourne le regard.

— Ne te fais pas d’illusions, c’est juste parce que tes fringues sont trempées. Déshabille-toi dans la salle de bains. Je vais voir ce que je peux trouver qui t’irait.

Bien entendu, je ne trouve aucun habit à sa taille, juste un peignoir que ma mère a reçu il y a longtemps et qu’elle n’a jamais porté. Je me poste devant la porte de la salle de bains.

— Je n’ai trouvé qu’une robe de chambre.

Ares ouvre et je m’attends à ce qu’il se couvre immédiatement avec le peignoir. Mais non, il sort en caleçon comme si c’était parfaitement naturel. Rhoo, il est vraiment à croquer.

Je rougis et je me détourne en agitant la robe de chambre au bout de mon bras jusqu’à ce qu’il la saisisse.

— Tu rougis ?

— Non, je prétends en essayant d’avoir l’air détendue.

— Si ! Mais je ne comprends pas pourquoi : tu m’as déjà vu à poil.

Ne me le rappelle pas !

— Je reviens tout de suite, dis-je.

Il me prend la main.

— Où vas-tu ? me demande-t-il avec une pointe de désespoir

— Te faire chauffer du lait pour du chocolat chaud.

Il me lâche à contrecœur.

Quand je reviens, il est assis sur le sol, dos au lit, et joue avec Rocky. Même mon chien est incapable de lui résister. Ares a l’air tout doux dans son peignoir blanc. Je lui tends une tasse et je me pose à côté de lui. Rocky accourt pour me lécher le bras.

Nous restons là sans rien dire, à boire des gorgées de nos mugs et à contempler la pluie qui tambourine contre la vitre. Même s’il y a assez de distance entre nos corps pour que Rocky puisse passer entre nous, je ressens la nervosité qu’il éveille en moi.

J’ose le regarder. Ses yeux sont absents, perdus, fixant la fenêtre sans la voir.

— Ça va ?

Il se concentre sur son chocolat chaud.

— Je ne sais pas.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— … Des trucs.

Il passe le doigt sur le bord de la tasse.

— Je vais m’en sortir, t’inquiète.

Je soupire.

— Tu sais que tu peux me faire confiance ?

Il me sourit.

— Oui.

Je ne veux pas lui mettre la pression. Il se confiera à moi quand il se sentira prêt. Le silence retombe entre nous et nous profitons simplement chacun de la présence de l’autre en regardant tomber la pluie et en buvant nos chocolats.

*

ARES HIDALGO

On est bien.

Je n’aurais jamais imaginé qu’être avec quelqu’un sans rien dire puisse être aussi réconfortant, surtout avec une fille. La seule chose que j’avais partagée avec les meufs jusque-là, c’était des silences gênants, des regards embarrassés et une flopée d’excuses pour les repousser. Mais, avec Raquel, même le silence a une autre épaisseur, tout avec elle est vachement différent.

Depuis la première fois que nous nous sommes parlé, elle est imprévisible. C’est la première caractéristique qui m’a sauté aux yeux. Quand j’attendais une réaction de sa part, elle agissait de façon complètement différente de ce que j’avais imaginé. Je trouvais ça intrigant. Ça m’amusait de la taquiner, de la faire rougir et de voir apparaître le pli entre ses sourcils quand elle est en colère. Je n’avais pas du tout prévu, en revanche, de ressentir autre chose.

Je m’amuse juste un peu.

Je me suis répété cette phrase tant de fois quand je me surprenais à sourire comme un idiot en pensant à elle.

Je souris comme ça parce que je m’amuse, c’est tout.

C’était facile de me mentir à moi-même, mais ça n’a duré qu’un temps et j’ai compris que j’étais dans la merde quand je me suis mis à repousser des filles parce que je ne ressentais rien.

On aurait dit que Raquel monopolisait tous mes sentiments, et ça me terrifiait. J’ai toujours eu le pouvoir, le contrôle sur ma vie, sur les choses que je souhaite, sur les autres personnes. Renoncer à cette autorité naturelle était impossible, je ne pouvais pas lui céder la direction de ma propre vie.

Tout au long de cette lutte interne, je l’ai blessée encore et encore. Elle a encaissé les coups, les mots blessants comme autant de projectiles émotionnels qui font encore plus de dégâts que les précédents. J’imaginais qu’elle allait craquer, qu’elle laisserait tomber et que ma vie redeviendrait normale, mais au fond de moi je priais pour qu’elle n’abandonne jamais, qu’elle attende encore un peu pour me laisser le temps de mettre de l’ordre dans ma tête.

Elle a attendu, mais elle s’est aussi lassée.

Elle veut que je recommence à zéro, que je me batte pour elle ?

Pourquoi pas ?

Si quelqu’un mérite mes efforts, c’est elle plus que toute autre.

C’est le minimum après tout le mal que je lui ai fait. Je suis heureux qu’elle m’accorde au moins une chance de la reconquérir. Je suis aussi content qu’elle m’ait invité dans sa chambre. J’avais besoin de ça, j’avais besoin de la paix et du calme que sa présence me procure.

Je termine mon chocolat, je repose la tasse et j’allonge les jambes. Je m’autorise un coup d’œil dans sa direction : elle est en train de souffler dans son mug. La boisson est trop chaude pour elle, je suppose. Moi, j’étais tellement frigorifié que j’ai bu le chocolat encore brûlant.

Je profite de ce qu’elle est occupée pour l’observer. Elle porte un pyjama une pièce avec une fermeture éclair au milieu et une capuche avec des petites oreilles. Elle doit être adorable quand elle la rabat sur sa tête. Son

chignon est échevelé, comme si elle s'était retournée dans tous les sens sur son lit. Elle n'arrivait pas à dormir, j'imagine.

Inévitablement, mes yeux descendent vers son visage et s'attardent sur ses lèvres, qui sont entrouvertes tandis qu'elle souffle à nouveau sur son chocolat.

J'ai envie de l'embrasser. De la sentir contre moi.

J'ai l'impression que ça fait une éternité que je n'ai pas goûté ses lèvres, alors que ça ne fait qu'une semaine.

Comme si elle se sentait observée, Raquel se tourne vers moi.

— Quoi ?

J'ai tellement envie de prendre ton visage dans mes mains et de t'embrasser, de sentir ton corps contre le mien.

Je secoue légèrement la tête.

— Rien.

Elle pique un fard et se détourne. J'adore l'effet que j'ai sur elle, car elle a le même sur moi, en plus fort. Je serre les poings : je ne peux pas la toucher, elle m'a autorisé à venir ici, je ne veux pas la faire fuir.

Je soupire et j'écoute les gouttes qui s'écrasent contre la fenêtre. Je me sens tellement mieux maintenant. L'avoir à mes côtés me fait tellement de bien.

Je suis vraiment dans la merde.

Elle pose sa main sur la mienne. La chaleur de sa peau me réconforte. Je n'ose pas tourner les yeux vers elle. Je risquerais de perdre le contrôle et de la supplier de m'embrasser.

Le regard rivé sur la vitre mouillée, je lui confie :

— Mon grand-père est hospitalisé.

Pendant une seconde, elle ne dit rien.

— Oh, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a eu une hémorragie cérébrale et a perdu connaissance dans la salle de bains.

Mes yeux suivent une goutte qui glisse lentement de l'autre côté de la vitre.

— Les infirmières de la maison de retraite ont mis deux heures à remarquer qu'il n'était pas dans sa chambre, et elles l'ont trouvé inconscient… On ne sait pas s'il va se réveiller et, s'il se réveille, peut-être qu'il aura de très graves séquelles.

Elle me serre la main.

— Je suis désolée, Ares.

— Deux heures, je murmure.

Une grosse boule s'est formée dans ma gorge. Je déglutis pour m'en débarrasser.

— On n'aurait jamais dû accepter qu'il soit emmené dans cette maison de retraite. On est riches, on a largement de quoi payer une infirmière à domicile. Il était bien à la maison, et l'infirmière lui faisait des check-up réguliers, elle s'occupait bien de lui. Je suis sûr que, s'il avait été chez nous, cette merde ne serait pas arrivée.

— Ares…

— On aurait dû se battre contre cette décision, on a été lâches, comme toujours. Évidemment, mes oncles voulaient qu'il aille en institution, je suis sûr qu'ils croisaient les doigts pour qu'il meure rapidement là-bas, histoire de réclamer leur part d'héritage. Mes oncles, mes cousins…

J'affiche une moue de dégoût.

— Ils me débectent. Tu n'imagines pas ce que les gens sont prêts à faire pour le fric. Mon père a été le seul à choisir de ne pas vivre de la fortune de mon grand-père, il lui a juste demandé un prêt pour lancer son entreprise et l'a remboursé dès que sa boîte a marché. Je pense que c'est pour ça que mon grand-père a toujours été plus proche de nous. Il admirait mon père.

Raquel me caresse la main pour me réconforter tandis que je continue mon récit :

— Mon grand-père nous aime et nous, on a permis qu'il soit emmené dans cet endroit. Et maintenant il est…

Je prends une profonde inspiration.

— Je m'en veux.

Je baisse la tête. Raquel vient s'asseoir sur mes cuisses. La chaleur de son corps est apaisante. Elle prend mon visage entre ses mains pour me forcer à

la regarder.

— Ce n’est pas ta faute, Ares. Ce n’était pas ta décision, tu ne peux pas culpabiliser à cause du choix des autres.

— J’aurais dû me battre, je ne sais pas, en faire plus.

— S’il y avait eu une solution, tu l’aurais trouvée. Ça ne sert à rien de te lamenter. Maintenant, il faut attendre et espérer qu’il se remettra vite.

Je plonge les yeux dans les siens.

— Comment tu peux en être si sûre ?

Elle m’adresse un sourire confiant.

— Je sais juste que tu viens de traverser une épreuve et que tu mérites une pause. Ton grand-père va s’en sortir.

Incapable de me contrôler, je la tire vers moi et l’enlace, enfouissant mon visage dans son cou. Je hume son odeur, qui m’apaise. Je voudrais rester comme ça. Elle me laisse faire et me caresse la nuque.

C’est libérateur de parler à quelqu’un de ce que l’on ressent, de laisser sortir ce qu’on a sur le cœur, de se décharger un peu du poids qu’on sur les épaules, comme si on partageait sa peine pour qu’elle soit plus légère.

J’emplis mes narines de son odeur et je me blottis encore plus contre elle.

Je ne sais pas combien de temps nous restons comme ça, mais je lui suis reconnaissant de ne pas s’écarter, de me laisser la serrer.

Quand elle finit par se détacher, je me retiens de protester. Mes doigts tracent doucement le contour de son visage.

— Tu es si belle, dis-je en la regardant rougir.

Le dos de sa main caresse ma joue.

— Tu es mignon aussi.

Une sensation agréable gonfle ma poitrine…

C’est donc ça, être heureux ? Ce moment est parfait : la pluie qui bat contre la fenêtre, Raquel assise sur moi, sa main sur mon visage, nos yeux qui se disent des choses bien plus profondes que ce que les mots pourraient exprimer.

J’ai toujours pensé que je ne vivrais jamais rien de pareil, j’étais convaincu qu’accorder ma confiance à une fille m’affaiblirait, que l’amour

serait une excuse pour lui permettre de me faire du mal. Pourtant je suis ici, je lui ai ouvert mon cœur : ma peur a diminué, elle a été éclipsée par ce sentiment chaud et merveilleux.

J'observe les moindres détails de ses traits. Je veux les mémoriser pour me souvenir d'elle lorsque nous serons séparés. Le bruit des gouttes contre la vitre se mêle à sa douce respiration. Les battements de mon cœur résonnent dans mes oreilles.

J'ouvre la bouche et je déclare avant même d'avoir fini de le penser :

— Je t'aime.

Ses yeux s'écarquillent de surprise, sa main s'immobilise sur mon visage. Elle ne s'y attendait pas et moi non plus. Les mots se sont échappés de mes lèvres avant que je ne puisse les retenir. Ma déclaration est accueillie par un silence. Elle baisse sa main pour la poser sur sa poitrine. L'indécision se lit clairement dans son expression. Je la rassure en me forçant à esquisser un faux sourire.

— C'est rien, ne te sens pas obligée de me répondre. Je ne veux surtout pas te mettre la pression.

— Ares… je…

J'attrape son menton et je me penche sur elle. Je dépose un baiser sur sa pommette, puis sur son oreille.

— Je t'ai dit que c'était rien, sorcière.

Mon souffle sur sa peau la fait frissonner et j'adore ça.

Quand je recule, elle semble encore hésitante, elle se déplace sur moi et je lui adresse mon plus beau sourire en serrant ses hanches.

— Ne bouge pas trop, il y a une limite à ce que je peux supporter.

Le sang lui monte au visage et elle baisse les yeux.

— Pervers.

— Beauté.

Elle me dévisage à nouveau, rouge comme une tomate, et se lève, mes cuisses sont froides sans sa présence. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? On dirait que je me mets à genoux pour obtenir son attention, son affection, comme si j'étais désespéré. Qui aurait imaginé ça ? Moi suppliant une fille, lui disant que je l'aime sans obtenir de réponse.

Je secoue la tête en souriant, me moquant de moi-même.

Je me souviens des mots que Raquel a prononcés ce soir-là dans la boîte de nuit d'Artemis après m'avoir allumé : *Le karma est cruel, dieu grec*. Oh, ça c'est sûr. Raquel ramasse les deux mugs sur le sol et les pose sur la table de l'ordinateur, puis se retourne et me demande avec un air interrogateur :

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je ris de moi.

Je me lève.

— Il est tard, murmure-t-elle en croisant les bras.

Je la sens sur la défensive, prudente… et je la comprends : elle a peur que je la fasse une nouvelle fois souffrir.

— Tu veux que je parte ?

J'ai posé la question d'un ton craintif qui me surprend moi-même. Elle m'examine sans répondre.

— Bon.

Je me dirige vers la fenêtre. La pluie s'est calmée, il n'y a plus qu'un léger crachin.

— Ares… Attends.

Je me retourne. Elle est appuyée contre le bureau, les bras toujours croisés.

— Oui ?

— Tu peux… rester.

Sa voix est douce.

— Mais pas…

— … de sexe, je termine pour elle.

Raquel semble sur le point de dire quelque chose, mais elle se ravise et se contente d'un hochement de tête.

Je suis soulagé : je n'avais aucune envie de partir. Sa compagnie me suffit, je n'en demande pas plus, même si me retrouver avec elle dans un lit sera une tentation à laquelle j'aurai du mal à résister. Je vais faire de mon mieux.

Son chien s’allonge devant la fenêtre pendant que Raquel réarrange le lit, jetant les coussins sur le sol afin de faire de la place pour deux.

Elle s’allonge et se glisse sous les draps. Je fais pareil et je me positionne sur le côté pour la contempler. Son lit est imprégné de son odeur, c’est super réconfortant. Elle est allongée sur le dos et fixe le plafond.

Nous sommes assez proches pour que je sente sa chaleur, et mon esprit voyage vers le souvenir de cette nuit où je l’ai touchée dans ce même lit, où j’ai failli la faire mienne.

Ne pense pas à ça maintenant, Ares.

Mais comment m’en empêcher ? Je la désire tellement que je serre les poings pour résister. Je me tourne sur le dos : je dois arrêter de la regarder.

Je ferme les paupières et je suis surpris de la sentir s’approcher. Elle glisse son bras autour de ma taille, pose sa tête sur mon épaule et se colle contre moi. Mon cœur s’affole et je suis gêné à l’idée qu’elle l’entende tambouriner, avec son oreille si près.

Je suis si bien… C’est exactement ce qu’il me fallait.

— Tout va bien se passer, murmure-t-elle en déposant un baiser sur ma joue. Bonne nuit, dieu grec.

Je souris comme un imbécile.

— Bonne nuit, sorcière.

41- le réveil d’un genre nouveau

Un sentiment de chaleur et de plénitude m’envahit lorsque j’ouvre les yeux et que je découvre Ares endormi à côté de moi. Qu’il soit la première chose que je vois au réveil me fait soupirer d’aise et sourire comme une idiote.

Il est allongé sur le dos, la tête légèrement tournée vers moi. Ses cheveux noirs sont en bataille, ses longs cils caressent ses pommettes. Il est magnifique, mais j’ai l’impression d’avoir transpercé la façade de son apparence et d’avoir aperçu le garçon qui se cache derrière ce physique parfait. Celui qui ne sait pas gérer ses émotions, qui essaie de ne jamais montrer sa faiblesse, qui se fait taquin quand il ne sait pas comment agir et qui devient froid quand il redoute qu’on lui fasse de la peine.

Une fille qui rencontrerait Ares pour la première fois dirait que c’est un mec parfait. Alors qu’en réalité, pour moi, il est comme un oignon.

Je sais, c’est une étrange comparaison, elle est pourtant très appropriée. Ares a plusieurs couches, comme un oignon, et, avec du temps et de la patience, je les ai enlevées pour atteindre le gentil Ares qui m’a dit hier soir qu’il m’aimait.

Je ne pouvais pas lui avouer que moi aussi je l’aimais. Pourquoi ? Cette lutte sans fin pour accéder au cœur d’Ares m’a causé bien des blessures. À chaque couche que j’ai retirée, j’ai perdu une partie de moi-même, de mes croyances, de mon amour-propre. Et certaines blessures ne sont pas cicatrisées. Je suis encore très en colère, pas contre Ares, mais contre moi-même pour tout ce que je me suis permis de perdre avec lui.

Il ne devrait pas se trouver ici, j’aurais dû l’envoyer balader il y a longtemps. Mais je ne peux pas dominer mon cœur, je ne peux pas prétendre que je ne ressens plus rien pour lui, qu’il n’y a plus de papillons dans mon ventre, que ma respiration ne se fait pas hachée quand il pose sur moi ses yeux hallucinants. Je ne peux pas mentir : je me sens si heureuse en me réveillant à ses côtés.

Stupide amour.

Son tatouage de dragon est si beau sur sa peau lisse. Je lève une main hésitante et passe le doigt sur le dessin. Mes yeux se promènent le long de son bras et je ne peux m'empêcher d'admirer ses abdos. À un moment donné, pendant la nuit, Ares a retiré le peignoir que je lui avais prêté. Il est maintenant en caleçon, et je ne m'en plains pas. Le drap ne le couvre qu'à partir de la taille, et j'ai l'impression d'être une perverse qui se lèche les babines.

Mes hormones fonctionnent en surrégime et, si Ares n'avait pas eu l'air si abattu hier soir, je ne l'aurais pas laissé rester : la tentation est trop forte pour ma pauvre personne. Je fixe ses lèvres et je me rappelle la nuit où il m'a fait un cunnilingus dans son lit, comment je m'agrippais aux draps, comment j'ai gémi, ce que j'ai ressenti.

Arrête, Raquel ! Tu vas finir par le violer.

1… 2… 3.

Allez, self-control, il faut que tu te recharges.

En fouettant mentalement mes hormones, je retire ma main et je lâche un gros soupir.

Ça va être beaucoup plus difficile que je ne le pensais. Ares est bien trop attirant, même dans son sommeil. Il n'a pas besoin de faire le moindre effort.

Je me mets à l'aise, j'appuie mon visage sur ma main pour l'épier comme la harceleuse que je suis. Tout à coup il ouvre les paupières, me faisant sursauter. Waouh, quels yeux énormes ! La lumière du jour s'y reflète et, de si près, je peux admirer le magnifique bleu profond de ses iris.

Je ne bouge pas, j'attends sa réaction. Ça ne s'est pas super bien passé les fois où nous nous sommes réveillés ensemble, il a fui dans les deux cas. Je me prépare au pire.

Ma mère affirme que les pessimistes affrontent mieux la vie, car ils sont toujours préparés au pire et que, quand le pire n'arrive pas, la joie est double. Je n'ai jamais été d'accord avec cette théorie, mais en ce moment je prends son point de vue en compte. Je m'apprête à voir Ares se lever, marmonner une excuse pour partir, et, quand il ne le fait pas, mon cœur s'emballe.

Cet idiot de dieu grec fait ce à quoi je m'attendais le moins.

Il sourit.

Comme s'il n'était pas assez séduisant comme ça, avec ses cheveux dans tous les sens, l'air vulnérable… Son sourire est si sincère que j'ai l'impression qu'il va m'offrir un cadeau.

Double joie.

— Bonjour, sorcière, murmure-t-il en s'étirant.

Je m'émerveille devant les muscles de ses bras et de son torse qui se contractent.

Sainte Vierge des abdos, créatrice de cet individu, ayez pitié de moi.

Ares repousse le drap et se lève ; vu sa tenue, j'en ai pour mon argent.

Il se tourne vers moi en ébouriffant ses cheveux.

— Je peux utiliser ta salle de bains ?

Tu peux m'utiliser, beau gosse.
Raquel, contrôle !

Je fais oui de la tête, tandis que mes yeux ne peuvent s'empêcher de descendre jusqu'à son caleçon tendu par son érection.

— Waouh.

Je rougis et détourne le regard.

Ares rit.

— C'est juste une érection matinale, relax.

Je déglutis.

— Pourquoi tu rougis ? s'étonne Ares.

— Sérieux ? Tu te le demandes ? je réplique en me forçant à me concentrer sur ses yeux.

Il hausse les épaules.

— Ben oui, tu l'as déjà vu, tu l'as même senti en toi.

Je suis à court de salive à force d'en avaler autant.

— Ares, ne commence pas.

Il m'adresse un sourire espiègle.

— Pourquoi ? Ça t'excite quand je te parle comme ça ?

Oui !

— Bien sûr que non, c’est juste… inapproprié.

Ses doigts jouent avec l’élastique de son caleçon autour de sa taille.

— Inapproprié ?

Il se passe la langue sur la lèvre inférieure.

— Ce qui est inapproprié, c’est ce que je veux te faire, ça me manque de t’entendre gémir mon prénom.

— Ares !

Il lève les mains en signe de trêve.

— D’accord, je vais dans la salle de bains.

Quand il referme la porte derrière lui, je respire enfin.

Après avoir filé dans la salle de bains du couloir pour tenter de réparer le désastre de mes cheveux après la nuit, je reviens dans la chambre en apportant les vêtements secs d’Ares. Je le trouve assis sur mon lit. Je lui donne ses affaires et j’essaie de ne pas le regarder pendant qu’il s’habille, mais, quand il enfile son pantalon, je vois son cul et je me mords la lèvre.

— J’adore te faire rougir, tu es mignonne quand ça t’arrive.

Mes joues virent au cramoisi.

— Ton instabilité parvient encore à me surprendre.

— Instable ? Encore cette histoire !

— Oui.

— Je peux te demander ce que j’ai fait ce matin pour que tu me qualifies comme ça ?

J’énumère les raisons sur le bout mes doigts.

— Hier soir : romantique. Ce matin : sexuel, taquin. Et maintenant : tendre.

Il rit et s’assied sur le lit pour enfiler ses chaussures.

— Je vois ce que tu veux dire, mais c’est ta faute, tu me fais ressentir trop de choses en même temps. Je réagis différemment chaque fois. Bref, c’est toi qui me rends instable.

Il hausse un sourcil et me désigne.

— Comme d’habitude, tu me mets ça sur le dos.

Il finit de lacer ses baskets et se lève.

— Tu as des trucs prévus aujourd'hui ?

— Laisse-moi consulter mon agenda.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que tu crois ? Je suis une fille très occupée.

Il avance vers moi et je recule.

— Ah oui ?

— Oui.

Il passe son bras dans mon dos et m'attire contre lui. Son odeur m'enveloppe.

— Je n'accepterai pas de refus, décrète-t-il. Si tu dis non, je te séduirai ici même et nous finirons au lit.

— Quelle arrogance ! Tu es trop sûr de tes techniques de drague.

— Non, je sais juste que tu me désires autant que je te désire.

— Peu importe, lâche-moi, je n'ai rien de prévu.

Il affiche un sourire victorieux et me libère.

— Je passe te prendre ce soir.

Il m'embrasse sur le front et tourne les talons.

Je laisse échapper un gros soupir tandis qu'il repart par ma fenêtre.

*

Un rendez-vous…

Un dîner romantique, un film et un baiser d'adieu ?

C'est le programme habituel, ça me semble normal d'attendre ce genre de choses d'un premier rendez-vous. C'est comme ça que ça se passe à la télé et c'est ce que m'a expliqué Dani, ma principale source d'informations sur le sujet.

Je suis donc stupéfaite quand Ares arrête sa voiture sur le parking de l'hôpital. Il détache sa ceinture de sécurité et je fais de même.

L'hôpital ?

Mon premier rendez-vous sera dans un hôpital, comme c'est romantique, dieu grec.

Je ne bouge pas. Ares semble hésiter sur ce qu'il doit m'annoncer.

Il porte une chemise noire parfaitement assortie à ses cheveux ébouriffés. J'aime sa façon de s'habiller, qu'il soit en noir, en blanc, ou… dans toutes les couleurs, en fait. Il est toujours incroyablement séduisant, sans faire le moindre effort. Il pose ses yeux bleus sur moi.

— J'avais une réservation dans un bon restaurant, des tickets de cinéma, et pour la suite j'avais en tête un glacier délicieux. Un rendez-vous typique, hein ?

Comme je ne dis rien, il continue :

— Mais, quand j'ai quitté la maison, j'ai reçu un appel : mon grand-père s'est réveillé. Je ne voulais pas te faire attendre ou annuler le rendez-vous, je ne voulais pas encore foirer, alors je t'ai amenée ici. Je sais que ce n'est pas parfait et que ce n'est pas du tout romantique, mais…

Je pose mon index sur ses lèvres.

— Tais-toi.

Je lui souris.

— Rien n'a jamais été conventionnel entre nous. C'est parfait.

Son expression se radoucit et son regard se charge d'émotion.

— Tu es sûre ?

— Complètement.

Je ne mens pas, c'est vraiment parfait pour nous ; pour être honnête, je ne m'attendais pas à un rendez-vous typique. J'espérais plus… et je l'ai obtenu. Ares s'ouvre à moi, me montre ses faiblesses, et le fait qu'il veuille que je sois avec lui dans ce moment si important signifie beaucoup pour moi. Parce que je sais que ce n'est pas facile pour lui de montrer ce qu'il ressent, surtout son côté vulnérable.

J'ouvre la portière du SUV et nous marchons jusqu'à l'entrée de l'hôpital dans un silence qui n'a rien de gênant. Je perçois sa peur et son impatience. Il enfonce les mains dans les poches de son pantalon, les retire pour en passer une dans ses cheveux, les fourre à nouveau dans ses poches.

Il est nerveux.

Je ne peux pas imaginer ce qu'il doit ressentir. Quand il retire ses mains à nouveau, j'en attrape une et il me regarde.

— Tout va bien se passer.

Nous pénétrons dans l'univers blanc de l'hôpital, les doigts enlacés. Dans l'éclairage blafard, on distingue tous les détails des murs, du sol. Des infirmières et des médecins en blouse blanche passent dans les couloirs. Certains portent des cafés, d'autres des dossiers. Bien que ma mère soit infirmière, je ne mets pas souvent les pieds dans ce genre d'endroit. Elle dit toujours qu'elle n'aime pas m'exposer à l'univers médical.

Je regarde ma main serrée dans celle d'Ares et une chaleur m'envahit. Un geste aussi simple me fait tellement de bien. Après avoir donné le nom du patient à une sorte de portier dans l'ascenseur, nous montons.

Le troisième étage semble silencieux, désert. J'aperçois juste des infirmières à un poste que nous dépassons pour emprunter un long couloir où la lumière est plus tamisée, comme s'il était adapté au service… des soins intensifs. Cet étage a dû être témoin de bien des moments tristes, d'adieux, de chagrin.

Trois personnes se tiennent au bout du corridor. Je les identifie à mesure que nous nous rapprochons : Artemis, Apollo et Juan Hidalgo, le père d'Ares. La nervosité me gagne. C'est une réunion de famille très intime. Et si ma présence dérange ?

M. Hidalgo est appuyé contre le mur, les bras croisés, la tête baissée.

Artemis est renversé sur une chaise en métal. La cravate qu'il porte avec son costume est dénouée, les premiers boutons de sa chemise sont défaits et ses cheveux d'ordinaire parfaitement peignés sont ébouriffés. Je remarque que sa main droite est bandée.

Apollo s'est laissé tomber sur le sol, les coudes sur les genoux, il se tient la tête à deux mains. Une ecchymose qui semble récente orne sa joue gauche. Il s'est battu ?

Quand ils entendent nos pas, leurs yeux se posent sur nous. Leur expression interloquée me met mal à l'aise. Ils se demandent clairement ce que je fais ici, mais, quand ils remarquent nos doigts entrelacés, ils semblent se radoucir.

Ares se précipite vers son père et je le lâche.

— Comment il va ?

Juan Hidalgo soupire.

— Il est réveillé, le neurologue est là pour évaluer son état, lui parler, tu sais, faire un check-up rapide avant de lui faire passer d'autres examens.

— On pourra le voir ce soir ?

Ares ne prend pas la peine de cacher son inquiétude. Il veut savoir à quel point l'AVC a affecté son grand-père.

— Je pense que oui, répond son père en relâchant ses épaules.

Je reste en retrait, ne sachant ni quoi dire ni quoi faire. Ares se tourne vers moi, les yeux de son père suivent son mouvement et se posent sur moi.

— Papa, je te présente Raquel, ma petite amie.

Petite amie…

Le mot sort naturellement de sa bouche, il ne se souvient visiblement pas que nous sommes censés n'être que des amis. Mais, avant qu'il ne puisse corriger, je souris à M. Hidalgo.

— Enchantée, monsieur. J'espère que le grand-père d'Ares se rétablira vite.

Il me sourit.

— Enchanté. Tu es la fille de Rosa, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Monsieur ? Tu me donnes un coup de vieux.

Il sourit à nouveau, mais la joie n'atteint pas ses yeux.

— Appelle-moi Juan.

— D'accord.

Il a l'air plutôt agréable, ce qui me laisse perplexe ; je m'attendais à un vieil homme amer et arrogant. Quoique, j'aurais dû l'imaginer autrement depuis qu'Ares m'a raconté ses choix hier soir. *Mon père a été le seul à choisir de ne pas vivre de la fortune de mon grand-père, il lui a juste demandé un prêt pour lancer son entreprise et l'a remboursé dès que sa boîte a marché. Je pense que c'est pour ça que mon grand-père a toujours été plus proche de nous. Il admirait mon père.*

Juan s’est battu et a travaillé dur pour arriver là où il est, je pense que ça en dit long sur sa personnalité. Je me demande ce qui a pu se passer derrière les portes closes pour que la mère d’Ares lui soit infidèle et se montre assez négligente pour qu’Ares, encore enfant, en soit le témoin.

J’ai toujours cru que c’étaient les hommes qui détruisaient les foyers. Je sais, c’est une généralisation abusive, mais je réalise maintenant que ce n’est pas le cas, que les deux sexes peuvent commettre des erreurs qui font basculer les vies.

J’adresse un signe à Artemis et à Apollo, qui me sourient. Artemis n’a pas l’air d’être le genre de gars à se battre pour un rien, il a toujours une attitude posée, mature et cool. Mais peut-être que je tire des conclusions hâtives et complètement fausses.

Un médecin âgé, avec des cheveux blancs et une taille impressionnante, sort de la chambre en ajustant ses lunettes. Je m’écarte pour laisser les Hidalgo écouter ce qu’il a à dire.

— Les nouvelles sont bonnes.

Des soupirs de soulagement résonnent dans le couloir.

Le docteur commence à expliquer dans son jargon médical un tas de choses que je ne comprends pas toutes, mais à première vue, bien qu’il y ait encore quelques tests à faire, les séquelles de l’AVC sont minimes et le grand-père d’Ares va s’en tirer. Le médecin leur dit qu’ils peuvent aller le voir et s’éloigne d’un pas assuré.

Les quatre hommes devant moi hésitent. Ils voudraient se serrer dans les bras mais leurs habitudes ne le permettent pas, et je trouve ça triste. Pourquoi est-ce si difficile d’accepter que c’est normal de se serrer dans les bras quand on a envie de pleurer de joie, de célébrer une bonne nouvelle comme celle-là ?

Les émotions traversent si clairement leurs visages : la joie, le soulagement, la culpabilité.

Déterminée, je prends Ares par le bras et le fais pivoter vers moi et, avant qu’il ne puisse dire quoi que ce soit, je l’étreins avec force. Je vois par-dessus l’épaule d’Ares qu’Apollo fait un câlin à son père et qu’Artemis, après quelques secondes de doute, se joint à eux.

Lorsque nous nous séparons, ils se préparent tous les quatre à entrer dans la chambre et j'adresse à Ares un dernier mot d'encouragement avant de le voir disparaître derrière la porte. C'est normal que je ne les accompagne pas. Le grand-père Hidalgo ne doit pas avoir envie de voir une inconnue au réveil d'un AVC.

Je m'assieds sur la chaise métallique où se trouvait Artemis plus tôt. Des bruits de pas qui résonnent me tirent de mes pensées. Quand je lève les yeux, je vois une fille qui s'avance vers moi. Il me faut quelques secondes pour la reconnaître sans son uniforme : c'est Claudia.

Elle me salue et nous discutons pendant un moment. Je lui pose quelques questions, puis nous sommes interrompues par le cliquetis de talons qui se rapprochent. Claudia se retourne et je suis son regard.

Sofia Hidalgo marche d'un pas assuré sur ses talons aiguilles rouges de douze centimètres. Elle porte une jupe blanche qui descend sur ses genoux et une chemise de la même couleur avec des motifs vermillon. Elle tient un petit sac à main discret, également dans les tons rouges. Son visage est impeccable grâce à un maquillage qui a l'air professionnel, ses cheveux sont tirés vers l'arrière par une queue-de-cheval serrée.

Elle doit avoir la quarantaine, bientôt cinquante ans, et elle en paraît trente. L'élégance qu'elle dégage est si naturelle qu'elle semble née avec. Elle est magnifique. Ses yeux bleus, dont mon dieu grec a hérité, tombent sur moi et un sourcil parfait se lève.

— Qui es-tu ?

42- le petit ami

Il ne faut pas se fier aux apparences.

Ne jugez pas un livre à sa couverture.

L'habit ne fait pas le moine.

Tous ces dictons qui prétendent que l'on ne sait pas qui est une personne simplement en la regardant de l'extérieur prennent un sens devant mes yeux.

À cause de qui ? De Claudia.

Quand je l'ai vue pour la première fois, elle m'a paru soumise et réservée, une simple employée de maison qui a l'habitude de baisser la tête devant ses patrons, qui a été témoin des meilleurs et des pires moments de la famille pour laquelle elle travaille mais n'en parle jamais.

Est-ce que je me trompais ?

J'étais complètement à côté de la plaque.

La mère d'Ares attend ma réponse sans prendre la peine de cacher son mépris. Je suis incapable de prononcer un mot : je suis horriblement intimidée par cette dame.

Sofia Hidalgo croise les bras d'un geste impatient.

— Je t'ai posé une question.

Je m'éclaircis la gorge :

— Je m'appelle Ra… Raquel.

Je lui tends poliment la main. Elle la toise presque avec dégoût avant de reposer les yeux sur moi.

— Eh bien, Ra… Raquel, répète-t-elle pour se moquer de mon bégaiement, qu'est-ce que tu fais ici ?

Claudia vient à ma rescousse. La tête haute et la voix ferme, elle répond :

— Elle est venue avec Ares.

En entendant le prénom de son fils, Mme Hidalgo ne cache pas son étonnement.

— C’est une plaisanterie ? Pourquoi Ares aurait-il amené une fille comme elle ici ?

— Pourquoi ne pas le lui demander vous-même ? réplique Claudia. Oh, c’est vrai, la communication avec vos enfants n’est pas votre fort.

Sofia Hidalgo pince les lèvres.

— Ne commence pas avec ce ton insolent, Claudia. Tu n’as pas intérêt à me provoquer.

— Alors arrêtez de la prendre de haut, vous ne la connaissez même pas.

Mme Hidalgo affiche une moue de lassitude.

— Je n’ai pas de temps à perdre avec vous. Où est mon mari ?

Pour toute réponse, Claudia se contente de lui montrer la porte. Sofia Hidalgo pousse le battant, nous laissant seules. Je peux enfin respirer normalement.

Je pose une main sur ma poitrine.

— Qu’elle est désagréable !

Claudia me sourit.

— Tu n’as pas idée.

— On dirait qu’elle ne t’intimide pas.

— J’ai grandi dans cette maison, j’ai développé la capacité de gérer les personnes qui cherchent à en imposer.

C’est logique. Artemis est intimidant et même Ares, avant que je le connaisse bien, m’impressionnait. Quant à sa mère, n’en parlons pas. Claudia doit être immunisée contre ce genre de fortes personnalités, après avoir vécu entourée de ces gens.

— Comme c’est ta patronne, j’aurais cru que tu…

— Que je la laisserais m’intimider et me manquer de respect ? termine-t-elle à ma place. Ce n’est pas elle mon patron, c’est Juan Hidalgo, et il m’a toujours protégée de cette sorcière, surtout après…

Claudia s’interrompt.

— Assez parlé de moi, parle-moi de toi.

Je soupire et on s’assied toutes les deux.

— Il n’y a pas grand-chose à dire, à part que je suis tombée sous le charme des Hidalgo, comme s’ils m’avaient jeté un sort.

— Je vois ça, mais tu as déjà réussi à faire admettre ses sentiments à cet idiot.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que tu es là. Le grand-père Hidalgo est l’une des personnes qui comptent le plus pour eux, le fait que tu sois ici en dit long.

— J’ai tellement entendu parler de lui que j’aimerais bien le rencontrer.

— J’espère que tu feras bientôt sa connaissance, c’est un homme merveilleux.

Nous discutons un moment, et je réalise que j’aime bien Claudia. C’est une fille drôle, avec un caractère fort. Je crois que nous pourrions devenir de très bonnes amies. J’ai un bon feeling et je me sens à l’aise avec elle. Il y a des gens avec qui l’alchimie est bonne et une sorte de déclic se produit, même après une simple conversation.

Au bout d’un moment, Ares sort de la chambre, suivi de ses frères. Claudia et moi nous levons. Les yeux d’Artemis croisent ceux de Claudia, et il serre les lèvres avant de se retourner et de s’éloigner.

Apollo nous sourit, évitant à tout prix les yeux de Claudia.

— Allons prendre un café, grand-père t’a demandée, Claudia. Tu devrais aller le voir quand mes parents seront sortis.

Puis le plus jeune frère Hidalgo emboîte le pas à Artemis.

Ares s’approche de moi, ses yeux bleus débordant d’émotion, de soulagement, d’apaisement. Il a dû être horriblement inquiet ces derniers jours.

Le dieu grec me prend la main, et je remarque qu’il ne salue pas Claudia.

— Allons-y, sorcière.

Je jette un coup d’œil à Claudia, qui garde la tête baissée et marmonne entre ses dents :

— Je suis désolée.

— Ce n’était pas ta faute, lui assure Ares d’un ton sincère. Son impulsivité ne sera jamais ta faute, Claudia.

Elle hoche la tête. Je ne comprends rien à la scène à laquelle je viens d'assister.

Je dis au revoir à Claudia et je repars avec Ares. Marcher main dans la main avec lui semble toujours aussi irréel.

Papa, je te présente Raquel, ma petite amie.
Sa petite amie…

Ce titre honorifique fait palpiter mon cœur d'émotion, je n'ai jamais pensé que je deviendrais sa petite amie. C'est le garçon que j'ai épié en catimini… Être un jour avec lui était un fantasme, je n'ai jamais imaginé que ce rêve se réaliserait.

Ares me dévisage, ses belles lèvres forment un sourire, et je vous jure que mon cœur menace de bondir hors de ma poitrine.

Je meurs d'envie de l'embrasser.

Je crispe les doigts de ma main libre pour me retenir de l'attraper et de coller ma bouche contre la sienne. Nous arrivons à la cafétéria de l'hôpital et Ares me laisse à une table après m'avoir demandé ce que je voulais pour aller passer commande. Je regarde autour de moi en l'attendant.

Tiens, Artemis et Apollo sont chacun assis à une table différente. Je fronce les sourcils.

Qu'est-ce qui leur arrive ?

Petit à petit, j'assemble les pièces du puzzle : le bandage d'Artemis, l'ecchymose d'Apollo, la tension qu'il m'a semblé percevoir entre Artemis et Claudia. Est-ce qu'ils se sont… battus pour elle ? Non, ce n'est pas possible. Apollo s'intéresse à Dani, non ? Et imaginer qu'Artemis s'intéresse à Claudia… Ça ne lui ressemble pas, si ?

Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Ares revient et pose devant moi un macchiato au caramel, ma boisson préférée.

— Merci, dis-je en souriant.

Il s'installe en face de moi et étire ses longues jambes devant lui. Je pense aux cuisses musclées cachées sous ce pantalon, puis à ce qu'il y a entre ces jambes.

Raquel, pour l'amour de Dieu, tu es dans un hôpital.

Surprise moi-même par mon absence de moralité, je bois une gorgée de café en fermant les paupières. *Hmm, que c'est bon*. Quand j'ouvre les yeux, Ares a un sourcil levé. Je me lèche les lèvres, ne voulant pas perdre une goutte de ce délice.

— Quoi ?

— Rien.

Je l'examine avec méfiance et j'insiste :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— La tête que tu viens de faire me rappelle celle que tu as quand je te fais jouir.

Mes yeux s'ouvrent si grands que c'en est douloureux, la chaleur envahit mes joues.

— Ares, on est dans un hôpital !

— C'est toi qui as voulu savoir.

— Tu n'as aucune retenue.

Sa bouche forme ce sourire défiant si caractéristique qui me coupe le souffle.

— Non, ce que j'ai, c'est envie de toi.

Je m'éclaircis la gorge avant de prendre une autre gorgée de mon macchiato. Ares pose sa main sur la table, paume vers le haut, me l'offrant.

Je n'hésite pas à la prendre.

— Je sais que je n'aurais pas dû dire que tu étais ma petite amie tout à l'heure, je ne veux pas te mettre la pression. Je sais que je dois mériter ton amour.

— C'est rien.

Il lâche ma main et je retiens une moue déçue ; il porte sa tasse à ses lèvres. Je suis curieuse de savoir quelle est sa boisson de prédilection.

— Qu'est-ce que tu as commandé ?

— Un café, me taquine-t-il.

— Je sais, je veux dire quel genre de café ?

Il se penche par-dessus la table, son visage tout près du mien.

— Pourquoi ne pas le découvrir toi-même ? réplique-t-il en désignant sa bouche.

De si près, je vois que ses lèvres sont humides, douces, attirantes, mais je le repousse gentiment.

— Bien essayé.

— Tu vas encore me torturer longtemps, sorcière ?

— Je ne te torture pas.

— Si, mais c'est pas grave, je le mérite.

Nous parlons pendant un moment. Son humeur a radicalement changé, il est heureux, soulagé, et j'aime le voir comme ça. Ma curiosité prend le dessus :

— Qu'est-ce qui leur arrive, à ces deux-là ? je demande en montrant Artemis et Apollo.

— Ils se sont battus.

— Pour Claudia ?

Ares a l'air surpris.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai juste assemblé des informations. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Ce n'est pas à moi d'en parler.

— Argh, t'es relou.

Ares croise les bras.

— Je ne suis pas une vieille commère, je suis ton petit ami.

Ces derniers mots lui viennent si naturellement qu'il ne réalise même pas qu'il les a prononcés avant de remarquer mon expression stupéfaite. Il se gratte la nuque.

— Tu me rends idiot.

— Un idiot que j'aime.

Ares me décoche un sourire triomphant.

— Je te plais, chère amie ?

Je rougis, en gloussant comme une sotte.

— Juste un peu.

Après être repassé par la chambre de son grand-père, Ares me ramène chez moi et se gare devant ma maison. Il éteint les phares mais ne coupe pas le moteur. La tension sexuelle entre nous me comprime les poumons. Il détache sa ceinture de sécurité et se tourne vers moi.

— Je sais que ce n'était pas le rendez-vous le plus romantique du monde, mais j'ai passé un très bon moment. Merci d'avoir été là pour moi ce soir.

— C'était parfait, je lui assure en toute sincérité. Je suis super contente que ton grand-père aille bien.

Ares pose le coude sur le volant et passe son pouce sur sa lèvre.

— C'est le moment de la question importante.

— Quelle question ?

Il se penche sur moi, me forçant à reculer contre le siège. Son visage est si proche du mien que son souffle caresse mes lèvres.

— Tu embrasses au premier rendez-vous ?

Je n'y ai pas pensé du tout, je ne suis pas experte en la matière, mais je me souviens que Dani m'a expliqué qu'elle embrassait au premier rendez-vous parce qu'elle avait besoin de savoir s'il y avait une alchimie ou non, pour ne pas perdre son temps à revoir le mec s'il n'y en avait pas.

Ici, la situation est différente, je sais qu'il y a de l'alchimie, peut-être trop, même, pour être sincère. Il embrasse divinement bien, et c'est là le problème. Je ne sais pas si je parviendrai à me contrôler si je l'embrasse. Mon self-control a des limites.

Ares s'humecte les lèvres.

— Tu ne réponds pas ?

Ma respiration est déjà agitée, mon cœur est au bord de l'implosion, je suis incapable de parler. Ares laisse échapper un soupir de défaite et retourne sur son siège.

— Excuse-moi, je te mets encore la pression.

Sans pouvoir m'en empêcher, je détache à mon tour ma ceinture et l'attrape par le col de sa chemise pour le tirer vers moi. Ses lèvres rencontrent les miennes et un gémissement monte de ma gorge.

Ares grogne, saisit mes cheveux et ses lèvres deviennent plus empressées. Notre baiser n'est pas romantique, et je ne veux pas qu'il le

soit. On s’est tous les deux trop manqué ; c’est un baiser charnel, passionné, chargé d’émotions puissantes et sauvages. Nos souffles chauds se mêlent tandis que nos bouches humides se frôlent, s’explorent, déclenchent ce feu incontrôlable qui s’allume si facilement en nous.

Sa langue titille mes lèvres, avant de s’enfoncer dans ma bouche et de l’explorer en profondeur. Un gémissement m’échappe. Ares glisse son bras libre autour de ma taille pour me rapprocher de lui. Mon corps est électrifié par les sensations, chacun de mes nerfs réagit à son contact, si léger soit-il.

Ares se jette sur moi et incline mon siège à l’aide du levier, sans décoller un instant sa bouche de la mienne. Il s’allonge complètement sur moi. Je suis étonnée par son adresse : il accomplit ces gestes si rapidement. Il passe ses jambes entre les miennes pour les écarter, et je suis contente de porter un legging sous ma robe d’automne, car il la remonte jusqu’à mes hanches.

Il se presse contre moi et je sens son érection à travers son pantalon. Ses lèvres quittent les miennes pour attaquer mon cou. Je fixe le plafond du SUV tandis qu’il dévore ma peau, descendant jusqu’à ma poitrine, et que ses mains font glisser les bretelles de ma robe.

J’essaie de contenir tout ce que je ressens et je pose les mains sur ses épaules pour l’arrêter.

— Ares, non.

Il lève la tête, ses yeux bleus embrasés par le désir plongent dans les miens et mon self-control vacille. Son torse se soulève et s’abaisse à toute allure, au rythme de sa respiration. Je m’attends à ce qu’il soit furieux que je l’aie mis dans cet état pour me refuser ensuite à lui, mais il me surprend avec un sourire chaleureux.

— D’accord.

Sa bouche retrouve la mienne, mais cette fois-ci avec douceur et tendresse. Je souris contre ses lèvres, et je murmure :

— Latte à la vanille.

Il s’éloigne un peu.

— Quoi ?

— Le café que tu as bu.

Ares sourit à son tour. Il est tellement beau dans la pénombre du SUV, qui met en valeur la couleur de ses yeux.

Il désigne son entrejambe.

— Tu penses toujours que ce n’est pas de la torture ?

— Juste un peu.

— Ça ne me dérange pas.

Il me caresse tendrement la joue et précise :

— Le moment où tu t’offriras à nouveau à moi n’en sera que plus intense.

— Tu as l’air sûr que ça va arriver.

— En effet.

Son assurance m’a toujours semblé sexy.

— Tu crois que je ne sais pas à quel point tu es mouillée en ce moment ?

— Ares…

— Tu te rappelles comme c’est bon quand je suis en toi ? Ces mouvements de va-et-vient qui te font grimper aux rideaux et qui te font me supplier de t’en donner plus.

— Je…

Je pose les mains sur son torse.

— Arrête de parler comme ça.

— Tu es toute rouge.

Ares sourit et retourne à son siège.

— Moi aussi j’ai le droit de te torturer.

— Idiot, je marmonne en reprenant mon sang-froid. Il faut que j’y aille.

J’ouvre la portière d’une main tremblante, ce qui ne me surprend pas.

Je descends.

— Bonne nuit.

Je rabats la porte derrière moi.

Ares baisse sa vitre, son avant-bras sur le volant.

— Hé, sorcière.

Je le regarde.

— Quand tu te caresseras ce soir, gémis mon prénom bien fort.

Ma respiration se coince dans ma gorge. Il me décoche un clin d’œil.
— Je ferai pareil en pensant à toi.
Il remonte sa fenêtre et s’en va, me laissant bouche bée.
Stupide, pervers dieu grec !

43- la fête d’halloween

— Tu es spectaculaire.

— Je me sens spectaculaire, je reconnais en m’admirant dans le miroir avec un large sourire.

Je suis le genre de personne qui se sent parfois jolie, parfois ordinaire et parfois juste horrible ; c’est étrange, c’est comme si je n’avais aucune idée exacte de mon apparence, et ça n’aide évidemment pas que la beauté soit une chose aussi subjective.

— Ce costume est la meilleure décision que tu aies prise depuis un moment, poursuit Dani.

Elle est occupée à dessiner ses sourcils face à un petit miroir qu’elle tient à la main.

On se prépare à sortir ce soir pour Halloween. Gregory m’a invitée à la fête au club, même si je m’attendais à ce qu’Ares me le propose en personne. Ça n’a pas été difficile de choisir mon déguisement. Ce soir, je serai une sorcière. Ma tenue consiste en une robe noire sans bretelles, serrée en haut et ample à partir de la taille et qui descend jusqu’à mi-cuisse, un collier avec un pendentif rouge, des gants noirs, de longues bottes de la même couleur et, bien sûr, un large chapeau.

Dani s’est occupée de mon maquillage : du fard à paupières sombre, un trait d’eye-liner noir et un rouge à lèvres rouge sang. Je me sens super sexy.

Ma meilleure amie, que j’ai dû convaincre de m’accompagner, a opté pour un déguisement de chaton maléfique, avec de petites oreilles pointues.

— Je n’arrive pas à croire que je viens avec toi, marmonne-t-elle en se levant.

— C’est Ares qui m’a demandé de t’amener.

C’est vrai, Ares m’a expliqué que c’était une sortie en groupe et que ce serait normal qu’une amie m’accompagne.

— En plus, Apollo sera sûrement là.

— Qu’est-ce que ça peut faire qu’il soit là ou pas ?

Dani n’aime pas admettre ses faiblesses ni montrer qu’un garçon l’intéresse.

— Tu n’es pas obligée de me mentir. Je sais que tu as de la peine.

— Pfff. N’importe quoi, il n’y a jamais rien eu entre nous.

— Vous aviez commencé quelque chose quand il a arrêté brusquement de t’écrire. Et ça t’énerve parce que tu n’es pas habituée à ce qu’un mec te délaisse.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Ça m’est arrivé plein de fois que des garçons prennent leurs distances avec moi.

— Ah oui ? Comme qui ? Voyons voir…

Elle me tourne le dos pour retoucher son maquillage.

— Je ne me souviens pas d’un nom précis pour le moment, mais…

— Mais rien du tout, je l’interromps. On va aller à cette soirée, tu vas t’amuser et, s’il te parle, tu lui demanderas direct pourquoi il t’a ghostée, point final. Ça, c’est la Dani que je connais.

— Bon, répond-elle à contrecœur. D’accord, mais je ne promets rien.

Je m’approche d’elle et je lui pince les joues.

— Maintenant, souris, joli chaton.

Ares m’envoie un message pour me prévenir qu’il est déjà en bas, et je lui demande de nous accorder encore quelques minutes. Il me répond qu’il va sortir de sa voiture et fumer une cigarette avec Marco dehors en nous attendant.

Je suis impatiente de voir sa réaction quand il découvrira mon déguisement. J’espère qu’il appréciera la surprise. Les deux dernières semaines ont été formidables pour nous deux, Ares a eu un comportement exemplaire et nous sommes sortis à plusieurs reprises, pour finalement passer quelques soirées typiques des rendez-vous amoureux. La tension sexuelle entre nous a atteint des niveaux incroyables. Je ne sais vraiment pas comment je fais pour la supporter.

Dani et moi sortons et la première personne que j’aperçois, c’est Marco déguisé en policier. Il est pas mal du tout, mais, quand Ares apparaît

derrière le SUV, l’air quitte mes poumons pour deux raisons : premièrement, parce qu’il est outrageusement sexy et, deuxièmement, parce qu’il arbore un costume de dieu grec. Il porte une toge blanche qui montre ses biceps musclés et une couronne est posée sur ses cheveux noirs en bataille. Je fonds littéralement, c’est trop pour ma pauvre âme.

Sainte Vierge des abdos, je vous confie tout mon être ce soir.

Les yeux d’Ares descendent lentement le long de mon corps, qui brûle sous l’intensité de son regard, tandis que son habituel sourire espiègle se forme sur ses lèvres.

— Je le savais.

— Moi aussi, je rétorque en montrant son déguisement.

— Viens ici.

Il me fait signe de m’approcher et j’obéis. De près, avec cette couronne sur la tête, son visage est encore plus rayonnant. Il aurait facilement pu être un dieu, il en a la beauté.

Il me caresse le bras.

— Bonsoir, sorcière.

— Bonsoir, dieu grec.

Mes mains sont agitées, je les pose sur son torse, puis les baisse juste un peu pour sentir ses incroyables tablettes de chocolat à travers le tissu fin de son costume. Qui pourrait me blâmer de le toucher comme ça ?

— Tu me tripotes si tôt dans la soirée ?

Je pose la main sur ma bouche.

— Oups, c’est juste que ton costume te va trop bien.

Ares se penche vers moi.

— Oh, c’est vrai ? Mais tu apprécierais encore plus de me palper… *sans* le costume, non ?

Je fais semblant d’être choquée.

— Tu me fais une proposition indécente ?

— Très, très indécente, sorcière.

Je le repousse et je ris pour apaiser la tension, parce que, si je ne le fais pas, je vais finir sous lui en train de gémir son prénom avant même de

quitter la maison.

Je fuis Ares et je trouve Marco en train de parler à Dani.

— Salut, Marco.

— Salut, Raquel. On est prêts ?

— Oui. Et Apollo ?

— Il est dans la voiture, tu sais qu'il ne fume pas.

Je fronce les sourcils. Je sais qu'il n'a pas ce vice, mais je trouve bizarre qu'il ne soit pas sorti du SUV pour nous saluer. Qu'est-ce qui lui prend, à Apollo, ces derniers temps ? Je ne lui ai pas parlé au lycée depuis un moment, j'ai l'impression qu'il a changé.

— Allons-y, suggère Ares en ouvrant la portière conducteur pour s'installer au volant tandis que je monte sur le siège passager. Dani hésite un instant quand Marco lui ouvre la portière : elle doit prendre place au milieu, juste à côté d'Apollo.

Une fois que nous sommes tous à l'intérieur, nous saluons le petit frère d'Ares. Il est déguisé en marin, avec un petit chapeau blanc qui lui donne un air encore plus adorable que d'habitude. Je remarque l'expression de malaise sur le visage de Dani et je lui lance un regard réconfortant.

— La boîte est bondée, annonce Marco en consultant son téléphone portable. Je suis soulagé que nous ayons un accès VIP.

— Tu t'attendais à quoi ? C'est Halloween après tout, commente Ares.

— L'année prochaine, on devrait choisir un déguisement de groupe, suggère Apollo.

Je suis étonnée qu'il prenne la parole. Il précise :

— Par exemple, tous en Power Rangers ou en Tortues Ninja ou en personnages d'une série comme *Game of Thrones*, ce serait vraiment top.

Marco rit :

— T'as quel âge ? Douze ans ?

Je ressens l'envie de le défendre.

— Hé, il n'y a rien de mal à se costumer en groupe, j'aime bien ton idée, Apollo.

Je lui adresse un sourire et il me sourit en retour.

Marco a décidé de ne pas en rester là.

— Tu dis ça alors que vous n'avez même pas choisi un déguisement de couple.

— Bien sûr que si, sorcière et dieu grec.

Marco s'esclaffe.

— C'est un truc entre nous que tu ne comprendrais jamais, je conclus.

Ares rit aussi.

— Elle a raison, Marco. Tu ne comprendrais jamais, la plus longue relation que tu as jamais eue, c'était avec la cigarette que tu viens de fumer. Et, comme tu vois, c'est déjà fini.

Tout le monde éclate de rire et Marco grommelle :

— Vous êtes tous ligués contre moi, hein ?

Quand nous arrivons à la boîte de nuit, je me rends compte que Marco n'exagérait pas quand il disait que c'était bondé. Il y a une immense queue à l'extérieur, et un écriteau au-dessus de la porte prévient qu'il y a énormément de monde et que l'entrée n'est pas garantie même si on attend pendant des heures. Le videur ne cille même pas quand il nous laisse entrer.

Le décor est époustouflant, tout est noir et orange, des crânes et des squelettes sont suspendus au plafond, des toiles d'araignée et du faux sang s'étendent sur les colonnes. Les barmans sont déguisés en pirates et servent des boissons vertes ou de couleur répugnante. Plusieurs machines à fumée libèrent à intervalles irréguliers des nappes de brouillard artificiel. Tout le monde est déguisé. Je m'amuse à observer les costumes. L'ambiance est parfaite, pas étonnant que tout le monde veuille être ici. Artemis sait comment gérer son entreprise et tirer le meilleur parti des festivités.

Nous montons les escaliers pour accéder à l'espace VIP, où une table nous attend. Samantha, Gregory, Luis et Andrea y sont déjà installés. Pas de Nathaly ce soir ? Quelle joie !

Le visage de Gregory s'illumine quand il m'aperçoit et je suis contente aussi. Il se lève et me fait un câlin.

— Raquel, je savais que tu viendrais.

Je m'écarte pour l'examiner.

— Évidemment, je n'aurais pas voulu rater ton costume de vampire.

Je lève les pouces.

— Ça te va à ravir.

Luis se lève à son tour.

— Depuis quand vous êtes aussi proches tous les deux ? Je me sens exclu.

Ares nous rejoint.

— Je me demandais la même chose.

Il glisse sa main autour de ma taille et m'attire contre lui.

Gregory secoue la tête.

— T'inquiète, bébé, réplique-t-il en lui faisant les yeux doux. Je n'ai d'yeux que pour toi.

Ares lui décoche un regard fatigué.

— Détends-toi, Ares, les vampires c'est pas mon truc, je le rassure.

Luis intervient.

— Oui, elle préfère les… les… Tu es censé être quoi, Ares ? Dieu en personne ?

— Un dieu grec.

Samantha nous rejoint et nous salue avec un sourire.

— Tu es à la hauteur de ton nom ?

Luis comprend enfin.

— Oh, c'est vrai ! Vous avez des prénoms de dieux grecs dans la famille Hidalgo. Le tien, c'est celui de la guerre ou un truc comme ça, non ?

Gregory soupire.

— Pas étonnant qu'il aime autant foutre la merde.

Ares lui donne un coup de poing sur le bras.

— C'est moi qui fous la merde ?

Gregory lui fait à nouveau les yeux doux.

— Plus fort, bébé.

Nous éclatons de rire et nous nous asseyons.

Passer du temps avec le groupe d'amis d'Ares est devenu plus supportable. Je suis beaucoup plus à l'aise. J'avais juste besoin d'un peu de

temps pour mieux les connaître, pour partager des moments avec eux et arrêter de me sentir exclue. J'ai enfin l'impression de faire partie du groupe. Même Andrea peut tenir une conversation digne de ce nom quand son amie Nathaly n'est pas présente. Mais je n'oublie pas que Gregory m'a dit que c'était une croqueuse de diamants et qu'elle lui avait brisé le cœur.

Apollo s'est installé le plus loin possible de Dani, ce qui oblige mon amie à parler à Luis, qui est manifestement en train de la draguer sans savoir qu'elle a un crush pour le plus jeune des Hidalgo, auquel elle ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil de temps en temps.

Comme je me sens plus détendue avec la bande, je me permets de boire quelques verres. Les cocktails ont un aspect répugnant mais un goût divin, surtout celui qui s'appelle Descente aux enfers. C'est un délice et, à ce rythme-là, je finirai en enfer avec un certain dieu grec. J'ai les joues et les oreilles chaudes, les lèvres sèches ; l'alcool m'excite, ce qui fait de moi une proie facile pour Ares. Hélas, l'alcool n'affecte pas seulement mes hormones, il aiguise aussi ma curiosité et mon audace. Je décide d'aller voir si le salon aux bougies de la boîte d'Artemis est toujours là. Je ne remarque pas qu'Ares me suit, jusqu'à ce que je me retrouve de l'autre côté des tentures et que sa voix retentisse derrière moi :

— Qu'est-ce que tu fais ici, sorcière ?

Je me tourne vers lui. Ses yeux bleus brillent d'une lueur sombre et dangereuse : le désir.

Je déglutis tout en remarquant un petit canapé libre. Mon cœur s'affole : nous sommes seuls dans la pénombre.

— On devrait retourner avec les autres.

Ares s'approche de moi à pas lents.

— Oui, on devrait.

Je le déshabille du regard en pensant à son corps nu contre le mien.

— On devrait vraiment y aller.

Il acquiesce. Il est si près de moi maintenant que je dois lever la tête pour croiser son regard.

— Je sais.

— Alors pourquoi on est encore là ? je demande tandis que son nez frôle le mien.

Ma bouche s’entrouvre par anticipation, ma respiration est déjà saccadée.
Il m’attrape par la nuque.
— Parce que ce soir, chuchote-t-il, tu seras à nouveau à moi, sorcière.
Puis il colle ses lèvres contre les miennes.

44- la perte de contrôle

ARES HIDALGO

Je ne peux pas me contrôler, je ne *veux* pas me contrôler.

J’ai attendu trop longtemps, je me suis retenu trop longtemps. Ma maîtrise vacille et se fissure à chaque baiser, à chaque frôlement de ma langue contre la sienne, au contact de sa peau douce contre mes paumes. Je l’ai plaquée contre le mur, je l’embrasse passionnément. Son chapeau de sorcière tombe et se perd dans l’obscurité.

J’essaie de me calmer et d’être doux, mais l’attente a été trop longue. J’ai envie de la dévorer, de la pénétrer, de l’entendre gémir mon prénom au creux de mon oreille, mais je me force à prendre tout mon temps pour la caresser, l’embrasser et, lorsque sa respiration se transforme en halètements, j’ai la certitude qu’elle est aussi excitée que moi.

Mes mains voyagent à l’intérieur de la courte robe de sorcière qu’elle porte, mes lèvres ne quittent pas un instant les siennes. J’écarte sa culotte, je glisse mes doigts entre ses jambes, elle gémit, et je lui mords la lèvre.

— Déjà mouillée ?

Elle ne dit rien. Elle frémit de plaisir quand un de mes doigts la pénètre. Son sexe est si chaud et humide que j’ai l’impression que ma queue va exploser tellement elle est dure.

— Ares…, murmure-t-elle, la voix pleine de désir. On est… on ne devrait pas… pas ici…

Elle espère vraiment qu’on pourrait s’arrêter maintenant ? J’enfonce mon doigt plus profondément en elle et je l’entends haleter, s’accrochant à mes épaules. Mes lèvres quittent les siennes pour lécher et mordiller la peau de son cou. Je sais que c’est son point faible, elle renverse la tête en arrière et ses hanches se balancent au rythme de mes doigts. Tout ça me rend fou. De ma main libre, je lui caresse les seins à travers sa robe.

Je ne peux plus attendre, pas une seconde de plus.

Incapable de me retenir, j'enlève ma main d'entre ses jambes pour libérer ma queue et placer le préservatif, mais ce n'est pas assez rapide pour Raquel. Elle m'implore avec impatience :

— Oh, Ares, s'il te plaît.

Je la regarde dans les yeux et je la titille encore un peu.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Elle n'hésite pas à l'exprimer clairement :

— Je veux te sentir en moi *maintenant.*

— Ah oui ? je la taquine en soulevant une de ses jambes et en la plaçant autour de ma taille. Petite sorcière perverse.

Mon érection frôle son entrejambe humide et je pose mon front contre le sien.

— Je n'ai pas l'intention d'être doux.

Elle me mordille la lèvre.

— Je ne veux pas que tu le sois.

Je l'attrape par les cheveux, la force à me regarder dans les yeux et je la pénètre d'un seul coup. On gémit tous les deux tellement la sensation est délicieuse. J'avais oublié à quel point c'est extraordinaire d'être en elle, son sexe est humide, serré, chaud, lisse…

Je contemple son visage : elle est tellement sexy et vulnérable, comme ça, les joues rouges, les lèvres gonflées, les yeux luisants de désir. Elle passe ses mains autour de mon cou et je saisis son autre jambe pour la soulever entièrement. Je me mets à aller et venir en elle en la cognant contre le mur à chaque mouvement brusque. Je l'embrasse à nouveau, étouffant ses gémissements avec mes lèvres.

— Oh, Ares ! halète-t-elle, perdant le contrôle.

Nos corps bougent en rythme, mais il m'en faut plus. J'accélère le va-et-vient, la pressant contre le mur plus fort chaque fois que je la pénètre. J'envisage de m'arrêter, je ne veux pas lui faire de mal, mais elle en redemande et je comprends que ça l'excite autant que moi.

Si ça continue, je vais arriver plus vite que je ne le voudrais. Non, je ne veux pas qu'elle pense que je suis un débutant qui jouit après quelques

minutes. Je la soulève et je recule jusqu'à m'asseoir sur un des canapés. Elle me chevauche et mon excitation monte encore d'un cran.

Raquel se déhanche en décrivant des cercles, d'avant en arrière, et je réalise que cette position n'est pas l'idéal si je ne veux pas jouir trop rapidement.

Elle est d'une sensualité affolante, la lueur des bougies couvre sa peau légèrement moite de reflets chatoyants. Elle ressemble à une déesse, je n'aurais jamais imaginé que le sexe puisse être aussi incroyable. Ce n'est pas seulement le contact physique, c'est la connexion, ces émotions qui se transmettent à chaque toucher, chaque regard, chaque baiser.

Merde, je lui mange complètement dans la main.

Elle a le pouvoir de me détruire, et je m'en fiche totalement. Être réduit à néant par elle, ce serait un putain de privilège. Elle retire sa robe, exposant ses seins.

Oh oui, un putain de privilège.

Je lui serre la taille pour guider ses mouvements.

— Ça te plaît de me chevaucher comme ça ?

Elle gémit.

— Oh oui, j'aime ça.

Je lui donne une tape sur les fesses et elle frissonne de plaisir.

— Tu es tout humide.

Je me redresse un peu pour lécher la peau entre ses seins et sucer ses mamelons.

— Je veux que tu jouisses sur moi, dans cette position.

Je la sens se coller contre ma queue, elle est au bord de l'orgasme.

— Oh, Ares, c'est tellement… Oh !

Je bouge en même temps qu'elle, je la pénètre profondément. Ses gémissements deviennent incontrôlables, et je sais que je vais arriver bientôt moi aussi.

Je la serre contre moi, je lui murmure des paroles excitantes à l'oreille, mais du coin de l'œil je remarque un mouvement à ma droite. Je lève les yeux et j'aperçois un visage pris en flagrant délit, entre deux pans des tentures qui nous maintenaient à l'abri des regards.

Marco.

Instinctivement, mes mains replacent la robe de Raquel et je suis soulagé qu'elle soit couverte, mais elle ne s'arrête pas. Marco met deux secondes à réagir. Il ne s'éclipse que quand je le fusille du regard.

Heureusement, cette interruption ne m'a pas coupé dans mon élan. Ma sorcière continue ses mouvements sur moi, au bord de l'orgasme, m'entraînant avec elle. Elle m'embrasse avec fougue et la fusion de nos corps s'intensifie. Elle tremble de plaisir, son sexe humide comprime mon érection, son orgasme provoque le mien et je serre ses hanches tandis que je jouis en elle.

Les bruits environnants, qui s'étaient estompés, reviennent d'un coup : la musique et nos respirations saccadées. Raquel enroule ses bras autour de mon torse et j'enfouis mon visage dans son cou. Nos cœurs battent à tout rompre et je ne veux pas bouger. Ce moment est parfait.

C'est une des différences majeures quand je fais l'amour avec Raquel. Avant, avec les autres, j'avais toujours envie de m'éloigner de la fille avec laquelle je venais de coucher. Dès que j'avais obtenu ce que je voulais, je n'avais plus qu'une envie : partir. Mais, avec Raquel, je ressens depuis la première fois le besoin de rester collé contre elle. Je me souviens que ça me faisait tellement peur que je fuyais quand même ou que je m'arrangeais pour qu'elle s'en aille.

J'inspire son odeur et je souris contre sa peau.

Je n'ai plus peur, sorcière.
Je ne veux plus m'enfuir.

Je dépose un baiser sur son front et nous nous levons avec précaution, réarrangeant nos déguisements. Tandis qu'elle finit de remettre sa robe en place, j'ironise :

— J'imagine que je suis sorti de la friend zone, maintenant.

Elle plisse les yeux.

— Ne commence pas.

Je fais l'innocent :

— Je ne commence rien.

Je marque une pause avant d'ajouter :

— Je dis juste la vérité, petite amie.

Elle essaie de dissimuler un sourire.

— Petite amie ?

Je hoche la tête.

— Maintenant je suis tout à toi et tu es toute à moi, petite sorcière.

— Rhoo. Pourquoi tu es toujours aussi possessif ?

Je passe un bras autour de sa taille pour l'attirer vers moi et je lui caresse la joue.

— Parce que certaines personnes ont des vues sur toi.

Elle m'adresse un sourire amusé.

— Jaloux ? Tu es mignon quand tu es jaloux.

La première fois que j'ai éprouvé de la jalousie dans ma vie, c'était avec toi.

Je me garde de partager cette pensée avec elle. Raquel se tortille un peu, mal à l'aise.

— Je vais aux toilettes pour… Tu sais, me nettoyer un peu.

— Je t'attends à la table.

Elle lève le pouce pour marquer son accord et s'en va. Je quitte le salon éclairé aux bougies et je me dirige vers la table. Le premier à me saluer est Gregory.

— Tiens, te voilà !

Il se lève et me chuchote à l'oreille.

— Recoiffe-toi un peu, Captain Obvious.

Je m'empresse de me passer les mains dans les cheveux et je me dirige vers Marco.

— T'as des clopes ?

Il sort un paquet de sa poche.

— T'en veux une ?

— Oui. Tu veux venir en fumer une avec moi ?

Il me sourit.

— Ouais.

Nous passons devant les tentures du salon aux bougies pour rejoindre le balcon. J’ai à peine mis le pied dehors que je me souviens de la nuit où Raquel m’a allumé à cet endroit précis avant de me planter là. Il s’est passé tellement de choses depuis cette soirée.

Marco et moi allumons nos cigarettes, je prends une bouffée de la mienne et j’expire la fumée dans l’air froid de la nuit. Marco est penché en avant, les avant-bras posés sur la balustrade, il semble admirer la vue. Le silence qui s’est installé entre nous est gênant, car nous savons tous les deux que nous ne pourrons pas éviter de parler de ce qui s’est passé.

— Inutile de tourner autour du pot, commence-t-il avec désinvolture.

— Ce n’est pas un jeu pour moi, Marco. Pas cette fois.

— Elle te plaît vraiment ?

— C’est plus que ça.

Il rit.

— Tu déconnes ! T’es amoureux ?

— Oui.

Il fait la moue.

— Je pensais que c’était juste une fille chelou qui te harcelait. Comme les choses changent…

— Marco, je suis sérieux, ce n’est pas un jeu pour moi, je répète. Ni un jeu, ni un pari, ni un défi.

Il lève les deux mains en l’air.

— C’est très clair, affirme-t-il d’un ton moqueur.

— Dis ce que tu as à dire.

— Je suis censé t’écouter déclarer ton amour ? T’en avais quelque chose à foutre quand tu m’as piqué Samantha ?

— Tu ne m’avais pas dit qu’elle comptait pour toi, que tu ne voulais pas juste t’amuser avec elle. Comment j’étais censé le savoir ? En lisant dans tes pensées ?

— Tu savais ce que je ressentais pour elle ! Je n’avais pas besoin de te le dire.

Il lance son mégot sur le sol et l’écrase sous sa semelle.

— J’ai des sentiments pour elle depuis qu’on est petits, tu le savais.

Je savais que ça sortirait un jour, mais je ne m’attendais pas à avoir cette conversation ce soir.

— Elle t’a toujours considéré comme un ami, ce n’est pas ma faute.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Mais tous mes espoirs se sont écroulés quand tu as commencé à la baiser pour le plaisir, pour le fun, alors qu’elle se berçait d’illusions comme une idiote.

J’éteins ma cigarette dans le cendrier posé sur la petite table du balcon.

— Je n’ai jamais eu l’intention de jouer avec elle et tu le sais.

— Mais tu l’as fait, insiste-t-il avec colère. Tu nous as baisés tous les deux avec ton foutu égoïsme, tu ne penses jamais aux autres, tu ne penses qu’à toi.

— Qu’est-ce que tu veux ? Des excuses ?

— Non, j’espère juste que, maintenant que tu as trouvé une personne à qui tu tiens vraiment, tu apprendras à penser aux autres.

Il se frotte la tête.

— J’espère juste que tu vas grandir. Ça te ferait quoi si quelqu’un te piquait Raquel ? Si tu me voyais me servir d’elle pour m’amuser alors que tu rêves de la rendre heureuse et de tout lui offrir ?

À cette simple idée, je serre les poings.

— N’y pense même pas.

— C’est horrible, hein ? Je suis content que tu puisses te mettre à ma place maintenant.

Il me tourne le dos et soupire.

— Détends-toi, je ne m’approcherai pas de ta sorcière. Je voulais juste que tu comprennes ce que je ressens.

Je décide de mettre ma fierté de côté :

— Excuse-moi.

Marco se retourne et me dévisage d’un air surpris. Je continue :

— Je suis vraiment désolé, bro, tu as raison.

— Tu ne t’es jamais excusé auprès de moi.

— Je sais.

Je lui adresse un sourire triste.

— C’est plus facile pour moi d’admettre mes erreurs depuis que je suis avec Raquel, je pense qu’elle fait de moi une meilleure personne.

Il me répond par un sourire sincère.

— Ravi de l’entendre.

— Et Samy s’en remettra, Marco. Tu auras une chance de la conquérir.

Il rit.

— Je l’espère, pour l’instant je me contenterai de ses regards haineux.

— C’est réglé entre nous ?

— Oui, tout ça, c’est du passé.

Nous rentrons tous les deux dans le club. Quand nous arrivons à la table, Raquel est en train de rire aux éclats avec Gregory et Samantha est debout avec Andrea, qui se déhanche sans enthousiasme sur le beat qui monte de la piste.

Je m’approche de Samantha et je lui chuchote à l’oreille :

— Je te défie de danser avec Marco.

Elle fait la moue.

— Je déteste tes défis.

Mais elle le fait quand même : nous avons toujours relevé les défis que nous nous lancions.

Je les regarde descendre vers la piste de danse, puis j’admire ma sorcière. Elle est si belle quand elle rit. Ses joues sont rouges, sans doute parce qu’elle a un peu trop bu, ça lui arrive presque toujours. Elle remarque ma présence et ses yeux s’illuminent. Elle lève la main pour me faire signe d’approcher.

Oui, vraiment, être détruit par elle serait un privilège.

45- la marche de la honte

— Raquel !

On me secoue par l’épaule.

— Raquel !

Être secouée aussi violemment me fait sortir du monde de l’inconscience et me ramène à la vie.

— Raquel !

Un murmure insistant parvient à mes oreilles, mais je ne veux pas ouvrir les paupières.

— S’il te plaît, réveille-toi !

J’ouvre un œil, en gardant l’autre bien clos pour m’habituer à la lumière. Une silhouette est penchée sur moi.

— Qu’est…

Une main couvre ma bouche et je cligne lentement des paupières pour essayer de voir à qui j’ai affaire.

Des cheveux noirs qui encadrent un visage…

Dani.

— Chut ! Il faut que tu te lèves sans bruit.

Je lui lance un regard interrogateur, elle a l’air vraiment paniquée.

— Je t’expliquerai plus tard. Mets-toi debout tout doucement et… le plus discrètement possible.

— Attends une seconde. On est où d’abord, bordel ?

La nuit dernière…

Une série d’images très embarrassantes défilent dans mon cerveau : des margaritas, de la vodka, des danses sur la table du club, Gregory qui fait un strip-tease, Ares et moi qui nous embrassons devant tout le monde, Dani et

Apollo qui échangent des regards comme pour se dire « Si tu ne fais pas gaffe, je te baise ce soir ».

Oh, Sainte Vierge des abdos, je vais filer droit en enfer.

Bref, j'ai commis beaucoup trop de péchés pour une seule nuit. En plus de ça, nous avons dû prendre un taxi pour aller dormir chez Marco, vu que c'était la seule maison non surveillée par un adulte. Et une nouvelle couche d'alcool, de strip-teases, de regards lourds de sens entre Apollo et Dani, et de baisers torrides entre Ares et moi.

Dani dégage ma bouche et je me redresse, parce que mon estomac se révolte et que j'ai mal à la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ma gorge brûle, elle est sèche, endolorie par l'excès d'alcool.

Dani pose son index sur ses lèvres et indique d'un geste le lit. Ares dort à côté de moi, allongé sur le ventre, la tête tournée de l'autre côté. Le drap est remonté juste au-dessus de sa taille, il est torse nu, son tatouage est visible et ses cheveux noirs sont en pétard.

Waouh, se réveiller à côté d'un mec pareil, c'est un privilège. Je suis peut-être en train de dépenser tout le bonheur auquel j'ai droit dans ma vie avec lui, mais ça en vaut la peine.

Dani me ramène à la réalité en agitant la main devant mon visage.

Malgré mes précautions, le matelas grince et nous nous tournons vers le dieu grec, mais il est dans les limbes. Je sens une légère douleur dans mon entrejambe et j'ai un peu le vertige. Dani me retient en attendant que ça passe.

C'est fini, je ne bois plus.

Je sais, j'ai déjà promis ça la dernière fois.

L'alcool, c'est comme un ex dont on n'arrive pas à se séparer, on a beau jurer de ne plus tomber dans le panneau, on se laisse séduire et on craque.

Je cherche les talons que je portais hier soir et je les retrouve dans un coin de la chambre. Un souvenir me revient d'un coup. Ares qui me crie *:* « Jette-moi un sort, sorcière ! » alors que nous entrons ici en titubant. Il m'attrape par la taille pour m'embrasser et je réponds en riant : « T'es complètement bourré. » Il est trop mignon avec ses joues rouges et ses yeux plissés. Il pointe un doigt vers moi : « T'es pas la sobriété incarnée. »

« Waouh, incarnée, je réplique, comment fait ton cerveau embrumé pour sortir un mot pareil ? » Ares m'adresse un immense sourire : « Le QI le plus élevé… » Je complète : « … du comté, je sais. Intelligent et beau. Pourquoi tu es si parfait ? » Il hausse les épaules et me caresse la joue : « Pourquoi *tu* es si parfaite ? »

Puis je revois en détail tout ce que nous avons fait après ça. Bon sang.

— Allô, Raquel ? Ici la Terre.

Les joues en feu, je reviens à la réalité. Dani me fait signe de la suivre jusqu'à la porte, mais je secoue la tête.

— Je ne peux pas partir et le laisser comme ça.

Dani me chuchote :

— Tu lui expliqueras plus tard par SMS, je dois absolument m'en aller.

— Tu ne crois pas qu'il va se dire que je l'ai un peu utilisé ?

Dani me lance un regard qui semble demander « T'es sérieuse ? ».

— Tu lui expliqueras plus tard, répète-t-elle, allons-y.

J'hésite encore.

— S'il te plaît, insiste-t-elle.

— Bon, d'accord.

Nos hauts talons à la main, nous quittons la chambre en refermant soigneusement le battant derrière nous.

— Maintenant, tu peux me dire ce qui se passe ?

— Non, je te raconterai en chemin. Tais-toi, il y a plein de gens qui dorment.

Le couloir est long, les portes sont alignées des deux côtés. Je veux protester, mais Dani marche devant moi. L'étiquette de son déguisement est juste sous mon nez. Il est à l'envers ?

Oh oh, erreur de débutante.

— Dani, tu as eu des relations sexuelles la nuit dernière ?

— Chuuut !

Elle me bâillonne et me plaque contre le mur.

Je me dégage.

— Oh, j’y crois pas ! Tu as couché avec Apollo.

— Raquel !

— Ose le nier !

Dani ouvre la bouche, puis la referme sans rien dire.

— Sainte Vierge des abdos !

Dani fronce les sourcils.

— D’abord cette sainte n’existe pas, et ensuite ferme-la, Raquel. Plus un mot.

— Oh, je ne m’attendais pas à ça, dis-je, amusée.

Dani m’attrape le bras.

— Avance, ne rends pas ce *walk of shame* pire qu’il ne l’est déjà.

— *Walk* quoi ?

Dani lève les yeux au ciel.

— *Walk of shame*, la marche de la honte, tu sais, le jour après celui où tu as couché avec quelqu’un avec qui tu n’aurais pas dû. Il y a même eu un film et tout.

Je ricane.

— Je t’avais dit que je te donnais un mois pour tomber dans ses bras !

Dani me lance un regard assassin.

— Allez, bouge de là ! Il est neuf heures et ta mère termine son service à onze heures aujourd’hui.

— Oh merde, tu aurais dû commencer par là.

Nous sommes occupées à avancer dans le couloir lorsque nous entendons la poignée d’une porte tourner.

— Oh merde, merde, merde, murmure Dani.

Nous faisons demi-tour avant de repartir dans l’autre sens, ne sachant pas quoi faire, et nous nous cognons plusieurs fois l’une contre l’autre.

Nous finissons par nous immobiliser et Samy sort d’une des chambres sur la pointe des pieds, ses chaussures à talons à la main, comme nous. D’ailleurs, tout dans son attitude rappelle la nôtre.

Ne me dis pas…

Samy nous aperçoit et se fige une seconde, avant de nous saluer de sa main libre. Nous nous approchons et Dani la prend par le poignet pour que nous puissions nous enfuir ensemble.

— Personne ne juge personne.

Au bas des escaliers, nous tombons sur Andrea. Oui, celle qui est sortie avec Gregory. Elle est en train d'ouvrir discrètement la porte d'entrée.

— C'est une blague ou quoi ?

Dani, Samy et moi échangeons un regard et un sourire complice.

— Ça doit être la marche de la honte la plus populaire de tous les temps.

Samy rit.

Nous sortons de la maison et nous nous arrêtons dans le jardin. Samy consulte son téléphone et remarque qu'il n'a plus de batterie.

— Quelqu'un peut appeler un taxi ?

— Je suis venue en voiture, je peux vous déposer, propose Andrea.

C'est une très belle voiture, petite et féminine. Samy s'installe sur le siège passager et Dani et moi nous faufilons à l'arrière. Andrea entame la conversation :

— C'est space, hein, comme situation ?

Samy acquiesce.

— Oui, vachement.

Je n'y tiens plus :

— Dites… Désolée, mais je crois que nous sommes toutes curieuses de savoir avec qui…

Avec qui…

— Oui, on ne juge personne, on ne fait que citer les noms, renchérit Dani.

Andrea rit.

— Gregory.

Samy rougit.

— Marco.

— Quoi ? je m'exclame. Je ne m'attendais pas à ça.

Samy soupire.

— Moi non plus.

Andrea plisse les yeux.

— Personne n’est étonné par ma révélation ? C’était si évident ?

Nous répondons toutes en même temps :

— Oui !

— Ouille, proteste Andrea en faisant la moue. Toi aussi, tu es transparente, Raquel. Ares, qui d’autre ?

Je lui tire la langue. Elle me voit dans le rétroviseur et riposte avec un doigt d’honneur. Se retrouver toutes les quatre dans une situation aussi gênante a créé une complicité entre nous. Samy se tourne légèrement sur son siège.

— Et toi, Daniela ?

Dani baisse la tête et murmure, très gênée :

— Apollo.

— Quoi ?

Les hurlements joyeux que Samy et Andrea poussent en chœur me font grimacer.

Je me tiens le front.

— Ne criez pas, s’il vous plaît, j’ai la gueule de bois.

Andrea s’arrête à un feu rouge.

— *Ça*, pour une surprise, c’est une surprise, commente-t-elle.

— Je sais, répond Dani, j’ai couché avec un gamin.

Andrea la regarde comme si elle était folle.

— Non, pas à cause de ça, mais parce que je ne savais pas que vous vous connaissiez aussi bien. Ne me dis pas que tu culpabilises à cause de ton âge, Daniela. Apollo n’est pas un gamin, c’est un adolescent, et je peux t’assurer qu’il est beaucoup plus mature que bien des garçons plus âgés que je connais.

Je suis vraiment contente que Samy soit du même avis que moi.

— C’est ce que je me tue à lui répéter ! Elle psychote sur l’âge et a peur du qu’en-dira-t-on.

Samy lui adresse un sourire rassurant et lui tend la main pour serrer la sienne.

— Ne te prends pas la tête avec ça, Daniela. D'accord ?

Nous arrivons sur l'avenue principale.

— Désolée d'interrompre cet instant romantique, mais ça vous dérange si je passe à la pharmacie ? J'ai la migraine, il faut que je prenne un truc.

— Il me faudrait un Gatorade pour m'hydrater, chuchote Samy.

— Tu as perdu beaucoup de liquides la nuit dernière ? plaisante Dani.

Nous faisons toutes la grimace en même temps.

— Dani !

Andrea se gare. J'ai l'impression que cette matinée est le début de nouvelles amitiés. Après tout, il n'y a rien de tel pour créer un lien de confiance que de partager un moment aussi gênant qu'une sortie sur la pointe des pieds suivie d'une tentative de se remettre d'une des pires gueules de bois qui soit.

46- les utilisés

ARES HIDALGO

Me réveiller sans sentir Raquel me tendre le bras à travers le lit n'est pas ce que j'attendais. Ma tête tourne, je me lève et je titube jusqu'à la salle de bains : elle n'y est pas non plus. Comme je ne vois ses vêtements nulle part, je réalise qu'elle est partie.

La sorcière s'est servie de moi et m'a planté comme un con ?

Je n'arrive pas à y croire, voilà un élément à ajouter sur la déjà longue liste des premières fois avec Raquel. Aucune fille n'a disparu le lendemain matin après une nuit de sexe, ça a toujours été mon rôle.

Elle continue à me voler la vedette.

Mais pourquoi est-elle partie ? Je n'ai rien fait de mal hier soir, tout de même ? J'essaie de rassembler mes souvenirs de la nuit dernière. Waouh, c'est le meilleur sexe de ma vie. Cette femme me rend dingue. Je souris comme un idiot en examinant mes seuls vêtements : mon costume de dieu grec. Rhoo, pas question de sortir comme ça. Je cherche des fringues dans l'armoire : j'ai dormi dans une des chambres d'amis de la maison de Marco et, comme c'est fréquent qu'un pote ou l'autre y passe la nuit, quelques vêtements sont prévus pour les invités de passage. J'enfile un short et un sweat-shirt blanc, je descends au salon, où je suis confronté à une scène qui semble tout droit sortie du film *Very Bad Trip*.

Gregory est allongé sur le canapé, une poche de glace sur le front. Apollo est tout pâle. Il est assis à même le sol, un seau à côté de lui. Marco est avachi sur le canapé avec une poche de glace sur le…

Il est le premier à remarquer ma présence.

— Je refuse d'en parler !

Je ne peux m'empêcher de rire.

— C'est quoi ce bordel ?

— Je suis mourant, gémit Gregory.

Je suis incapable de détacher les yeux de Marco.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

Marco détourne le regard.

— Quelle partie de « Je refuse d’en parler » n’as-tu pas comprise ? Oublie ça.

— C’est difficile d’oublier que tu colles une poche de glace sur ta bite.

— Pourquoi t’es toujours aussi cru, Ares ? proteste Apollo.

Je m’assieds au bout du canapé, aux pieds de Gregory.

— Tu l’as cassée ?

Marco me fusille du regard.

— Non, j’ai juste… Je crois que ce sont des brûlures de friction.

J’éclate de rire.

— Putain, bro, moi qui pensais avoir eu une nuit sauvage.

Gregory rit avec moi.

— Moi aussi, mais non, on dirait que Marco s’est fait défoncer.

Gregory et moi complétons en même temps :

— Comme une porte.

Un rictus tord les lèvres de Marco.

— Ah-ha, très drôle.

Apollo sourit.

— Bah oui, elle était bonne.

Apollo et moi rentrons à la maison et, en arrivant, nous fonçons directement à la cuisine, encore faibles et étourdis. Nous avons besoin de boire, de manger et d’une bonne douche. Mon petit frère s’effondre sur la table, la joue contre la surface froide. Je sors deux bouteilles de boisson énergisante du frigo et je les pose devant lui avant de m’asseoir. Je sais qu’Apollo n’a pas passé la nuit seul et je suis impatient d’en savoir plus.

— Je ne veux pas en parler.

— Je n’ai rien demandé.

— Mais tu t’apprêtais à le faire.

J’avale une gorgée de ma boisson.

— Pas du tout, tu te fais des idées.

Claudia arrive et propose de nous préparer un potage. Mais Apollo lui annonce qu’il est crevé et monte dans sa chambre.

C’est à mon tour de reposer mon visage sur la table pendant que Claudia s’affaire aux fourneaux. Je m’endors sans m’en rendre compte et je suis réveillé par un coup de pied dans le genou. Je bats des paupières et je m’humecte les lèvres tandis qu’une douleur lancinante me transperce la nuque. Quand je décolle mon visage de la table, je sens les marques des rebords en bois sur ma joue. Je me redresse sur ma chaise et mes yeux croisent un regard impassible.

Artemis est assis en face de moi, un café fumant devant lui, vêtu du sweat noir qu’il enfile pour faire du sport, les cheveux légèrement humides de sueur. Je ne comprends pas comment il peut se lever le dimanche pour faire de l’exercice. Mais bon, il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas chez mon grand frère.

Il m’observe, les bras croisés.

— Nuit agitée ?

— T’as pas idée.

— Oh, tu es réveillé, le potage est prêt, intervient Claudia.

— Merci, dis-je soulagé. Tu me sauves la vie.

Elle me sourit.

— Ne t’y habitue pas.

Elle me sert et l’odeur du velouté fumant me redonne déjà des forces.

Artemis boit une gorgée de son café, et je suis sur le point de prendre une cuillerée de potage quand il décrète :

— Ne laisse pas Apollo boire, il est trop jeune.

— Je sais, c’était exceptionnel.

Je lève à nouveau ma cuillère, mais Artemis reprend :

— La directrice de ton lycée m’a dit que tu n’avais pas encore posé ta candidature pour une faculté de droit ou une école de commerce.

Je pose ma cuillère sur le côté de mon assiette creuse.

— On n’est même pas à la moitié de l’année scolaire.

— Mieux vaut trop tôt que trop tard. Tu as une fac en tête ?

Je serre les dents.

— Ce serait tellement facile pour toi d’être accepté à Princeton. Papa et moi sommes diplômés de là et tu profiterais du critère de sélection familial.

Oh, l’Ivy League, les universités les plus prestigieuses, les plus élitistes et les plus réputées des États-Unis. Le processus de sélection est encore plus rigoureux que dans les autres universités. Il faut avoir non seulement d’excellentes notes mais aussi beaucoup d’argent, et la filiation est prise en compte dans le processus d’admission : si tes parents ou des membres de ta famille proche sont diplômés de l’une de ces universités, tu es pratiquement admis.

L’Ivy League m’intéresse, mais pas pour la carrière que mon frère a en tête. Claudia me lance un regard compatissant et continue à cuisiner.

Mon malaise quand on aborde ce sujet est si évident que ça ?

Artemis ne semble pas vouloir se taire.

— Tu as réfléchi à la branche que tu vas choisir ? Le commerce ou le droit ? Ça m’aiderait si tu optais pour un cursus commercial, parce qu’on envisage d’ouvrir une nouvelle succursale dans le sud du pays. La construction vient de commencer, et ce serait parfait que tu puisses la diriger quand tu auras fini tes études…

Je ne veux pas étudier le droit ou le commerce.
Je veux étudier la médecine.
Je veux sauver des vies.
Je veux avoir les connaissances nécessaires pour prodiguer les meilleurs soins à mon grand-père, aux personnes qui me sont chères.

Je n’ose pas exprimer cette opinion à voix haute, car je sais qu’au moment où ces paroles franchiront mes lèvres je perdrai le respect de mon grand frère. Dans une famille comme la nôtre, renoncer à l’entreprise familiale est une forme de trahison.

À quoi sert un médecin dans une multinationale florissante ?

J’ai eu droit à une vie où je n’ai manqué de rien, où je n’ai jamais dû travailler pour rien. Jouir d’une fortune familiale a ses bons côtés, mais les gens se trompent s’ils pensent que ce train de vie n’a pas un prix, au final.

Les personnes extérieures ne se rendent pas compte de la pression, du moule dans lequel on est censé rentrer, de la solitude, de la difficulté à se faire de vrais amis ou à trouver un amour désintéressé. Je croyais que je ne pourrais pas échapper à ce modèle jusqu'à ce que Raquel me voie tel que je suis vraiment.

Elle a aperçu en moi celui que je suis, elle s'est rapprochée de moi avec ses sentiments si purs, ce visage transparent dans lequel on peut lire comme dans un livre. Raquel a toujours été si sincère, si pure, elle a toujours eu des réactions si honnêtes. Je n'imaginais même pas que des personnes comme elle existaient dans la réalité.

Elle qui ne sait même pas à quel point elle est jolie et qui m'a annoncé avec tant d'assurance que j'allais tomber amoureux d'elle. Elle qui a travaillé pour s'acheter les choses dont elle avait envie, qui s'est toujours sentie seule à cause de l'absence de son père et du travail de sa mère. Elle que j'ai tant fait souffrir…

Elle qui sourit tout de même de tout son cœur. Et c'est un sourire qui me désarme et me fait croire que tout est possible.

Croire que je serai un grand médecin un jour, parce que peut-être que personne dans ma famille ne me soutiendra ou ne croira en moi, mais elle, si.

Et c'est plus que suffisant.

47- le pardon

RÉVEILLON DE NOUVEL AN

Je suis désolé…
Pardonne-moi…
Je ne voulais pas te faire de mal.
Je ne sais pas ce qui m'a pris.

S'excuser peut être très difficile, ça demande de la maturité et du courage. Admettre que tu as eu tort, c'est te regarder en face et affronter le fait que tu n'es pas parfait et que tu ne le seras jamais, que tu commets des erreurs comme tout le monde.

L'erreur est humaine, admettre la sienne est surhumain.

Les pires erreurs sont celles que l'on ne peut effacer, peu importent les excuses que l'on présente, peu importent les efforts que l'on fait, celles qui laissent une cicatrice au cœur.

Celles qui font encore mal chaque fois qu'on y repense.

Le réveillon du Nouvel An est un moment qui nous rend sensibles, nous fait réfléchir à nos actes de l'année, à ce que nous n'avons pas fait, aux personnes que nous avons touchées en bien ou en mal.

J'ai traversé tellement de choses au cours de cette année, surtout depuis l'été… Les six derniers mois ont été des montagnes russes d'émotions pour moi.

L'horloge indique 23 h 55 et mes yeux s'embuent : je pleure toujours à l'approche de minuit le soir du Nouvel An. De tristesse, de joie, par nostalgie ou simplement à cause d'un mélange d'émotions que je ne parviens pas toujours à déchiffrer moi-même.

Ma mère passe son bras par-dessus mon épaule pour me serrer. Nous sommes toutes les deux assises sur le canapé chez son amie la plus proche, Helena, qui a une grande famille. Nous y passons toujours le réveillon de la

Saint-Sylvestre. Je suppose que ma mère n’a jamais voulu que nous passions la soirée en tête à tête, et moi non plus. Ma mère me caresse le bras et pose son menton sur ma tête.

— Une nouvelle année qui commence, mon bébé.

— Eh oui, maman.

Helena apparaît devant nous, son petit-fils de trois ans dans les bras.

— Allez, debout, c’est l’heure du décompte.

Nous devons être une quinzaine de personnes dans ce petit salon. Le compte à rebours a commencé sur l’écran de télévision.

10

Le rire de Dani…

9

Les bêtises de Carlos…

8

Les arguments nerds de Yoshi…

7

L’innocence d’Apollo…

6

La gifle de ma mère…

5

Les paroles blessantes d’Ares…

4

Les mots doux d’Ares…

3

Son beau sourire au réveil…

2

Le bleu profond de ses yeux…

1

Je t’aime, sorcière.

— Bonne année !

Tout le monde crie, s’embrasse, fait la fête, et je ne peux m’empêcher de sourire, même si des larmes épaisses roulent sur mes joues. L’instable a déteint sur moi.

Il me manque tellement. Après Halloween, nous nous sommes vus presque tous les jours, mais, il y a deux semaines, il m’a annoncé que sa famille passait chaque année Noël et le Nouvel An sur une plage exotique en Grèce, car ils y ont de la famille. Je l’ai taquiné sur le fait que les dieux grecs rentraient au pays. Il m’a demandé encore et encore si je voulais qu’il reste. Comment aurais-je pu le priver de vacances en famille ? Je ne suis pas égoïste à ce point.

Ma mère me serre dans ses bras, me ramenant à la réalité.

— Bonne année, ma belle ! Je t’aime si fort.

Je l’enlace à mon tour. Notre relation est toujours un peu lézardée, mais nous travaillons à la réparer. Je ne lui ai pas encore appris qu’Ares et moi sortions ensemble : un pas à la fois. À cause du décalage horaire, Ares m’a appelée il y a quelques heures pour me souhaiter bonne année.

Après quelques échanges de vœux, je me laisse retomber sur le canapé. À ma propre stupéfaction, je me rends compte que je n’ai rien à faire… D’habitude, juste après minuit, Joshua passait me chercher et on allait se promener dans les rues en hurlant « Bonne année ! » pour profiter de l’ambiance festive.

Ça me fait de la peine…

Je ne peux pas nier la réalité : Joshua a toujours été à mes côtés et nous avions une tonne de petites habitudes ensemble. Aller jouer dans la neige dès les premiers flocons, ouvrir la porte et offrir des bonbons aux enfants en costumes effrayants le soir d’Halloween, faire des marathons de nos séries préférées, acheter des livres différents pour pouvoir se les échanger après lecture… Sans parler des soirées jeux de société, des histoires flippantes que nous adorions nous raconter et des feux de camp à côté de chez moi. Nous avons même fait brûler le jardin une fois et ma mère a failli nous écharper. Ce souvenir me fait sourire.

Qu’est-ce que je suis en train de faire ?

Je ne peux peut-être plus lui accorder ma confiance aussi facilement qu'avant, mais je peux lui pardonner ; l'amertume n'a pas de place dans mon cœur.

Sans réfléchir davantage, j'attrape mon manteau et je suis ce que me dicte mon cœur. Je sors de chez Helena. Le froid de l'hiver me fouette le visage, mais je cours sur le trottoir en saluant tous ceux que je croise et en leur souhaitant bonne année. La rue est illuminée par les décorations de Noël, des sapins ornent les jardins devant les maisons, des enfants jouent avec des étoiles de Noël et d'autres font des boules de neige.

La scène est magnifique et je me rends compte que, parfois, nous sommes tellement concentrés sur nos problèmes que nous passons à côté de la beauté des choses simples.

En serrant mon manteau contre moi, j'accélère le pas. Je ne peux pas courir dans la neige, je ne veux pas glisser et faire une mauvaise chute, ce serait pathétique.

Mon pied s'enfonce dans un tas de neige et je le secoue pour continuer, mais quand je lève les yeux je me fige.

Joshua.

Il a enfilé son long manteau noir, il porte un bonnet assorti et ses lunettes sont légèrement embuées par le froid. Je ne dis rien et je cours vers lui, oubliant la neige, les problèmes, les cicatrices émotionnelles. Je veux juste le serrer contre moi.

Et je le fais, en passant mes mains autour de son cou et en le tirant fermement contre moi. Je sens le parfum discret qu'il porte toujours. Cette odeur me remplit de plénitude et m'apaise.

— Bonne année, crétin, je marmonne contre son cou.

Il rit.

— Bonne année, Rochi.

— Tu m'as tellement manqué, je murmure.

Il me colle contre son torse.

— Toi aussi, tu n'as pas idée.

Non.

Ce n'est pas ce qui s'est passé.

J’aurais vraiment aimé que ça arrive, mais ça ne suffit pas à en faire une réalité.

La vérité, c’est moi qui cours dans la neige, les joues baignées de larmes, sans manteau, en serrant mon téléphone si fort dans ma main qu’il risque de se casser. Mes poumons brûlent à cause de l’air glacé, mais je m’en fiche. Ma mère me court après, me crie de me calmer, de m’arrêter, de mettre mon manteau, mais je ne l’écoute pas.

J’ai du mal à respirer.

Je me souviens encore de la rapidité avec laquelle mon sourire s’est effacé lorsque j’ai reçu le coup de fil. La mère de Joshua semblait inconsolable.

— Joshua… a… essayé… de… se suicider.

Les médecins ne savent pas s’il va survivre, son pouls est trop faible.

Non, non, non.
Joshua, non.

Tous les événements de ces derniers mois défilent devant mes yeux. Qu’est-ce que j’ai mal fait ? Quand est-ce que j’ai foiré ? La première chose que j’ai ressentie, c’est de la culpabilité. Ça ne m’avait jamais, jamais traversé l’esprit qu’il puisse en venir à commettre un geste pareil.

Il n’avait pas l’air déprimé, il n’avait pas… Je…

Quand j’arrive chez lui, l’ambulance passe en trombe devant moi et je tombe à genoux dans la neige. Les voisins de Joshua s’approchent et me couvrent d’un manteau. Je pose la main sur mon cœur, la respiration lourde.

Ma mère m’enlace par-derrière.

— Ça va aller, ma chérie, il va s’en sortir.

— Maman, je… C’est ma faute… J’ai cessé de lui adresser la parole… Il est…

Je ne parviens plus à respirer, je ne peux pas contenir les sanglots qui me secouent.

Le trajet en taxi jusqu’à l’hôpital se déroule dans un silence interrompu seulement par mes pleurs qui résonnent dans l’habitacle. La tête sur les genoux de ma mère, je prie, je supplie pour qu’il survive ; ça ne devait pas

arriver, c’est un cauchemar. Mon meilleur ami ne peut pas avoir fait ça, mon Yoshi…

Arrivée aux urgences, je me précipite vers les parents de Yoshi, qui sont effondrés. Ils ont les yeux gonflés et leur douleur fait peine à voir. Dès qu’ils m’aperçoivent, ils fondent en larmes de plus belle et je les prends dans mes bras.

Au bout d’un moment, je m’écarte en m’essuyant les joues.

— Qu’est-ce qu’il s’est passé ?

Sa mère secoue la tête.

— Juste après les douze coups de minuit, il est allé dans sa chambre. On l’a appelé plusieurs fois ensuite, j’ai cru qu’il s’était endormi et je suis allée voir.

Sa voix se brise de chagrin.

— Il a avalé plein de cachets.

Son mari la soutient.

— Mon bébé avait l’air mort.

La culpabilité m’assaille à nouveau. Qu’est-ce que nous n’avons pas vu ? Il nous a peut-être lancé des signaux d’avertissement… ou pas. Mais ça ne m’empêche pas d’être rongée par les regrets.

Le suicide…

Un mot presque tabou, qu’on ne prononce jamais. Un sujet dont personne n’aime parler. Ce n’est pas un thème amusant, mais la réalité est là : il y a des gens qui tentent de mettre fin à leur vie. J’ai toujours cru que ça n’arrivait qu’aux autres, je n’aurais jamais pensé que ça arriverait à un ami proche.

Je n’aurais jamais imaginé que Joshua commettrait un acte pareil.

Je t’en supplie, Joshua, ne meurs pas. Je l’implore intérieurement, les yeux fermés, dans la salle d’attente. *Je suis là, je ne partirai jamais, je te le promets, s’il te plaît, ne t’en va pas, Yoshi.*

Les minutes s’écoulent, les heures passent, je perds la notion du temps. Le médecin sort avec une expression grave qui me serre le cœur.

Par pitié…

Il soupire.

— Ce garçon a eu beaucoup de chance. On lui a fait un lavage d'estomac, il est très faible mais son état est stable.

Stable…

Je ressens un soulagement énorme, même si je suis ravagée émotionnellement. Si ma mère ne m'avait pas retenue, je me serais à nouveau écroulée sur le sol.

Le médecin parle de l'envoyer en psychiatrie et de bien d'autres choses, mais je veux juste le voir, m'assurer qu'il va bien, qu'il ne s'en va nulle part, je veux lui parler, le convaincre de ne jamais recommencer, m'excuser de l'avoir repoussé, de ne pas avoir essayé de régler notre différend.

Peut-être que si j'avais été… il n'aurait pas…

Peut-être.

Le médecin nous explique que Joshua restera inconscient pour le reste de la nuit, que nous pouvons aller nous reposer et revenir le lendemain matin, mais aucun de nous ne se décide à partir.

Ma mère nous obtient une chambre, car c'est l'hôpital où elle travaille et tout le monde la connaît et la respecte : c'est l'une des plus anciennes infirmières.

Elle me caresse les cheveux tandis que je pose ma tête sur ses genoux.

— Je t'avais dit qu'il s'en sortirait, mon bébé. Tout va bien se passer.

— Je me sens tellement coupable.

— Ce n'est pas ta faute, Raquel. Te blâmer ne servira à rien. Maintenant, tu dois simplement être là pour lui, l'aider à traverser cette épreuve.

— Si je ne l'avais pas rejeté, peut-être…

Ma mère m'interrompt :

— Raquel, les patients atteints de dépression clinique n'expriment pas toujours ce qu'ils ressentent. Ils peuvent avoir l'air heureux même s'ils vont mal. C'est très difficile de les soutenir s'ils ne demandent pas d'aide et, pour eux, demander de l'aide n'a parfois aucun sens parce que la vie a perdu tout intérêt.

Je ne dis rien, je fixe juste une fenêtre au loin. Des flocons de neige se sont remis à tomber. Ma mère me caresse la joue.

— Dors un peu, repose-toi, la nuit a été dure.

Mes yeux brûlent à force d'avoir pleuré, je les ferme pour essayer de dormir, d'oublier, de me pardonner.

— Tu vas tomber ! me crie un petit Joshua d'en bas.

Je suis en train d'escalader les branches d'un arbre.

Je lui tire la langue.

— Tu boudes parce que tu ne peux pas m'attraper.

Joshua croise les bras.

— Pas du tout ; d'ailleurs, on a dit qu'on ne pouvait pas se percher dans un arbre, tricheuse.

— Tricheuse ?

Je lui lance une branche. Il l'esquive.

— Hé !

Il me répond par un regard assassin.

— OK, pouce, descends et on continuera le jeu plus tard.

Avec précaution, je descends de l'arbre, mais quand je suis devant Joshua il me touche et s'enfuit.

— Touché ! C'est toi le chat !

— Hé ! C'est de la triche.

Il m'ignore et n'arrête plus de courir. Je n'ai pas le choix, je suis bien obligée de le poursuivre.

Une pression sur mes épaules me réveille, interrompant ce rêve agréable, rempli de jeux et d'innocence. Ma mère me sourit, un café à la main.

— Macchiato au caramel.

Mon préféré.

Ça me rappelle Ares et notre premier rendez-vous à l'hôpital. Je n'ai pas osé l'appeler ni le mettre au courant, parce que je sais qu'il reviendrait tout de suite et que je ne veux pas gâcher ses vacances. Je sais que ce n'est pas ça qui compte pour le moment, mais je ne veux impliquer personne d'autre dans cette situation douloureuse.

— Il est réveillé, ses parents viennent de sortir de sa chambre. Tu veux y aller ?

Mon cœur se serre, ma poitrine brûle.

— Oui.

Tu peux y arriver, Raquel.

Ma main tremble sur la poignée de la porte, mais je la tourne, j'ouvre et j'entre. Je referme derrière moi en fixant le sol. Lorsque je lève les yeux, je me couvre la bouche pour étouffer les sanglots qui me montent à la gorge.

Joshua est allongé sur des draps blancs, une perfusion reliée à son bras droit. Il a l'air si pâle et frêle qu'on dirait qu'il peut se briser à tout moment. Ses yeux couleur de miel rencontrent les miens et se remplissent immédiatement de larmes.

Je m'avance vers lui à grandes enjambées et je le serre très fort.

— Espèce d'idiot ! Je t'aime tellement.

J'enfouis mon visage dans son cou.

— Je suis tellement désolée, s'il te plaît, pardonne-moi.

Quand nous nous séparons, Joshua détourne le regard en essuyant ses larmes.

— Je n'ai rien à te pardonner.

— Joshua, je…

— Je ne veux pas de ta pitié.

Ses mots me surprennent.

— Je ne veux pas que tu te sentes obligée d'être là juste à cause de ce qui est arrivé.

— Qu'est-ce que… ?

— C'était ma décision, ça n'a rien à voir avec toi ni avec qui que ce soit.

Je recule en l'examinant, mais il fuit mon regard.

— Non, tu ne vas pas faire ça.

— Faire quoi ?

— Me repousser. Je ne suis pas ici par obligation, je suis ici parce que je t'aime énormément. Et, oui, je regrette de ne pas t'avoir parlé plus tôt pour qu'on se réconcilie, mais avant que ceci n'arrive j'avais déjà décidé de venir te voir, je te le jure.

— Je ne te demande rien.

— Mais moi, je veux t’expliquer, je veux que tu saches à quel point tu m’as manqué, à quel point je tiens à toi.

— … Pour que je n’essaie pas de me suicider à nouveau ?

D’où vient cette amertume dans sa voix ? Ce mépris et ce désintérêt pour la vie ? Ont-ils toujours été présents sans que je m’en rende compte ?

Je repense à ce que ma mère m’a expliqué : la vie perd son sens pour les personnes souffrant de dépression clinique, rien ne compte plus à leurs yeux.

Je m’approche de lui.

— Yoshi.

Il se raidit en entendant son surnom.

— Regarde-moi.

Il secoue la tête, et je prends son visage entre mes mains.

— Regarde-moi !

Ses yeux croisent enfin les miens et les émotions que j’y lis me brisent le cœur : désespoir, douleur, solitude, tristesse, peur, un nœud d’angoisses…

Les larmes me montent à nouveau aux yeux.

— Je sais que tout ça semble dénué de sens maintenant, mais tu n’es pas seul, il y a beaucoup de gens qui t’aiment et qui sont là pour te soutenir quand tu en as besoin.

Des larmes dévalent mes joues et tombent de mon menton.

— S’il te plaît, laisse-nous t’aider, je te promets que ça va passer et que tu vas recommencer à profiter de la vie comme le petit garçon tricheur avec qui je jouais quand nous étions enfants.

La lèvre inférieure de Joshua tremble, des larmes s’échappent de ses yeux.

— J’ai eu tellement peur, Raquel.

Il me serre dans ses bras, enfouissant son visage dans ma poitrine tandis qu’il sanglote comme un enfant, et je ne peux que pleurer avec lui.

Il va s’en sortir, je n’ai aucune idée de comment le faire retomber amoureux de la vie, mais je le soutiendrai autant qu’il le faudra.

48- les hidalgo

ARES HIDALGO

Le soleil grec resplendissant me brûle la peau et m'oblige à m'abriter derrière des lunettes de soleil. Contrairement à chez nous, il ne fait pas froid, mais sans faire trop chaud non plus. Depuis notre arrivée, les températures restent dans un juste milieu que j'apprécie beaucoup.

Je suis allongé sur un transat devant la piscine à l'eau cristalline de l'hôtel ; la vue est relaxante, on peut admirer toute la côte et la plage derrière le bassin. Pour moi, la Grèce a toujours été synonyme d'Antiquité et d'histoire, ce qui me procure un sentiment étrange, dans le bon sens du terme.

Mon grand-père est assis à côté de moi. Claudia est debout à côté de lui, occupée à rassembler ses médicaments dispersés sur la table à l'ombre d'un parasol. Elle porte un maillot de bain rouge assorti à ses cheveux roux et une robe transparente qui la couvre à peine.

— Je crois que j'en ai assez, grommelle grand-père en commençant à se lever.

Claudia et moi l'aidons à se redresser.

— Oui, il est temps de se reposer.

Il me lâche doucement.

— Ares, fiston, je suis encore capable de marcher tout seul.

Je lève les mains en l'air.

— C'est clair.

Je les regarde franchir les portes vitrées, et le *ding* d'une notification attire mon attention. Comme un fou, j'attrape mon téléphone, mais il n'y a rien.

Rien.

Je n’ai pas eu de nouvelles de Raquel depuis plusieurs heures.

Merde, je suis complètement à côté de mes pompes.

Je lui ai parlé pour lui souhaiter une bonne année quand minuit est arrivé ici, mais après ça je n’ai plus eu droit à rien, même pas quand il était minuit là-bas. Je lui ai envoyé des messages, je l’ai appelée : pas de réponse.

Elle dort encore ? Même s’il est déjà trois heures de l’après-midi ici, c’est encore tôt à la maison.

J’entends une nouvelle notification, mais, comme j’ai mon portable à la main, je sais que ce n’est pas le mien. C’est celui d’Apollo, qui est sur une chaise.

Mon petit frère se baigne dans la piscine, pour changer. La natation a toujours été son hobby. Je jette un coup d’œil distrait à l’écran et je suis étonné par le nombre de notifications qu’il a reçues de… Facebook ?

Apollo n’a jamais été très actif sur Facebook, me semble-t-il…

Comme ça n’arrête pas, je me dirige vers le bord de la piscine avec une serviette et son téléphone à la main, puis je me baisse lorsqu’il émerge de l’eau en secouant ses cheveux.

— Ton portable va exploser.

Apollo me dévisage d’un air intrigué.

— Le mien ?

— Depuis quand tu es si actif sur Facebook ?

— Je ne le suis pas.

Il s’assied sur le bord, pose la serviette autour de ses épaules et secoue l’eau de sa main pour attraper son téléphone. Je m’assieds à côté de lui parce que je n’ai rien de mieux à faire, maintenant que la sorcière m’ignore.

Apollo passe son doigt sur l’écran et je vois son expression changer.

— Oh merde.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Comme si mon propre portable voulait répondre, le barrage de notifications commence à m’arriver aussi. Je m’apprête à regarder, quand Artemis apparaît dans mon champ de vision, et il n’a pas l’air ravi du tout. Il tient son téléphone à la main.

— Apollo !

Mon petit frère baisse la tête.

— Pourquoi tu as posté cette photo sans autorisation ?

Je les regarde tous les deux sans comprendre.

— Quelle photo ?

— Je ne pensais pas que ça arriverait, je n’ai que des contacts que je connais sur Facebook, explique Apollo, et je ne comprends toujours pas.

— Quelqu’un peut me dire ce qui se passe ?

Artemis me colle son écran sous le nez, me montrant une photo que nous avons prise tous les trois ce matin en short, torse nu, avec lunettes de soleil au bord de la piscine. On voit que nous sommes frères et je n’ai pas honte de dire que nous sommes très bien dessus.

Artemis soupire.

— Quelqu’un a piqué la photo sur le compte d’Apollo et l’a republiée sur une page Facebook appelée « Beaux mecs ».

Apollo continue, surpris :

— L’image est devenue virale, elle a une tonne de *j’aime* et les commentaires n’arrêtent pas.

Artemis lance un regard assassin à Apollo.

— Dans les commentaires, une meute de femmes disent qu’elles veulent nous trouver. Et elles y sont parvenues, je ne sais pas comment, parce que j’ai plus de 2 000 demandes d’amis et ce n’est pas fini.

En vérifiant mon téléphone, je me rends compte que j’ai moi aussi beaucoup de demandes d’amis et de messages privés d’inconnues. J’essaie de calmer le jeu.

— Relax, Artemis. C’est chiant, mais vois le bon côté des choses : c’est une pub gratuite pour l’entreprise Hidalgo.

Artemis s’en va. Il a toujours l’air furax, mais il n’est pas souvent radieux non plus.

— T’as lu les commentaires ? me demande Apollo, absorbé par Facebook.

Poussé par la curiosité, je clique sous la photo et je commence à lire. J'arrête parce que les commentaires sont de plus en plus cochons. C'est dingue ce que les gens peuvent imaginer sans même nous connaître.

Je me sens observé et je lève les yeux pour tomber sur de beaux iris gris. Une fille aux cheveux noirs et son amie blonde viennent d'entrer dans la piscine de l'autre côté. Ce n'est pas la première fois que je les vois depuis notre arrivée à l'hôtel il y a deux semaines, nous les croisons souvent dans les parties communes.

Apollo suit mon regard.

— La fille qui te court après, hein ?

— Elle ne me court pas après.

— Tu sais très bien que si, même moi je l'ai remarqué.

Apollo jette un coup d'œil dans sa direction.

— C'est ton genre de meuf.

Je me passe la main dans les cheveux.

— Mon genre ?

Oui, il a raison, c'était mon genre, avant, les filles aux cheveux noirs et aux yeux clairs, et j'ai fini par tomber amoureux d'une fille qui n'a aucune de ces caractéristiques physiques. C'est l'ironie du sort.

— Je n'ai plus de genre, il n'y a qu'elle.

Apollo me gratifie d'un grand sourire.

— Je suis fier de toi.

— Moi aussi je suis fier de toi, mon frère qui n'est plus puceau.

— Ne commence pas.

— Oh, allez, c'est normal que je sois curieux, ma première fois a été une catastrophe.

— Tu mens.

— Je te jure, il m'a fallu cinq minutes pour mettre le préservatif.

Apollo grimace, mal à l'aise.

— Trop d'informations, Ares.

— Il faut que je sache : tu as mis un préservatif, au moins, Apollo ?

— Bien sûr. Pour qui tu me prends ?

— Super.

Au moment du repas en famille, ma mère consulte son téléphone et annonce :

— Nous sommes un sujet tendance sur Twitter.

Artemis rejette la tête en arrière en grognant.

— Ne me dis pas que c’est à cause de la photo.

Ma mère nous montre.

— Regardez, le hashtag #Hidalgo est dans le top 10.

Les réseaux sociaux ne cesseront jamais de m’étonner.

Claudia fronce les sourcils.

— Quelle photo ?

Apollo prend un morceau d’ananas.

— Tu te souviens de celle que tu as prise de nous ce matin ?

Elle hoche la tête. Apollo mâche son morceau de fruit et déclare :

— Elle est devenue virale.

Ma mère fait la moue.

— On ne parle pas la bouche pleine, Apollo, c’est impoli.

Je vérifie à nouveau mon portable ; à part la folie des *j’aime*, je n’ai aucun message de la sorcière.

Où es-tu, Raquel ?
Je ne te manque pas ?
Parce que moi, je meurs d’envie de te parler.

J’ouvre la conversation avec elle et je réalise qu’elle n’a toujours pas vu mes messages. Mon téléphone sonne dans mes mains, mais mon excitation retombe quand je vois que c’est Samantha.

Je m’écarte de la table pour répondre.

— Allô ?

— Euh, bonne année, Ares.

Elle semble mal à l’aise, il y a quelque chose qui cloche.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Elle hésite.

— Il s’est passé un truc, Ares.

49- les cadeaux

Médicaments…

Séances de thérapie…

Consultations psychiatriques…

À mesure que la journée avance à l'hôpital, j'entends ces mots et bien d'autres informations liées à l'état de Joshua. Je ne sais pas si c'est le manque de sommeil, mais j'ai du mal à y prêter attention et à comprendre ce dont on parle.

Quand la nuit tombe, ma mère doit pratiquement me traîner hors de l'hôpital, arguant que je devrais me reposer, que j'ai déjà passé trop de temps là-bas. Dani est venue pour me relayer au chevet de Joshua, car les parents de notre ami sont rentrés chez eux pour dormir. Ils sont dévastés.

Après avoir pleuré sur l'épaule de ma meilleure amie, je dis au revoir à Joshua et je m'en vais. J'entre dans une maison vide et silencieuse. Je referme la porte derrière moi, je m'appuie contre le battant en je joue distraitement avec mes clés.

Ce n'est pas comme ça que j'imaginais la première nuit de la nouvelle année. De toute évidence, la vie aime nous frapper au moment où on s'y attend le moins pour savoir quelle quantité d'horreur on peut encaisser. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans l'estomac et de manquer d'air, même si je respire.

Je cherche encore à comprendre, à identifier des raisons, à pointer du doigt des responsables, à me blâmer. Je repense à ma conversation avec Joshua juste avant de partir ce soir :

— Je sais que tu as envie de me le demander, alors vas-y, me lance-t-il en souriant.

Je me frotte les bras, pour essayer de me réchauffer et de gagner du temps afin de choisir mes mots avec soin, tandis que Joshua attend simplement que je formule ma question.

— Pourquoi ? Pourquoi tu as fait ça ?

Il détourne le regard en soupirant.

— Tu ne comprendrais pas.

Je m'assieds sur le lit d'hôpital à côté de lui.

— Je vais essayer.

Son regard se pose à nouveau sur moi.

— Donne-moi du temps, je te promets de te le dire, mais maintenant… je ne peux pas.

Je pose la main sur son épaule et lui adresse un grand sourire.

— C'est bon, je serai patiente.

Il pose sa main sur la mienne, sans détacher les yeux des miens.

— Tu m'as tellement manqué.

— Moi aussi, Yoshi.

Je baisse la tête.

— Je suis… Je suis désolée.

— Chut.

Il attrape doucement ma joue, me forçant à le regarder.

— Tu n'as pas à t'excuser, Rochi.

Son pouce caresse ma peau.

— Mais…

Son pouce frôle mes lèvres.

— Non, arrête, insiste-t-il.

Le contact de son doigt contre mes lèvres me chatouille.

— D'accord.

— Maintenant, rentre chez toi et repose-toi.

Il retire sa main et se rapproche pour m'embrasser sur le front.

— Vas-y, je serai bien avec Méduse.

Je ris un peu.

— Ne l'appelle pas comme ça, ou la nuit va être très longue.

Joshua hausse les épaules.

— Ça vaut le coup, c’est le surnom le plus approprié que j’aie trouvé.

Dani entre en râlant sur la médiocrité du café de l’hôpital et nous trouve en train de sourire comme des idiots. Elle hausse un sourcil.

— Qu’est-ce qui se passe ici ? Vous parliez de moi ?

Nous nous exclamons en chœur :

— Mais non !

Je les ai laissés là, à se disputer à propos de surnoms et de bêtises comme si de rien n’était.

Je me laisse glisser contre la porte jusqu’à me retrouver assise sur le sol, les genoux contre la poitrine. Je devrais aller me doucher et dormir, mais je n’arrive pas à rassembler l’énergie nécessaire. Je veux juste rester ici.

Je sors mon téléphone de ma poche et je contemple l’écran sombre. Il s’est déchargé quelques heures après mon arrivée à l’hôpital, et je me demande si Ares m’a envoyé des messages. Peut-être qu’il est trop occupé à fêter la nouvelle année avec sa famille pour remarquer mon silence. Je ne lui en voudrais pas, je ne l’ai pas mis au courant de ce qui s’est passé avec Joshua. J’étais tellement obnubilée par l’envie de comprendre ce qui est arrivé à mon meilleur ami que je n’avais pas la tête à envoyer un texto à Ares.

Et quand la batterie est morte, je n’ai pas voulu m’éloigner de Joshua pour aller la charger.

Je monte à l’étage à pas lents et je prends une douche chaude. L’eau me fait un effet agréable et mes muscles se détendent.

Maintenant que je suis un peu moins crispée, je laisse le dieu grec envahir mes pensées.

Il me manque tellement.

Ces semaines m’ont paru durer une éternité. C’est difficile de s’habituer à voir une personne presque tous les jours, puis de ne plus la voir du tout. Il reste encore quelques jours avant son retour et je sais qu’ils vont me paraître très longs, surtout maintenant. Je donnerais n’importe quoi, je serais prête à tuer, pour un de ses câlins, pour le sentir près de moi, m’apportant ce sentiment de sécurité que j’aime tant.

En pyjama, je m’assieds sur le lit et branche le chargeur de mon portable. Je regarde mon téléphone s’allumer avec appréhension. Les *ding* signalant

les nouveaux messages commencent à résonner dans ma chambre. Rocky dort paisiblement dans un coin, le bruit des notifications ne semble pas le déranger le moins du monde.

Je me dépêche d'ouvrir ma conversation avec Ares, j'ai raté plein de messages. Je ne m'attendais pas à ça.

00 : 15

J'appelais pour te souhaiter une bonne année, tu n'as pas répondu.

00 : 37

Sorcière ?

01:45

Pourquoi tu ne décroches pas ?

02:20

Tu t'es endormie ?

09:05

Raquel, je commence à m'inquiéter. Ça va ?

10:46

Merde, Raquel, je suis vraiment inquiet, là.

C'était son dernier message.

Je me mords la lèvre en commençant à taper une réponse, mais je n'ai même pas terminé de former le premier mot que le portable sonne dans ma main.

Le dieu grec <3

Comme d'habitude, mon cœur menace de quitter ma poitrine. Je prends une profonde inspiration.

— Allô ?

Il y a une seconde de silence, comme s'il ne s'attendait pas à ce que je réponde, comme s'il s'était habitué à tomber sur ma messagerie, puis il parle et je suis surprise par le sérieux de son ton.

— T'es où ?

— Chez moi.

— Regarde par la fenêtre.

Et il raccroche. Je fixe mon téléphone sans rien comprendre. Puis mon regard se tourne vers le jardin. La fenêtre est fermée à cause du froid ; dehors, il neige à nouveau.

Je me lève et m'approche pour écarter les rideaux.

Ares…

Là, debout dans son jardin. Il a l'air un peu bronzé, il porte un jean et une veste noire sur une chemise blanche. Ses cheveux noirs sont un peu en pétard, juste comme il faut. Ils sont parfaits, comme lui. Je devrais pourtant être habituée à sa beauté, à son assurance, mais je crois que je ne m'y habituerai jamais et encore moins aujourd'hui, après deux semaines sans le voir.

Mon corps réagit à sa présence comme chaque fois : mon rythme cardiaque s'accélère, des papillons battent des ailes dans mon ventre et mes mains deviennent moites. Mais ce ne sont pas les réactions physiques qui m'impressionnent le plus, c'est l'émotion qui emplit ma poitrine, le fait que j'oublie le monde qui m'entoure.

Des flocons de neige se posent sur sa veste et dans ses cheveux. Je n'arrive pas à croire qu'il soit vraiment là.

Il m'adresse ce sourire qui couperait le souffle à n'importe qui.

— Salut, sorcière.

Je ne sais pas quoi dire, je ne trouve pas les mots et il semble le comprendre car, sans rien ajouter, il saute par-dessus la clôture qui sépare nos jardins et empoigne l'échelle pour entrer dans ma chambre en passant par la fenêtre.

Je recule d'un pas, transpercée par l'intensité de ses yeux bleus. Je voudrais parler, lui expliquer ce qui s'est passé, mais je devine à la façon dont il me regarde qu'il le sait déjà. Sans un mot, il me saisit par le poignet pour me coller contre son torse. Il me serre fort, son odeur m'envahit et je

me sens en sécurité. Et à ce moment, je ne sais pas pourquoi, les larmes se mettent à couler. Sans pouvoir les retenir, je sanglote dans ses bras musclés.

Ares se contente de me réconforter, de me caresser la nuque pendant que je balbutie :

— Il… a failli mourir… Je ne sais pas ce que j'aurais fait si… Je me sens tellement coupable.

Il me laisse pleurer et sortir tout ce que j'ai sur le cœur. Et pendant ce temps, il ne cesse de m'étreindre. Il m'a tellement manqué. Nous nous écartons et il prend mon visage dans ses mains, ses pouces essuyant mes larmes. Il appuie légèrement ses lèvres contre les miennes, me donnant un baiser doux et délicat comme s'il avait peur de me briser s'il y mettait trop de force.

Enfin, il pose le front contre le mien et ses yeux sondent mon âme.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Je recule. Il faut que je mette un peu de distance entre nous, je ne peux pas me concentrer quand il est aussi près.

— Je… Je ne sais pas, tout s'est passé si vite. C'était le bordel dans ma tête. Et puis, tu étais au bout du monde, je ne voulais pas te déranger.

— Me déranger ?

Le mot semble l'irriter.

— Raquel, tu es l'une des personnes les plus importantes de ma vie, si ce n'est la plus importante ; tu ne me déranges jamais. Tes problèmes sont mes problèmes. Je pensais que l'intérêt d'être en couple, c'était de pouvoir compter l'un sur l'autre. Ça me fait de la peine que tu penses que tu ne peux pas compter sur moi à tout moment.

— Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas, ce n'est pas ce que je veux, je voudrais juste que tu me promettes que, si un jour tu te retrouves à nouveau dans une situation difficile, tu ne te tairas pas simplement parce que tu ne veux pas me mettre mal à l'aise. D'accord ?

Je lui adresse mon sourire le plus sincère.

— Promis.

— Tu veux parler de ce qui s'est passé ?

Je prends une profonde inspiration.

— Non.

— Comme tu veux.

Ares pose sur la table de l'ordinateur un sac à dos sombre que je n'avais pas remarqué. Il en sort un magnifique paquet cadeau. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il s'approche de moi et me le tend.

— Joyeux Noël, sorcière.

Je suis abasourdie.

— Tu ne devais rien m'offrir !

Il se tient le menton pour se donner un air pensif.

— Je crois me rappeler que tu n'acceptes les cadeaux que pour les grandes occasions. Il faut bien que j'en profite.

— Tu te souviens de tout ce que je te dis ?

— Oui, tout ce qui m'importe est stocké ici, répond-il en se touchant le front. Allez, vas-y, tu n'as aucune excuse pour refuser.

En soupirant, je prends le sac. Ares me regarde avec impatience, il semble plus excité que moi. Son enthousiasme déteint un peu sur moi.

Je le pose sur le lit et je l'ouvre. J'en sors d'abord une boîte dorée qui contient des chocolats qui non seulement ont l'air raffinés, mais semblent venir d'Europe.

— Des chocolats ?

— Je sais, je sais, c'est cliché, reconnaît-il en levant les mains. Mais ce n'est pas tout.

Je souligne d'un ton accusateur :

— Je croyais qu'il n'y avait qu'un cadeau.

— Comme je t'ai dit, il faut bien que je profite de l'occasion.

Je plonge la main dans le sac et j'en ressors une petite boîte que je reconnais : l'iPhone. Je le fusille du regard.

— C'est une blague ?

— C'est un nouveau, ce n'est pas celui de l'autre fois, je te le jure, explique-t-il précipitamment. Je sais que tu aimes les iPhone et que tu n'as

pas pu en racheter. Et puis, le téléphone que Dani t'a prêté peut s'autodétruire d'un moment à l'autre.

— Tu es…

— S'il te plaît !

Il pose sur moi ces yeux suppliants qui me rappellent le chat dans *Shrek*.

— Tu m'offres un portable pour que je puisse prendre des photos sexy de moi et te les envoyer ?

Ares feint la surprise.

— Comment as-tu deviné ?

Je souris et je sors une autre boîte, petite et allongée. Quand je l'ouvre, mon cœur fond. C'est une chaîne en or avec mon prénom en pendentif, mais le *R* de Raquel est croisé avec le prénom d'Ares. On dirait une petite croix formée par nos noms. J'ai à nouveau envie de fondre en larmes. Personne ne m'a jamais rien offert d'aussi attentionné. Ni d'aussi joli.

— C'est…

Je ne trouve pas les mots.

— C'est magnifique, Ares.

Il m'aide à l'attacher et dépose un baiser sur ma nuque avant de s'écarter et de s'adosser à la table de l'ordinateur, les bras croisés.

— Merci beaucoup, dieu grec, c'est super gentil. Je n'aurais jamais cru que tu serais capable de te montrer si tendre.

— J'ai mes moments.

— Moi aussi, je t'ai acheté quelque chose.

Ses yeux s'écarquillent, il ne s'y attendait visiblement pas.

— Ce n'est pas grand-chose et je ne l'ai pas emballé parce que je ne m'attendais pas à ce que tu arrives si tôt.

Nerveusement, je glisse la main sous mon lit, j'en extrais le sac en plastique qui contient les deux petits cadeaux que j'ai choisis et je le lui tends.

— Je suis gênée après tes attentions si adorables.

Ares me lance un regard las.

— Tu pourrais arrêter de dire des bêtises comme ça ? Voyons voir… Qu'est-ce que c'est ?

La première chose qu'il sort, c'est un livre dont il lit le titre à haute voix : *La Médecine pour les nuls.*

Son sourire s'efface, mais tant d'émotions passent sur son visage que mon cœur se serre. Il garde le silence pendant quelques secondes, avant de déclarer simplement :

— Merci.

— Ce n'est pas tout.

— D'accord. Ah !

Il sort précautionneusement du sac un stéthoscope.

— Je voulais t'offrir ton premier instrument médical, pour être toujours avec toi quand tu seras médecin.

J'aimerais pouvoir décrire ce que je lis sur son visage aussi clairement que dans un livre ouvert, mais je suis à court de mots. Ses yeux bleus sont humides lorsqu'il me dit :

— Tu penses vraiment que je peux y arriver.

Je lui adresse un sourire confiant.

— Je ne le pense pas, je le sais.

Je lève mon pouce et j'ajoute :

— Docteur Hidalgo.

Ares pose le stéthoscope sur la table et se précipite vers moi.

— Merde, je t'aime comme un fou.

Ses lèvres sont sur les miennes avant que je ne puisse répondre que je l'aime aussi et que je sais que, même si personne ne croit en ses rêves, moi je le soutiendrai toujours, quoi qu'il arrive.

50- le soutien

TROIS MOIS PLUS TARD

Les yeux sont le miroir de l'âme…

Où ai-je entendu ça ? Ça n'a pas d'importance, je sais juste que c'est la vérité. Je n'aurais jamais imaginé comprendre autant de choses juste en regardant quelqu'un droit dans les yeux, comme si je lisais sa biographie.

Ares ne dit rien, il se contente de me fixer, le bleu profond de ses yeux brille dans le soleil du matin qui s'y reflète. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé depuis notre réveil, nous sommes allongés sur le côté et nous nous regardons en silence. Sa main se pose sur mon visage et son pouce caresse ma joue.

Je voudrais arrêter le temps. Rester comme ça pour toujours, sans devoir affronter le monde ou me soucier de quoi que ce soit d'autre. Je réalise que le bonheur n'est pas un état perpétuel, ce sont des petits moments parfaits.

Ares ferme les paupières et m'embrasse sur le front. Quand il s'écarte, les émotions dans ses yeux sont aussi claires que de l'eau de roche : je vois l'amour et la passion. Ça me rappelle le début de notre relation, quand j'étais encore incapable de déchiffrer son expression.

Tout à coup, une angoisse m'étreint. Lorsque tout est tellement parfait, la simple idée que quelque chose puisse venir tout gâcher est tétanisante.

L'alarme de son portable interrompt ce moment de tendresse, Ares se déplace pour l'attraper sur la table de chevet puis, après l'avoir coupé, se tourne à nouveau vers moi.

— On doit y aller.

— Argh ! Rappelle-moi pourquoi je dois aller en cours ?

Ares se lève et s'étire.

— Parce que tu veux être psychologue et aider les gens, et pour ça tu dois finir le lycée.

Ça me fait sourire comme une idiote.

— C’est une bonne motivation.

Je sors du lit aussi, portant juste sa chemise.

— Je te laisserai être mon premier patient si tu promets que je serai la première dans ton cabinet.

La bonne humeur s’évanouit, Ares détourne le regard sans répondre et se dirige vers sa salle de bains. Je fronce les sourcils mais je ne dis rien ; le sujet de ses études universitaires est devenu sensible depuis quelques semaines. Il doit parler à ses parents, choisir la fac à laquelle il va s’inscrire, car les dates limites de dépôt des candidatures pour de nombreuses universités approchent à grands pas.

Après l’avoir vu disparaître derrière la porte et avoir entendu le bruit de la douche, j’attrape mon sac à dos, posé à côté de la petite bibliothèque chargée de manuels scolaires. Je profite des jours où ma mère est en service à l’hôpital pour dormir chez lui. J’ai apporté mes livres de cours et des vêtements, pour ne pas devoir repasser chez moi le matin.

Au début, c’était bizarre pour moi, j’étais gênée de me retrouver avec les parents d’Ares et ses frères, mais, au fil du temps, je me suis rendu compte que cette maison était souvent vide. Même quand tout le monde y est, chacun a tendance à s’enfermer dans son propre monde ou, dans le cas d’Ares, dans sa chambre.

La seule personne avec qui j’ai de nombreuses interactions, c’est Claudia. Il y a une alchimie entre nous, on s’entend très bien et même si, à première vue, elle peut paraître froide et fermée, elle est en réalité très douce.

Les trois mois qui se sont écoulés ont été merveilleux. Ares s’est comporté comme un prince charmant, nous avons passé beaucoup de temps tous les deux, avec mes amis ou avec les siens, nous avons fait merveilleusement l’amour presque tous les jours. Nous ne nous sommes pas encore disputés jusqu’à présent et je remercie la Sainte Vierge des abdos pour ça. J’ai bien mérité cette période de plénitude après tout ce que j’ai dû traverser au début de l’année.

Je sors mes vêtements de mon sac à dos et je les pose sur la table où Ares installe son ordinateur portable. Je remarque plusieurs enveloppes à côté, je les rassemble pour les repousser plus loin quand un logo sur l’une d’elles

attire mon attention : Université de Caroline du Nord. Je le reconnais, parce que c'est l'université où j'ai postulé.

Je ne comprends pas : Ares n'a jamais eu l'intention d'y aller, il m'a toujours dit qu'il aimerait étudier sur un des campus de l'Ivy League. Curieuse, je sors la lettre, car l'enveloppe est déjà ouverte, et mon cœur se fige.

Nous vous remercions pour l'intérêt que vous portez à notre programme de management. Nous examinerons votre candidature et vos qualifications et nous vous informerons de la décision que nous prendrons.

WTF ?

Management ? Université de Caroline du Nord ?

Mes interrogations sont interrompues par Ares qui sort de la salle de bains, une serviette autour de la taille, en se frottant les cheveux avec une autre.

— Tu peux y aller, je vais…

Il s'interrompt quand il me voit avec le papier dans la main.

— Management à UNC ?

J'agite le papier.

— J'allais t'en parler.

— Tu as postulé à UNC ? Et en management ? J'ai raté un épisode ?

— Raquel…

— Et l'école de médecine ? Princeton ? Yale ? Harvard ?

— Je dois être réaliste, Raquel.

— Réaliste ?

Il jette la serviette et se passe une main sur le visage.

— Management ou droit, c'est ce dont ma famille a besoin.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Et ce dont tu as besoin, *toi* ?

Il ignore ma question.

— C'est la même université que celle où tu as postulé. Tu n'es pas contente de savoir que nous serons ensemble ?

— Ne fais pas semblant qu'il s'agit de moi. C'est toi que ça concerne, on parle de ce que *tu* veux faire de ta vie.

— C'est ça que je veux : être utile à ma famille et être à tes côtés, c'est tout.

— Non.

Ares arque les sourcils.

— Non ?

— Tu choisis la facilité, tu abandonnes sans même essayer, et tu te réfugies dans la perspective qu'on sera ensemble comme si c'était l'essentiel.

— Comme si c'était… ? Je ne savais pas qu'être ensemble était un détail pour toi.

— Je te répète, n'essaie pas de ramener ça à moi ou à nous.

— Comment je pourrais ne pas ramener ça à nous ? Si je postule dans ces autres universités, tu sais à quelle distance nous serons ? Je vais devoir emménager dans un autre État, Raquel.

Je sais… J'y ai pensé tellement de fois…
Mais je ne peux pas être égoïste.

— Je sais, mais tu étudieras ce que tu souhaites, tu concrétiseras ton rêve, c'est suffisant pour moi.

— Arrête tes conneries.

Il se rapproche de moi.

— Tu as envie qu'on soit séparés ?

— Je souhaite juste que tu fasses ce que tu veux.

— C'est ça que je veux faire, c'est ce que je ferai. C'est ma décision.

— C'est faux ! Pourquoi tu es si têtu ?

Je vois sa détermination vaciller.

— Parce que je t'aime. Et la simple idée de m'éloigner de toi me déchire.

Moi aussi…

Je prends son visage dans mes mains.

— Moi aussi, je t'aime, et c'est pour ça que je veux que tu sois heureux et que tu réalises tout ce que tu désires dans la vie.

Il appuie son front contre le mien.

— Je ne peux pas être heureux sans toi.

— Je ne vais nulle part, on trouvera un moyen, on entretiendra une relation à distance ou je ne sais pas.

Je marque une pause.

— Je préfère ça que de te voir tous les jours dans une université qui ne t'a jamais attiré, pour étudier une matière que tu détestes. Je ne veux pas te voir souffrir.

— Ma famille ne me soutiendra pas.

— Tu leur en as parlé ? Essaie au moins.

Je lui donne un petit baiser.

— S'il te plaît ?

— D'accord.

Ses lèvres entrent en contact avec les miennes, pour un baiser doux mais chargé de tant d'émotions que mon cœur s'emporte. Je réagis en passant les mains autour de son cou et en l'embrassant profondément. Mes hormones s'embrasent : son torse humide contre moi, la simple serviette qui le couvre, tout ça m'affole. Nos lèvres deviennent plus empressées. Aiguillonnée par le désir, je colle mes seins contre lui.

Ares me soulève, m'assied sur le bureau et se glisse entre mes jambes. J'interromps notre baiser et je halète :

— On va être en retard.

— Un petit coup rapide.

Il recommence à m'embrasser, me retire sa chemise que je porte sans sous-vêtements. Sa serviette tombe au sol, et Ares écarte mes cuisses, tandis que son érection frôle doucement mon sexe. Comme je prends la pilule, on n'utilise plus de préservatifs.

Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, il me pénètre, et un gémissement de surprise s'échappe de ma gorge, qu'il étouffe aussitôt avec ses lèvres. Ses mouvements rapides et profonds font grimper mon excitation. Je m'agrippe à son cou tandis qu'il va et vient en moi avec force. La table tape contre le mur à chaque mouvement.

Nos baisers deviennent plus torrides encore et nous jouissons bientôt tous les deux. La respiration encore saccadée, nous nous serrons l'un contre l'autre. Nous faisons tellement souvent l'amour que nous n'avons plus de secrets l'un pour l'autre, nous savons où caresser, où lécher ou comment bouger pour atteindre l'orgasme quand nous le souhaitons.

— Ares, on… Oh merde !

Apollo est entré sans prévenir et fait rapidement volte-face.

Ares s'empresse de ramasser la serviette, la noue autour de sa taille et se place devant moi pour me cacher. Apollo reprend, la tête tournée dans l'autre sens :

— On va être en retard, je vous attends en bas.

Dès qu'il est parti, j'éclate de rire et je donne une tape sur l'épaule d'Ares.

— Je t'avais dit de fermer cette porte à clé.

— Je sais, nous sommes devenus sans-gêne.

Ares me donne un baiser rapide et me porte dans ses bras jusqu'à la salle de bains.

— Allez, on gagnera du temps en se douchant ensemble.

Je laisse échapper un rire et j'enfouis mon visage dans son cou.

*

ARES HIDALGO

— Alors ? commence mon père, un verre de whisky à la main.

Artemis est assis à côté de lui et consulte un graphique sur sa tablette. Ma mère, de l'autre côté, m'examine avec curiosité. Apollo est à côté de moi et me jette de temps en temps un coup d'œil inquiet.

Nous sommes dans le bureau de mon père, assis dans le petit canapé à côté de la grande table de travail. J'ai convoqué cette réunion de famille juste après mon retour du lycée. Je ne vais pas mentir, j'ai les mains moites et je ne sais pas où est passée ma salive. Ma gorge est tellement sèche que déglutir est douloureux.

— Ares ? m’interpelle ma mère.

Tout le monde attend que je prenne la parole. Je ne peux pas abandonner sans combattre, le visage déçu de Raquel me vient à l’esprit, me motivant à défendre ma cause.

— Comme vous le savez, c’est le moment de poser ma candidature dans les universités.

Artemis pose sa tablette.

— Tu as besoin d’aide ? Je peux donner quelques coups de fil.

— Non, je…

Merde, je ne pensais pas que ce serait si difficile ; au moment où je laisserai les mots sortir de ma bouche, je serai exposé, vulnérable, et je ne veux pas en sortir blessé.

— Ares, mon fils, dis ce que tu as à dire, m’encourage mon père.

Je rassemble tout mon courage et je serre les poings.

— Je veux étudier la médecine.

Silence sépulcral.

J’ai l’impression que mon cœur vient d’être mis à nu puis jeté en pâture, je l’entends supplier pour qu’on ne l’écrabouille pas.

Artemis rit.

— C’est une blague ?

J’ai envie de me dégonfler, de répondre par l’affirmative, mais je ne peux pas : j’ai déjà fait plus de la moitié du chemin.

— Non, je suis très sérieux.

Mon père pose son verre de whisky.

— La médecine ?

Ma mère s’en mêle.

— Je pensais que nous avions été clairs sur les exigences de la famille, Ares. Ton père a besoin d’un manager ou d’un directeur du service juridique dans ses entreprises.

Mon père la soutient.

— Je t’ai expliqué que nous allions ouvrir une nouvelle succursale dans quelques années. Nous grandissons et j’ai besoin que mes enfants prennent

part à cette aventure. C’est notre héritage familial.

— Je le sais et, croyez-moi, ça n’a pas été facile pour moi de vous annoncer ma décision. Je ne veux pas être ingrat. Vous m’avez tout donné, mais…

Je pose la main sur mon cœur pour souligner la sincérité de mes intentions.

— Je veux *vraiment* être médecin.

Ma mère émet un « tss » désapprobateur.

— Est-ce que ça a un rapport avec cette idée naïve que tu avais quand tu étais gamin, que tu allais sauver ton grand-père ? Il a toujours eu droit aux meilleurs médecins, tu n’as pas besoin de choisir cette carrière pour le soigner.

Artemis pose ses mains sur ses genoux.

— Contente-toi de postuler aux facs de droit ou de management dont je t’ai parlé l’autre jour.

— Non.

Je secoue la tête.

— Ce n’est pas un caprice ou une lubie à cause de grand-père, je veux vraiment être médecin. Je ne veux pas étudier le management et encore moins le droit.

Ma mère croise les bras avec une expression agacée.

— Et tu comptes t’asseoir tout simplement sur les besoins de ta famille ? Quel comportement ingrat.

— Je veux juste être heureux, je murmure. Je veux étudier ce qui me plaît.

Artemis m’examine d’un air incrédule.

— Même si ça signifie tourner le dos à ta famille ?

— Je ne tourne pas…

— Non, tranche mon père. Nous avons tous fait des sacrifices dans cette famille, Ares. Tu crois qu’Artemis voulait étudier le management ? Non, mais il l’a fait pour nous tous. Si nous en sommes là aujourd’hui, c’est parce que nous avons mis de côté nos désirs personnels pour les besoins de la famille.

Son refus me fait mal.

— Tu es si heureux que ça, Artemis ?

Mon grand frère me jette un regard glacial et je me tourne vers mon père.

— Et toi, papa ? À quoi sert tout cet argent si on ne peut pas faire ce qu'on veut ?

— Ne sois pas insolent, ton père t'a déjà répondu, intervient ma mère.

— Je n'étudierai pas le management.

Mon père crispe la mâchoire.

— Alors tu n'étudieras rien.

Sa froideur me surprend.

— Je ne paierai pas tes études si tu ne choisis pas une filière utile. Je ne soutiendrai pas un fils qui ne soutient pas sa famille.

Apollo ouvre pour la première fois la bouche :

— Papa…

Une boule se forme dans ma gorge, mais je ne laisse pas les larmes me monter aux yeux. Je ne veux pas paraître plus vulnérable que je ne le suis déjà.

— Papa, je veux être heureux.

Je ne me soucie ni de ma fierté ni de tous les yeux rivés sur moi. Sans leur accord, je ne m'en sortirai pas. Sans argent, je ne peux rien faire. Les universités coûtent une fortune.

— S'il vous plaît, aidez-moi.

L'expression sévère de mon père ne faiblit pas.

— La réponse est non, Ares.

« Papa, tu sais que tu es mon héros… » Je vois un petit garçon courir autour de son père avant de se serrer contre lui. Le père sourit à l'enfant : « Je le serai toujours et je veillerai toujours sur toi. »

La trahison de ma mère l'a tellement changé ! Je maîtrise la douleur qui me serre le cœur, je me lève et me dirige vers la porte. J'entends Apollo prendre ma défense, supplier mon père, mais je continue à marcher.

Quand j'arrive dans ma chambre, Raquel se lève du lit, m'observe prudemment, et je remercie quiconque est là-haut de l'avoir dans ma vie.

Raquel me soutient de façon inconditionnelle, elle ne me tourne pas le dos ; avec elle, je peux m'effondrer sans honte.

Mes lèvres tremblent, ma vue est brouillée par les larmes, je n'ai plus besoin de les contenir ni de faire semblant d'être fort. Merde, ça fait mal. Elle avait raison.

Je veux absolument étudier la médecine, et ce rêve vient de s'envoler en fumée.

Raquel s'avance vers moi lentement, comme si elle craignait que le moindre mouvement brusque ne me fasse fuir. Sa bouche s'ouvre, mais elle ne dit pas un mot.

Quand elle arrive à ma hauteur, elle me serre dans ses bras et j'enfouis mon visage dans son cou en pleurant. Je n'ai pas honte, pas avec elle qui connaît mes moindres recoins, qui croit en moi plus encore que mon propre père.

— Chhhhh, murmure-t-elle en me caressant les cheveux. Ça va aller. Tout va s'arranger.

J'entends la porte s'ouvrir, je m'écarte immédiatement de Raquel en essuyant mes larmes et je me mets sur la défensive.

Apollo entre, les yeux rouges.

— Tu peux compter sur moi, m'annonce-t-il avec détermination. Je veux que tu saches que tout le monde dans cette famille ne te tourne pas le dos. Moi, je suis avec toi.

Il m'adresse un sourire triste.

— On va chercher quelles bourses existent, on fera des jobs d'étudiants dans les mois qui viennent, on trouvera une solution…

Sa voix se brise.

— Parce que tu mérites d'être heureux, et tu n'es pas seul. Tu comprends ?

Cet idiot… Je souris et j'acquiesce.

— Je comprends.

Il lève son pouce.

— Bien.

Raquel saisit nos deux mains en nous souriant.

— On va trouver une solution.

Je sais que ce sera compliqué et que tout joue contre moi mais, sans trop savoir pourquoi, je crois ces deux fous, alors je souris.

— On va trouver une solution.

51- le boulot

Apollo, Ares et moi bossons au McDonald’s après les cours. Je déteste Ares en ce moment. Pourquoi faut-il qu’il soit si attirant ? Pourquoi est-ce que tout lui va si bien ? L’uniforme de McDonald’s est la tenue la moins sexy du monde, pourtant il est magnifique quand il la porte.

Je grogne en remarquant qu’un groupe de trois filles lui sourient et échangent des regards lourds de sous-entendus pendant qu’il prend leurs commandes à la caisse.

Je les comprends, mais ce McDonald’s est devenu un véritable cirque depuis qu’Ares a commencé à travailler ici, il y a une semaine à peine. Je vous jure que la clientèle féminine a grimpé en flèche rien qu’à cause de sa présence. Le manager est fasciné par Ares et moi je suis obligée de voir la moitié de la ville défiler ici tous les jours pour baver devant mon petit ami.

Je pousse un soupir exagérément lourd en préparant un McCafé.

Gabo rit à côté de moi.

— Oh, McNuggets.

Gabo n’arrête pas de m’appeler comme ça.

— Tu as l’air énervée.

— Pfff. Pas du tout.

Gabo met la main sur son cœur.

— J’ai été détrôné, déplore-t-il d’un ton dramatique. Avant, j’étais le roi de ce McDonald’s.

Je ris et je lui balance une tape sur l’épaule.

— T’es bête !

— Oh, regarde.

Il me montre du doigt le groupe de filles qui est toujours en train de commander. Cette fois, elles ont osé donner leurs numéros de téléphone à Ares. Elles lui tendent en riant de petits bouts de papier qu’il accepte

poliment. Mais il ne leur sourit pas, son expression reste froide et fermée, comme lorsque j'ai fait sa connaissance. Elles n'imaginent pas le mal que je me suis donné pour arriver là où j'en suis aujourd'hui.

Gabo termine de préparer une commande en glissant une portion de frites dans un sac à emporter. Je m'interroge :

— Je ne sais pas pourquoi elles reviennent. Il ne leur sourit même pas. T'imagines s'il leur souriait ? On assisterait à des explosions d'ovaires.

Apollo sort de la cuisine, il est mignon avec son bonnet transparent sur les cheveux.

— Ou à une inondation.

— Tu n'aides pas, lui dis-je en préparant les commandes pour le drive.

Apollo m'adresse son sourire innocent.

— Détends-toi, il ne reste que quelques minutes avant la pause.

Ça n'a pas été facile d'ignorer l'attention portée par les clientes à Ares, mais j'ai essayé de gérer ça du mieux que je pouvais. Même si nous ne gagnons pas grand-chose en travaillant ici après les cours, c'est déjà ça. Apollo a décidé de bosser pour soutenir son frère. Nous avons fait plusieurs demandes de bourses d'études et nous attendons des réponses.

Je me cache en attendant qu'Ares ait fini de s'occuper des meufs et qu'elles s'éloignent, puis je passe derrière lui en chuchotant :

— Je t'observe.

Il se retourne, avec ce sourire frondeur que j'aime tant. J'ai l'impression d'être la reine du monde quand il me sourit comme ça. Il croise les bras.

— M'observer a toujours été ton passe-temps favori, non ?

Je fais semblant de ne pas comprendre l'allusion à la période où je le stalkais.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Ah non ? Le mot de passe de ton wifi n'était pas AresEtMoiPourLÉternité ?

— Tu n'es pas le seul Ares de l'univers.

— Je suis le seul Ares dans *ton* univers.

Je hausse un sourcil.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

Apollo s’interpose entre nous.

— Arrêtez de flirter, on a des clients.

Il désigne deux filles qui attendent qu’Ares prenne leur commande. Rhoo. D’où sortent-elles si nombreuses ? Je laisse échapper un soupir agacé et je me place devant la caisse.

— Bienvenue chez McDonald’s. Puis-je prendre votre commande ?

Les filles ne cachent pas leur mécontentement.

— Euh…

Elles se regardent ostensiblement.

— On ne sait pas encore, on va réfléchir.

Elles reculent de quelques pas avant de faire demi-tour. Sérieux ? Ares pose sa main sur ma taille et m’écarte légèrement du comptoir.

— Fais-moi confiance, sorcière.

Dès qu’Ares reprend le contrôle de la caisse, les deux filles reviennent avec des sourires béats.

Respire, Raquel.

— C’est l’heure de ta pause de quinze minutes, vas-y, m’annonce le manager.

J’en profite pour sortir du restaurant. L’air frais du printemps me salue et je m’assieds non loin du bâtiment, sur le trottoir. Je détends mes jambes. J’ai besoin de prendre mes distances par rapport à ces filles qui courent après mon petit ami.

J’entends la porte s’ouvrir et cette femme dans la vingtaine qui vient toujours siroter un café et écrire au McDonald’s sort, avec un sac à dos dans lequel je sais qu’elle range son ordinateur portable. C’est une cliente régulière et je ne comprends pas pourquoi elle vient toujours ici, car ce resto n’a rien de spécial.

Nous établissons un contact visuel et elle me sourit gentiment.

— Ça va ? me demande-t-elle.

Je réponds par un sourire.

— Oui, je crois.

Elle semble hésiter un instant, mais finit par s’asseoir à côté de moi.

— Je ne veux pas paraître bizarre, mais j’ai tout vu.

Je fronce les sourcils :

— Qu’est-ce que vous voulez dire ?

— Le nouveau, c’est ton petit ami ?

— Comment avez-vous deviné ?

Elle rit et ses yeux bleus s’illuminent.

— Je suis très observatrice, c’est l’avantage d’être écrivaine, et en plus je suis passée par là.

Je lui lance un regard incrédule.

— Ah oui ?

Elle fixe le ciel.

— Oh, crois-moi, être la petite amie d’un mec canon n’est pas aussi facile que ça en a l’air. Je me suis souvent demandé si j’étais assez bien pour lui, ou pour quelle raison il était avec moi alors qu’il avait tant d’options tellement plus attirantes que moi.

— Exactement.

Elle se tourne vers moi.

— C’est tentant de se dévaloriser dans ce genre de situation.

Elle s’arrête quelques instants avant de reprendre :

— En réalité, l’amour ne naît pas et ne se développe pas non plus à partir des apparences, il a besoin de beaucoup plus de substance pour se concrétiser. Oui, l’attirance physique peut faire naître des sentiments, mais ça ne sera jamais suffisant, il faudra toujours ce quelque chose de plus, une connexion que l’on n’obtient pas avec n’importe qui.

Comme je ne sais pas quoi répondre, elle poursuit :

— Pour lui, tu es ce quelque chose de plus, vous avez cette connexion. Oui, il y a des filles plus jolies que toi, plus intelligentes, plus talentueuses, mais aucune n’est meilleure ou pire que toi et aucune n’est ton égale, surtout.

Le silence retombe entre nous, mais il n’est pas gênant. J’acquiesce en lui souriant.

— Merci, je me sens déjà beaucoup mieux.

— Parfait.

— Je suis curieuse. Vous êtes toujours la petite amie de ce mec canon ?

Elle secoue la tête.

— Non.

— Oh.

Elle lève sa main gauche et me montre son alliance.

— Je suis sa femme, maintenant.

— Oh, waouh !

La joie qu'elle dégage lorsqu'elle me l'annonce est contagieuse.

— Vous avez l'air super épanouie.

— Je le suis, même si ça n'a pas été facile au début.

— J'aimerais tellement être plus mature et moins jalouse, mais parfois je ne peux m'en empêcher.

Elle rit.

— La jalousie est tout à fait normale quand on est amoureuse. C'est la façon dont tu réagis à ce sentiment qui détermine si elle est malsaine ou naturelle.

Je suis impressionnée.

— Vous semblez savoir beaucoup de choses, alors que vous êtes si jeune.

— Je te l'ai dit, c'est l'expérience. J'ai traversé beaucoup d'épreuves et je pense que ça m'a aidée.

Une voiture arrive et se gare à une distance prudente.

La jeune femme secoue le devant de son pantalon.

— Le voilà.

Je lève un sourcil.

— Votre… mari ?

Elle confirme d'un hochement de tête et se lève.

— J'espère t'avoir été utile.

Je me lève aussi.

— Oui, très.

J’aperçois un mouvement du coin de l’œil et je me tourne : un homme sort du véhicule en stationnement.

Sainte Vierge des abdos !

Il est grand, avec des cheveux noirs en désordre et des yeux sombres. Il porte un costume bleu foncé, sa cravate est à moitié desserrée comme s’il venait d’y glisser les doigts, et il a un tatouage mystérieux, à moitié caché, dans le cou. La jeune femme à mes côtés émet un petit rire.

— Il est séduisant, hein ?

Embarrassée, je rougis sans répondre. Je ne voulais pas rester bouche bée devant son époux.

Il nous rejoint et regarde sa femme avec une expression d’adoration pure et simple.

— Salut, miss Fraise.

Il lui donne un petit bisou rapide.

— Evan, je te présente Raquel, qui travaille ici.

Evan me sourit aimablement et des fossettes creusent ses joues.

— Enchanté, Raquel, j’espère que ma femme ne t’a pas trop importunée.

Je secoue la tête.

— Non, pas du tout, elle m’a juste donné de très bons conseils.

Il passe la main autour des épaules de sa moitié.

— Oui, elle est douée pour ça.

Elle rit et son visage s’illumine.

— Bon, on doit y aller. Ça a été un plaisir, Raquel.

Alors qu’ils s’éloignent en me disant au revoir, elle se retourne.

— Oh, au fait, je m’appelle Julie. À une prochaine.

Je les vois plaisanter et se bousculer, puis s’embrasser à nouveau en marchant vers la voiture. Quel joli couple, je pense, et je retourne travailler.

52- l’anniversaire

Je t’aime…

Ces mots sont si faciles à prononcer, mais si compliqués à exprimer par des actes.

Pourquoi ?

Parce que nous avons tendance à nous montrer égoïstes par nature, certains plus que d’autres, nous souhaitons ce qui est le meilleur pour nous, ce qui nous rapporte. On nous a enseigné à nous faire passer avant les autres, on nous a martelé que si nous ne nous aimions pas nous-même nous ne pourrions pas aimer quelqu’un d’autre. Ce dernier point peut être vrai : l’amour qu’on se porte à soi-même peut se refléter dans la capacité à aimer les autres. Cependant, il y a des moments où nous devons mettre de côté nos sentiments pour le bien-être de l’autre et, pour moi, c’est là que réside le véritable amour.

Je sais ce dont Ares a besoin, ce qu’il désire vraiment pour son avenir, et je le soutiens à cent pour cent, même si la simple idée d’être séparée de lui ou de le perdre me terrifie. Rien que d’y penser, ma poitrine se comprime et mon estomac se noue, mais je l’aime et, parce que je l’aime, je dois mettre de côté mes sentiments pour que son bonheur puisse se réaliser.

L’amour est vachement tordu.

Je fixe la lettre que je tiens à la main. J’ai été acceptée à l’Université de Caroline du Nord avec une bourse d’études partielle, pour étudier la psychologie.

Je suis super heureuse, c’est ce que j’ai toujours souhaité et rien ne devrait atténuer ma joie. J’ai envie de partager la bonne nouvelle avec Ares : je sais qu’il sera content pour moi, mais je sais aussi que cette certitude rend plus réel le fait que nous allons emprunter des chemins différents l’année prochaine.

C’est donc un sentiment doux-amer que je ressens, mais la vie est ainsi.

— Ce n’est pas la réaction que j’attendais, commente Dani en s’étirant sur mon lit. Tu as été acceptée, idiote !

Je souris.

— Je ne sais pas, je n’arrive toujours pas à y croire.

Elle se redresse, me prend la lettre des mains et la lit.

— Et avec une bourse partielle ? C’est un miracle pour quelqu’un qui n’a aucun talent.

Je lui décoche un regard assassin.

— Je t’avais bien dit que ça me servirait à quelque chose de gagner des tournois d’échecs inter-États.

Mon amie soupire.

— Je ne sais pas comment tu fais pour être si douée aux échecs. Ton QI est…

J’arque un sourcil en attendant qu’elle termine sa phrase.

— … apparemment assez bon pour que tu obtiennes une bourse d’études, complète-t-elle. YEAH !

Je pose la lettre sur la table de chevet et je me lève. Les rayons de soleil qui inondent ma chambre tombent sur Rocky, qui est endormi sur le dos, les pattes en l’air et la langue pendante. Il est bel et bien mon alter ego canin.

Dani lui jette un coup d’œil inquiet.

— Tu crois qu’il va bien ? On dirait qu’il est mort.

— Mais non, il prend juste des poses bizarres pour dormir.

Elle rit.

— Comme sa maîtresse.

Dani a passé la nuit avec moi parce qu’aujourd’hui c’est…

— Bon anniversaire ! me lance ma mère en entrant avec un plateau et un grand sourire. Retourne te coucher, Raquel, sinon le petit déjeuner au lit n’a plus de sens.

Je réponds par un sourire.

— Oui, m’dame.

Je retourne m’installer à côté de Dani. Elle est échevelée et son maquillage a coulé. Nous avons un peu bu hier soir pendant notre soirée

pyjama de pré-anniversaire, qui s'est terminée par des larmes à cause des Hidalgo. Moi, j'ai pleuré à cause de la fac qui allait m'éloigner d'Ares, et elle à cause de je ne sais quoi avec Apollo : elle l'aime, non, elle ne l'aime pas ; elle veut le quitter, non, elle ne peut pas le faire.

Je pense qu'on a tous une amie indécise qui est complètement paumée et n'a pas la moindre idée de ce qu'elle cherche avec son mec.

Ma mère dépose le plateau sur mes genoux, il y a bien assez de nourriture pour Dani et moi et une bougie est plantée dans un petit muffin. Je la souffle et elles tapent dans leurs mains comme des otaries à qui on vient de jeter un poisson.

Je ne peux m'empêcher de sourire, ma mère se penche vers moi et m'embrasse sur le front.

— Joyeux anniversaire, ma belle.

— Merci, maman.

Je commence à manger et je propose un morceau de pancake à Dani, qui grimace et s'excuse auprès de ma mère.

— Ne le prenez pas mal, Rosa, je ne peux rien avaler.

— Vous avez trop bu hier soir ? demande ma mère d'un ton moqueur.

Dani a l'air surpris.

— Comment avez-vous deviné ?

Ma mère soupire.

— Cette chambre empeste un mélange de bière et de vodka, avec une touche de vin blanc.

Les yeux de Dani s'écarquillent.

— Waouh, vous savez exactement ce qu'on a bu !

Maman hausse les épaules, et je lève les yeux au ciel en signalant à Dani :

— Qui a acheté l'alcool, d'après toi, idiote ?

Ma mère se dirige vers la porte.

— Mangez tranquillement, puis levez-vous. Tes tantes et tes cousines vont arriver et on a plein de choses à préparer pour la fête de ce soir.

Ma soirée d'anniversaire !

Même si nous ne sommes pas très proches du reste de la famille, les sœurs de ma mère viennent toujours pour mon anniversaire et elles amènent mes cousines. Je m'entends bien avec certaines d'entre elles, mais je n'en supporte pas d'autres.

— Rhoo, je grogne quand ma mère est partie, j'espère que les filles de ma tante Carmen ne viendront pas, elles sont insupportables.

Dani acquiesce :

— Oui, elles m'envoient tout le temps des messages sur Insta pour me demander ce qu'elles doivent faire pour passer le casting de l'agence de mannequins de ma mère. Elles sont relou.

— Bon, il faut qu'on se prépare.

Dani se recouche et se couvre la tête avec le drap.

— Non, j'ai pas envie.

— Allez, Morticia.

Je tire le drap.

— Morticia ?

— Regarde dans un miroir et tu comprendras.

— Très drôle.

Elle se lève et m'accompagne en râlant jusqu'à la salle de bains. On ne devient *vraiment* amie avec une fille qu'une fois qu'on s'est brossé les dents au moment où elle faisait pipi dans la même salle de bains.

— Et… tu l'as invité ?

Je savais que cette question viendrait tôt ou tard.

— Bien sûr, c'est mon ami aussi, je lui réponds après m'être rincé la bouche.

— Je sais, je voulais juste…

— Te préparer psychologiquement à le voir ?

— Non, je…

Elle ne finit pas sa phrase. Je me tourne vers elle, toujours assise sur les toilettes.

— On a eu cette conversation des milliers de fois et je ne comprends pas ce qui se passe dans ta tête. Si tu l'aimes tant, pourquoi tu n'es pas avec

lui ?

— C’est compliqué.

— Non, Dani. C’est très simple : vous vous aimez beaucoup et vous êtes heureux ensemble. Pourquoi tu ne veux pas être en couple avec lui ?

— J’ai peur, Raquel, finit-elle par avouer.

Cette déclaration me prend par surprise.

— Peur ?

— Ce que je ressens pour lui me fait flipper, je ne me suis jamais sentie aussi vulnérable.

Putain ! Dani est la version féminine d’Ares. Qu’est-ce que j’ai fait pour m’entourer de gens comme ça ? Je croise les bras.

— T’es sérieuse, Dani ? Tu t’entends ?! Tu flippes ? Fuck tes angoisses, tu ne vivras jamais pleinement ta vie si tu as peur d’être blessée.

— Je ne suis pas comme toi, admet-elle. Tu es si forte, tu te relèves après une épreuve et tu souris toujours, comme si la vie ne t’avait pas maltraitée. Je ne suis pas comme ça, Raquel, je suis fragile malgré cette image solide que j’essaie de projeter, et tu le sais. Je ne me relève pas facilement, c’est dur pour moi de sourire à la vie quand il m’arrive une merde. Désolée, mais je suis comme ça.

— Tu n’es pas forte, toi ?

Je laisse échapper un rire incrédule.

— Qui a frappé Rafa en CE1 quand il m’a traitée d’attardée ? Qui a réussi à tourner la page quand son père les a abandonnées, sa mère et elle ? Qui était là pour sa mère quand elle s’est réfugiée dans l’alcool, qui a pris soin d’elle, s’assurant qu’elle ne se noyait pas dans une de ses beuveries, et qui l’a ensuite accompagnée à chaque rendez-vous des Alcooliques anonymes ? Qui est restée au côté de sa mère et l’a aidée à créer une prestigieuse agence de mannequins ?

Je secoue la tête.

— Ne me dis pas que tu n’es pas solide, tu es l’une des personnes les plus fortes que je connaisse. C’est normal de flipper, mais ne laisse pas tes angoisses contrôler ta vie.

Elle me sourit.

— Je te ferais bien un câlin, mais…

Elle désigne son pantalon sur ses chevilles.

— Un câlin imaginaire, je réplique en lui donnant une petite tape sur le front et en sortant de la salle de bains. Allez, Morti, viens, le boulot nous attend.

Elle grommelle, puis je l'entends tirer la chasse.

— Arrête de m'appeler comme ça.

— Regarde-toi dans le miroir.

Quand elle le fait, je ris en l'entendant s'exclamer :

— Par les clous du Christ et les sandales de Moïse !

Cette soirée s'annonce formidable.

*

— Et je lui ai dit : « Bien sûr que non, imbécile ! Tu es trop moche pour sortir avec moi. » Il avait l'air sous le choc, alors je lui ai décoché un regard noir et je l'ai planté là. Tout le lycée en a parlé pendant des mois.

Dani et moi échangeons des coups d'œil complices en écoutant Cecilia, la cousine que j'aime le moins. La manière dont elle raconte comment elle a rejeté un garçon doit vous donner une assez bonne idée de pourquoi elle me déplaît. Je l'aimais bien avant que mon oncle réussisse en affaires et commence à gagner pas mal d'argent. Depuis, sa sœur Camila, ma tante Carmen et elle sont devenues insupportablement arrogantes et se croient supérieures parce qu'elles sont les riches de la famille. Mon oncle, lui, n'a pas changé.

Tout est prêt pour la fête, ma mère a décoré le jardin avec des guirlandes lumineuses et des lampions assortis aux couleurs de ma robe printanière à fleurs. C'est beaucoup plus joli que ce à quoi je m'attendais.

Cecilia s'apprête à poursuivre son histoire quand Joshua arrive.

— Yoshi !

Je me détourne de ma cousine et de ses ragots pour rejoindre mon meilleur ami.

Il me décoche un de ses sourires radieux.

— Rochi, joyeux anniversaire !

Il me serre fort dans ses bras, puis me tend un petit paquet cadeau.

— Merci.

Je salue Joana, la fille avec qui il sort depuis un mois et qu'il a rencontrée en suivant sa thérapie de groupe.

— Salut, bienvenue dans la maison des fous.

Joana ricane.

— Joshua m'avait prévenue que tu nous dirais ça en guise de bienvenue.

— Il me connaît trop bien.

Joshua jette un coup d'œil au groupe formé derrière moi par mes cousines.

— Oh, je vois qu'elles sont toutes là.

Je soupire.

— Oui, ça va être intéressant.

Le jardin se remplit rapidement, ce qui n'est pas difficile vu sa taille. Quelques amis du lycée, quelques voisins et mes tantes et cousines suffisent à ce que le petit espace ait l'air bondé.

Je consulte mon téléphone : pas de message d'Ares, mais je ne suis pas inquiète. Je l'ai vu hier soir, quelques minutes avant l'arrivée de Dani chez moi pour la soirée pyjama. Il m'a prévenue qu'il me laissait la journée libre pour que je célèbre mon anniversaire en famille, mais qu'après je serais à lui. Il a prévu de venir à ma fête avec Apollo. J'ai également envoyé une invitation à Artemis et Claudia par politesse, mais je ne pense pas qu'ils viendront. Ma mère n'a toujours pas accepté à cent pour cent ma relation, mais je pense qu'elle a compris que, avec ou sans sa bénédiction, je ne quitterais pas Ares. Alors que je m'apprête à répondre à une question que m'a posée une de mes cousines, je remarque que tous les yeux se braquent sur l'entrée du jardin. Je me retourne.

Vous voyez ces moments au ralenti dans les films ?

C'est ce que je vis en cet instant et je ne suis pas la seule : tout le monde semble figé. Les frères Hidalgo s'avancent dans le jardin. Artemis porte un costume noir sans cravate et les premiers boutons de sa chemise sont

défaits, ses cheveux sont parfaitement coiffés, une barbe d'un jour ou deux orne sa mâchoire virile.

Apollo sourit de toutes ses dents, son beau visage est illuminé, ses cheveux humides tombent joliment sur ses oreilles et son front, il porte une chemise bleu foncé avec un jean.

Et Ares…

Ares se tient entre ses frères, il marche comme si le monde lui appartenait, comme le putain de dieu grec qu'il est, les manches de sa chemise noire retroussées jusqu'aux coudes dévoilant une belle montre noire. Il passe ses doigts dans ses mèches en désordre. Ce visage éblouissant nous accorde un sourire amusé et ses yeux bleus pétillent. J'en ai le souffle coupé.

Sainte Vierge des abdos…

— Sainte Mère de Dieu, s'exclame Cecilia derrière moi.

Ma tante est littéralement bouche bée.

— D'où sortent ces garçons ?

Tout le monde les observe dans un silence absolu alors qu'ils s'approchent de moi. Artemis est le premier à parler en adressant un signe de la main à tout le monde :

— Bonsoir.

Ares me lance un sourire malicieux et se penche vers moi pour me donner un petit baiser.

— Joyeux anniversaire, sorcière.

53- l’anniversaire II

Comment imposer un silence de mort au beau milieu d’une fête ?

Il suffit d’inviter trois dieux grecs : le stratagème marche parfaitement. Même la musique s’est arrêtée, mais ce n’est pas un tour de magie, non, c’est juste que ma tante Helena, qui s’est improvisée DJ, est éblouie par les trois Hidalgo qui me font face.

En réalité, je comprends mes invités, il faut du temps pour s’habituer au physique divin des trois nouveaux venus. Je ressens le besoin de rompre le silence.

— Merci d’être là, les gars, je dis du fond du cœur.

Je suis surprise qu’Artemis soit dans mon jardin, je ne pensais pas qu’il viendrait. Apollo me fait un doux sourire et j’entends Camila soupirer derrière moi.

— Tu n’as pas à nous remercier, c’est nous qui te sommes reconnaissants de nous avoir invités.

Ma tante Carmen, bien sûr, est incapable de se taire :

— Raquel, mon chou, où sont tes manières ?

Et voilà le moment gênant où tu dois présenter ton magnifique petit ami et ses frères à ta famille.

— Artemis, Ares et Apollo, voici mes tantes Carmen et Maria, et mes cousines Cecilia, Camila, Yenny, Vanessa, Lilia et Esther.

Après tout le protocole et une fois mes cousines presque tombées dans les pommes, les Hidalgo vont se joindre à un groupe où se trouvent déjà Daniel (le frère de Dani) et d’autres garçons. Les discussions reprennent. Mes cousines poussent un petit cri perçant.

— Oh mon Dieu, Raquel ! Ton petit ami est… Je n’ai pas de mots.

Cecilia est muette. Ma tante Carmen ne dit rien non plus. Mes tantes s’éloignent pour papoter, laissant le grand groupe de filles seules. Camila

soupire.

— Apollo… Même son nom est ravissant.

Elle m’attrape par les épaules.

— Il a une petite amie ?

Je croise le regard de Dani, qui semble agacée par l’intérêt que Camila porte à Apollo.

— Désolée, je crois que oui.

Camila affiche une moue déçue.

— Oh non. Mais bon, c’était évident. Comment un garçon aussi adorable pourrait être célibataire ?

Yenny prend une gorgée du punch légèrement alcoolisé que nous avons préparé.

— Petite amie ? Rien à foutre ! Je donnerais n’importe quoi pour baiser le plus vieux.

Cecilia recrache son verre.

— Yenny !

Je ne peux m’empêcher de sourire. Vanessa fait un tope-là à Yenny.

— Tu lis dans mes pensées. Une nuit, c’est tout ce que je leur demande à ces mecs-là.

J’arque un sourcil.

— Pardon ?

Vanessa rit.

— T’inquiète. Pas le tien, les deux autres.

Dani intervient :

— Apollo a aussi une petite amie, tu as déjà oublié ?

Vanessa la toise.

— Et alors ?

Dani ne peut cacher son énervement.

— Alors ? Tu t’en prendrais à un type qui a une petite amie ?

— Pfff. Je ne veux pas qu’il m’épouse : une nuit, quelques heures suffisent.

Les autres sifflent et huent ma cousine, choquées par son attitude. Son côté cash me rappelle qu'Ares aussi est très direct. Apparemment, chaque famille possède quelqu'un qui a ce profil. Dani n'en croit pas ses oreilles.

— Il a seize ans !

Yenny et Vanessa haussent les épaules.

— Et alors ?

Dani n'en revient pas.

— Et vous n'avez pas peur de ce qu'on dirait de vous ?

Vanessa secoue la tête en souriant.

— Tu as un train de retard, bébé. Tu crois encore à ces conneries machos ? Que les mecs peuvent sortir avec des filles beaucoup plus jeunes qu'eux mais pas l'inverse ?

— Exactement, on ne parle pas de pédophilie, renchérit Yenny. C'est un adolescent. Il sait ce qu'il veut. Si les deux parties concernées s'apprécient, où est le problème ?

Camila lève les yeux au ciel.

— Fermez-la, toutes les deux, Apollo est pour moi.

— Peu importe, je préfère le plus âgé, cette barbe d'un jour est trop sexy.

Vanessa lui donne une tape en riant.

— Tu devras me passer sur le corps, parce que c'est lui qui me plaît.

Cecilia prend la parole pour la première fois depuis un moment :

— Vous faites comme si vous aviez la moindre chance avec ces gars-là. Redescendez sur terre, par pitié.

Camila croise les bras d'un air boudeur.

— Si Raquel a réussi à en séduire un alors qu'elle n'a rien de spécial, on peut bien y arriver aussi.

— Hé ! je proteste en lui tirant les cheveux.

— Je ne voulais pas te vexer, se défend-elle.

Je croise le regard d'Ares, qui avale une gorgée de son gobelet en plastique rouge. Un sourire malicieux danse sur ses lèvres lorsqu'il pose le récipient.

— Je reviens tout de suite, dis-je en m'approchant d'Ares.

Je suis happée par le bleu de ses yeux, comme toujours. À chaque pas, mon cœur monte dans les tours et je sens mes mains devenir plus moites.

Un par un, les gens autour de moi disparaissent, il n'y a plus que lui et moi.

Le dieu grec et la sorcière.

L'instable et la harceleuse.

Je m'arrête en face de lui, en souriant comme une idiote.

— Ares.

Il me sourit en retour.

— Raquel.

— Quel effet ça fait d'avoir été violé mentalement par toutes mes cousines ?

Il se prend le menton, comme s'il réfléchissait.

— Je me sens un peu utilisé.

— Ha ! Bien sûr, comme si tu n'étais pas blasé de provoquer ce genre de réactions.

Ares hausse un sourcil.

— Jalouse ?

— Pfff, je t'en prie.

Ares affiche un large sourire et fait glisser son pouce sur ma joue.

— Tu es sexy quand tu es jalouse.

— Je ne suis pas jalouse.

Son pouce descend et caresse la commissure de mes lèvres. Ma respiration se coince dans ma gorge.

— Te voir dans cette robe me tue.

Je déglutis bruyamment.

— Pourquoi ?

Il retire sa main de mon visage.

— Tu sais très bien pourquoi.

Ma tante Carmen passe près de nous.

— Raquel, ta mère t'appelle, elle est dans la cuisine.

Et elle poursuit sa route.

Je soupire.

— Je dois aller aider.

Je me retourne, mais Ares m'attrape le bras et me tourne vers lui. Il se rapproche suffisamment de moi pour que je puisse sentir sa délicieuse eau de toilette et il se penche pour me murmurer à l'oreille :

— Ta famille te voit comme une fille innocente, s'ils savaient comme tu gémis et me supplies de te pénétrer plus fort…

Mes yeux manquent de sortir de mes orbites.

— Ares !

— Ou comment tu mouilles quand je te donne un simple baiser.

Sainte Vierge des abdos, priez pour nous, amen.

Ares me lâche et je pose la main sur ma poitrine pour reprendre mon calme. Je m'enfuis aussi vite que je peux. Merde. Comment il fait pour m'exciter rien qu'avec des mots ? Ares a vraiment un don. Je rentre dans la maison en m'éventant avec mes doigts. Ma mère m'attend dans la cuisine avec quelques plateaux.

— Je ne voulais pas te mettre à contribution, mais j'ai besoin d'un coup de main pour servir ça et, après, je te promets de ne plus te déranger.

— Ça va, maman, ça ne m'embête pas de donner un coup de main, ce sont mes invités après tout.

Je prends le plateau et je m'apprête à ressortir quand elle s'éclaircit la gorge :

— Chérie ?

Je me retourne.

— Même si je ne suis pas encore tout à fait à l'aise avec ce garçon, ce que j'ai observé ces derniers mois m'a permis de réaliser qu'il n'est pas mauvais pour toi. Tu n'es plus obligée d'inventer des excuses pour sortir avec lui.

— Oh, maman, je…

Elle m'interrompt :

— Va dans le jardin avec les plateaux, tes invités attendent.

Je lui souris.

— Merci.

Je sors en portant les hors-d'œuvre, un grand sourire aux lèvres, et je tombe sur Claudia.

— Hé, salut, tu es venue !

Elle est ravissante dans une robe violette, les cheveux détachés et tout soyeux.

— Bien sûr, joyeux anniversaire.

Elle veut me donner son cadeau, mais remarque que j'ai les mains pleines.

— Tu peux le poser sur la table là-bas, les garçons sont au fond.

— Tous les trois ?

Je hoche la tête.

— Oui, je passe entre les gens avec ce plateau et je te rejoins là-bas, OK ?

Je distribue les sandwichs et je me dirige vers le groupe composé des Hidalgo, de Claudia et de Dani, mais Camila m'intercepte.

— Donne, je m'en occupe.

Elle me prend les sandwichs des mains et s'approche de la bande sans me laisser l'occasion de réagir. Je la vois sourire effrontément à Apollo après avoir offert des hors-d'œuvre à tout le monde et elle s'attarde pour lui parler. Je dois admettre qu'elle fait preuve de courage.

— Elle ne manque pas d'air.

La voix de Dani me fait sursauter, je ne l'avais pas vue approcher. Son expression est sinistre.

— Je vais l'étriper.

J'essaie d'apaiser son inquiétude.

— Elle lui parle juste et il n'a pas l'air ravi.

Yenny et Vanessa profitent du culot de Camila pour la rejoindre. Elles se glissent subtilement dans la conversation.

— Qui sont ces filles ? demande Claudia en arrivant par ma droite.

Pourquoi est-ce que des gens apparaissent sans cesse à côté de moi sans prévenir ?

— Ce sont mes cousines, je réponds avec un gros soupir.

Claudia fait une moue de dégoût.

— J’ai besoin d’un verre.

— Moi aussi, renchérit Dani. Allez, viens, je sais où se trouve la vodka.

— Allez-y et amusez-vous bien.

Je leur adresse un pouce levé, mais elles m’attrapent toutes les deux par le bras et m’entraînent avec elle.

Ça risque d’être sympa.

54- l’observateur

ARES HIDALGO

Je n’ai jamais aimé qu’on m’invite aux anniversaires.

Chez nous, ça fait longtemps qu’on n’organise plus de fêtes à cette occasion.

Désormais, on se contente d’un dîner en famille, qui se termine par des silences interminables et des sourires gênés. Notre maison n’est plus la même, l’ambiance a changé. Et, avec mes amis, on préfère sortir en boîte pour célébrer les anniversaires.

Pourtant, je m’amuse bien à cette petite réception, l’atmosphère est agréable, détendue. Ce n’est ni une longue table avec un dîner où les plats s’enchaînent ni une boîte de nuit bruyante, c’est donc parfait pour moi. Les gens papotent tranquillement. Daniel et Apollo discutent devant moi d’une histoire de lycée.

Pour être honnête, si les fêtes d’anniversaire ne m’énervent plus comme avant, ce n’est pas seulement à cause de l’atmosphère détendue, c’est plutôt grâce à elle : Raquel. Mes yeux se posent sur cette fille aux cheveux ébouriffés et aux yeux expressifs qui s’est faufilée dans mon âme. Elle sourit en écoutant ce que Daniela lui raconte et son visage s’illumine : elle est resplendissante. Si les réunions de famille et d’amis la font sourire comme ça, j’assisterai à toutes et je serai même heureux d’en organiser.

Je n’ai jamais imaginé qu’elle serait celle qui me ferait ressentir tout ça. Quand j’étais gamin, je l’ai aperçue plusieurs fois à travers la clôture qui sépare nos jardins, mais ce n’est qu’il y a un peu plus d’un an que je l’ai vraiment regardée. Je me souviens encore du jour où j’ai remarqué qu’elle m’épiait depuis sa fenêtre. J’ai évidemment fait semblant de rien, feignant de ne pas l’avoir aperçue.

Ses yeux curieux posés sur moi ont commencé à m’intéresser et j’ai eu envie d’en apprendre plus à son sujet, de savoir ce qu’elle aimait, ce qu’elle

faisait et quel lycée elle fréquentait.

En quelque sorte, son indiscrétion à mon égard a déclenché ma curiosité en retour.

Et puis, un jour, nos chemins se sont croisés et, bien qu'elle ne se soit rendu compte de rien, l'événement est clairement gravé dans ma mémoire.

— Allons-nous-en, suggère Daniel en bâillant alors que nous déambulons parmi les stands et les tentes de la kermesse du lycée de sa sœur Daniela.

Je ne comprends toujours pas pourquoi elle a arrêté de fréquenter le nôtre pour venir à celui-ci… L'établissement organise une fête pour récolter des fonds qui financeront les projets scolaires et personnels des élèves. Daniel m'a entraîné pour soutenir sa sœur, mais Daniela a vendu tout ce qu'elle avait apporté et elle est partie. Nous n'avons plus aucune raison de nous attarder ici.

Mais j'aperçois au loin plusieurs tables avec les objets que vendent différents élèves. Une table en particulier suscite mon intérêt : celle de Raquel, cette fille qui m'épie tout le temps à travers sa fenêtre.

Elle se tient à côté de son stand et propose ses bracelets faits main à tous ceux qui passent. Comme personne ne lui prête attention, je doute qu'elle ait vendu quoi que ce soit. Un écriteau derrière sa table annonce : Les fonds seront utilisés pour payer mes leçons d'échecs.

Les échecs, hein ?

Je me fige parce que, sans trop savoir pourquoi, je ne veux pas qu'elle me voie. Daniel ralentit à côté de moi, l'air perplexe.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu peux continuer sans moi jusqu'au parking, je te rattraperai.

Il me jette un coup d'œil intrigué, mais s'éloigne comme je le lui ai suggéré. En passant devant la table de Raquel, il la salue et elle lui sourit.

Elle a un sourire magnifique.

Je me sers des gens qui passent comme d'un bouclier pour l'épier en cachette. Son visage est très expressif, j'ai l'impression de savoir exactement ce qu'elle pense rien qu'en la regardant.

Qu’est-ce que tu fiches, Ares ? *m’interroge ma conscience, mais je suis juste curieux.*

Raquel soupire et s’assied derrière sa table, l’air abattu. Ses lèvres affichent une moue de frustration et son visage se remplit de tristesse. Je n’aime pas ce spectacle. Ça me met mal à l’aise de la voir triste, je ne lui ai jamais parlé et pourtant elle me touche.

Tu n’as rien vendu, petite espionne ?

Je cherche des yeux dans la foule quelqu’un que je connais et je repère un garçon qui s’entraîne parfois au foot avec nous. Je lui donne assez d’argent pour acheter tous les bracelets qu’elle expose. J’observe la scène de loin. La tristesse de Raquel fait place à l’incrédulité, puis à la joie et à l’excitation. Elle remercie le mec plusieurs fois et lui tend un sac avec tout le stock.

Il m’apporte les bracelets et s’en va. Je reste là, le sac à la main, à épier la fille curieuse dont j’aime observer le sourire.

— Ares ?

Apollo m’arrache à mes souvenirs. Les sourcils froncés, il attend une réponse à une question que je n’ai pas entendue. Ses yeux vont de Raquel à moi et un déclic semble se faire dans son esprit.

— T’es vachement mordu.

Je ne prends pas la peine de le nier et Daniel secoue la tête en posant sa main sur l’épaule d’Apollo.

— On l’a perdu.

— Je sais, et il ne m’a toujours pas remercié. C’est grâce à moi.

— Chut !

Je le fais taire parce que je ne veux pas qu’il raconte à Daniel le début de mon histoire avec Raquel. Mon esprit déjà nostalgique se replonge dans un autre souvenir :

— Tu as besoin de moi pour quoi ?

Apollo fronce les sourcils, l’air de ne rien comprendre à ma demande.

Je soupire, mal à l’aise.

— Je te l’ai déjà expliqué.

— Mais je ne comprends pas pourquoi tu as besoin de moi pour faire ça.

— Fais-le, c’est tout.

— Et tu penses qu’elle va me croire ? Ares, elle sait qu’on est plein aux as. Comment est-ce qu’elle avalerait qu’on n’a pas Internet et qu’on lui vole sa connexion ?

— Elle te croira.

— Si tu veux lui parler, pourquoi tu ne le fais pas ?

— Je ne veux pas lui parler.

Apollo hausse un sourcil.

— Sérieux ? Et pourquoi tu ne vas pas toi-même la voir et lui annoncer que tu piques son wifi ?

— Parce que je veux faire durer ça le plus longtemps possible, la faire souffrir un peu, elle le mérite pour m’avoir stalké.

Claudia entre avec un panier de vêtements fraîchement lessivés.

— Oh, une réunion entre frères, c’est nouveau.

Apollo n’hésite pas à la mêler à notre conversation, même si je lui fais signe de se taire.

— Ares veut se servir de moi pour parler à la voisine.

Claudia émet un petit rire.

— Ah bon ? Tu cherches une nouvelle victime, Hidalgo ?

Je leur jette un regard noir à tous les deux.

— Ça n’a rien à voir.

Claudia pose le panier sur le lit.

— Alors, qu’est-ce que tu mijotes ?

Pour toute réponse, je demande à mon frère :

— Tu vas m’aider ou pas ?

Il se lève.

— D’accord, je le ferai ce soir.

Et il quitte ma chambre avant que je ne puisse ajouter quoi que ce soit. Claudia replace mes vêtements dans mon armoire en silence, incapable de masquer un sourire.

— Qu’est-ce qu’il y a ? Vas-y, parle.

Elle continue de sourire.

— Je n’ai rien à dire.

— Allez, dis ce que tu penses.

Elle finit son rangement et se tourne vers moi, tenant le panier vide contre sa hanche.

— Je suis contente que tu aies enfin décidé de l’aborder.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Claudia me contemple d’un air amusé. Je ne vois pas ce qu’elle trouve drôle.

— On sait tous les deux que si. C’était tellement amusant de vous regarder vous épier mutuellement. J’ai toujours pensé que ce serait elle qui ferait le premier pas, mais apparemment tu n’y tenais plus.

— N’importe quoi. Nous épier mutuellement ? Comme si j’avais besoin de stalker une fille.

Claudia ne se départit pas de cette expression amusée qui m’agace un peu.

— Si tu le dis, Hidalgo… Mais faire appel à Apollo est la meilleure preuve qu’elle t’intéresse.

— Tu délires, Claudia, ce n’est pas du tout ce que tu imagines, je veux juste lui donner une leçon.

— Depuis quand est-ce que tu dépenses du temps et de l’énergie pour donner une leçon à une fille ? Et pour tout planifier avec soin ?

Je serre les lèvres.

— Je refuse d’avoir cette conversation avec toi.

Claudia exécute une révérence moqueuse.

— Comme vous voulez, monseigneur.

Et elle s’en va en affichant toujours le même air amusé.

Aujourd’hui, ce souvenir me fait sourire tandis que je contemple à nouveau Raquel.

Peut-être que, s’il m’a fallu tellement de temps pour l’aborder, c’est parce que je sentais qu’elle serait celle qui me faire ressentir ça, qui finirait par tenir mon cœur entre ses mains. Peut-être que je devinais tout ça et que

c’est pour cette raison que je luttais contre mon envie de la connaître, que je gardais mes distances. Le petit sac qui contient ses bracelets faits main est toujours sous mon lit, peut-être simplement pour me rappeler que la fille qui m’épiait depuis sa fenêtre avait souri grâce à moi ce jour-là. Et ce sourire restera gravé dans ma mémoire à tout jamais.

55- la danse

Ares revient au moment où les invités s'apprêtent à entonner la chanson d'anniversaire.

Je suis debout face au gâteau et il se tient de l'autre côté de la table. Tout le monde se met à chanter en chœur pendant que je fixe les bougies, un peu gênée. Ce moment embarrassant où on te chante *Joyeux Anniversaire* et où tu ne sais ni quoi faire ni où regarder… Je me concentre sur les yeux bleus que j'aime tant, et les voix s'estompent autour de moi. Il est si beau dans la pénombre, le visage inondé par la lueur des flammes vacillantes.

Je t'aime…

J'ai envie de le lui dire, mais il y a trop de regards braqués sur moi. Je souffle les bougies, l'assemblée applaudit et me félicite. Ares fait un pas en arrière et disparaît derrière le petit attroupement. Les gens me serrent dans leurs bras, m'embrassent, me souhaitent encore une fois bon anniversaire, tandis que je cherche des yeux le dieu grec, en vain. Où est-il passé ? La plupart de mes tantes souffrent du syndrome du gâteau : pour elles, dès que les bougies sont soufflées et qu'elles ont mangé un morceau de gâteau, c'est l'heure de rentrer, la fête est terminée.

Maintenant que nous sommes entre jeunes, mes cousines en profitent pour passer de la musique plus à notre goût et elles se regroupent avec d'autres pour former une piste de danse improvisée. Camila éteint les lumières et, du coup, j'ai encore plus de mal à retrouver Ares.

Après avoir vérifié les abords de la « piste » sans succès, je me glisse entre les danseurs, frôlant les épaules et les dos. L'ambiance est électrique, presque sexuelle. Ça me rappelle cette soirée au club d'Artemis, quand Ares m'observait depuis le carré VIP comme un prédateur. Je me revois en train de chercher à l'approcher. Je l'ai toujours cherché, traqué, je lui ai toujours couru après. Peut-être qu'il est temps d'inverser les rôles.

Je me mets donc à danser parmi ce bain d'hormones survoltées et je me laisse guider par le rythme doux et sensuel de la musique. Les paroles sont

pleines d’allusions sexuelles, je n’ai pas l’habitude d’écouter ce genre de morceaux, mais les basses sont entraînantes et c’est sympa pour danser.

Je sens sa présence avant de le voir.

La chaleur de son corps effleure mon dos tandis que je continue à onduler, mes mains attrapent le bout de ma robe et la remontent un peu tandis que je me tortille lentement. L’odeur caractéristique de son eau de toilette flotte jusqu’à moi. Même si je sais qu’Ares se trouve derrière moi, je ne me retourne pas, je continue à l’allumer. Son souffle caresse ma nuque et me trouble.

Ses mains se posent sur les miennes, elles remontent légèrement ma robe pour la redescendre ensuite, caressant mes cuisses au passage. Le contact de ses doigts contre ma peau accélère ma respiration.

Il me colle contre lui, je sens tout son corps contre le mien.

C’est lui qui m’a toujours torturée, il est temps de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Je pousse mon cul contre lui, je le fais bouger de haut en bas en le frottant contre lui. Je m’aperçois rapidement que son sexe est dur. Ares serre ses mains sur les miennes en grognant dans mon cou.

Il me mordille l’oreille.

— Tu joues avec le feu, sorcière.

Oui. Et je veux me brûler.

Une de ses mains quitte ma cuisse pour remonter et caresser mon abdomen. Ma respiration se bloque dans ma gorge quand il atteint mes seins, mais il ne les touche pas, et je meurs d’envie qu’il le fasse. Il le sait.

Sa respiration est lourde contre mon oreille et fait monter mon excitation, qui se propage comme un courant électrique à travers tout mon corps. La main qui est encore sur ma cuisse remonte à l’intérieur de ma robe, ses doigts effleurent mon sexe par-dessus ma culotte et je laisse échapper un gémissement.

— Ares…

Le contact de nos corps devient plus brutal et plus sexuel. Heureusement que le bruit et l’obscurité qui nous entourent nous dérobent au regard des autres. La main toujours cachée par ma robe, Ares écarte mon slip. L’impatience m’empêche de respirer. Son doigt sonde mon entrejambe et

glisse dans mon sexe mouillé. Je l'entends grogner d'excitation dans mon oreille.

— Tu me tues.

Son doigt me pénètre, et je sens mes jambes se dérober sous moi, mais il me soutient en me pressant contre son érection.

C'est trop.

Il me donne des coups de langue dans le cou, tandis que ses doigts me rendent folle. Je proteste lorsqu'il retire sa main, mais il m'attrape par les cheveux, me tire et m'embrasse. Nos bouches se dévorent avec avidité.

— Il faut qu'on parte d'ici, murmure-t-il contre mes lèvres. Ou je jure que je vais te baiser ici même, devant tout le monde.

Il saisit ma main et m'entraîne en se frayant un chemin parmi les invités. Nous pénétrons dans la maison plongée dans l'obscurité… La plupart des adultes sont allés se coucher. Je remercie le ciel que Camila et Cecilia continuent à faire la fête, car elles doivent dormir avec moi. J'ai à peine refermé la porte de ma chambre qu'Ares se colle contre moi et m'embrasse avec force.

Ses mains vagabondent jusqu'à mes seins, il les caresse doucement et son pouce effleure mes tétons par-dessus le tissu. J'étouffe un gémissement de plaisir dans sa bouche. Ses lèvres quittent les miennes pour embrasser mon cou, mes seins. Ses mains se glissent sous ma robe pour retirer ma culotte. Je sors les jambes de mon slip et, la vision brouillée par le désir, je vois Ares s'agenouiller devant moi et soulever ma robe.

— Ares… Qu'est-ce que… ? Ah…

Sa bouche explore mon sexe et ma tête retombe contre la porte. Il passe une de mes jambes par-dessus son épaule, continuant son assaut, me suçant, me léchant, et je couvre ma bouche pour essayer d'étouffer mes cris.

Je ne tiendrai plus très longtemps.

— Ares !

Je vais bientôt jouir, il continue, implacable, m'amenant au bord de l'abîme, et je chute. Des vagues de plaisir me traversent tout le corps, me faisant trembler, fermer les paupières et gémir contre la main qui me bâillonne. L'orgasme me laisse le cœur battant et les sens enivrés.

Ares se lève et, avant que je puisse dire quoi que ce soit, me conduit par la main jusqu'à la fenêtre et me tourne vers le jardin en se positionnant derrière moi.

— Déshabille-toi.

Je lui obéis. J'aime quand il est autoritaire.

— Penche-toi.

Je pose les mains à plat contre la vitre.

Je me penche en avant, m'exposant à lui, ce qui m'excite encore plus.

Je l'entends défaire son pantalon et l'attente me rend folle.

— C'est par cette fenêtre que tout a commencé, hein ?

Mes yeux se dirigent vers la chaise en plastique dans son jardin.

— C'est d'ici que tu t'es disputée avec moi ce soir-là, et regarde-toi maintenant.

Sa main caresse mes fesses.

— Nue, mouillée, attendant impatiemment que je te baise.

Il me donne une petite claque qui me fait sursauter parce que je ne m'y attendais pas. Il attrape mes cheveux, soulève mon visage, et j'aperçois mon reflet dans la vitre, nue, vulnérable.

Je le vois derrière moi, nu de la taille aux pieds, sa chemise le couvrant à peine. Je vois son érection, qui soulève une nouvelle onde de désir à travers tout mon corps.

Ares se penche sur moi pour me murmurer à l'oreille :

— Demande-moi de te baiser.

Je suis tellement excitée que je n'ai pas honte de le supplier :

— S'il te plaît, baise-moi, Ares, je veux…

Il ne me laisse pas terminer ma phrase, il me pénètre d'un coup, m'arrachant un petit cri.

Mes mains glissent un peu sur la paroi de verre alors qu'il saisit mes hanches pour me prendre plus fort et s'enfoncer le plus profondément possible en moi.

— Oh, Ares.

La sensation est si délicieuse que je tiens à peine debout. Il détache une main de ma hanche pour me caresser les seins, intensifiant le trouble dans tout mon corps. Voir mon reflet, et le voir là derrière moi qui va et vient en moi, c’est la chose la plus sexy que j’aie jamais vue. Il rentre, il sort, il rentre, il sort. Le contact de nos peaux et le mouvement de son membre chaud qui avance et recule à l’intérieur de mon corps humide me bouleversent.

Ses doigts s’enfoncent dans mes hanches, ses mouvements deviennent désespérés et un peu maladroits. Je devine qu’il est sur le point de jouir, ce qui provoque mon deuxième orgasme.

Je le vois fermer les yeux, je le sens devenir encore plus dur en moi et nous jouissons ensemble, en gémissant et en frissonnant. C’est ici que tout a commencé : ma respiration s’emballe et mes yeux se perdent dans le vide à travers la fenêtre.

56- le grand-père

ARES HIDALGO

La regarder dormir me détend.

Ce doux spectacle me procure un sentiment de plénitude, de sécurité que je n'aurais jamais cru que quelqu'un puisse m'apporter. Je passe délicatement le dos de mes doigts le long de sa joue, je ne veux pas la réveiller, même si je sais qu'il faudrait bien plus qu'une simple caresse pour y parvenir. Raquel est à bout de forces.

C'est moi qui l'ai épuisée. Un sourire arrogant se forme sur mes lèvres et j'aimerais qu'elle puisse le voir pour s'en moquer ou me taquiner. Elle me dirait quelque chose comme « dieu grec prétentieux ».

Elle semble si vulnérable et si belle à la fois, dans son sommeil. Sa transparence, la facilité avec laquelle je lis en elle comme dans un livre, est l'une des choses qui m'ont attiré immédiatement.

Je ne dois pas craindre d'arrière-pensées, de mensonges ou d'hypocrisie. Elle est sincère et ne cache jamais ce qu'elle ressent. C'est exactement ce dont j'ai toujours eu besoin.

De la clarté, de l'honnêteté.

C'est le seul moyen pour moi d'être en confiance, de mettre mon âme à nu, d'écouter mes sentiments et de lui ouvrir mon cœur.

Je me penche sur ma bien-aimée et je dépose un baiser sur son front.

— Je t'aime.

Elle remue un peu, mais elle est toujours endormie. L'observer sans qu'elle s'en rende compte me donne l'impression de la stalker, ça me rappelle la période avant notre vraie rencontre.

Ma petite sorcière harceleuse.

Celle qui croyait que je ne savais pas qu'elle m'observait, toutes ces fois où j'ai fait semblant de ne rien remarquer.

Un coup frappé à la porte me ramène à la réalité. Je remonte le drap pour qu'il couvre complètement Raquel, je me lève et je m'habille en hâte. Comme je ne trouve pas ma chemise, j'ouvre vêtu seulement de mon jean.

Je me retrouve face à deux filles. Ce sont les cousines de Raquel, mais je ne connais pas leurs prénoms. Elles sont pétrifiées en me trouvant là. Leurs yeux parcourent mon torse nu de haut en bas sans vergogne.

— Euh… commence une des deux en rougissant et en consultant l'autre du regard. Waouh, tu es si sexy.

— Cecilia ! la gronde sa sœur.

Cecilia se mord la lèvre.

— Je dis juste la vérité, Camila. Il sait qu'il est sexy, alors pourquoi nier que nous sommes éblouies.

Je feins de ne pas avoir entendu son compliment.

— J'imagine que vous êtes les cousines qui doivent passer la nuit dans la chambre de Raquel.

Camila acquiesce.

— Oui, désolée de vous interrompre.

Je lui souris.

— C'est bon, entrez. J'allais partir, je dois juste mettre la main sur ma chemise.

Cecilia me suit dans la pièce.

— Quel est l'intérêt ? Tu es parfait comme ça.

Sa sœur l'attrape :

— Cecilia !

Elle se tourne vers moi, l'air gêné.

— Excuse-la, elle a trop bu.

— C'est rien.

Je ramasse ma chemise sur le sol de la chambre et me penche pour donner un petit baiser sur la joue de Raquel. Je finis de m'habiller.

— Ne la réveillez pas, elle est épuisée et la journée a été mouvementée pour elle.

Camila hoche la tête.

— Pas de problème.

— Bonne nuit.

Je sors dans le couloir et me dirige vers les escaliers.

— Ares !

Je m'arrête et me retourne pour voir qui m'appelle.

Cecilia s'avance lentement vers moi en souriant.

— Je…

Je la coupe du ton glacial et cassant que j'adopte dans ce genre de circonstances :

— Quoi ?

— Je ne comprends pas… Elle et toi, ça n'a pas de sens.

Cette fille n'imagine pas comme je peux me montrer froid et d'une sincérité brutale. Elle a juste vu mon côté tendre, qui n'apparaît qu'avec Raquel et personne d'autre.

— Tu n'as pas à comprendre, ça ne te regarde pas.

— Je sais…

Elle fait un pas de plus vers moi.

— C'est juste que tu es si parfait… alors qu'elle est tellement…

— Arrête. Fais très attention à ce que tu dis sur elle.

— Je n'avais pas l'intention de dire du mal.

— Honnêtement, je me fiche pas mal de ce que tu as à dire. Bonne nuit.

Je la plante là, un tas de mots sans doute coincés dans sa gorge, et je pars.

*

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? me demande Raquel, les mains sur les hanches, d'un air fâché. Ares ?

— Je ne sais pas.

Les mauvaises nouvelles sont arrivées sous diverses formes : e-mails et lettres de refus. La principale raison avancée par les universités, c'est que le délai de demande de bourses est dépassé et qu'elles ont déjà été attribuées à des étudiants qui ont postulé à temps.

Raquel a appris la nouvelle par Apollo, parce que je ne lui ai rien dit quand j'ai commencé à recevoir des réponses négatives. Je ne savais pas comment le lui annoncer. J'avais perdu tout espoir mais pas elle, et je ne voulais pas lui enlever ça.

Ces refus m'attristent énormément. Ma seule consolation, c'est de savoir qu'au moins je pourrai étudier dans la même université qu'elle. Je serai déçu de devoir me cantonner à des matières qui ne m'intéressent pas, mais au moins je serai malheureux à ses côtés.

— Tu es fâchée contre moi ?

Raquel soupire et passe les mains autour de mon cou.

— Non.

Elle me donne un bisou.

— Je suis désolée que ça n'ait pas marché, mais on a encore la somme qu'on a amassée au fil des mois, on va trouver une solution.

— Raquel…

Ses yeux rencontrent les miens.

— Non ! Ne pense même pas à abandonner.

— Tu crois que j'ai envie de laisser tomber ? Mais ça n'a aucun sens de s'accrocher à des espoirs irréalistes…

— Tu as essayé d'en parler à ton grand-père ?

— Pourquoi ? Il m'a déjà dit qu'il ne se dresserait pas entre mon père et moi.

— Retourne lui parler.

Je secoue la tête.

— Non.

— Ares, c'est ton dernier recours, il faut que tu retentes le coup.

Je soupire.

— Je ne veux pas être rejeté encore une fois, j'avoue en baissant la tête.

Raquel soutient mon visage et me force à la regarder.

— Ça va bien se passer, c'est juste une dernière tentative.

Je l'embrasse doucement et je lui caresse les joues.

Je lui souris.

— Une dernière tentative…

Je sors de sa maison et je me dirige vers la mienne.

*

Mon grand-père n'a pas l'air surpris de me voir, il est assis dans le bureau de mon père, vêtu de sa tenue légère mais classique : un pantalon et une chemise repassée et boutonnée. Claudia est assise à côté de lui et rit de quelque chose qu'il vient de dire.

— Bonjour, je lui lance un peu nerveusement. Comment vas-tu, grand-père ?

Il me sourit.

— Certains jours sont meilleurs que d'autres, c'est comme ça, la vieillesse.

Je m'installe dans le fauteuil de l'autre côté de la table, en face d'eux.

— Claudia, lui demande grand-père avec douceur, tu peux dire à mon fils et à Artemis de venir ici un moment ?

Pourquoi veut-il les faire venir ? Ça ne va pas bien se terminer.

Claudia sort en fermant la porte derrière elle.

— Grand-père, je…

Il lève la main.

— Je sais pourquoi tu es ici.

Alors que je m'apprête à plaider ma cause, mon père arrive dans son costume habituel – il vient sans doute de rentrer du travail – suivi par Artemis.

— Qu'y a-t-il, papa ? Nous sommes très occupés. Nous avons une visioconférence dans dix minutes.

Mon père me jette un coup d’œil rapide, mais ne me dit rien. Artemis a l’air de se demander ce qu’il fait là.

— Annule-la, lui ordonne grand-père en souriant.

— Papa, c’est important, proteste mon père. Nous…

— Annule-la !

Mon grand-père élève la voix, nous surprenant tous les trois. Artemis et mon père se consultent du regard et mon père acquiesce. Artemis se charge de prévenir les participants, puis ils s’asseyent tous les deux, à la même distance de grand-père et de moi.

Mon père soupire.

— Bon, tu peux m’expliquer ce qui se passe ?

Grand-père retrouve son sang-froid.

— Tu sais pourquoi Ares est ici ?

Mon père me toise froidement.

— Pour te demander de l’aide encore une fois, je suppose.

Grand-père acquiesce.

— Exact.

— Et j’imagine que ça t’a agacé, parce que tu lui as déjà dit non, intervient mon frère.

Je me lève.

— C’est inutile, grand-père, j’ai compris.

— Assieds-toi.

Je n’ose pas le défier, j’obtempère.

Mon grand-père se tourne légèrement vers les deux autres.

— Cette conversation est bien plus importante que n’importe quelle affaire stupide que vous êtes en train de conclure. La famille est plus importante que n’importe quelle entreprise, et vous semblez l’avoir oublié.

Comme personne ne répond rien, il continue :

— Mais ne vous en faites pas, je suis là pour vous le rappeler. Ares a toujours eu tout ce qu’il voulait, il n’a jamais eu à se battre pour quoi que ce soit, il n’a jamais eu à travailler de sa vie, il est venu me demander de l’aide et j’ai refusé pour voir s’il allait s’avouer vaincu au premier obstacle, mais

il a dépassé de loin mes attentes. Il s'est donné beaucoup de mal, il s'est fait engager dans un McDonald's, il posé sa candidature dans des universités, a essayé pendant des mois de décrocher une bourse. Il s'est battu pour réaliser son rêve.

Artemis et mon père me regardent, surpris.

Grand-père poursuit :

— Ares n'a pas seulement mérité mon soutien, il a gagné mon respect.

Il plonge ses yeux dans les miens.

— Je suis très fier de toi, Ares.

Je sens une pointe douloureuse dans ma poitrine.

— Je suis fier que tu portes mon nom et que mon sang coule dans tes veines.

Je ne sais pas quoi dire. Le sourire de grand-père s'efface et son regard se déplace vers mon père.

— Toi, en revanche, tu me déçois beaucoup, Juan. Héritage familial ? Que la mort m'emporte si j'ai jamais pensé que l'héritage familial pouvait être une chose matérielle. L'héritage familial, c'est la loyauté, le soutien, l'affection, la transmission de toutes les caractéristiques positives de notre clan aux générations à venir. Ce n'est pas une fichue entreprise.

Le silence est pesant, mais mon grand-père n'a aucun mal à le combler.

— Que tu sois devenu un bourreau de travail pour éviter de faire face aux infidélités de ta femme ne te donne pas le droit de rendre tes enfants aussi malheureux que toi.

Mon père serre les poings.

— Papa.

Mon grand-père secoue la tête.

— Quelle honte, Juan, que ton fils t'ait supplié de le soutenir et que tu lui aies tourné le dos. Je n'aurais jamais cru être un jour déçu à ce point par ton attitude.

Grand-père désigne Artemis.

— Tu l'as obligé à étudier une matière qu'il détestait, tu as tout fait pour qu'il te ressemble et regarde-le. Tu crois qu'il est heureux ?

Mon grand frère ouvre la bouche, mais grand-père lève la main.

— Tais-toi. Même si tu n’es que le produit de la mauvaise éducation de ton père, je suis aussi furieux contre toi parce que tu as tourné le dos à ton frère, parce que tu ne t’es pas dressé contre ton père et que tu n’as pas soutenu celui qui en avait besoin. Vous me faites honte, tous les deux, et vous représentez exactement ce que je souhaite qu’on n’associe jamais à notre nom de famille.

Artemis et mon père baissent la tête, l’approbation de mon grand-père compte énormément pour eux.

— J’espère que vous en tirerez une leçon et que vous changerez d’attitude à l’avenir. Pour ça, je vous fais confiance.

Je suis surpris par la tristesse des expressions de mon père et d’Artemis, ils n’osent même pas lever les yeux.

Puis mon grand-père s’adresse à moi :

— J’ai envoyé ta candidature pour le cursus de médecine de l’université dont tu as parlé à Apollo.

Il me tend une enveloppe blanche.

— C’est un compte bancaire à ton nom, avec des fonds suffisants pour payer ton inscription et tes frais universitaires. Il y a aussi une clé de l’appartement que je t’ai acheté non loin du campus. Tu bénéficies de mon soutien total, et je suis désolé que tu aies dû vivre le rejet de ton propre père. Ce qui est positif dans tout ça, c’est que tu as pu voir ce que c’est de ne pas tout avoir et de travailler pour obtenir ce que tu voudrais. Tu seras un grand médecin, Ares.

Je suis cloué sur place, je ne sais pas quoi répondre. De tous les scénarios que j’ai imaginés, celui-ci ne m’a jamais traversé l’esprit. Grand-père se lève lentement.

— Voilà, c’est tout. Je vais me reposer.

La tête basse, mon père sort derrière lui. Je reste assis là, l’enveloppe à la main, à essayer de digérer tout ça.

Artemis se lève.

— Excuse-moi.

Je pourrais compter sur les doigts d’une main le nombre de fois où mon grand frère m’a adressé ces mots.

Il se passe une main sur le visage.

— Je suis vraiment désolé, mais je suis content qu’au moins tu puisses obtenir ce que tu voulais.

Il affiche un sourire triste.

— Tu le mérites, Ares. Tu as une force dont je n’ai pas su faire preuve quand on m’a imposé le choix de mes études. Grand-père a bien raison de t’admirer.

— Il n’est jamais trop tard pour changer de vie, Artemis.

Son expression est pleine de mélancolie.

— Pour moi, si. Bonne chance, mon frère.

Et sur ce il quitte la pièce, me laissant seul.

Les émotions se bousculent dans ma tête, j’ai du mal à y voir clair, mais la principale, c’est du bonheur à l’état pur.

J’ai réussi.

Je vais devenir médecin.

Je vais étudier la matière qui me passionne, je vais sauver des vies.

La seule chose qui assombrit mon bonheur, c’est de penser à la fille honnête qui attend mon appel pour que je lui raconte ce qui s’est passé, la fille que j’aime, et qui sera à des centaines de kilomètres de moi quand le semestre commencera.

Grand-père a tort sur un seul point : je n’ai jamais tout eu en même temps. Et ça ne semble pas près de changer.

57- le bal de promo

Aigre-doux…

Voilà mes sentiments quand Ares me raconte l'entretien avec son grand-père. Je suis heureuse pour lui, même si, égoïstement, mon cœur est un peu triste maintenant que notre éloignement géographique se concrétise.

Nous allons vraiment être séparés.

Ça ne me semblait pas réel jusqu'ici et le simple fait de m'imaginer loin de lui me serre la poitrine, me comprime les poumons. Mais je sais que c'est son rêve, et je ne ferai jamais rien pour l'empêcher de le réaliser.

Mais ça reste douloureux.

La voix de Dani me parvient, lointaine, alors qu'elle est à côté de moi :

— Raquel ? Tu m'écoutes ?

— Oh, excuse-moi, j'ai l'esprit ailleurs.

— C'est notre dernier jour de lycée, fais un petit effort.

Elle se touche le front pour souligner que je dois profiter de cette journée et cesser de laisser mes pensées vagabonder.

La dernière journée de lycée.

J'ai du mal à croire que cette période de ma vie touche à sa fin. L'été est de retour, ça fera bientôt un an que j'ai parlé à Ares pour la première fois.

— Mon amour ! crie quelqu'un dans mon dos.

Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir de qui il s'agit.

— Voilà ton fidèle prince, m'annonce Dani d'un air excédé.

Des bras puissants m'attrapent par-derrière.

— Ma Juliette, ma belle, mon tout.

Je le repousse et fais volte-face.

— Carlos, je t'ai déjà dit de ne pas me serrer dans tes bras tout le temps. Si Ares savait…

Le garçon fait une moue boudeuse.

— Mais, des câlins, c’est normal entre de futurs époux.

Dani lui saisit l’oreille, comme d’habitude.

— Futurs époux… Ça s’arrange pas, toi.

— Ouille ! proteste-t-il. C’est l’amour qui me rend fou.

Ma meilleure amie lui pince l’oreille plus fort.

— Aïe ! Aïe !

— Qu’est-ce que t’es sirupeux ! souligne-t-elle en faisant semblant d’être prise de haut-le-cœur.

Carlos se frotte l’oreille.

— Comment se passe votre dernier jour ?

Je m’adosse à mon casier.

— Bah, comme d’hab.

Dani soupire et me lance un regard triste.

Carlos prend nos mains.

— Ne vous en faites pas, même si la distance nous sépare, nous serons toujours ensemble.

C’est si bête que ça me fait sourire.

Carlos est une personne douce et d’un enthousiasme contagieux, il va vraiment me manquer.

La nostalgie me prend d’un coup par surprise : finis ces couloirs, mes camarades de classe de toujours, les excentricités de Carlos, les conversations avant l’arrivée du prof.

Tout ça est bel et bien fini.

Je quitte non seulement le lycée, mais aussi cette ville où j’ai toujours vécu. Je vais habiter dans une résidence sur le campus universitaire. Je laisse tout ce que j’ai connu jusqu’ici derrière moi, et cette idée est terrifiante. Heureusement, Dani et Yoshi vont dans la même université que moi, je ne serai pas séparée d’eux, je le serai juste… de lui.

Mon dieu grec…

J’évacue ces pensées parce qu’elles sont trop tristes.

Carlos s’éclaircit la gorge :

— Je sais que c’est une question stupide, mais tu veux aller au bal de promo avec moi ?

Je lui adresse un sourire amical.

— Carlos…

Dani passe un bras autour de mon épaule et me serre contre elle.

— Désolée, Casanova, elle y va avec moi.

Quand Dani et moi avons réalisé que nous n’avions pas de cavalier pour le bal – Ares doit participer à celui de son lycée –, nous avons décidé d’y aller ensemble.

Carlos grogne.

— Oh non, pas le coup des meilleures amies, c’est nul.

Dani sourit malicieusement.

— Eh si. Nous n’avions personne d’autre. Comme ça, c’est réglé.

Carlos me fait les yeux doux, mais je fais à Dani un baiser sur la joue.

— Désolée, je lui appartiens ce soir.

— Je me doutais que vous aviez une relation lesbienne cachée.

Joshua nous rejoint. Il porte sa casquette habituelle et ajuste ses lunettes sur son nez.

— Joshua !

Carlos l’attrape par les épaules d’un geste théâtral.

— Elles comptent aller au bal de promo ensemble, dis-leur de ne pas faire ça, convaincs Raquel de venir avec moi.

Yoshi soupire.

— Carlos, je ne sais pas si tu te souviens qu’elle a un petit ami, un grand gars, capitaine d’une équipe de foot, et je suis sûr qu’il te ferait la tête au carré si tu étais son cavalier.

— Je n’ai pas peur de lui. L’amour me rend aventureux.

Yoshi lui balance une tape sur l’épaule.

— Tu te ferais démolir le portrait si tu accompagnais Raquel au bal.

Dani se décolle du mur contre lequel elle était appuyée.

— Bon, nous on doit y aller, on doit encore se préparer pour ce soir.

— Raquel n’a pas de garçon à impressionner, proteste Carlos.

Dani s’approche de lui.

— On n’a pas besoin d’un garçon. Nous, les filles, on ne se fait pas belles juste pour impressionner un mec, on aime se regarder dans le miroir et admirer le résultat, pour nous et pour personne d’autre.

— Waouh, c’est vachement profond comme réflexion, approuve Yoshi.

Nous saluons les garçons et nous nous dirigeons vers la sortie. Lorsque j’arrive à la porte, je me retourne pour observer une dernière fois le long couloir où j’aurai passé tant d’années de ma vie.

Avec un soupir, je quitte le lycée.

*

— Ooooh !

Dani et moi chantons à tue-tête au milieu de la piste de danse. Le cocktail rouge que nous avons bu contient bel et bien de l’alcool. Je ne sais pas comment les élèves ont réussi à en faire entrer en douce, mais je ne me plains pas.

C’est notre putain de bal de promo !

Dani me tend son gobelet en plastique pour que je trinque. Ma meilleure amie est superbe, dans une robe noire décolletée qui s’assortit à merveille à ses cheveux foncés et à son splendide maquillage. J’ai toujours admiré ses pommettes saillantes, elles la rendent très séduisante. Pas étonnant qu’elle ait été mannequin plusieurs fois pour l’agence de sa mère. Dani est née pour ça.

Quant à moi, j’ai opté pour une robe rouge cintrée à la taille, qui me moule les hanches avant de s’évaser en descendant jusqu’aux pieds.

Nous attrapons le bas de nos robes pour mieux nous tortiller.

Nous faisons les folles et passons un super moment.

Dani prend son téléphone et enregistre un Snapchat ou une story Instagram de nous deux en train de nous déhancher et de lever nos verres

avec un tas de hashtags, y compris #PasBesoinDeGarçons, #AlcoolÀLaProm, #OupsWeDidItAgain.

Je ris en la voyant baisser son portable pour poster la vidéo, mais son expression change quand elle y aperçoit quelque chose. Ses sourcils se froncent jusqu'à pratiquement se rejoindre. Je l'interroge du regard.

Elle me tend son téléphone et clique sur une story Instagram. La première chose que je découvre, c'est le visage d'Ares, avec son sourire frondeur qui lui donne cet air malicieux que j'aime tant. Il est parfait dans un costume et une cravate foncée que l'on ne distingue pas bien, car il fait sombre là où il se trouve.

En d'autres circonstances, j'aurais apprécié cette photo, mais elle a l'effet inverse. Je sens ma bonne humeur s'évaporer.

Parce qu'il n'est pas seul.

Nathaly est à côté de lui et ils sont bien trop collés à mon goût. Leurs joues se touchent presque pour qu'ils apparaissent dans le selfie. Ses hashtags ne font qu'empirer la situation : #AvecHidalgo, #FuturMédecin, #CommeÇaOuPlusBeau, #CeQuiSePasseIciResteIci.

Je sens la chaleur envahir mon visage, je bouillonne de rage et mon estomac se noue sous l'effet de la jalousie. Dani s'approche pour me crier à l'oreille par-dessus la musique :

— Je suis sûre qu'elle l'a fait exprès.

Oh, je le sais, mais ça ne m'empêche pas de fulminer.

La jalousie est implacable, elle nourrit l'imagination et déjà différentes scènes m'apparaissent à l'esprit : je les vois en train de s'embrasser, de se caresser ou de danser collés l'un contre l'autre. Mais je secoue la tête parce que je suis certaine que ça n'arrivera pas, je lui fais confiance. Je n'arrive toutefois pas à me débarrasser complètement de cette impression désagréable, parce que je sais qu'ils ont eu une histoire ensemble.

Nous quittons la piste de danse et je prends mon téléphone en essayant de me calmer.

Ne sois pas immature, Raquel.

J'envoie un message à mon petit ami :

Ça va, tu t'amuses bien ?

Il ne répond pas tout de suite et ça m’énerve encore plus : il s’amuse trop pour m’écrire, c’est ça ? Non, je dois arrêter de penser comme ça.

Mon téléphone vibre.

Lui : *Ouais, normal, il ne manque que toi pour que ce soit parfait.*
Moi : *Tu es avec qui ?*
Lui : *Avec tout le lycée.*

Son sarcasme ne me fait pas rire, mais je ne sais pas comment insister sans avoir l’air jalouse.

Je ne réponds pas et il m’envoie à nouveau un texto :

On part pour aller à l’after.

L’after a lieu chez Ares. Je me répète que je dois lui faire confiance. Si je lui parle maintenant, il remarquera mon malaise. Je décide de chasser cette photo de mon esprit et de passer un bon moment avec mes amis. Nous nous mettons à danser en groupe, en occupant à tour de rôle le milieu du cercle pour faire une démonstration de notre talent. On n’est pas très doués, mais grâce aux spots de couleur on a presque l’air pros.

Celui ou celle qui a versé de l’alcool dans le cocktail prétendument pur jus de fruits n’y est pas allé de main morte. Il me semble de plus en plus fort. Je crains que les profs qui nous surveillent ne s’en rendent compte et qu’on ait des problèmes. Cette inquiétude disparaît avec mon quatrième verre de punch.

À un moment, mon téléphone sonne.

Dieu grec <3

Je sors de la salle pour rejoindre un couloir désert et calme. Voir son nom à l’écran me rappelle encore une fois cette photo avec Nathaly.

J’avale la boule qui s’est formée dans ma gorge et je décroche.

— Allô ?

— Salut, tout va bien ?

— Salut, oui.

Ma voix semble tendue.

— Tu n’as jamais été douée pour mentir, sorcière.

— Je te dis que ça va.

— Tu sais que tu as tendance à pincer les lèvres d’un côté quand quelque chose t’embête ?

Je fronce les sourcils.

— Tu le fais en ce moment, ajoute-t-il.

Je lève les yeux et il est là, dans le couloir à moitié obscur du lycée. Il s’avance vers moi. S’il est beau habituellement, en costume-cravate il est carrément d’une autre planète.

Ares abaisse son téléphone et m’adresse un sourire qui n’est ni narquois ni arrogant, c’est un sourire sincère qui me désarme. Il a l’air tellement content de me voir que j’oublie Nathaly ou le moindre doute qui subsistait dans ma tête.

Il m’aime. C’est écrit partout sur son visage, dans ses yeux, son sourire. Et je me sens stupide d’en avoir douté une seconde à cause d’une simple photo, alors que l’amour que nous ressentons l’un pour l’autre est si pur, si sincère.

Quand il me rejoint, il me donne un bisou avant de susurrer contre mes lèvres :

— Tu es magnifique.

— Tu n’es pas mal non plus, j’avoue.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

Son pouce caresse ma joue.

— Qu’est-ce qui t’a embêtée ?

Honnêtement, plus rien ne me dérange, tout ce qui compte en cet instant, c’est lui. Je me hisse sur la pointe des pieds, je saisis sa cravate et je l’embrasse. Ce n’est pas un baiser délicat, c’est un baiser où je laisse s’exprimer tous mes sentiments, tout cet amour qui me consume. Il ne lui faut pas longtemps pour suivre mon rythme. Nos bouches se collent l’une contre l’autre, nos respirations s’emballent.

Lorsque nous nous séparons, je le conduis par la main dans une salle de classe vide et je ferme la porte derrière moi. Ares me regarde, amusé et

avide de nouveaux baisers. Je me mords la lèvre inférieure et je lui fais face alors que le bureau du prof est juste derrière moi. Ares ne cache pas son désir, je sais que la situation l'excite autant que moi. Ses yeux se promènent lascivement sur mon corps, sans la moindre retenue. Il me mange littéralement des yeux.

— Aujourd'hui, c'est ta remise de diplôme.

Ses mains attrapent mes hanches. Son parfum m'enivre, j'adore son odeur.

— Et tu n'as jamais baisé dans une classe.

Il me soulève, m'assied sur le bureau, se cale entre mes jambes et trace doucement les contours de ma bouche avec son pouce.

— On va y remédier, sorcière.

Ses lèvres s'écrasent contre les miennes pour me donner un baiser possessif, mais délicieusement étourdissant.

58- la dernière fête

ARES HIDALGO

— Écarte les jambes.

Je gémis contre ses lèvres, mon ton n’est pas interrogatif, c’est un ordre. Pendant qu’on s’embrassait, elle a réussi à les fermer, ce qui me maintient légèrement à l’écart. Mon érection presse contre ses genoux.

Elle pense que ça peut suffire à m’arrêter. J’attrape ses cheveux, mes yeux plongent dans les siens. Ils pétillent d’amusement, elle me défie.

— Écarte les jambes, sorcière, je répète, en resserrant ma prise sur ses cheveux.

Elle me sourit en retour.

— Non.

Je l’embrasse à nouveau, ma langue explore sa bouche, la laissant haletante. Elle aime me provoquer, me défier, elle adore quand je perds le contrôle et que je la pénètre à fond. Je glisse ma main libre entre ses jambes.

Elle se débat, essaie de les refermer, coince ma main, mais j’arrive à atteindre sa culotte, mes doigts caressent son sexe par-dessus le tissu, lui arrachant un gémissement.

Je quitte ses lèvres pour descendre jusqu’à ses seins. Je suce ses tétons et les mordille par-dessus sa robe. J’écarte sa culotte pour la titiller du bout du pouce.

— Oh, Ares.

Elle renverse la tête en arrière.

— Tu crois pouvoir me résister ?

Je sais qu’elle n’y arrivera pas, elle est beaucoup trop mouillée… J’ai déjà la réponse.

Entre deux halètements, elle chuchote :

— Oui… J’y arriverai.

Je hausse un sourcil, lâche ses cheveux et utilise mes deux mains pour lui retirer sa culotte.

— Non, Ares, non, murmure-t-elle, mais elle ne m’oppose aucune résistance.

Elle aime ce jeu, jouer à faire semblant de lutter pour que je la prenne de force.

Je lui ouvre brusquement les cuisses. Elle est incapable de réprimer un frisson, mais tente de m’écarter en poussant sur mon torse. J’attrape l’arrière de ses genoux et je la tire jusqu’à ce qu’elle atteigne le bord de la table, ouverte et exposée à moi.

L’odeur de son excitation est délicieuse et me donne envie de laisser tomber cette mise en scène et de la pénétrer juste là, mais je me retiens : je veux qu’elle me supplie.

Je m’agenouille devant elle et elle laisse échapper un cri lorsque ma bouche entre en contact avec son sexe. Ma langue la fouille, l’explore sans ménagement, sans la moindre pause. Ses gémissements résonnent dans la salle de classe plongée dans l’obscurité et font encore monter mon excitation. C’est mon son préféré après sa voix. Ses jambes tremblent sur mes épaules.

Gémis, frissonne et supplie-moi, sorcière.
Ton plaisir me stimule de façon inexplicable. Tu es tout pour moi.

Tout son corps frémit, je sais que son orgasme est proche, mais je m’arrête. Je me redresse et la laisse dans cet état. Ses yeux brûlants de désir m’implorent en silence. Ses cheveux bruns semblent noirs dans la pénombre. Je m’essuie délicatement les lèvres.

Elle ne bouge pas, ne ferme pas les jambes, elle reste là à me fixer. Je prends mon temps pour déboutonner ma chemise et elle suit mes moindres mouvements. Quand je l’enlève, ses mains courent sur mes pectoraux et descendent jusqu’à mes abdominaux.

— Tu es tellement sexy, Ares Hidalgo, murmure-t-elle, abandonnant toute retenue.

J’attrape sa main et la tire jusqu’à mon pantalon pour qu’elle puisse sentir comme je suis dur. Elle serre légèrement mon sexe et je ne peux retenir un petit grognement de plaisir. Oh non, elle ne prendra pas le dessus, pas ce soir.

Je me glisse entre ses jambes et j’approche mon visage du sien.

— Supplie-moi de te baiser, sorcière.

Elle m’adresse un sourire de défi.

— Et si je refuse ?

— Tu retourneras à cette fête mouillée et frustrée.

Elle me mord la lèvre.

— Tu souffriras aussi.

Je me retire d’entre ses cuisses et je me débarrasse de mon pantalon.

— Non.

Elle arque un sourcil.

— Tu abandonnes ?

Je secoue la tête, laissant mon pantalon tomber sur le sol avec mon caleçon, et je commence à me toucher devant elle. Ses yeux affamés me fixent avec envie. Je frôle de ma queue l’entrée humide de son sexe, mais au lieu de la pénétrer je recule.

Elle fait mine de protester, puis se ravise. Je devine que ça lui demande un effort surhumain, elle ne veut pas perdre la face. Je vais mettre la barre encore plus haut, alors.

Je la caresse entre les jambes, sa peau humide glisse sur mes doigts et elle ferme les paupières en haletant.

— Supplie-moi, sorcière.

Elle secoue la tête.

— Je… Ooh, Ares.

— Je sais que tu veux me supplier.

J’accélère le rythme de mes doigts.

— Je sais que tu veux me sentir en toi, que je te pénètre bien fort, encore et encore.

Je sais qu’elle aime quand je lui parle comme ça, les mots l’excitent et sa réaction me rend fou. Je l’embrasse à nouveau, j’enfonce ma langue dans sa bouche pour lui montrer que je la désire et qu’une seule supplique suffira à ce que je m’enfonce en elle pour mettre fin à cette torture.

Quand nous séparons pour reprendre notre souffle, elle retire ma main de son entrejambe et les yeux mi-clos, m’implore enfin :

— Baise-moi, Ares.

Ses mots expédient une explosion de désir qui court tout le long de mon corps jusqu’à ma bite.

— Dis-le encore.

Elle place ses mains autour de mon cou et susurre à mon oreille :

— S’il te plaît, prends-moi fort, Ares.

Elle n’a pas besoin de le demander deux fois. Je l’attrape par la taille et je la tire contre moi. Ses jambes s’enroulent autour de mes hanches. Je la pénètre d’un seul coup. Un souffle quitte ses lèvres. Elle est si chaude et humide que la sensation me pétrifie un instant.

Je lui embrasse le cou et je commence à entrer et sortir rapidement de son sexe. Raquel se penche en arrière en s’appuyant sur les coudes.

— Oh oui, Ares, j’adore. Encore plus fort.

Je m’accroche à ses hanches pour accélérer. La voir qui s’offre ainsi à moi m’excite, je suis visuel, j’adore ce genre de position qui me permet de tout voir.

Raquel gémit de façon incontrôlable, le son du contact de nos corps résonne autour de nous dans le silence.

— Ça te plaît, hein, comme ça, bien fort ?

Pour toute réponse, elle continue à haleter.

— Tu es à moi, Raquel, et je suis à toi, putain !

— Oui !

Elle m’attrape à nouveau par la nuque, ses mains descendent dans mon dos et ses ongles s’enfoncent dans ma peau.

— Plus vite ! me supplie-t-elle à l’oreille.

J’obéis en grognant d’excitation.

Tout en continuant à lui mordiller le cou, je m’enfonce plus loin et je me perds en elle. Je la serre tellement fort par les hanches qu’elle grimace, mais je sais qu’elle aime ça, elle adore me faire perdre le contrôle.

Mon rythme devient implacable et rapide, je la sens devenir encore plus humide, son orgasme approche et ça ne fait que précipiter le mien. Ses gémissements deviennent plus forts, ses mots plus audacieux et crus, et c’est tout ce dont j’ai besoin pour jouir en elle. Nos orgasmes nous submergent, nous laissant à bout de souffle et ivres de plaisir.

Je pose mon front sur le sien, ses yeux sont fermés.

— Raquel.

Elle ouvre les paupières et me regarde, et je sens cette connexion unique qui nous relie.

— Je t’aime tellement.

Les mots sortent tout seuls de ma bouche. Elle a l’art de me rendre romantique.

Elle sourit.

— Je t’aime aussi, dieu grec.

Après nous être rhabillés, nous ressortons dans le couloir désert pour rejoindre le gymnase, où le bal de promo continue à battre son plein. La démarche de Raquel est maladroite et un sourire amusé danse sur mes lèvres.

Elle le remarque et fronce les sourcils.

— C’est ça, fous-toi de moi, idiot.

Je joue les innocents.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? Pourquoi tu as du mal à marcher correctement ?

Elle me balance une petite tape sur le bras.

— Ne commence pas.

Je lui prends la main.

— Tu l’as bien mérité. C’est toi qui m’a provoqué.

Elle ricane.

Je lui caresse la joue, puis je l'embrasse doucement en savourant chaque petit frôlement de nos lèvres. Quand je m'écarte, je pose un bisou affectueux sur le bout de son nez.

— Allez, sorcière, il est temps de retourner au bal et de faire savoir à tout le monde que ton petit ami vient de te baiser comme tu ne l'as jamais été de ta vie.

Elle me tape sur l'épaule.

— Tu es toujours aussi idiot, dieu grec.

Je lui fais un clin d'œil.

— Un idiot que tu supplies de te pénétrer.

— La ferme !

Tout sourire, nous entrons dans le gymnase.

*

RAQUEL

Aïe.

Marcher est douloureux. Je n'avais pas pris au sérieux les phrases du genre « Je vais te baiser jusqu'à ce que tu ne puisses plus marcher pendant une semaine », mais maintenant je constate que c'est possible grâce à Ares, qui déambule dans le bal de promo avec un air arrogant.

Je lui adresse un regard meurtrier, auquel il répond par un clin d'œil en continuant de discuter avec Joshua. Ils s'entendent bien désormais, ce qui me fait très plaisir. C'est idéal que mon petit ami et mon meilleur ami s'apprécient.

Dani me lance un regard que je connais bien.

— Quoi ?

— Tu viens de te faire défoncer, hein ?

Je me détourne, gênée.

— Dani !

Elle lève son verre et le fait tinter contre le mien.

— Santé ! Tu es une cochonne, j’adore ça.

N’importe qui à ma place serait vexé, mais venant de Dani c’est un compliment, je le sais. C’est chelou, mais que voulez-vous que je vous dise, ma BFF *est* bizarre.

Ares nous rejoint.

— On va à l’after party chez moi, non ?

Dani acquiesce.

— Ouais, Daniel m’a envoyé un texto, ils y sont déjà.

Apollo, Joshua, Dani, Ares et moi quittons le bal et nous dirigeons vers le SUV d’Ares. Il est à peine vingt et une heures, je n’arrive pas à croire que tant de choses se soient passées en si peu de temps.

Le silence gênant entre Apollo et Dani est perceptible, surtout du côté de Dani. Ils ont du mal à être naturels quand ils se retrouvent ensemble, mais j’ai l’impression que ça s’améliore doucement. Apollo n’a pas cherché à la revoir et ça a brisé le cœur de mon amie. Elle n’a pas l’habitude. Elle a toujours eu le dessus avec les garçons, mais avec Apollo ça ne se passe pas comme d’habitude.

*

Quand j’entre chez les Hidalgo quelqu’un m’interpelle.

— Raquel ! s’écrie Gregory en me tendant les bras. Félicitations !

Je le serre contre moi.

J’aime beaucoup Gregory, je m’entends très bien avec lui, même mieux qu’avec Marco.

Marco est très… je ne sais pas comment l’expliquer, il est fermé, comme Ares quand je l’ai rencontré, c’est peut-être pour ça qu’ils sont meilleurs amis.

Ares m’arrache à Gregory.

— Ça suffit.

Gregory lève les yeux au ciel.

— D’accord, monsieur Grincheux.

Je prends le temps d'admirer le salon, très joliment décoré. Il y a pas mal de monde, certains viennent du lycée d'Ares. Il y a aussi des adultes, des parents d'élèves, j'imagine. J'aperçois Claudia dans une très belle robe noire et deux autres filles habillées comme elle. Elles circulent avec du champagne et des snacks. Oh, elles s'occupent du service !

Je cherche des yeux les parents d'Ares, mais je ne les aperçois pas. En revanche, je remarque un vieux monsieur assis sur le canapé dans un costume très élégant. Le grand-père d'Ares ? Oui, c'est lui. Ares m'a montré des photos, sans parler de celles qui sont accrochées un peu partout dans la maison.

Il se dégage de ce monsieur une confiance incroyable, je ne sais pas comment l'expliquer. Un peu comme si de la sagesse émanait de lui. Quand Ares m'a raconté comment son grand-père s'était adressé à son fils et à Artemis, ce monsieur a gagné tout mon respect. J'ai envie d'aller vers lui, de le saluer et de le remercier, mais je suis une étrangère à ses yeux. Artemis se tient à côté de lui, en costume aussi. Je ne pense pas l'avoir jamais vu en tenue décontractée.

L'élégance fait partie de l'ADN de cette famille.

Je laisse Ares discuter avec ses amis et je me tourne vers Claudia, qui me sourit.

— Salut, félicitations.

— Merci, ça a été une année… intéressante.

Elle acquiesce.

— Oui, je sais. Et tu as réussi, je suis contente pour toi.

— Moi aussi. Comment vas-tu ?

Elle hausse les épaules.

— Bah, tu sais, je survis.

— Je suis contente de te voir.

Même si nous ne sommes pas proches, je suis réellement attachée à elle, nous nous entendons bien. Claudia est le genre de personne qui dégage une bonne vibe.

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle m'offre un verre de champagne et je ne le refuse pas.

— Merci. Je te laisse travailler.

Je m’éloigne et je vais me poser dans un canapé à l’écart. Il a dû être déplacé pour dégager plus d’espace pour les invités. Je fais tourner la coupe entre mes doigts, en observant distraitement les bulles qui montent à la surface. Je pense à mille choses en même temps. Les coussins s’enfoncent légèrement à côté de moi. Quelqu’un vient de s’asseoir sans rien dire. Je reconnais ce parfum sophistiqué et luxueux.

— Que me vaut cet honneur ? je demande d’un ton ironique en me tournant vers le nouveau venu.

Artemis me sourit.

— La curiosité. Tu as l’air ailleurs.

— Ça se voit tant que ça ?

— J’admire ta capacité à célébrer sa remise de diplôme avec lui, malgré ce que ça signifie pour votre relation.

— Ce n’est pas facile.

— Je n’ai pas dit que ça l’était.

Il desserre un peu le nœud de sa cravate.

— C’est pour ça que je t’admire.

— Ma mère m’a dit à peu près la même chose, elle trouve que je suis mature pour mon âge.

— Ares a de la chance.

Je hausse les sourcils.

— C’est un compliment détourné ?

Au lieu de répondre, il boit une gorgée de son champagne. Je le taquine un peu plus.

— Artemis Hidalgo, l’iceberg, vient de me faire un compliment. Je rêve ?

— Ne sois pas si étonnée.

Ses yeux reflètent une certaine tristesse, de la mélancolie.

— Je sais très bien faire la différence entre les bonnes et les mauvaises personnes.

Il pointe sa coupe vers moi.

— Tu fais partie des gens bien et, pour ça, tu as mon respect.

Je ne sais pas quoi répondre.

Ses yeux se posent sur Ares, qui rit à gorge déployée d'un bon mot que Gregory vient de lancer à la cantonade.

— Je pensais qu'il n'arriverait jamais à surmonter ce qui nous est arrivé, à faire confiance à une fille, à changer, à devenir quelqu'un de meilleur. Ares n'est pas le même garçon rebelle qu'il y a un an, celui qui n'appréciait rien ni personne, et ce n'est pas juste parce qu'il a été capable de tomber amoureux. Ça me donne de l'espoir. Peut-être que tout n'est pas perdu pour moi.

Il vide d'un trait le reste de son champagne.

— Merci, Raquel.

Il m'adresse un sourire sincère. C'est la première fois que je le vois sourire. Il se lève et part, me laissant abasourdie.

59- le voyage

Cours…

Merde.

Merde.

Des aboiements retentissent derrière nous.

Triple merde.

Je devrais faire du sport.

Pourquoi est-ce que je suis en si mauvaise forme physique ?

Parce que tu ne fais pas d'exercice, idiote, tu viens de le dire.

J'aperçois au loin la silhouette d'Ares. Marco me passe sous le nez, comme un putain d'éclair. Je hais les joueurs de foot.

Mon cœur va exploser. Dani me rattrape aussi.

— Cours, Raquel, cours !

— Je ne suis pas…

Je reprends mon souffle pour terminer ma phrase :

— … Forrest Gump !

Dani me sourit :

— Je sais. Rhoo, j'ai toujours voulu dire ça. Bon, allez, sérieusement, cours !

Elle s'éloigne en galopant et je dresse mon majeur dans sa direction.

— Qu'est-ce que tu crois que je fais, putain ?

C'est au tour de Samy, Apollo et Joshua de me dépasser. Oh non, eux aussi. Je suis officiellement la dernière.

Je frôle la panique quand Ares revient vers moi et m'attrape par la main pour me tirer derrière lui. Les chiens aboient bruyamment derrière nous, je n'ose même pas me retourner.

Comment nous sommes-nous retrouvés poursuivis par quatre molosses ?

Disons que c'est la faute de l'alcool et des mauvaises décisions, en insistant particulièrement sur *mauvaises décisions*.

J'ai eu la brillante idée de continuer la fête quand l'after chez Ares s'est terminé. Ma proposition, c'était de boire un verre chez moi, tous ensemble, en écoutant de la musique, mais bien sûr ce n'était pas suffisant. Dani, que je considère pourtant comme ma meilleure amie, n'a rien trouvé de mieux que de nous emmener au bord d'un lac infâme qu'elle a découvert la semaine dernière au cours de son jogging. Le cerveau embrumé par l'alcool, nous l'avons laissée nous entraîner dans l'aventure. Mais ce que Dani ne savait pas, c'est que si cette étendue d'eau est méconnue, c'est pour une excellente raison : parce qu'elle n'est pas ouverte au public. Elle fait partie d'une propriété privée, d'un ranch sur lequel veillent… des chiens de garde.

Et c'est comme ça que nous nous sommes retrouvés à prendre nos jambes à notre cou pour sauver nos peaux.

Avec l'aide d'Ares, je saute par-dessus la clôture (qui, à notre arrivée, aurait dû nous alerter sur le fait que ce n'était pas un lieu public) et je laisse la meute de l'autre côté. Je me laisse tomber à genoux dans un mouvement théâtral. Mon cœur palpite encore dans mes oreilles, dans ma tête, partout.

— Je vais…

Ma respiration est lourde.

— … Je vais mourir.

On ne dirait pas qu'Ares, Marco et Apollo viennent de courir pour sauver leur vie, ils ne transpirent même pas. Pour me consoler, Dani et Samy grognent et halètent aussi fort que moi. Et Joshua… disons que Joshua a l'air d'être carrément passé dans l'au-delà.

Samy peut à peine parler.

— Je… vais… te… tuer, Daniela.

Dani lève la main.

— Je…

— C'était… incroyable ! intervient Joshua.

Son commentaire nous laisse pantois. Tous les visages affichent des expressions interloquées. Qu'est-ce qu'il raconte ?

— C'était comme un jeu vidéo en direct, l'adrénaline, waouh !

Bon, il est parfaitement possible que certains d'entre nous soient encore complètement saouls. Dani éclate de rire. Correction : *beaucoup* d'entre nous. Joshua pose sur moi ses yeux bruns et tendres.

— Et si c'était un jeu vidéo, tu serais morte, Raquel. Je ne choisirais jamais ton personnage pour jouer.

Pour la deuxième fois de la soirée, je fais un doigt d'honneur à quelqu'un. L'alcool me rend grossière. Je lève les yeux vers le ciel, surprise de constater qu'il s'éclaircit déjà.

— Oh merde. C'est le soleil ?

Dani rit à nouveau et Joshua se joint à elle. Apollo suit mon regard.

— Oh, il fait déjà jour.

À quel moment la nuit nous a-t-elle quittés ?

— L'alcool fait perdre la notion du temps, souligne Samy en reprenant sa respiration.

Marco la contemple avec adoration. Il est tellement amoureux. Samy et lui sortent ensemble depuis un moment. Je suis super contente. Samy mérite d'être heureuse, c'est une fille bien. Je remarque qu'Apollo observe discrètement Dani. Je me demande si c'est encore possible qu'il se passe quelque chose entre eux ou si c'est mort.

L'air tiède de l'été caresse ma peau et la réchauffe.

— C'est agréable d'être dehors comme ça, sans manteau, sans veste, ça m'avait manqué.

— C'est une journée parfaite pour aller à la plage, renchérit ma meilleure amie.

Samy fait la moue.

— Tu as raison, j'aimerais bien qu'on puisse y aller.

Joshua fait les cent pas, l'alcool le rend nerveux.

— Pourquoi on n'y va pas ?

Nous tournons tous la tête vers lui comme la fille dans *L'Exorciste*.

— Ares et Marco sont sobres, et on peut tous rentrer dans leurs SUV.

Dani lui balance un coup de coude.

— Ne prends pas des décisions à la place des autres.

Ares sourit.

— Non, je trouve que c'est une excellente idée.

Apollo le soutient.

— Oui, c'est probablement la dernière fois que nous serons tous réunis comme ça.

La plupart d'entre nous allons partir à l'université et, si Dani, Joshua et moi allons à la même, je ne peux pas en dire autant des autres, surtout pas d'Ares. Ça me fait tellement mal chaque fois que j'y pense que je ne cesse de repousser l'idée, comme si ne pas y penser rendait la perspective moins réelle.

Joshua lève les bras en l'air.

— À la plage, tout le monde !

Je ne peux m'empêcher de sourire. Son enthousiasme est contagieux et je suis tellement contente de le voir heureux, surtout après ce qui s'est passé. J'étais super contente quand j'ai appris que nous serions sur le même campus. J'ai envie d'être près de lui, non seulement pour veiller sur lui, mais aussi parce que je veux être là si à un moment donné il rechute ou se sent trop seul. On ne guérit pas d'une dépression du jour au lendemain, le processus prend du temps et certaines situations peuvent amener à replonger.

Samy plisse les yeux et regarde derrière moi.

— C'est Gregory ?

Je me retourne. Effectivement, Gregory s'approche, une bouteille de Jack Daniel's à la main. Qu'est-ce que… ?

— Enfin, je vous ai trouvés !

Il avait dit qu'il nous rejoindrait, mais c'était il y a une heure, et quand on ne l'a pas vu on a supposé qu'il avait changé d'avis.

Marco rit.

— Comment t'es arrivé ici ?

Gregory agite son téléphone.

— Uber.

Marco lui donne une tape dans le dos.

— T’es comme un putain de cafard : impossible de se débarrasser de toi.

Gregory a l’air vexé.

— Un cafard ? Sérieux ?

Samy répond à la place de son petit ami :

— T’as jamais entendu dire que les cafards étaient les seuls à survivre en cas d’explosion nucléaire ? C’est un compliment pour ton acharnement.

Marco l’observe d’un air satisfait, mais ne rétorque rien. Même s’il n’est pas très expressif ou affectueux avec elle, son regard en dit long. Je trouve ça si mignon quand un garçon réservé tombe amoureux.

Gregory hausse les épaules.

— Je m’en fous, au moins je suis arrivé et il me semble avoir entendu quelqu’un crier « À la plage ! ». Comptez sur moi.

Joshua examine Ares, Apollo, Gregory et Marco et s’exclame :

— Waouh, vous êtes incroyablement beaux.

On rit tous, et Gregory lui adresse un clin d’œil.

— Célibataire à ton service.

— Non, répond Joshua d’un ton las. Vous êtes mes premiers amis masculins et vous êtes trop beaux, ça ne marcherait pas.

Gregory fait semblant de s’offusquer.

— Tu romps avec moi alors qu’on n’a même pas encore commencé ?

Joshua l’ignore.

— Je veux dire, si je sors avec vous, je n’aurai aucun succès auprès de filles.

Je lève les yeux au ciel et je lui attrape les joues.

— Tu es mignon aussi, Yoshi.

Je sens le regard désapprobateur d’Ares et je baisse lentement les mains. Marco affiche une moue de dégoût.

— Yoshi ?

Apollo rit un peu.

— Comme la tortue de Mario Kart ?

Je les fusille du regard.

— Ce n’est pas une tortue, c’est un dinosaure.

Gregory se pince l’arête du nez.

— On peut se concentrer sur la virée à la plage ?

Samy acquiesce.

— Le cafard a raison, on en a pour deux heures de route, on ferait bien d’y aller.

J’admire que Dani s’inquiète de la logistique alors qu’on est encore bourrés.

— Nous n’avons pas de maillot de bain ni de nourriture.

Gregory s’éclaircit la gorge :

— Comme disait mon grand-père : « Peu importe ce qui te manque, tu le trouveras quelque part en chemin. »

Marco arque un sourcil.

— C’est pas ton grand-père qui a quitté ta grand-mère pour une femme rencontrée sur la route ?

— Exactement, il manquait d’amour et l’a trouvé sur son chemin. Hé, arrêtez de casser mes moments cool.

Pendant que Marco et Gregory se disputent, nous commençons à marcher vers l’endroit où sont garées les voitures.

Il est temps de se mettre en route.

*

Ares a un bras posé sur sa vitre ouverte, son autre main guide le volant. Il est torse nu, porte une casquette à l’envers et des lunettes noires. Le soleil glisse sur sa peau, soulignant la courbe de chacun de ses muscles pectoraux.

Sainte Vierge des abdos, pourquoi l’avez-vous gâté à ce point ? Pourquoi un tel être existe-t-il dans ce monde ? Pour que de pauvres mortels comme moi souffrent chaque fois qu’ils aperçoivent ce spectacle éblouissant.

Gregory passe la tête entre nos sièges.

— J’ai l’impression d’être votre fils. Maman, je veux téter !

Je lui tape le front du bout des doigts.

— Très drôle.

Gregory continue :

— C’est de la maltraitance infantile.

Il attrape l’épaule d’Ares et le secoue.

— Papa, tu ne réagis pas ?

Ares soupire.

— T’en fais pas, mon fils, je la punirai plus tard.

Et l’effronté m’adresse ce sourire frondeur qui lui va si bien. Gregory fait une grimace dégoûtée.

— Beurk !

Ares rit.

— Comment crois-tu que tu es venu au monde, mon fils ?

— C’est bon, je laisse tomber ! Ça suffit !

Gregory se laisse retomber au fond du siège, les bras croisés comme s’il boudait.

Apollo, à sa droite, fait la moue, et Dani, à sa gauche, nous ignore. Elle regarde pensivement par la fenêtre. Joshua voyage dans le SUV de Marco. Nous nous arrêtons dans un supermarché pour acheter ce dont nous avons besoin pour notre expédition improvisée. Je passe devant le rayon où sont exposés les maillots de bain pour en choisir un simple. Ares apparaît devant moi, avec un une-pièce à la main.

— Qu’est-ce que tu penses de celui-là ?

— Je préfère les bikinis.

Ares me sourit.

— Celui-ci t’irait très bien, et tu pourrais le porter avec ce short.

Il me montre la pièce qu’il tient dans son autre main :

— Ça irait bien ensemble.

Ha ! Bien essayé, dieu grec !

— Non merci, choisis plutôt quelque chose pour toi.

Ares prend un air boudeur. Mon Dieu, de si belles lèvres, si tentantes.

— S'il te plaît…

— Ton numéro de charme ne marche pas sur moi, je réponds en lui tournant le dos.

Il m'entoure de ses bras par-derrière et me murmure à l'oreille :

— D'accord, mais tu sais comment je réagis quand je suis jaloux.

Je déglutis.

— Alors, si tu te fais baiser dans le sable sur la plage, ne viens pas te plaindre.

— Peu importe ce que je porte, tu me baiseras quand même, je réplique en me tournant pour l'embrasser.

Il sourit contre mes lèvres.

— Tu me connais si bien.

— Je peux donc choisir ce que je veux.

Il s'apprête à protester.

— Et, si tu te plains – je fais courir ma main le long de son abdomen jusqu'à son pantalon, le serrant légèrement –, pas de sexe ce soir.

Ares lève les mains en l'air en signe de défaite.

— Prends ce que tu veux.

— Merci.

Je le chasse d'un geste et il obéit.

Qui a le pouvoir maintenant, dieu grec ?

Je choisis un simple maillot de bain rouge, une paire de lunettes de soleil et un chapeau de plage. Dani apparaît à mes côtés avec ses achats. Nous sortons du supermarché, prêts pour la mer.

— La plage ! Allons-y ! s'exclame Gregory le poing dressé.

Je sens qu'on va bien s'amuser.

60- le feu de camp

Ares…

Ares…

Ares…

Je suis incapable de détacher les yeux de lui. Gregory raconte une anecdote à grand renfort de gestes et Ares rit de bon cœur. Ils sont tous les deux torse nu, avec la plage en arrière-plan. La brise de mer rejette mes cheveux en arrière, je suis assise sur un tronc couché et je profite de la vue.

C’est le coucher de soleil, je ne sais pas comment notre trajet a duré toute la journée alors que la plage n’était qu’à deux heures de route. Enfin si, je le sais : à chaque arrêt, nous avons traîné et plaisanté.

Apollo, Marco et Yoshi jouent avec un ballon que nous avons acheté au cours d’une de ces interminables étapes. Ils courent dans le sable comme des enfants. Dani marche le long du rivage, profitant d’un moment de solitude et de calme, je suppose.

Samy se pose à côté de moi sur l’arbre mort.

— La vue est magnifique, hein ?

— Oui, ça valait le déplacement.

Elle me tend une tasse en métal.

— Tu veux un verre ?

Je la prends et je bois une gorgée. Le goût fort me brûle la gorge.

— Du whisky ?

Je la lui rends et la regarde boire sans même plisser le visage.

— J’ai passé tellement de temps avec les garçons que leurs goûts et leurs dégoûts ont déteint sur moi.

Je m’essuie la bouche du dos de la main, comme si ça allait effacer l’âcreté de cet alcool.

— Tu n’as pas d’amies ?

— Non, ça a toujours été eux, mes amis.

Ses yeux se dirigent vers Gregory, Ares, puis vers Marco et Apollo.

— Mais ça va, ils ont été incroyables avec moi.

— Ça doit être super de les connaître depuis qu’ils sont petits, je commente, la curiosité piquée au vif.

Samy lâche un petit rire.

— Oh, crois-moi, j’ai un stock impressionnant d’histoires embarrassantes, même si Claudia me bat sans conteste. Elle en sait beaucoup plus que moi.

Je lui lance un regard interrogateur qu’elle interprète aussi bien que si elle lisait dans mes pensées. Elle lève la main en signe de paix.

— Non, je ne sais pas non plus ce qui se passe entre Artemis, Apollo et elle.

Je fronce les sourcils.

— Apollo ?

Elle écarquille les yeux en réalisant qu’elle vient de trahir un secret.

— Euh…

Elle replace une mèche derrière son oreille.

— Je veux dire… Il ne se passe rien, c’est une simple supposition… Oublie ce que j’ai dit.

Je repense à l’hôpital, quand j’ai compris qu’Artemis et Apollo s’étaient battus. Mon regard se porte sur Dani et mon envie de la protéger l’emporte sur ma discrétion.

— Apollo est amoureux de Claudia ?

Samy ne répond pas, mais j’insiste :

— Samy, je suis désolée d’être relou, mais Dani est ma meilleure amie et je ferais n’importe quoi pour elle. Il faut que je sache si je dois lui faire comprendre d’oublier Apollo.

— Si je savais ce qui se passe, je te le dirais, vraiment, Raquel. Mais je n’en ai aucune idée. Artemis est un bloc de glace indéchiffrable, Apollo a bien trop de principes pour parler d’une fille, et Ares, eh bien, il est honnête

pour tout, sauf pour ce qui concerne ses frères. Ils ont un sens extrême de la loyauté.

Je la crois.

Chaque fois que j'ai essayé de soutirer des informations à Ares à ce sujet, je me suis cassé les dents, y compris une fois où j'ai essayé d'utiliser le sexe comme arme pour lui tirer les vers du nez. Il m'a baisée, bien sûr, mais ma curiosité n'a pas été satisfaite. Ares rejoint les autres pour jouer au ballon tandis que Gregory s'avance vers nous.

— Hé, beautés tropicales !

Cette apostrophe m'arrache un sourire, Gregory est hyper énergique et joyeux, il me rappelle Carlos.

Samy lui offre un verre.

— Comment ça se fait que tu aies toujours la pêche comme ça ?

Gregory boit et soupire.

— C'est la force de la jeunesse.

Il s'assied sur le sable devant nous.

— Vous parliez de quoi ? Vous aviez l'air tellement sérieuses.

— De conneries, je réponds en lui frottant la tête comme à un chiot. C'est qui le gentil toutou ?

Il aboie et tire la langue. Samy lève les yeux au ciel.

— C'est ta faute s'il ne grandit pas.

Gregory lui adresse un regard de chiot blessé.

— Non, je ne te caresserai pas…

Gregory continue de la fixer d'un air implorant.

Je suis la scène, amusée. Samy baisse les bras.

— Bon.

Et elle lui caresse le crâne sans conviction. Gregory tire la langue et lui lèche la main.

— Beurk !

Le soleil est sur le point de disparaître pour de bon.

— Nous devrions faire un feu avant qu'il ne fasse tout à fait noir.

Pourquoi ai-je toujours des idées de ce genre ?

Il nous faut au moins huit allers-retours pour rassembler assez de bois à brûler. Dans les films, allumer un feu de camp a toujours l'air facile. Dans la réalité, c'est autrement plus dur. Nous sommes en sueur et l'obscurité nous entoure depuis un bon bout de temps quand le feu s'allume enfin. Nous nous installons autour. Les flammes font danser des reflets sur nos visages luisants de sueur.

Je suis assise à côté d'Ares, la tête sur son épaule, j'observe les scintillements orangés du feu. Ça m'apaise. Le vent du large, le bruit des vagues, le garçon à côté de moi, les amis tout autour de nous : le moment est parfait, et je fais attention à tous les détails pour le graver dans ma mémoire et lui réserver une place spéciale dans mon cœur.

— Vous allez me manquer.

Gregory brise le silence en disant tout haut ce que nous pensons tous. Apollo jette un morceau de bois dans les flammes.

— Au moins, toi aussi tu vas à l'université, Gregory. Moi je vais rester seul au lycée.

Dani le fixe. Les sentiments qu'elle a pour lui se lisent sur son visage. Je me demande si je suis aussi transparente quand je dévisage Ares.

Évidemment, je grogne mentalement.

Marco revient de son expédition à la voiture, des sacs de marshmallows dans les mains.

— Le ravitaillement est arrivé !

Samy l'aide à porter les paquets.

— Yes ! J'ai tellement hâte d'avaler quelque chose de sucré.

Gregory tousse.

— Marco peut aussi te donner un truc sucré, tu sais, à sucer.

Samy fait une grimace.

— Tu es incroyable.

Dani a la merveilleuse idée d'en rajouter :

— En plus, c'est pas sucré.

— Ooooooooh !

Je me couvre la figure. Dani rougit en réalisant qu'elle vient de commettre une grosse erreur. C'est ce que j'appelle un suicide verbal. Cette histoire la poursuivra jusqu'à sa mort. Les taquineries commencent déjà. Ares en profite pour me chuchoter :

— On va faire une balade le long du rivage ?

Mon Dieu, j'adore sa voix. Je me redresse et je décolle la joue de son épaule pour le regarder.

— Seulement si tu promets d'être sage.

Il sourit de toutes ses dents.

— Je ne fais jamais de promesses que je ne peux pas tenir.

— Ares.

Il me prend la main.

— Je promets de ne rien faire que tu ne souhaites pas que je fasse, déclare-t-il d'un air coquin.

Je plisse les yeux.

— Bien essayé, tu as déjà utilisé cette stratégie une fois. Je ne tomberai plus dans le panneau.

Il pince les lèvres et fait semblant d'être fâché.

— Je ne pensais pas que tu t'en souviendrais.

Je lui tapote le front.

— Je me souviens de tout, dieu grec.

Il se frotte le haut de la tête.

— Oui, c'est évident. Qui pourrait oublier à quel point je t'ai bien baisée ce matin ? Tu as tellement gémi et…

Je lui bloque la bouche.

— Tu as raison, allons nous promener.

Je me lève brusquement.

— On revient, j'annonce.

Ares me suit sans un mot, mais je sens son bête sourire triomphant même sans le voir. Nous atteignons le rivage et j'enlève mes chaussures pour laisser les vagues me lécher les pieds chaque fois qu'elles viennent mourir sur le sable. Ares m'imite.

Nous marchons main dans la main dans un silence agréable. Nous savons qu'il nous reste très peu de jours ensemble, mais nous n'en parlons pas. À quoi bon ? Ares va de toute façon partir, je préfère profiter de chaque seconde avec lui, sans avoir de conversations qui nous feraient souffrir. Comme dirait ma mère : « Inutile de se torturer à l'avance. Quand le moment sera venu de franchir l'obstacle, tu le surmonteras. »

Mais je devine à l'expression d'Ares qu'il veut en parler, alors je décide de changer de sujet avant qu'il ne se lance.

— Je peux te demander un truc ?

Il prend ma main entrelacée dans la sienne et l'embrasse.

— Bien sûr.

— Il y a quelque chose entre Claudia et Apollo ?

— Je t'ai déjà dit…

— Bon, d'accord, alors dis-moi juste une chose.

Je choisis mes mots avec soin :

— Dani est très amoureuse de ton petit frère et je ne veux pas qu'elle souffre, Ares. Je ne te demande pas de me raconter exactement ce qui se passe, dis-moi juste si je dois conseiller à ma meilleure amie de l'oublier ou de garder espoir, s'il te plaît.

Ares semble hésiter. Puis il déclare :

— Dis-lui de l'oublier.

Oh.

Cette confirmation me fait de la peine, et je ne suis pas Dani. Mais c'est comme ça que ça se passe avec les meilleurs amis, on ressent leur tristesse comme si c'était la nôtre. On ne se contente pas de partager de bons moments, on a aussi des émotions en commun. Ares n'ajoute rien et je sais que je n'obtiendrai pas plus d'informations de lui, alors je laisse tomber. Je le regarde marcher à côté de moi et je repense à tant de souvenirs que mon cœur se serre.

Tu crois que je ne suis pas au courant de ton obsession puérile pour moi ?
Oui, j'ai envie de toi, sorcière.
Je suis toujours à ton service, sorcière.
Et toi, tu es belle.

Reste avec moi cette nuit.
Je peux être ton Christian Grey quand tu veux, espèce de petite sorcière perverse.
Je suis amoureux, Raquel.

Je ne distingue que les contours de son beau visage tandis que mon esprit me fait revivre tous ces moments.

— Ah, je suis masochiste, je murmure.

Ares tourne la tête vers moi.

— Sexuellement ? Parce que j'ai remarqué que tu aimes que je te donne la fessée et…

— Tais-toi ! Non, je veux dire émotionnellement, tu as été tellement con avec moi au début.

— Définis « con », pour que je voie si j'ai bien compris.

Je lâche sa main et je lui adresse un doigt d'honneur.

— OK, c'est clair.

— Par exemple, comment as-tu pu vouloir me donner l'iPhone alors que nous venions juste de faire l'amour pour la première fois ? Du bon sens, Ares, du bon sens.

Son visage se décompose.

— Je suis désolé, je ne te demanderai jamais de me pardonner tout ça, je n'ai pas d'excuse. Merci de ne pas avoir renoncé, j'ai changé en mieux grâce à toi.

Je ne lui redonne pas la main, je me fais désirer.

Ares bondit et pointe du doigt le sable près de moi.

— Un crabe !

— Où ça ?

Je m'accroche instinctivement à lui.

Il me tire contre son torse.

— Viens près de moi, je vais te protéger.

Je le repousse en réalisant qu'il a inventé une excuse pour me serrer dans ses bras. Ares avance et s'agenouille devant moi pour m'offrir son dos.

— Allez, saute.

Je repense à la fois où je me suis fait voler mon téléphone et où il m'a portée comme ça. Je m'étais sentie tellement en sécurité. Il avait été si gentil avec moi, ce soir-là.

Non, je ne partirai pas. Pas cette fois.

Le petit déjeuner du lendemain, où il avait pris ma main avec douceur pour me faire comprendre que je ne risquais rien, qu'il ne laisserait rien m'arriver. C'était la première fois que je découvrais le côté tendre d'Ares.

Je monte sur son dos et il se redresse, me laissant accrocher mes jambes autour de ses hanches et mes mains autour de son cou pour garder l'équilibre. Il me porte le long de l'eau et je réalise pour la deuxième fois que cette journée est ponctuée de moments parfaits. Je pose mon visage sur son épaule. Le bruit des vagues dans mes oreilles, la chaleur du corps d'Ares contre le mien.

Comment je vais survivre sans toi, dieu grec ?

Je repousse cette question.

— Ares.

— Hmm ?

— Je t'aime.

Il ne dit rien pendant un moment et ça commence un peu à m'angoisser quand il annonce :

— Je resterai.

— Quoi ?

— Tu sais que, si tu me le demandes, je resterai, hein ?

— Oui, je le sais.

— Mais tu ne vas pas me le demander.

— Non.

Il soupire et reste silencieux.

Je ne pourrais jamais lui demander de rester, d'abandonner son rêve pour moi. Je ne peux pas être égoïste à ce point, je ne peux pas lui enlever ça. Ce ne serait pas juste, alors que je réalise mon ambition et que j'étudie dans la fac où j'ai toujours voulu aller. J'ai souvent pensé que, lorsque les gens disent que l'amour n'est pas égoïste, ils se voilent la face, parce que, pour moi, on doit toujours se faire passer avant les autres en amour. Mais,

lorsque c’est pour le bonheur de celui qu’on aime, ça me paraît normal de mettre ses sentiments de côté. Je trouve qu’il n’y a pas de plus grande preuve d’amour.

Je pose à nouveau ma tête sur son épaule, et il murmure si bas que je l’entends à peine :

— Je t’aime aussi, sorcière.

Je le laisse me porter le long du rivage, savourant chaque seconde de la balade.

61- l’adieu

Le jour est venu…

Le jour où il doit partir, où il cesse d’être mon voisin, à quelques mètres seulement de moi, pour se trouver à des centaines de kilomètres de distance. Le silence règne entre nous, il n’est pas gêné mais pesant, car nous pensons tous deux à la dure réalité qui nous attend. Le ciel est magnifique, les étoiles brillent de toute leur splendeur, c’est peut-être l’univers qui tente d’égayer la tristesse qui nous déchire.

L’inéluctable éveille en moi une douleur inexplicable. C’est tellement facile de quitter quelqu’un quand il vous a brisé le cœur, mais c’est presque impossible quand tout va bien, quand l’amour est là, vivant, battant comme le cœur d’un nouveau-né, débordant de vie, annonçant un avenir radieux et tant de bonheur.

Mes yeux se posent sur lui, sur mon Ares.

Mon dieu grec.

Avec ses cheveux ébouriffés, ses yeux rougis par la longue nuit, malgré la fatigue il est magnifique.

Ma poitrine est douloureuse et ma respiration étranglée.

Comme c’est difficile…

— Ares…

Il ne me regarde pas.

— Ares, tu dois…

Il secoue la tête.

— Non.

Oh, revoilà mon petit ami instable.

Je me débats avec les larmes qui me montent aux yeux, mes lèvres tremblent. Mon amour pour lui me consume, m’étouffe, me donne la vie et me la retire en même temps. Son vol part dans une demi-heure à peine, il

doit franchir la zone de contrôle et se diriger vers la porte d'embarquement, là où je ne peux pas l'accompagner. Nous sommes dans le hall de l'aéroport. On aperçoit le ciel à travers les parois vitrées.

Sa main effleure doucement la mienne avant de la prendre fermement. Il ne me regarde toujours pas, ses yeux bleus sont rivés vers le ciel. Moi, je ne parviens pas à détacher le regard de lui : je veux me souvenir des moindres détails pour les revoir après son départ. Je veux me souvenir de ce que je ressens à ses côtés, quand je m'enivre de sa chaleur, de son odeur, de son amour. Ça peut paraître neuneu, mais l'amour de ma vie s'apprête à monter dans un avion et nous allons être séparés pour je ne sais combien de temps. J'ai bien le droit d'être cliché.

— Ares ? l'interpelle Apollo derrière nous, d'une voix à la fois pressante et triste, comme la mienne quand j'essayais de lui dire qu'il était temps de partir.

Ares baisse la tête.

Quand il se tourne vers moi, je m'efforce de sourire malgré les larmes qui me montent aux yeux, mais le résultat est juste une moue abattue.

Il ne dit rien, il m'observe avec ses yeux rougis. Je devine qu'il est incapable de dire un mot parce que, dès qu'il ouvrira la bouche, il se mettra à pleurer. Il veut être fort pour moi, je le connais si bien.

Il serre ma main avec vigueur et des larmes s'échappent de mes yeux.

— Je sais.

Il essuie mes joues en tenant mon visage comme s'il allait disparaître d'un instant à l'autre.

— Ne pleure pas.

Je lâche un petit rire qui sonne faux.

— Demande-moi quelque chose d'un peu plus facile.

Il m'embrasse rapidement, mais avec tant d'émotion que je sanglote en silence. Le goût salé de mes larmes se mêle à celui de notre baiser.

— Ne t'avoue pas vaincue, aime-moi, *stalke-moi*, mais ne m'oublie pas, s'il te plaît.

Je souris contre ses lèvres.

— Comme si j'étais capable de t'oublier.

— Promets-moi que ce n’est pas la fin, que nous allons essayer de rester ensemble jusqu’à ce que nous n’en puissions plus, jusqu’à ce que toutes les ressources soient épuisées, jusqu’à ce que nous puissions dire qu’on a tout essayé et qu’on essaie encore un peu.

Je passe les bras autour de son cou et je le serre contre moi.

— Je te le promets.

Il dépose un bisou sur ma tempe.

— Je t’aime tellement, sorcière.

Sa voix se brise légèrement, et ça me fend le cœur.

— Je t’aime aussi, dieu grec.

Lorsque nous nous écartons, il essuie rapidement ses larmes et prend une profonde inspiration.

— Je dois y aller.

Je hoche la tête, les larmes glissent sur mes joues et tombent de mon menton.

— Tu vas devenir un médecin extraordinaire.

— Et toi une merveilleuse psychologue.

Oh là là, c’est dur.

Je sens que mon visage est déformé par la peine, tandis que je ravale mes sanglots. Ares fait ses adieux à Apollo, à Artemis et à ses parents, puis je l’accompagne jusqu’à la porte qu’il doit franchir pour passer les contrôles de sécurité et rejoindre sa salle d’embarquement. Sa famille est restée en arrière. Je m’arrête et j’essuie encore une fois mes larmes.

— Préviens-moi quand tu arrives, d’accord ?

Il acquiesce et me lâche la main pour se diriger vers le portique de sécurité. Il s’arrête à mi-chemin, se retourne, revient vers moi à grandes enjambées pour me serrer dans ses bras.

— Je t’aime, je t’aime, je t’aime, tu es l’amour de ma vie, Raquel, je t’aime.

Des sanglots m’échappent et j’enroule mes mains autour de sa taille.

— Moi aussi je…

Ma voix se brise.

— … Je t’aime.

— Je t’en prie, battons-nous pour notre amour. Je sais que ce ne sera pas facile, je sais qu’il y aura des moments compliqués, mais… s’il te plaît, ne cesse pas de m’aimer.

— Tu ne vas pas… Tu ne pourras pas… te débarrasser de moi aussi facilement, je balbutie.

Nous nous séparons. Son visage est rouge et baigné de larmes.

— Je te promets que je serai toujours ta harceleuse.

Il fait glisser son pouce sur ma joue.

— Et moi ton harceleur.

Je le regarde sans comprendre.

— Moi aussi je te stalkais, idiote de sorcière.

— Quoi ?

— Notre connexion Internet n’a jamais eu de problème, j’ai demandé à Apollo de faire semblant. C’était mon excuse pour te parler, j’ai toujours eu un œil sur toi, sorcière.

Je ne sais pas quoi dire, idiot de dieu grec, pourquoi choisis-tu ce moment pour me confier ça ? Ares sort des bracelets de sa poche et je sursaute en les reconnaissant. C’est moi qui les ai fabriqués il y a longtemps pour une kermesse au lycée. Je n’arrivais pas à les vendre, jusqu’à ce qu’un garçon me les achète tous. C’est Ares qui l’avait envoyé ? Il avait fait ça pour moi alors que nous ne nous parlions même pas ?

Ares pose plusieurs bracelets dans ma paume et la referme.

— J’ai toujours fait attention à toi, lâche-t-il, la voix chargée d’émotion.

Mes larmes redoublent.

— Ares…

— Je dois y aller.

Il m’embrasse sur le front.

— Je te préviendrai quand j’aurai atterri, je t’aime.

Il me donne encore un bisou rapide et disparaît par le portique de sécurité avant que je puisse regretter de l’avoir laissé partir, de ne pas l’avoir supplié de rester.

La main sur les parois vitrées de l’aéroport, je regarde son avion décoller puis s’élancer dans le ciel. Je sens que l’air a quitté mes poumons, qu’un trou s’est ouvert dans mon cœur et qu’il ne se refermera jamais. Sa taille va peut-être diminuer, mais la cicatrice sera toujours là.

Je m’imagine un instant qu’il revient, comme dans les films, qu’il me dit qu’il m’aime et qu’il ne me laissera pas, mais ça ne se concrétise pas. La vie est souvent plus cruelle que les comédies romantiques. Je serre le poing contre la baie vitrée.

Au revoir, dieu grec.

Les parents d’Ares sont déjà repartis avec Artemis. Il reste Apollo, qui pleure bruyamment à côté de moi alors que mes larmes coulent en silence. Le trajet du retour devient l’heure la plus triste de ma vie. Apollo et moi partageons un taxi, mais aucun de nous deux ne dit un mot. Nous sommes absorbés par le chagrin. Des arbres, des maisons, des gens et des voitures défilent derrière la vitre, mais je ne les vois pas, c’est comme s’ils n’étaient pas là.

Je ne dis même pas au revoir à Apollo quand je sors de la voiture, je rentre chez moi comme un zombie. Ma chambre m’accueille en silence, mes yeux tombent sur la fenêtre et la douleur me tenaille la poitrine. Mon esprit me joue des tours, j’imagine Ares en train de passer par ma fenêtre et de me sourire. Ses magnifiques yeux bleus s’illuminent en me voyant.

Mon lit me rappelle cette nuit où je lui ai préparé du chocolat chaud et où il m’a parlé de son grand-père. Ares a tellement mûri. D’un imbécile qui ne tenait à rien, il est devenu un jeune homme qui accorde de l’importance à tout, qui exprime plus facilement ses sentiments, qui a réalisé que c’est bien normal d’être faible, que ce n’est pas un défaut de pleurer. Je ne veux pas m’attribuer le mérite : personne ne change s’il ne veut pas vraiment changer. J’ai juste été le coup de pouce dont il avait besoin.

Je me laisse tomber sur le matelas et je fixe le vide. Dani ouvre la porte, nos regards se croisent et il n’en faut pas plus pour que je m’écroule.

— Dani, il n’est plus là. Il est vraiment parti.

Je sanglote, inconsolable. J’ai l’impression qu’une partie de moi s’est envolée avec lui et que c’est peut-être ce qui s’est passé.

Dani se précipite vers moi, jette son sac sur le sol et me serre dans ses bras.

— Il est parti pour de bon.

Je le répète encore et encore.

Blottie dans les bras de ma meilleure amie, je pleure toute la nuit jusqu'à m'écrouler de fatigue.

Je ne me réveille que pour lire qu'Ares est bien arrivé, et, après lui avoir parlé, je pleure jusqu'à m'endormir à nouveau.

*

TROIS MOIS PLUS TARD

— Et puis je lui ai dit qu'il était vraiment débile, j'explique avec mon téléphone devant moi. Comment est-ce qu'il a pu mettre un œuf dans le micro-ondes ?

Ares éclate de rire. Son visage occupe tout l'écran de mon portable. On discute sur Skype pendant que je cuisine dans la résidence universitaire.

— Et ce n'est pas le pire. Il a mis une chemise rose dans la machine avec son linge blanc. Devine qui ne porte plus que du rose maintenant ?

— Moi qui pensais que ce serait moi qui ferais le plus de conneries en habitant seul…

— Tu as brûlé toutes les casseroles de ton appartement, je lui rappelle.

— Fallait bien que j'apprenne.

— Tu ne sais même pas faire du café.

— Je n'ai pas essayé.

— Dieu merci, je marmonne.

Ares me fait les gros yeux.

— Hier j'ai cuisiné des pâtes, elles étaient un peu collantes mais mangeables.

— Regarde qui est là.

Je lui montre la sorcière en peluche qu'il m'a offerte quand on s'est retrouvés pour les vacances de Thanksgiving, il y a quelques semaines.

— C'est ma coloc.

— À propos, où est Dani ?

— À une fête de fraternité.

— Et Joshua ?

— Pareil.

— Tes colocs sont à une fête et toi tu restes là à papoter avec ton petit ami, quelle preuve de fidélité…

Je le regarde d’un air las.

— Les soirées, ça n’a jamais été mon truc.

Je goûte la soupe que je suis en train de préparer et je lèche mon doigt.

— Mmm, c’est délicieux.

— J’aimerais être à la place de ce doigt.

— Ares !

— Quoi ? Tu me manques, sorcière. Je vais mourir de manque d’amour et de sexe.

Je lève les yeux au ciel.

— Tu es le seul à pouvoir être romantique et obscène en même temps.

— J’ai trop hâte que les vacances de Noël arrivent.

Il se passe la main sur le visage.

— Tu sais ce qu’on devrait essayer ?

— Laisse tomber, on ne fera pas l’amour par téléphone.

— Il fallait bien que je tente ma chance.

— Mais, si tu es sage, je t’enverrai peut-être une photo sexy.

Il m’adresse ce sourire espiègle que j’aime tant.

— C’est déjà ça.

— Noël est dans une semaine. Je vais rester collé à toi comme un chewing-gum sous une semelle. Tu le sais, non ?

— Alors, j’adore les chewing-gums.

— Tu flirtes avec moi ? dit-il en se mordant la lèvre inférieure.

— Ça marche ?

— Possible.

Nous continuons à parler et je ris de ses tentatives ratées de flirt. Jusqu'à présent, tout va bien, on se manque beaucoup mais on se voit au moins une fois par mois. Je ne dis pas que c'est facile, mais c'est supportable.

Je commence à avoir l'impression qu'on parviendra à survivre à la séparation.

*

Quand les vacances de Noël arrivent, je rentre à la maison, je raconte à ma mère comment se sont passés les premiers mois à la fac et je prépare du chocolat chaud. Je monte à l'étage avec deux tasses dans les mains et, quand j'arrive dans ma chambre, je m'assieds devant le lit en posant les boissons fumantes à côté de moi.

Peu de temps après, je vois Ares à la fenêtre, je cours vers lui, je lui saute dessus et je l'embrasse avec une force qui me laisse à bout de souffle. Ces lèvres que j'aime tant m'accueillent avec le même désespoir.

Notre baiser est passionné et a un goût de « Tu m'as manqué, mon amour ». Nos bouches bougent comme nous l'aimons, en parfaite harmonie.

Quand nous nous écartons, nos respirations sont haletantes. Ses beaux yeux bleus sont perdus dans les miens et je passe mes doigts sur son visage pour les emmêler dans ses cheveux et l'embrasser à nouveau.

Après une séance de baisers, nous nous asseyons sur le lit l'un en face de l'autre, chacun avec une tasse de chocolat entre les mains. Il commence à neiger, de petits flocons de neige flottent de l'autre côté de la vitre.

Nous trinquons et je me rends compte qu'il va falloir beaucoup plus que quelques centaines de kilomètres de distance pour briser le lien qui nous unit. Nous nous trouvons tous les deux à une période charnière de notre vie, mais cela ne nous empêchera pas d'être ensemble et de surmonter cette épreuve. Et je sais que, lorsque des difficultés se présenteront, nous nous donnerons à fond pour tenir bon. Seul le temps dira si nous y parviendrons ou non.

Et, même si notre relation prend fin à un moment donné, je pourrai dire que je me suis battue jusqu'à la dernière seconde, jusqu'à ne plus en être capable, parce que je sais qu'il le fera comme moi.

Parce que nous sommes la sorcière et le dieu grec.

Celle qui ressentait tout et celui qui ne ressentait rien. Désormais, nous ressentons tous les deux exactement ce qu'il faut.

Et là, dans le silence de ma chambre, une tasse de chocolat chaud dans une main, nous nous mettons debout en silence et, enlacés, nous regardons la neige tomber *à travers ma fenêtre.*

Couverture : Ariana Godoy, À travers ma fenêtre